

**UNIVERSITE PARIS I PANTHEON SORBONNE**

-----  
**UFR SCIENCES ECONOMIQUES**

**WALRAEVENS BENOÎT**

**Thèse pour le titre de Docteur ès Science Economique**

## **CROISSANCE ET PROGRES CHEZ ADAM SMITH**

*Thèse dirigée par André HERVIER*

*Soutenue publiquement le 9 décembre 2010*

*Membres du jury :*

- André HERVIER, maître de conférences en économie à l'université Paris I*
- Ryan HANLEY, professeur de science politique à l'université de Marquette (rapporteur)*
- Ragip EGE, professeur d'économie à l'université de Strasbourg (rapporteur)*
- Michael BIZIOU, maître de conférences en philosophie à l'université de Nice*
- André LAPIDUS, professeur d'économie à l'université de Paris I*
- Daniel DIATKINE, professeur d'économie à l'université d'Evry Val d'Essonne*

L'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne n'entend  
donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans cette  
thèse; ces opinions doivent être considérées comme propres à son auteur.

## Remerciements :

J'aimerais en premier lieu exprimer ma profonde gratitude envers mon directeur de thèse, André Hervier, pour sa disponibilité, son écoute, ses conseils et son soutien tout au long de cette entreprise.

Je souhaite également remercier tous les membres du PHARE auprès de qui j'ai discuté et appris beaucoup sur Smith comme Daniel Diatkine, André Lapidus et Laurie Breban. Plus particulièrement, je voudrais remercier chaleureusement Jean Dellemotte avec qui je travaille avec grand plaisir depuis plusieurs années, tant sa gentillesse et sa disponibilité à mon égard ont été remarquables. Ses conseils, ses avis et ses travaux ont été une source d'inspiration continuelle et m'ont permis de significativement améliorer mon travail.

Je remercie également tous les chercheurs que j'ai rencontrés lors de ces cinq années et qui ont accepté de partager avec moi leur intérêt pour Smith lors d'échanges passionnants. Merci à Ryan Hanley, Spiros Tegos, Denis Drosos, Andreas Ortmann, Jan Horst Keppler, Michael Biziou et Philippe Massot Bordenave.

Enfin, je voudrais exprimer mon infinie reconnaissance envers ma famille, et en particulier envers mes parents dont le soutien inconditionnel et la fierté me furent d'une aide inestimable.

# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>	10
<b>PARTIE I : DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE ET PROGRES MORAL DES SOCIETES</b>	
<b>CHAPITRE I : LA CORRUPTION DES TRAVAILLEURS DANS LES SOCIETES COMMERCIALES</b>	23
<b>INTRODUCTION</b>	
a) De la division technique (visible) à la division sociale (invisible) du travail	24
b) Division du travail et corruption des mœurs	28
 I : Les contradictions présumées de Smith	30
I.I : Smith face au concept d'aliénation	30
a) Vers un nouvel Adam Smith Problem ?	30
b) Division du travail et Aliénation	32
I.II : La schizophrénie smithienne	33
a) Les prétendues incohérences de Smith	33
b) La question de l'innovation et l'importance du niveau d'éducation	34
c) Critique des prémices de West	35
d) La levée de tout soupçon d'incohérence	36
 II : Le concept smithien de corruption	40
II.I : Adam Smith et l'humanisme civique	40
II.II : Définition et caractéristiques du concept de corruption smithien	43
 III : Éthique et Vertus cardinales	46
III.I : Convenance et Vertu	46
III.II : Éthique et Vertus cardinales	48

IV : La corruption du caractère des travailleurs	54
IV.I : Corruption et éthique	54
IV.II : Corruption et morale	59
CONCLUSION	62
CHAPITRE II : CORRUPTION ET ETHIQUE DU COMMERCE	65
INTRODUCTION	66
I : Rhétorique et Échange	68
I.I : Discours rhétorique et discours didactique	68
a) Origine et fins des LRBL	68
b) La classification des formes de discours	71
I.II : Persuasion et Échange	73
a) A la recherche des fondements de l'échange	73
b) L'homme est un animal échangiste	76
II : La moralité des échanges	79
II.I : Jugements moraux et jugements intellectuels	79
a) Échange, persuasion et domination	79
b) La moralité des rapports d'échange	81
c) Amour de soi et vertu	83
d) Des jugements moraux aux jugements intellectuels	85
II.II : Éthique des agents économiques	86
a) Prix rhétoriques et prix didactiques	86
b) La discipline morale du marché	89
c) Echange et fairness	92
III : Sympathie et Échange	95
III.I : Le commerce de la sympathie	95
a) Le modèle général d'échange sympathique	95
b) Sympathie et convergence sur les conditions de l'échange	98
III.II : Marchandage, sympathie et intérêt	99
a) Le modèle d'échange bilatéral	99
b) Marchandage, prix de convenance et prix juste	103
c) Sympathie, échange et anonymat	106
d) La sympathie « intéressée »	109
e) Les exemples d'échanges bilatéraux de la RN	110

CONCLUSION	115
CHAPITRE III : RICHESSE, VERTU ET BONHEUR	119
INTRODUCTION	120
I : Désir d'améliorer sa condition et bonheur	122
a) Le désir d'améliorer sa condition	122
b) Le désir d'améliorer sa condition comme désir de reconnaissance	123
c) Désir d'améliorer sa condition et corruption des sentiments moraux	124
d) Approbation de soi, tranquillité de l'esprit et bonheur	126
e) Liberté et bonheur	128
II : Richesse et Bonheur : le fils de l'homme pauvre	130
a) Caractéristiques du fils de l'homme pauvre	130
b) Le fils de l'homme pauvre et l'amour des systèmes	133
c) Estime de soi et bonheur	135
III : Vertu et Bonheur	137
a) Vertu et parfaite convenance du comportement	137
b) Vertu et spectateur impartial	139
c) Vertu et bonheur	141
d) Les limites au bonheur de l'homme sage	143
IV : Richesse et Bonheur : pour une vie décente	144
a) Pour une problématique morale de la RN	144
b) Nécessités et luxes : une dichotomie économique et morale	145
c) Nécessités, luxes et dynamique économique	148
d) Le rôle économique des riches (et des grands)	153
e) Nécessités, luxes et vie décente	155
f) Bonheur et possessions matérielles	157
CONCLUSION	159

## **TRANSITION**

CHAPITRE IV : LA METAPHORE DE LA MAIN INVISIBLE	164
---	-----

INTRODUCTION	165
--------------	-----

I : La métaphore de la main invisible dans la <i>TSM</i>	167
a) En réponse à la querelle du luxe	167
b) La réalisation insoupçonnée des fins de la Nature dans la <i>TSM</i>	170

II : La métaphore de la main invisible dans la <i>RN</i>	171
a) La hiérarchie sectorielle des capitaux	171
b) L'histoire européenne face à l'ordre naturel des progrès de l'opulence	173
c) Des inclinations naturelles de l'homme à l'ordre naturel de développement	175
d) La réalisation des fins de la Nature dans la <i>RN</i>	179
e) Main invisible et conséquences inintentionnelles bénéfiques	180
f) Deux occurrences pour une même signification	183

CONCLUSION : éthique de la main invisible et système de la liberté naturelle	185
--	-----

<b>PARTIE II : ECONOMIE, POLITIQUE ET MORALE</b>	187
--	-----

CHAPITRE V : DES DISCOURS SUR LA SOCIETE COMMERCIALE : LES SYSTEMES D'ECONOMIE POLITIQUE	188
--	-----

INTRODUCTION	189
--------------	-----

I : Le système mercantile, discours rhétorique d'économie politique	191
a) Les critiques économiques du système mercantile	191
b) La critique philosophique du système mercantile	192
c) Les conséquences économiques du système mercantile	197

II : Le système de la liberté naturelle, discours didactique d'économie politique	200
a) Le système de la liberté naturelle comme discours didactique et scientifique	200
b) La vérité retrouvée du commerce	203
c) Système de la liberté naturelle et liberté du commerce	206
III : Le rôle séminal du gouvernement dans le système de la liberté naturelle	207
a) Gouvernement et opulence de la société	207
b) Gouvernement, vertu et bonheur de la société	210
CONCLUSION : vers la société de la liberté naturelle, réalité ou utopie ?	219
CHAPITRE VI : DES DISCOURS A LA REALITE ECONOMIQUE : LA RELATION SALARIALE AU PRISME DES DISCOURS D'ECONOMIE POLITIQUE	223
INTRODUCTION	224
I : Discours rhétorique et relation salariale : richesse, autorité et négociation salariale.	226
a) Des multiples théories de la fixation des salaires chez Smith	226
b) Des conditions inégales de l'échange salarial	228
c) La domination des capitalistes dans la relation salariale	232
d) Amour de la domination et relation salariale : la corruption des capitalistes	235
II : Discours didactique et relation salariale : le cercle vertueux de croissance	238
a) De l'ordre réel à l'ordre idéal	238
b) Réconcilier les intérêts des deux classes	240
c) Le modèle de croissance réconciliateur	242
d) Croissance, hausse des salaires réels et indépendance	244
CONCLUSION	247
CHAPITRE VII : VERTUS ET JUSTICE DU MARCHE	251



<b>INTRODUCTION</b>	252
I : Marché économique et Marché moral	254
a) Le marché moral (du Bien)	254
b) Du marché moral au marché économique (des biens)	257
II : Le caractère moral du prix naturel	259
a) Le principe de gravitation	259
b) Prix naturel et justice commutative	262
c) Prix naturel et justice distributive	264
III : Marché, concurrence et éthique des agents économiques	266
a) Retour sur la discipline morale du marché	266
b) Quelques exemples illustratifs	269
IV : Le marché du crédit, ou les apories de la concurrence libre	271
a) L'exception qui confirme la règle	271
b) Vers une explication éthique des apories du marché du crédit (1) : mépris du risque et désir de reconnaissance	274
c) Vers une explication éthique des apories du marché du crédit (2) : self deceit et estime de soi excessive	277
<b>CONCLUSION : Le rôle séminal du politique</b>	279
 <b>CONCLUSION</b>	281
I) Économie, Morale et Politique chez Adam Smith	281
II) La civilisation commerciale	286
 <b>BIBLIOGRAPHIE</b>	293

## INTRODUCTION :

Cette thèse a pour fondement l'idée selon laquelle le parcours intellectuel de Smith a été marqué par deux événements qui eurent une influence considérable sur sa pensée. Le premier est sa rencontre avec Hutcheson alors qu'il est *étudiant* à l'université de Glasgow et dont il va suivre les cours dès 1737, alors âgé seulement de 14 ans, et jusqu'en 1740, avant de partir pour un long séjour à Oxford. Hutcheson était le maître à penser de Smith, celui qui, de son propre aveu, « ne doit jamais être oublié » (*Corresp*, 274, p.309), et auquel il vouait une profonde et sincère admiration, comme le relate Stewart, son ami et premier biographe (*EPS*, p.271), et comme en attestent les longs développements qui lui sont consacrés dans la *Théorie des Sentiments Moraux* (*TMS*, VII.iii.3.1-13, trad p.428-434). Lors de ces années d'étude à Glasgow Smith manifeste un intérêt sans limite pour la connaissance sous toutes ses formes. Il se passionne en particulier, d'après certains témoignages, pour les sciences naturelles et les mathématiques (*EPS*, p.270). Mais d'après Stewart, très vite son esprit va se focaliser, sous l'influence des cours de philosophie morale d'Hutcheson, sur « l'étude de la nature humaine dans toutes ses branches, plus particulièrement celle de l'histoire politique de l'humanité [qui] ouvrait un champ infini à sa curiosité et à son ambition » et qui lui offrait la possibilité d'exploiter « les différents pouvoirs de son vaste et versatile génie » (*EPS*, p.271). Cette influence d'Hutcheson va prendre corps et se matérialiser véritablement lorsque Smith devient lui-même en 1752 le titulaire de la chaire de philosophie morale à l'université de Glasgow. Le plan du cours de Smith suit celui de son maître à penser et étend la philosophie morale bien au-delà du champ d'étude qui lui est assigné aujourd'hui pour inclure des développements sur le droit, la politique et l'économie. Millar, étudiant de Smith à l'époque et qui deviendra l'un de ses plus proches amis par la suite, rapporte que son cours de philosophie morale comprenait quatre parties. La première était consacrée à la « théologie naturelle », c'est-à-dire aux « preuves de l'existence et aux attributs de Dieu », ainsi qu'aux « principes de l'esprit humain sur lesquels la religion est fondée » (*EPS*, p.274). Venait ensuite une seconde partie dont l'objet était « l'éthique au sens strict », et qui était « principalement constituée des doctrines qui furent publiées plus tard dans la *Théorie des Sentiments Moraux* » (*ibid*). La troisième partie se focalisait sur « la branche de la moralité qui a trait à la justice » et cherchait à rendre compte du « progrès graduel de la

jurisprudence, publique comme privée, des âges les plus rudes aux plus raffinés », et à « souligner les effets des arts qui contribuent à la subsistance et à l'accumulation de propriété sur l'amélioration ou l'altération de la loi et du gouvernement » (EPS, pp.274-5). Smith a explicitement indiqué à la fin de la *Théorie des Sentiments Moraux*<sup>1</sup> et dans sa préface à la dernière édition, peu avant sa mort, qu'il souhaitait offrir au lecteur l'essentiel de ses considérations relatives à l'histoire de la jurisprudence mais qu'il n'a pu mener à bien cette entreprise<sup>2</sup>. Vient enfin la quatrième et dernière partie, relative aux « régulations politiques fondées non pas sur le principe de justice mais sur celui d'*expediency*, et qui sont évaluées par leur capacité à accroître les richesses, la puissance et la prospérité d'un Etat » (EPS, p.275). En d'autres termes, il s'agissait d'étudier les « institutions politiques ayant trait au commerce, aux finances, et aux établissements militaires et ecclésiastiques », soit l'essentiel de ce qui deviendra quelques années plus tard la *Richesse des Nations* (ibid).

Ces considérations portant sur la nature du cours de philosophie morale de Smith appellent selon nous la conclusion suivante. Si l'on omet volontairement la première partie consacrée à la théologie naturelle et à laquelle il semblait prêter peu d'importance, Smith a publié des ouvrages séparés portant sur des deux trois parties de son cours, et souhaitait, sans pouvoir le réaliser, en publier un troisième consacré aux thèmes traités dans la partie restante. Il s'ensuit que l'ambition de Smith était principalement de construire un système complet et cohérent de philosophie morale basé sur trois pôles : l'éthique et la morale, le droit et la politique, et l'économie, qui permettent de saisir la vie des hommes en société dans toute sa richesse et sa complexité. Ainsi, nous rejoignons Skinner (1979), Young (1997) et Biziou (2003 ; 2009) pour affirmer que l'économie n'est pour Smith, par conséquent, qu'une partie d'une science sociale ou morale étendue. A l'instar de Biziou (2009, p.7), nous pensons qu'il est primordial de se garder de considérer Smith uniquement comme un économiste ou comme un moraliste au sens strict du terme, et plutôt le voir comme un philosophe, au sens étendu que ce terme avait à l'époque. Car « ignorer le Smith philosophe conduit à manquer le Smith économiste, lui-même indissociable du Smith

---

<sup>1</sup> « Je tenterai dans un autre discours d'établir les principes généraux du droit et du gouvernement, ainsi que les différentes révolutions par lesquelles ils sont passés dans les différentes époques de la société, non seulement en ce qui concerne la justice, mais encore en ce qui concerne la police, les revenus, les armes, et toute autre chose qui est l'objet du droit. Je n'entrerai donc ici dans aucun autre détail concernant l'histoire de la jurisprudence » (TMS, VII.iv.37)

<sup>2</sup> Il semble tout de même que nous en ayons une ébauche à travers les *Lectures on Jurisprudence* et les livres III et V de la *Richesse des Nations*. Smith reconnaît d'ailleurs dans la préface à l'édition de 1790 de la TSM qu'il a en partie répondu à ces problématiques dans la RN (TMS, advertisement, trad p.20).

moraliste, sociologue, juriste et politiste » (Biziou, 2009, p.9). Les intérêts de Smith se portaient déjà très tôt, comme nous l'avons rappelé, sur de très vastes domaines de connaissance. Outre les trois champs d'étude constitutifs du système de philosophie morale, la conjonction de ses œuvres publiées et des notes de cours retrouvées laisse apparaître des études portant sur des domaines aussi divers que l'histoire des sciences et l'épistémologie dans *The Principles which lead and direct philosophical enquiries* illustrés par *The History of Astronomy*, *The History of Ancient Physics*, et *The History of Ancient Logics and Metaphysics*, la linguistique dans les *Considerations Concerning the First Formation of Languages*, l'esthétique dans *Of The Nature of that Imitation which takes place in what are called the Imitative Arts*, ou encore la rhétorique dans les *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*.

Ce dernier texte, constitué de notes de cours par des étudiants suivant l'enseignement de rhétorique donné par Smith à l'université de Glasgow, nous semble d'une importance capitale en ce qu'il fonde, selon nous, le second moment essentiel du parcours intellectuel du philosophe écossais. En effet, la première expérience de celui-ci en tant qu'*enseignant* consista à donner des leçons sur « la rhétorique et les belles lettres ». Smith avait quitté Glasgow en 1740 pour rejoindre Oxford, où il séjournera sept années, avant de rentrer dans son fief de Kirkaldy lorsqu'il eut définitivement réalisé que la profession ecclésiastique à laquelle on le destinait « n'était pas à son goût » (EPS, p.272). Bien que Smith ne considère pas cette période de son existence comme l'une des plus fécondes et des plus heureuses de son existence, il semblerait, d'après Stewart, qu'il y développa un intérêt prononcé pour les langues, aussi bien anciennes que modernes, qui se traduisait en particulier par des travaux de traduction (ibid). Ses connaissances dans le domaine des langues sont qualifiées par Stewart d'« exceptionnellement précises et étendues » mais aussi et surtout comme étant « subordonnées...à une connaissance familière avec chaque chose qui pourrait illustrer les institutions, les manières et les idées des différents âges et des différentes nations » (ibid). En d'autres termes, l'intérêt de Smith pour les langues est à comprendre comme un élément supplémentaire dans son intention de construire un système de science sociale ou morale étendue. Grâce à Lord Kames, qui peut être a su apprécier les compétences acquises par Smith en langues, il devient, lors de l'année 1748, conférencier en « rhétorique et belles lettres » à Edimbourg jusqu'à ce qu'il soit nommé professeur de logique à l'université de Glasgow en 1751 puis à la chaire de philosophie morale un an plus tard. Mais comme le note de manière très intéressante

Millar (*EPS*,p.274), Smith continua de traiter de la rhétorique et des belles lettres au sein de son cours de logique, démontrant par là l'importance qu'avaient à ses yeux ces champs du savoir. On peut supposer en outre à la lumière d'une lettre qu'il envoya au Duc de La Rochefoucauld que Smith souhaitait publier un ouvrage dont la rhétorique serait l'un des thèmes majeurs (*Corresp*,248,p.287) et qu'ainsi, dans les manuscrits qu'il imposa de brûler à sa mort figuraient des documents portant sur ce sujet. La publication de notes de cours d'étudiants de Smith, les *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*<sup>3</sup>, permet d'avoir une idée assez précise de ce qu'auraient pu être ces documents et des opinions de l'auteur. Grâce à ce texte, il devient possible de repenser la cohérence globale de l'œuvre de Smith en s'interrogeant sur la méthode de composition et la forme des discours proposés dans la *Richesse des Nations*<sup>4</sup> et la *Théorie des Sentiments Moraux*<sup>5</sup>. En étudiant la dimension littéraire de l'œuvre de Smith, nous nous inscrivons dans la lignée de Brown (1994). Notre questionnement est le suivant : puisque Smith a enseigné la rhétorique et les belles lettres avant d'enseigner sa philosophie morale élargie comprenant l'éthique et la morale mais aussi le droit, la politique et l'économie, cela a-t-il eu un impact sur le fond et la forme des écrits tirés de ses cours, la *RN* et la *TSM* ? Concernant le fond, nous essayons de montrer dans cette thèse qu'il existe une continuité, une complémentarité et une cohérence véritables entre les concepts développés dans les *LRBL* et ceux exposés dans le triptyque *RN-TSM-LJ*. Il existe en particulier entre les *LRBL*, la *TSM* et la *RN* une unité première d'analyse commune : celle de l'échange ou, pour employer un terme plus usité à l'époque, du commerce. Il s'agit pour Smith de comprendre la communication et l'échange d'idées et d'opinions dans les *LRBL*, de sentiments moraux et de passions dans la *TSM*, et de biens et services dans la *RN*. L'idée force et novatrice qui se dégage de nos recherches est que ces trois processus sont analogues. Par ailleurs, des catégories économiques telles que les prix peuvent aussi faire l'objet d'un réexamen à l'aune des concepts rhétoriques de Smith, ouvrant la voie un éclairage alternatif sur la distinction entre prix naturel et prix de marché qui nous est propre. Sur la forme ensuite, nous soutenons, à l'instar de Brown (1994) en particulier, que la *RN* est bien ce que Smith désigne dans les *LRBL* par discours didactique, c'est-à-dire un discours philosophique d'un spectateur extérieur, juste et impartial cherchant à déterminer la vérité de l'économie politique. Néanmoins, nous nous

---

<sup>3</sup> *LRBL* par la suite.

<sup>4</sup> *RN* par la suite.

<sup>5</sup> *TSM* par la suite.

opposons à elle dans cette thèse sur de nombreux points. Tout d'abord elle soutient que la *RN* et la *TSM* représentent des styles de discours différents et irréconciliables (Brown, 1994, p.5). Nous pensons au contraire, dans la lignée de Dellemotte (2009, p.15), que la *TSM* et la *RN* sont tous deux des discours didactiques ou scientifiques et cohérents. Plus important, nous montrons que la *RN* n'est pas un discours amoral comme elle le prétend (1994, p.46) puisque l'ouvrage économique de Smith renferme une problématique morale d'une part, et que le commerce favorise la pratique des vertus de prudence, de justice et de maîtrise de soi d'autre part. Enfin, c'est sa démarche même qui nous apparaît problématique. Elle prend pour point de départ l'idée selon laquelle le sens d'un texte ne serait pas donné de manière brute par son auteur, mais qu'il serait plutôt le produit du processus de lecture. Or, Smith soutient dans les *LRBL* que la perfection du style consiste en l'expression simple, claire et directe des sentiments et des pensées de l'auteur (*LRBL*, i.134, p.55).

Ce détour par l'itinéraire intellectuel de Smith conduit à repenser la nature des recherches économiques qu'il entreprit. Nous identifions dans cette thèse trois raisons pour lesquelles Smith écrit la *RN*. La première est qu'il est profondément insatisfait du discours dominant à son époque en économie politique, à savoir le système mercantile, parce qu'il s'agit d'un discours pseudo-scientifique, rhétorique, partiel et partial, aux conséquences économiques et politiques fâcheuses. La seconde est qu'il souhaite assouvir « sa passion dominante de vouloir contribuer au bonheur et à l'amélioration de la société » (*EPS*, p.271). La thèse que nous défendons est que si Smith écrit un plaidoyer pour la croissance économique c'est parce qu'elle permet d'offrir au plus grand nombre une vie décente et digne grâce à un accès aisé aux biens de nécessité vitale et sociale. Enfin, la réflexion économique de Smith est nécessaire à son ambition de réaliser un système de science morale et sociale. Pour être plus précis, nous avançons que l'objet d'étude de Smith est la *civilisation* commerciale, avec toute l'ambiguïté que renferme ce terme. La civilisation est d'une part un état, un point final ou d'arrivée des sociétés avancées. C'est aussi, d'autre part, un processus, une évolution lente et graduelle. Or, Smith déploie ces deux perspectives dans ses œuvres. D'un côté la société commerciale est comprise et jugée avec ses relents mercantilistes à l'aune de l'idéal du système de la liberté naturelle. Mais il s'applique dans le même temps à comparer les différents stades des sociétés et à en révéler les clefs de passage et les progrès ou les régressions qui en découlent. On en déduit que l'éthique, la morale, le droit, la politique et l'économie forment un Tout pour penser la

société commerciale et son histoire. Cette dimension historique, constamment présente dans les travaux de Smith<sup>6</sup>, appelle une réflexion sur la notion de progrès des sociétés dans son œuvre. C'est ce à quoi est consacrée cette thèse.

Le premier chapitre s'attaque à ce qui constitue sans doute la principale aporie de la société commerciale pour Smith, à savoir la corruption du caractère des travailleurs. Les pages d'ouverture de la *RN* laissent à penser que la division du travail, par les gains de productivité qu'elle procure, est la source première de la croissance économique et que celle-ci bénéficie à tous, même aux plus humbles. Mais le caractère bénéfique de la division du travail pour la société est remis en cause par la lecture de passages fameux du dernier livre de l'ouvrage dans lesquels Smith condamne les effets délétères que celle-ci entraîne sur la personnalité humaine. L'avertissement smithien est clair : quand bien même sommes-nous dans un ouvrage d'économie politique, nous ne devons nous restreindre à appréhender la division du travail qu'à l'aune de ses conséquences économiques. L'identification de ses effets politiques, sociaux et moraux est d'une importance cruciale également. Les passages du livre V auxquels nous faisons référence ont fait l'objet de nombreuses études auparavant. Nous pensons que celles-ci souffrent de deux défauts majeurs. D'une part, elles voient généralement entre le livre I et le livre V des contradictions irrésolues. D'autre part, elles font de Marx et du concept d'aliénation une référence constante et un point de départ à la compréhension de l'analyse smithienne. Nous nous proposons de montrer, dans un premier temps, que les supposées contradictions pointées par les commentateurs ne sont qu'apparentes. Puis dans un second temps nous offrons une nouvelle perspective sur les passages du livre V en les replaçant dans le contexte intellectuel de Smith, à savoir la tradition de l'humanisme civisme et ses débats passionnés sur la corruption du caractère des individus dans les sociétés commerciales. Mais Smith ne fait pas que reprendre des éléments de cette tradition fort populaire chez les Lumières Ecossaises. Nous pensons qu'il se la réapproprie et la dépasse à partir de sa propre théorie éthique des vertus cardinales, élaborée dans la

---

<sup>6</sup> Qu'on pense à la 7<sup>e</sup> partie de la *TSM*, ou au livre III de la *RN*. Mais aussi aux *LJ* qui présentent une histoire de la jurisprudence, aux essais d'histoire de différentes sciences comme l'*History of Astronomy* et l'*History of Ancient Physics*, ou bien encore au projet inachevé, mentionné par Smith dans sa lettre au duc de la Rochefoucauld, concernant une « histoire philosophique de toutes les différentes branches de littérature, de philosophie, de poésie, et d'éloquence » (*Corresp*, 248, p. 287)

*TSM*. La corruption n'est plus simplement une perte des vertus civiques et martiales, elle devient synonyme d'extinction de la justice, de la prudence, de la bienfaisance et de la maîtrise de soi. Face à un problème d'une telle importance à ses yeux, le gouvernement doit intervenir car il est défini, en outre, comme étant le remède à l'imparfaite vertu des citoyens. Le programme ambitieux d'éducation dont Smith se fait l'avocat n'est pas à finalité purement économique. Il a une visée sociale (l'absence d'isolement des individus), éthique (la moralité des individus) et politique (la stabilité du gouvernement).

Si la division du travail est source de corruption pour les travailleurs, n'en est-il pas de même des échanges de biens et services, dont la croissance économique accroît le montant et la fréquence ? En effet, ne verra-t-on pas les hommes céder aux sirènes de l'égoïsme et se satisfaire sans considération aucune pour les autres ? Le second chapitre se propose donc de repenser la théorie smithienne du commerce en faisant appel à l'ensemble de ses œuvres, et en particulier à sa théorie morale. Au fondement du commerce et de l'échange se trouve, selon Smith, le langage, et plus particulièrement le désir inné de persuader parce que la persuasion est source de plaisir, comme peut l'être la sympathie réciproque. Nous identifions ainsi une analogie entre l'échange de sentiments moraux, l'échange d'opinions et l'échange de biens et services dans l'œuvre de Smith. Pour lui l'homme est fondamentalement un *animal commercial*. Mais si les échangistes sont des rhétoriciens et souhaitent persuader à tout prix, ne vont-ils pas se laisser attirer dans les griffes de l'égoïsme ? Nous montrons, à partir d'une mise en regard avec la *TSM*, qu'il n'en est rien. Les acteurs économiques subissent deux types de contraintes : la contrainte sociale, externe, des spectateurs (les acheteurs), et la contrainte éthique, interne, du spectateur impartiale. Si un marchand souhaite avoir bonne réputation auprès de ses clients et être digne de confiance, il se doit d'agir de manière juste et prudente. Enfin, nous offrons une reconstruction d'une théorie smithienne de l'échange bilatéral de biens et services à partir du processus de sympathie mutuelle élaboré par Smith au début de la *TSM*. Ceci permet de définir ce que pourrait être, à ses yeux, un échange convenable, distingué d'un échange juste, et de mettre en lumière le développement de la maîtrise de soi par le commerce. Si le fameux passage du boucher, du boulanger et du marchand de bière affirme bien qu'il n'y a pas de bienveillance dans l'échange, cela ne signifie pas que la vertu en soit exclue. Bien loin d'augmenter avec le commerce, la corruption semble au contraire y trouver un remède puissant.



Le troisième chapitre part des interrogations connexes suivantes : pourquoi un philosophe moraliste reconnu décida-t-il d'écrire un traité sur la croissance économique ? S'il l'a écrit en tant que moraliste, ne doit-on pas s'attendre à y percevoir une problématique morale ? Si la postérité en a fait la figure originelle de l'identification entre croissance et progrès, n'affirme-t-il pas que l'accroissement des richesses améliore le bien-être des nations et des individus qui les composent ? C'est à cet ensemble de questions que nous tentons de répondre en étudiant les relations entre richesse, vertu et bonheur. Nous proposons l'interprétation suivante. La *RN* a été écrite par Smith en tant que théoricien de la morale. C'est pourquoi cet ouvrage permet de répondre à une problématique d'ordre moral : à savoir comment promouvoir une société où tout un chacun puisse mener une vie digne et décente. Car accroître les richesses d'une nation ce n'est rien d'autre, dans la présentation smithienne, qu'assurer à tous un accès d'autant plus aisé, c'est-à-dire moyennant une moindre quantité de travail donc de peine, de perte de temps et de liberté, aux biens de nécessités vitale et sociale, que nous qualifions de biens de convenance. Pragmatique Smith sait bien qu'il ne faut espérer une société d'hommes sages et vertueux. A défaut, son ambition est plus modeste. Il s'agit de créer les conditions d'une société où tous, et en particulier les plus pauvres, puissent être dans la lumière, intégrés, ou au moins non rejetés dans l'obscurité de l'isolement social. En d'autres termes, une société où la corruption des sentiments moraux qui veut que l'on ignore et méprise les personnes d'humble condition serait considérablement atténuée. Mais si le bonheur individuel et collectif nécessite un certain niveau de revenu (à moins d'atteindre un degré de sagesse infini, réservé à une élite), il n'en est pas, loin s'en faut, la seule composante. La croissance économique est vue par Smith comme une condition nécessaire mais non suffisante du bonheur des individus comme de la nation. Le bonheur de l'homme vient de la santé, de l'absence de dette et surtout de la tranquillité de l'esprit, fruit de la sagesse du comportement et de la liberté ainsi que d'une estime de soi raisonnable et mesurée. L'enrichissement n'est pas contraire au bonheur tant qu'il reste modéré, limité, continu et progressif. L'homme prudent est heureux, celui qui cherche l'enrichissement illimité, comme le fils de l'homme pauvre, ne l'est pas, car il est toujours insatisfait de sa situation et prêt à tout pour assouvir son inextinguible soif d'ambition.

Quelque forme que prenne le désir d'améliorer sa condition et l'enrichissement individuel, qu'il suive la voie de la vertu plutôt que celle de la richesse ou un mixte des

deux, qu'il satisfasse au bonheur des hommes ou non, il n'en reste pas moins vrai que Smith aime à souligner qu'il entraîne souvent, mais pas toujours, des conséquences inintentionnelles bénéfiques pour la société dans son ensemble. La Nature abuse et trompe les hommes en leur faisant confondre moyens et fins, utilité et apparence de l'utilité. En proie à un désir irrépressible d'amour, d'admiration et de reconnaissance de leurs semblables qu'ils espèrent obtenir le plus souvent par l'enrichissement, les hommes sont portés par une main invisible, dans la *TSM* comme dans la *RN*, à réaliser des fins qui n'entraient pas dans leurs intentions, les fins de la Nature : la perpétuation, la propagation et la bien-être de l'espèce humaine toute entière. La métaphore de la main invisible, objet de fascination mais aussi de mécompréhension, discrète et secrète, plus grand résultat de la science économique pour certains, simple plaisanterie ironique pour d'autres. Objet de toutes les critiques et d'innombrables interprétations. Nous ne prétendons pas en renouveler fondamentalement l'interprétation ou même en pénétrer une vérité cachée que personne n'aurait su voir. Tout juste rendrons-nous le contexte (d'une part l'illusion de la nature, d'autre part la hiérarchie sectorielle des capitaux) d'apparition de la métaphore pour en percevoir l'intelligibilité commune, soit cette ruse de la Nature qui réussit à satisfaire ses fins par le comportement a priori intéressé des hommes en leur instillant certaines inclinations aux conséquences insoupçonnées (d'eux) pour la société. Elle n'est qu'une métaphore, elle illustre ce phénomène sans apporter du sens. Mais ce qu'il importe de mettre au premier plan, selon nous, et qui n'a pas suffisamment été fait jusqu'alors, est l'éthique de la main invisible dans la *RN* et son rapport au système de la liberté naturelle. Le capitaliste n'est pas, comme on peut le lire encore trop souvent, un individu égoïste dont le comportement va nécessairement servir l'intérêt de la nation. En plus d'intervenir sur des marchés libres, assurés par la présence d'hommes d'Etats impartiaux, il doit être juste et prudent, deux vertus cardinales, si l'on souhaite que son intérêt individuel s'harmonise avec l'intérêt général.

Nous avons évoqué deux approches par Smith de la société commerciale : l'une qui relève de la statique comparative et l'autre de la dynamique. Le chapitre V met l'emphasis sur la première de ces approches en se focalisant sur les différents discours d'économie politique et leurs implications sur la réalité économique. Dans le IIIe livre de la *RN* Smith démontre que les nations européennes n'ont pas suivi au cours de l'histoire l'ordre naturel des progrès l'opulence (agriculture puis manufactures et enfin commerce

extérieur), ceci ayant pour conséquence une croissance économique moindre et retardée. Plutôt que de se cantonner à une dénonciation outrée des nombreuses entraves à la liberté et au développement de la vie économiques qui furent établies lors de ces périodes, Smith choisit d'en déceler les fondements discursifs et théoriques à travers une étude critique des différents systèmes d'économie politique lors du livre IV de la *RN*. Pour en apprécier la richesse et l'originalité nous nous proposons de distinguer les systèmes existants, le système agricole et le système mercantile, du système prôné par Smith, le système de la liberté naturelle, de la même manière que celui-ci distinguait discours rhétorique et discours didactique dans ses *LRBL*. En d'autres termes, le système mercantile comme le système agricole sont trop partiels (l'insistance sur le commerce extérieur et les manufactures au détriment de l'agriculture, ou l'excès inverse) et partiaux (la défense des intérêts de certains, les capitalistes, au détriment des autres) pour représenter la vérité du discours économique. Puisque ces théories, et en particulier le système mercantile, ont un impact réel sur les pratiques économiques et que celui-ci est souvent néfaste pour la croissance économique, qu'elles ralentissent sans toutefois toujours pouvoir l'arrêter, il incombe au philosophe, à l'homme de spéculation, spectateur impartial de l'économie politique d'en dénoncer les erreurs et le caractère fallacieux. Mais la démarche se doit aussi positive. Et le système de la liberté naturelle surgit alors de l'imagination du philosophe pour découvrir le voile qui obscurcissait la compréhension des phénomènes économiques. Ce système n'annonce pas la fin du politique, bien au contraire. Non seulement il existe de nombreuses sphères que l'on ne saurait laisser à l'initiative privée (infrastructures liées au commerce et au transport, éducation, défense, justice) et des restrictions non négligeables à la liberté du commerce (subventions de secteurs innovants, nouveaux ou stratégiques, contrôle de la qualité des biens, régulation du taux d'intérêt, interdiction d'émission de petites coupures) mais en outre ce n'est que grâce à la prudence et la sagesse supérieures des hommes d'Etat et des législateurs que l'on peut espérer maximiser le taux de croissance de l'économie et les bienfaits qui en découlent. Dans un monde libéré du système mercantile le commerce entre les hommes comme entre les nations serait un lien d'union et d'amitié.

Mais cette vision idéale et idyllique, Smith en ait conscient, est utopique. L'instauration d'une société de la liberté naturelle est une chimère, ce qui ne doit pas empêcher de vouloir s'en approcher. La dure réalité de la vie économique et l'influence

néfaste du système mercantile sur les pratiques économiques s'expriment avec clarté lorsque Smith aborde l'épineuse question de la relation salariale. Nous soutenons dans le chapitre VI que la *RN* contient deux approches de la relation salariale. Dans un premier temps elle est étudiée du point de vue partiel et partial des protagonistes de cet échange. Où il apparaît qu'il s'agit d'une relation conflictuelle, pire, de subordination, tant les avantages du capitaliste sur le travailleur dans la négociation sont nombreux. Présentant une asymétrie de positions sociales et de pouvoir de persuasion l'échange salarial ne peut qu'aboutir à un partage très inégal des gains à l'échange. Le système mercantile fait de la relation entre salariés et propriétaires du capital une opposition stricte d'intérêts et octroie de manière injuste à ces derniers des privilèges législatifs limitant le pouvoir de négociation des travailleurs. Or, il existe dans l'œuvre de Smith une approche alternative de la relation salariale, de nature globale, extérieure et impartiale, qui permet de repenser le lien entre les deux classes. Cette fois le rapport salarial est vu à partir de la position du philosophe, spectateur impartial de l'économie politique. Dans ces conditions Smith détermine ce que nous désignons par *cercle vertueux de croissance*. L'élément essentiel du processus se trouve être la nature de la hausse des salaires, dans le même temps cause et effet de la croissance économique. Car des salaires élevés sont pour Smith, contrairement à l'opinion dominante de son époque, relayée par le système mercantile, la source de gains de productivité. Les intérêts des capitalistes et des travailleurs ne sont pas toujours antinomiques. En instaurant le système de la liberté naturelle, on permet une croissance économique maximum donc un niveau optimal de revenu pour les plus pauvres et ainsi une juste distribution des richesses.

L'ultime chapitre poursuit et clôt l'investigation des bienfaits économiques, sociaux et moraux du cadre politique optimal que constitue le système de la liberté naturelle en s'intéressant à l'analyse smithienne du marché dont le principe de gravitation du prix de marché autour du prix naturel est la pierre angulaire. Le point de vue que nous défendons est que l'appréhension par Smith du marché tire son originalité plus de son caractère moral et politique qu'économique. D'une part nous montrons qu'il existe de nombreuses similitudes entre le processus de formation et d'évolution des valeurs économiques et le processus d'émergence et de modification des valeurs morales. Soit un certain modèle de fixation de normes communes comme produit inintentionnel des échanges libres par les individus de biens et services ou de sentiments moraux. Les us et

coutumes comme les prix s'imposent aux hommes. Le marché est un spectateur impartial des désirs et des estimations subjectives sur les biens. Bien plus encore, le marché, dans le cadre de la concurrence libre imposée par le système de la liberté naturelle, grâce au principe de gravitation fait émerger des prix justes, les prix naturels. Justes en termes de justice commutative tout d'abord. Moyenne des prix de marché, le prix naturel possède la précision des règles de justice. Il n'avantage donc ni offreurs, ni demandeurs, mais harmonise leurs intérêts. Il est en outre le prix qui s'impose une fois que le système de la liberté naturelle est mis en place, si bien qu'il permet l'abondance et l'opulence pour la nation. Juste eu égard à des considérations de justice distributive ensuite, parce qu'il permet une maximisation de la richesse et du revenu des trois classes. Il crée une allocation optimale et juste des ressources. Il représente le vrai prix, la juste mesure, le juste milieu. En outre, le marché *dans le cadre de la concurrence libre* impose aux acteurs économiques une discipline morale. La compétition qui sévit sur le marché modère les profits et oblige les capitalistes comme les travailleurs à la frugalité, l'industrie, la justice et l'esprit d'innovation, c'est-à-dire à porter leurs talents à leur apogée et ainsi à servir sans qu'ils le sachent, ni ne le veuillent, le progrès de la société. Enfin, nous terminons par l'étude du marché du crédit qui semble entrer en contradiction avec le schéma que nous élaborons dans ce chapitre liant système de marché libre, prix justes et efficaces et comportements moraux. Il s'agit du seul marché où Smith recommande une forme de régulation du prix, par l'instauration d'un taux d'usure. Sans l'intervention directe du politique, les agents aux comportements moralement acceptables, les marchands prudents, seraient évincés du marché au profit de marchands imprudents, spéculateurs et aventuriers, victimes d'une croyance excessive en leur bonne fortune et du self-deceit. Le politique, agent d'éducation morale, vient par son action rendre les comportements moraux dominants afin de préserver une croissance de long terme, le capital étant remis entre les mains de ceux qui sont le plus à mêmes de servir leur intérêt et celui de la nation;

PARTIE I : DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE ET  
PROGRES MORAL DES SOCIETES

# CHAPITRE I :

## LA CORRUPTION DES TRAVAILLEURS DANS LES SOCIÉTÉS COMMERCIALES

« Il y aurait même lieu de douter si les aptitudes d'une nation croissent en proportion du progrès des arts. Plusieurs arts mécaniques n'exigent pas d'aptitudes particulières ; ils réussissent plus parfaitement, lorsqu'ils sont totalement destitués des secours du sentiment et de la raison ; et l'ignorance est la mère de l'industrie... La réflexion et l'imagination sont sujettes à s'égarer ; mais l'habitude de mouvoir le pied ou la main ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Aussi celles qui réussissent le mieux sont elles les manufactures où il est le moins fait appel à l'esprit, et dans lesquelles l'atelier peut être, sans grand effort d'imagination, considéré comme une machine, dont les parties sont des hommes. »

A.Ferguson, *Essai sur l'Histoire de la Société Civile*, Partie IV, Chapitre I, Paragraphe 9, 1767.

## INTRODUCTION :

### a) De la division technique (visible) à la division sociale (invisible) du travail

Nombreux sont ceux, parmi les économistes, qui ont en tête les premières lignes de la *RN* dans lesquelles Smith offre une analyse détaillée de la dimension *économique* de la division du travail. La description de la manufacture d'épingles fait partie, avec l'exemple du boucher et la métaphore de la Main Invisible, des passages les plus lus et les plus cités de la *RN*. Qu'elle soit placée au tout début de l'ouvrage est tout sauf anodin. Cela révèle l'importance stratégique du concept dans la résolution de la problématique de l'ouvrage. Pour comprendre les effets de la division du travail sur l'enrichissement national, Smith nous propose de nous rendre au sein d'une manufacture considérée comme prototypique : une manufacture d'épingles. C'est bien à un voyage à l'intérieur d'un monde inconnu et quasi merveilleux que nous sommes conviés. La dimension rhétorique de sa description est évidente<sup>7</sup>. Lui, le philosophe, qui dit s'être rendu dans une manufacture pour en observer les effets<sup>8</sup>, souhaite nous faire partager son incroyable expérience<sup>9</sup>. Précisons d'entrée qu'il n'est absolument pas certain qu'il ait réellement observé une telle manufacture<sup>10</sup>. Mais tant pis. L'intérêt est ailleurs. Le lecteur est amené à prendre la place du philosophe (spectateur), dont la fonction première, rappelons-le, « n'est pas de faire quelque chose, mais d'observer toute chose » (*WN*, *I.i.9*, trad p.12). C'est pourquoi il faut choisir une petite manufacture car « les ouvriers employés dans chaque branche différente de l'ouvrage peuvent souvent être réunis dans le même atelier, et placés d'un seul coup sous les yeux du spectateur » (*WN*, *I.i.2*, trad p.5). La manufacture d'épingles se prête

---

<sup>7</sup> Sur le caractère visuel et spectaculaire de la description de la manufacture d'épingles, voir Levy (1995).

<sup>8</sup> « J'ai vu une manufacture de ce genre où l'on n'employait que dix hommes... » (*WN*, *I.i.3*, trad p.6)

<sup>9</sup> L'emploi d'exclamations (« Que de métiers différents sont employés dans chaque branche des manufactures de toile et de drap, depuis les producteurs de lin et de laine, jusqu'aux blanchisseurs et lisseurs de toile, ou jusqu'aux teinturiers et apprêteurs de drap ! » (*WN*, *I.i.4*, trad p.7) et du vocabulaire de l'étonnement, passion nécessaire à la recherche philosophique, nous permettent une telle interprétation : « La rapidité avec laquelle certaines opérations sont exécutées, dépasse celle qu'on supposerait la main humaine capable d'acquiescer, si on ne les avait jamais vues. » (*WN*, *I.i.6*, trad p.10)

« Qu'on observe les commodités dont jouit l'artisan ou le journalier le plus ordinaire dans un pays civilisé et florissant, et l'on s'apercevra que le nombre de gens dont pour une part, même faible, l'industrie a concouru à les lui procurer est incalculable. » (*WN*, *I.i.11*, trad p.12-13)

<sup>10</sup> Pour une opinion similaire voir Peaucelle (2007).



particulièrement bien à un tel exercice<sup>11</sup>. D'autant que les effets de la division du travail y sont fantastiques : quand un homme s'employant à fabriquer de bout en bout l'épingle ne pourrait en produire plus d'une par jour, une fois la division du travail bien établie et donc la production répartie en dix huit opérations, le même homme s'avère capable d'en produire 4800 sur le même laps de temps ! Le lecteur-spectateur se trouve alors confronté à un manque d'explication face à un résultat *a priori* prodigieux. Le philosophe se doit de combler ce désir d'explication, source de malaise et de déplaisir, en révélant les chaînes invisibles d'intelligibilité. L'explication de l'augmentation spectaculaire de la productivité des travailleurs tient à trois éléments : l'accroissement de l'habileté de chaque individu en réduisant son activité à une opération simple et uniforme, l'économie du temps perdu à changer d'ouvrage, et l'invention d'un grand nombre de machines facilitant et abrégant le travail (*WN, I.i.5-9*, trad p.9-12). On dénotera dans ces lignes un certain nombre de concepts contemporains, comme la possibilité de rendements croissants dans l'industrie, le learning by doing et l'idée de progrès technique auto entretenu.

Ces éléments sont bien connus. Ce qui nous intéressera ici c'est que l'on peut apercevoir une distinction qui est faite implicitement entre la division technique et la division sociale du travail au sein des manufactures. A la première correspond une division horizontale du travail, à laquelle sont employés les travailleurs et qui exhibe une forme d'intelligence pratique, concrète : la dextérité accrue couplée à de faibles capacités d'innovation. La seconde forme de division du travail apparaît comme une division verticale, personnifiée par les philosophes et les capitalistes, qui exhibent une intelligence théorique, abstraite, à travers l'organisation de la production et l'innovation<sup>12</sup>. Cette dichotomie permet de lever les ambiguïtés relatives à la question de l'innovation. Nous pensons en particulier au rôle des travailleurs dans le processus de celle-ci. Sur ce sujet nous prenons le contrepied de Rashid (1998) pour qui Smith aurait l'idée que les travailleurs sont plus à l'origine des innovations que les hommes de spéculation. Selon nous, ce sont avant tout et presque exclusivement les philosophes qui participent à

---

<sup>11</sup> Fiori étudie l'économie smithienne à partir du couple visible-invisible, qu'il met en avant dans l'analyse smithienne des prix (prix naturel vs prix de marché) mais aussi dans celle de la division du travail. Où il explique que la division sociale du travail représente l'invisible, avec ses conséquences positives inattendues et imprévisibles, et la division technique le côté visible du phénomène, au moins dans une petite manufacture (2001, p.439).

<sup>12</sup> La distinction faite entre intelligence pratique et intelligence théorique, ainsi que la supériorité avancée par Smith de la seconde sur la première sont le reflet, d'après Vivenza, d'une influence de Sénèque (2001, p.134).

l'innovation dans les manufactures<sup>13</sup>. Et nous soutenons en outre que le développement de la division du travail rendra le rôle des travailleurs dans ce processus de plus en plus marginal si l'Etat n'intervient pas. Pour le comprendre, il faut mettre en lumière la hiérarchie des innovations que propose Smith. Supposons qu'une innovation est une amélioration d'une technique existante, tandis qu'une invention est l'apport d'une nouvelle technique de production. Alors selon nous les innovations sont considérées par Smith comme étant le fait des travailleurs et des philosophes, et les inventions comme provenant uniquement de ces derniers. Et le progrès technique ne fera qu'amplifier le phénomène. Smith souligne de manière fameuse qu'un jeune garçon employé à une machine à feu, afin de se faciliter le travail pour aller jouer avec ses amis, « *observa* qu'en reliant par une corde le manche de la valve...à une autre partie de la machine, la valve s'ouvrirait et se fermerait sans son aide » (*WN, Li.7*, trad p.11). Il permit ainsi « une des plus grandes *améliorations* apportées à cette machine depuis son invention à l'origine » (*ibid*). Mais tout de suite précise-t-il que ce cas est une exception plus qu'une règle. La plupart des innovations ont une autre origine. Elles ne viennent pas de ceux qui se servent des machines mais de leurs « fabricants », les « philosophes ou hommes de spéculation » dont l'activité « n'est pas de faire quelque chose, mais d'observer toute chose » (*ibid*). A l'origine l'activité des hommes de spéculation consiste à inventer des machines abstraites, des systèmes de pensée. Fins observateurs, leur travail est de rendre le « théâtre » de la nature plus cohérent en reliant par des chaînes de causalité invisibles des phénomènes apparemment discordants (*HA*,p.46). Avec le développement économique et l'émergence de la société commerciale, les philosophes investissent le monde économique et pénètrent dans les entreprises. Leur rôle est d'inventer des machines concrètes (et bien réelles cette fois) reliant, comme les systèmes de pensée, différents phénomènes par un unique principe. De la pensée du monde les philosophes en viennent à participer activement à sa transformation via leur apport à l'innovation technique. Les parallèles sont trop nombreux entre les deux mondes pour être occultés. La simplicité, gage de qualité et de perfection d'un système de pensée, est également présentée comme un critère d'efficacité et de perfection d'une invention. Les machines physiques comme les machines mentales s'améliorent et se perfectionnent en se simplifiant, en recourant au minimum de principes

---

<sup>13</sup> Point de vue que défend également Vivenza (2001, p.129). Les rédacteurs de l'introduction à la *WN* soulignent également que la capacité d'innovation des travailleurs risque, selon Smith, de diminuer une fois que la division a atteint un certain niveau de développement (*WN, general introduction*, p.24).

pour réaliser (ou expliquer) le plus grand nombre d'opérations (ou de phénomènes) (*LJ(B)*, 218, p.492)<sup>14</sup>. Si les travailleurs perdent de leur pouvoir dans le processus d'innovation c'est simplement parce que la division du travail y fait son œuvre, comme dans toute activité. La philosophie et la spéculation deviennent des métiers à part entière et par conséquent l'occupation constante d'individus chez qui la spécialisation dans une branche du savoir crée les mêmes effets bénéfiques que chez l'ouvrier en manufacture<sup>15</sup>. Au final, « plus d'ouvrage est réalisé et la quantité de science en est considérablement augmentée » (*ED*, p.570). Nous n'avons mentionné jusqu'ici que les descriptions présentes dans la *RN*. Mais il faut savoir que la pensée de Smith sur la division du travail s'est formée très tôt et n'a subi que peu d'altérations<sup>16</sup>. L'exemple de la manufacture d'épingles et le détail des trois avantages tirés de la division du travail sont déjà présents dans les deux versions des *LJ* ((*A*), *vi*.38-43, p.345-7 ; (*B*), 214-8, p.490-2) ainsi que dans l'*ED* (564 ; 567-70). L'idée d'une hiérarchie des innovations y est clairement exprimée à plusieurs reprises. On y apprend que « la machine à feu, bien qu'elle ait sans aucun doute été améliorée par des artisans qui l'ont observée, était à l'origine l'invention d'un ingénieux philosophe ; tout comme sans aucun doute l'étaient l'invention des moulins à vent et à eau » (*LJ(A)*, *vi*.43, p.347). Les travailleurs sont bien à l'origine des améliorations mais pas des inventions originelles (*LJ(B)*, 218, p.492), qui demandent un degré d'ingéniosité plus élevé et une « vision étendue des choses ». L'*ED* ajoute enfin très explicitement que c'est le degré de complexité des innovations qui permet de différencier les contributions respectives de

---

<sup>14</sup> « Les systèmes ressemblent à bien des égards aux machines. Une machine est un petit système créée pour effectuer, *dans la réalité*, ces mouvements et ces effets que l'artiste a l'occasion de faire. Un système est une machine *imaginaire* inventées pour relier ensemble dans l'imagination ces différents mouvements et effets qui sont déjà effectués dans la réalité. Les premières machines qui sont inventées pour réaliser un mouvement particulier sont toujours les plus complexes, et les artistes suivants découvrent généralement que, avec moins de rouages, avec moins de principes de mouvement, les mêmes effets pourraient être réalisés plus aisément. Les premiers systèmes, de la même manière, sont toujours les plus complexes et une chaîne de connexion particulière, ou principe, est généralement pensée comme nécessaire pour unir deux à deux toutes les apparences semblant disjointes : mais il arrive souvent que l'on trouve plus tard qu'un grand principe est suffisant pour relier ensemble tous les phénomènes discordants qui se produisent dans une classe générale de choses. » (*HA*, *iv*.19, p.66)

<sup>15</sup> « Dans le progrès de la société, la philosophie ou la spéculation devient, comme tout autre emploi, le principal ou le seul métier et occupation d'une classe particulière de citoyens. Comme tout autre emploi aussi, elle est subdivisée en un grand nombre de branches différentes, dont chacune occupe une tribu ou une classe singulière de philosophes ; et cette subdivision d'emploi dans la philosophie, comme toute autre activité, améliore l'habileté et fait gagner du temps. Chaque individu devient plus compétent dans sa propre branche singulière, il est au total fait plus d'ouvrage, et la quantité de science en est considérablement accrue. » (*ibid*)

<sup>16</sup> Notons toutefois une originalité d'un passage de la version la plus ancienne des *LJ* dans lequel Smith analyse le coût de production d'une épingle et l'effet de la division du travail sur celui-ci (*LJ(A)*, *vi*.29-30, p.341-2).

chaque classe d'individus. Aux philosophes les plus complexes et aux travailleurs les plus simples (ED,p.570).

On peut alors se demander quel a été l'apport de Smith à l'étude de la division du travail. En effet, sans remonter jusqu'aux précurseurs antiques<sup>17</sup>, notons qu'il existait à l'époque de Smith de nombreux auteurs qui se sont emparés de cette question<sup>18</sup>. Marx jugeait son analyse inférieure à celle de Petty et de Martin (*Capital*, p.392). Schumpeter n'y trouve aucune proposition nouvelle. L'originalité de Smith est, selon nous, fondée sur l'importance qu'il lui donne comme source principale de l'opulence de la nation (*WN*,I.i.10, trad p.12), ce qui assura d'après Winch (1996, p.89) son succès au XVIIIe siècle. Il en fait quasiment l'unique facteur d'augmentation de la production. Enfin, comme le note Sérís (1994), il semble bien que l'auteur le plus proche de Smith sur ces sujets soit Ferguson, contemporain et ami celui-ci, et figure majeure des Lumières Ecossaises et de l'humanisme civique. Tous deux ont en particulier la spécificité de montrer que les avantages économiques de la division du travail sont indissociables de ses inconvénients humains (Waszek, 1988, pp. 207-11). Des auteurs classiques à Smith un passage s'opère de la qualité à la quantité, de l'artiste à l'ouvrier, du talent à l'abrutissement et à la corruption.

## b) Division du travail et corruption des mœurs

Car, tandis qu'au livre I de la RN il semble que la division du travail soit la meilleure chose que les hommes aient réalisée, bien qu'involontairement, pour promouvoir leur propre bonheur, la lecture du livre V rend cette conclusion hautement improbable. En effet, c'est comme si la croissance de la richesse nationale devait nécessairement impliquer le sacrifice du *caractère* des individus. Comme l'écrit si bien Hirschmann « au dithyrambe du livre I succède la diatribe du livre V » (1977, trad p.96). Les mêmes causes qui promouvaient le progrès des arts tendent maintenant à ruiner l'esprit du travailleur :

---

<sup>17</sup> Platon, Aristote et Xénophon en tête.

<sup>18</sup> Petty (*Political Arithmetick*,i.260,ii.473,1677), Martin (*Considerations on the East India trade*, 1701) Mandeville (*Recherches sur la Nature de la Société*,1723 ; 2<sup>e</sup> Partie de la Fable des Abeilles,1729), à qui l'on doit l'expression « division du travail », Locke (*Second Traité du Gouvernement Civil*,v.43, trad p.175-6), Clement (*A discourse on the general notions of money,trade and exchanges*,1695), et les descriptions documentaires françaises (le fameux article « épingle » de l'Encyclopédie et le travail de Péronnet (1765)).

« Dans le progrès de la division du travail, l'emploi de la partie de loin la plus grande de ceux qui vivent de leur travail, c'est-à-dire de la grande masse du peuple, vient à se borner à un très petit nombre d'opérations simples, souvent à une ou deux. Mais l'entendement de la plus grande partie des hommes est nécessairement façonné par ses emplois ordinaires. L'homme qui passe toute sa vie à accomplir un petit nombre d'opérations simples, dont les effets sont peut être aussi toujours les mêmes ou presque, n'a aucune occasion d'employer son entendement, ou d'exercer ses capacités inventives à trouver des expédients pour surmonter des difficultés qui ne se produisent jamais. Il perd donc naturellement l'habitude d'un tel effort, et devient généralement aussi bête et ignorant qu'une créature humaine peut le devenir. La torpeur de son esprit le rend, non seulement incapable d'apprécier aucune conversation rationnelle ou d'y prendre part, mais encore de concevoir aucun sentiment généreux, noble ou délicat, et donc de former aucun jugement juste même sur de nombreux devoirs ordinaires de la vie privée. Il est totalement incapable de juger des grands et vastes intérêts de son pays ; et, à moins de ne pas ménager ses efforts pour le faire devenir autrement, il est de même incapable de défendre son pays en guerre. L'uniformité de vie sédentaire *corrompt* naturellement le *courage* de son esprit, et lui fait considérer avec horreur la vie irrégulière, incertaine et aventureuse d'un soldat. Elle *corrompt* même l'activité de son corps, et le rend incapable d'employer sa force avec vigueur et persévérance dans d'autres emplois que celui auquel il a été destiné. Sa dextérité dans le métier particulier qui lui est propre semble de la sorte être acquise aux dépens de *ses vertus intellectuelles, sociales et martiales*. Mais dans toute société améliorée et civilisée c'est là l'état dans lequel tomberont nécessairement les pauvres laborieux, c'est-à-dire la grande masse du peuple, à moins que le gouvernement ne s'efforce de le prévenir. » (WN, V.i.f.50 ; trad p. 878, corrigée, nos italiques)

De manière générale le livre V de la RN traite de la dépense publique. Dans cette section Smith s'intéresse plus particulièrement aux dépenses en matière d'éducation de la jeunesse. Il est désormais focalisé sur les conséquences *humaines* de la division du travail. Ces lignes ont été très souvent commentées et comparées, en particulier, avec le concept marxien d'aliénation. Nous offrons, pour notre part, une perspective différente et éclairante en nous basant sur le contexte intellectuel de Smith. Au XVIIIe siècle les figures

dominantes des Lumières Ecossaises<sup>19</sup> étaient, pour bon nombre d'entre elles, impliquées dans les débats sur la *corruption* des hommes dans les sociétés commerciales. Ainsi dénonçaient-elles leur manque d'intérêt pour les vertus publiques et martiales. Ceci était considéré comme une perte des parties les plus nobles du caractère humain. Nous pensons qu'il s'agit du fondement de l'analyse smithienne du livre V. Nous devons toujours garder à l'esprit que Smith était un philosophe moraliste. En nous appuyant sur la TMS nous pouvons expliquer à la fois pourquoi les travailleurs doivent être vertueux s'ils veulent améliorer leur condition, et leur incapacité à être sages et vertueux en raison de la division du travail. Même leur capacité à sympathiser avec les autres est menacée. L'analyse sera divisée en quatre parties. Dans la première (I) nous montrons en quoi les analyses des livres I et V de la RN ne sont pas contradictoires. Puis nous proposons notre définition du concept smithien de corruption (II). La troisième partie (III) présente la théorie éthique de Smith. Enfin dans la quatrième et dernière partie (IV) nous montrons tout d'abord l'incapacité pour les travailleurs de pratiquer les quatre vertus cardinales en raison du développement de la division du travail ainsi que leur incapacité, tout aussi problématique, à sympathiser avec les autres.

## I : Les contradictions présumées de Smith

### I.I : Smith face au concept d'aliénation

#### a) Vers un nouvel Adam Smith Problem ?

Cette section n'a pas pour prétention d'offrir un panorama exhaustif de la littérature relative à l'aliénation dans les études smithiennes. Nous nous limiterons à une analyse chronologique et critique des contributions que nous jugeons les plus éclairantes

---

<sup>19</sup> Pour une introduction à ce courant intellectuel, voir Waszek (2003).

et représentatives de ces débats. La première étude significative de ce thème est parue sous la forme d'un article de West en 1964. Dans celui-ci l'auteur dénonce une contradiction entre les analyses de la division du travail des livres I et V de la *RN*. Celle du livre I est considérée comme l'émanation du point de vue de l'économiste sur ce phénomène, tandis que le livre V exhiberait une analyse qualifiée de sociologique. Il semblerait alors que nous soyons face à une sorte de nouvel *Adam Smith Problem* dont la spécificité serait de ne concerner que la *RN*. Il est indubitable que Smith condamne au livre V la division du travail comme étant source de dégénérescence morale. Cependant, et contrairement à ce qu'affirme West (1964), Smith ne soutient jamais au livre I qu'elle mènerait à une amélioration de l'intelligence des travailleurs. D'où provient cette confusion ?

Smith explique que la concentration sur un très petit nombre d'opérations accroît naturellement la dextérité du travailleur. Mais ce n'est pas affirmer qu'elle accroît, globalement, son *intelligence*<sup>20</sup>. Il pourrait nous être objecté que Smith met également en exergue un effet positif sur la capacité d'invention du travailleur. Ce à quoi nous répondons en soulignant que l'innovation devient un métier à part entière, dévolu aux philosophes et hommes de spéculation, car, comme le souligne avec justesse Rosenberg, dans une société en progrès technique permanent, « même si la vigilance et les capacités intellectuelles du travailleur restaient constantes, ou augmentaient quelque peu, il serait inapte à réussir les exploits intellectuels de complexité croissante requis d'un inventeur » (1965, p.133). Nous en concluons que l'augmentation d'intelligence consécutive à l'approfondissement de la division du travail ne concerne que les philosophes, ou tout au moins qu'elle exclut les travailleurs. Dans cette perspective, même si le niveau moyen d'intelligence individuelle semble relativement bas dans les sociétés commerciales, l'intelligence collective de la société est très grande et offre des opportunités innombrables pour de nouvelles innovations ou des améliorations des techniques existantes<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Ces mots de Rosenberg pourraient être les nôtres : « Je ne trouve aucune évidence, soit dans les citations de West, ou dans ma propre lecture du livre I de la *RN* ou ailleurs dans les écrits de Smith pour soutenir l'interprétation que l'accroissement de la division du travail améliore l'intelligence ou l'entendement des travailleurs. La dextérité, certainement ; la vigilance, oui ; l'intelligence, non » (1965 p.129).

<sup>21</sup> « Dans un état civilisé...quoiqu'il y ait peu de variété dans les occupations de la grande majorité des individus, il y en a une presque infinie dans la société dans son ensemble. Ces occupations variées offrent une diversité presque infinie d'objets à la contemplation du petit nombre de ceux qui, n'étant eux-mêmes attachés à aucune occupation particulière, ont le loisir et l'inclination d'étudier celles des autres. La

## b) Division du travail et Aliénation

Mais l'étape la plus importante des débats est amorcée grâce à la publication d'un nouvel article par West en 1969 dans lequel il choisit, cette fois, de se focaliser sur une comparaison avec le concept marxien d'aliénation<sup>22</sup>. A partir de là, l'auteur du *Capital* devient le point focal de la grande majorité des travaux traitant des effets déshumanisants de la division du travail dans l'œuvre de Smith<sup>23</sup>. D'où le fait que cette littérature soit souvent qualifiée de « littérature sur l'aliénation ». Le point de départ de West est d'identifier trois aspects du concept marxien d'aliénation : le fait que les travailleurs soient rendus étrangers à eux-mêmes [self estrangement], leur impuissance [powerlessness] face au capital, et enfin leur isolement [isolation]. La seconde étape de son argumentaire consiste à les confronter à l'analyse de Smith. Il soutient que nous ne pouvons identifier chez Smith que le premier aspect [self estrangement] de l'aliénation. Nous adhérons sans réserve à l'idée selon laquelle pour l'auteur de la *RN* les travailleurs sont rendus étrangers à eux-mêmes (West, 1969, pp.10-15)<sup>24</sup>. Mais l'interprétation s'avère plus problématique eu égard à l'impuissance et à l'isolement des travailleurs. C'est précisément la critique que Lamb adresse à West. Reprenant la catégorisation tripartite de West, il soutient que l'on peut identifier les trois dimensions de l'aliénation dans les textes de Smith (Lamb, 1973). Face à Lamb, notre position est double. Bien que nous approuvions son idée selon laquelle un regard porté sur la théorie morale de Smith amène à la conclusion que l'isolement est une conséquence nécessaire du fait que l'individu soit rendu étranger à lui-même (1973, p.282) (a), nous suivons West en ce qui concerne la prétendue impuissance des travailleurs (b).

(a) En effet, il est de connaissance commune que pour Smith les hommes sont par nature des êtres sociaux s'efforçant d'obtenir l'approbation, la sympathie et l'amour de

---

contemplation d'une si grande variété d'objets exerce nécessairement leur esprit à des comparaisons et des combinaisons sans fin, et porte leur entendement à un degré extraordinaire d'acuité et de compréhension. » (*WN*, V.i.f.51, trad p.879, corrigée)

<sup>22</sup> Des références parcellaires à Marx existaient mais sans que ce dernier ne soit sérieusement étudié et comparé à Smith. Pour plus de détails voir West (1969, p. 1) et Lamb (1973, p.275).

<sup>23</sup> Une liste non exhaustive de lectures proto marxistes de Smith sur notre sujet comprend notamment Rosenberg (1965), Lamb (1973), Heilbroner (1975), Pack (1991), Drosos (1996), Marouby (2005), Hill (2006), Hill (2007).

<sup>24</sup> Nous verrons plus loin dans ce chapitre quel sens donner dans le cadre smithien à cette assertion.



leurs semblables. Dans la lignée de Hume, Smith caractérise la société comme un ensemble de miroirs<sup>25</sup> où se reflètent les esprits, les sentiments et les passions des hommes (*TMS*, III.1.3, trad p.172). Par conséquent, s'ils sont rendus étrangers à eux-mêmes ils seront définitivement isolés des autres car leur conscience est, en partie, le fruit de leurs interactions sociales. La conscience de soi prend racine dans le rapport à l'autre donc ces deux facettes de l'aliénation sont inextricablement liées. Ajoutons à cela, comme le suggère Lamb et comme nous nous appliquerons à le démontrer plus loin dans ce même chapitre, que la division du travail tend à anéantir la capacité à sympathiser des travailleurs. Or la sympathie est la faculté caractéristique de la nature humaine, faisant de l'homme un animal social. C'est elle qui rend toute vie sociale possible. Dès lors tout individu qui en serait dépourvu ou dont la faculté serait amoindrie se trouverait, par définition, isolé du monde. (b) Néanmoins nous écartons la voie suivie par Lamb concernant l'impuissance des travailleurs dans les écrits de Smith. Nous ne pensons pas que Smith identifie une domination sans partage du capital sur le travail et l'absence de maîtrise totale des travailleurs sur le processus de production (1969, p.9). Une analyse approfondie de la relation salariale est ici nécessaire. Nous nous y emploierons lors du chapitre VI.

## I.II : La schizophrénie smithienne

### a) Les prétendues incohérences de Smith

Les débats ne furent pas clos pour autant. Dans son dernier article sur le sujet West soutient à nouveau que « le traitement du livre I de la *RN* reste substantiellement incompatible avec celui du livre V » (1996, p.3). Cette fois il ne se limite plus à pointer la prétendue contradiction de Smith concernant la problématique de la capacité d'innovation des travailleurs. D'autres incohérences sont mises à jour, l'amenant à conclure que « c'est comme si il y a deux Adam Smith à l'œuvre. Le premier est fortement influencé par les auteurs classiques [de la Grèce Antique]...le second Adam Smith est l'Adam Smith libéral classique » (1996, p.27). En d'autres termes, il y aurait un *Adam*

---

<sup>25</sup> Le chapitre III reviendra sur ces passages cruciaux concernant la formation de la conscience et de l'approbation de soi.

*Smith Problem* concernant l'analyse de la division du travail dans sa globalité. Que les explications de Smith paraissent parfois obscures ou ambiguës dans certains passages de ses œuvres est indéniable<sup>26</sup>. Cependant, nous aimerions démontrer que Smith ne fait pas preuve d'incohérence ou de contradiction dans ses analyses diverses de la division du travail. Pour ce faire, il nous semble primordial dans un premier temps de répondre aux divers critiques faites par West à l'auteur de la *RN* sur tous les thèmes où celui-ci pense identifier des incohérences : à savoir l'innovation, l'entendement des travailleurs, l'esprit martial, le temps de loisir et le capital humain.

## b) La question de l'innovation et l'importance du niveau d'éducation

Prenons le premier point : l'innovation. West décide de répondre aux pertinentes critiques de Rosenberg (1965), évoquées précédemment. Ce dernier avait soutenu, comme nous l'avons fait dans l'introduction, qu'il n'y avait pas de contradiction dans le traitement par Smith de la question de la capacité d'innovation des travailleurs. Le contre argument proposé par West est le suivant : « l'économie dynamique de Smith produit continuellement de nouvelles industries avec de nouveaux produits. Avec l'introduction de ces vagues successives de nouvelles industries, à tout moment il y aura de nombreuses technologies peu avancées, celles qui donnent selon Rosenberg le plus d'opportunités aux travailleurs pour faire des améliorations non fondamentales » (1996, p.8). Tout d'abord, ce n'est pas parce qu'un produit est nouveau que la technologie utilisée à sa production est nécessairement limitée et peu avancée. La relation inverse affirmée entre nouveauté du produit et niveau technologique nous paraît trop incertaine pour constituer un argument d'autorité. Le rejet de toute charge d'incohérence ou de contradiction sur cette question de l'innovation peut être également obtenu de manière positive en soulignant que la question fondamentale qui se pose est celle de savoir si le niveau d'éducation des travailleurs suivra l'évolution du progrès technologique. Notre constat est donc le suivant : si le niveau d'éducation n'évolue pas positivement et parallèlement au progrès technique, alors les travailleurs seront dans l'incapacité d'innover. Habile rhétoricien<sup>27</sup>,

---

<sup>26</sup> Pour une recension de thèmes sujets à contradiction voir Hueckel (2009) ou sur une thématique bien spécifique, celle de l'anthropologie, voir Marouby (2005).

<sup>27</sup> Muller émet l'idée qu'ici Smith utilise un discours rhétorique afin d'alarmer son lecteur puis de lui suggérer les moyens de dissiper son anxiété (1997, p.150). C'est pour cela que Smith termine son paragraphe alarmant par « à moins que le gouvernement ne s'efforce de le prévenir » (*WN*, *V.i.f.50*, trad

Smith utilise selon nous l'exemple extrême et exagéré d'un homme dont toute la vie a été passée à réaliser une unique opération afin de montrer les conséquences naturelles à long terme de la division du travail dans une société ne bénéficiant pas d'un système éducatif approprié.

### c) Critique des prémices de West

Pour répondre aux autres objections formulées par West à l'encontre de Smith deux voies sont possibles. La première consiste à rejeter ensemble tous les points controversés car ils reposent sur un socle commun fort contestable<sup>28</sup>. En effet, son hypothèse de départ est que pour Smith à long terme le revenu des travailleurs augmentera (1996, p.9). Ceci implique, selon lui, que les travailleurs seront alors capables d'acheter plus d'éducation, de connaissances et de capital humain sur le marché, annihilant par conséquent les effets pervers de la division du travail. Un économiste moderne ne peut qu'être séduit par un tel raisonnement. Toutefois, la prudence doit être de mise concernant l'hypothèse, nullement démontrée par l'auteur, selon laquelle à long terme le niveau de vie pour les travailleurs va nécessairement s'améliorer. Il semble que ce ne soit pas totalement fidèle au raisonnement de Smith sur les progrès de la richesse. L'horizon temporel adopté pour l'analyse est d'une importance cruciale. Sachant que Smith est un auteur du XVIIIe siècle, il n'est pas surprenant de le voir utiliser ce que Pack qualifie de « modèle biologique, ou ce que nous appellerions aujourd'hui un modèle évolutionniste, pour soutenir qu'à long terme les salaires dans une société capitaliste bien structurée seront plutôt bas » (2000, p.41). Le raisonnement de Smith est, d'après Pack, le suivant. Un salaire élevé est à la fois l'effet et la cause d'une plus grande accumulation du capital. A court terme une augmentation de la richesse de la nation entraîne une hausse des salaires, parce que l'augmentation de la demande de travail entraîne une concurrence entre les capitalistes pour obtenir une main d'œuvre devenue rare. Mais la croissance de la population est la conséquence naturelle d'une augmentation de la richesse de la nation. A long terme les salaires se maintiendront alors à un niveau proche de la subsistance<sup>29</sup> en

---

p.878)

<sup>28</sup> C'est la voie qu'emprunte Pack pour lui répondre. Pour plus de détails voir Pack (2000, p.38-42).

<sup>29</sup> Voir (*WN*, I.viii.24, trad p.83), (*WN*, I.viii.40, trad p.93), ainsi que les travaux de Pack (2000, p.41) et Heilbroner (1975).

rétablissant naturellement l'équilibre entre l'offre et la demande sur le marché du travail. Dans cette perspective, Mc Nulty a montré qu'il faut distinguer les théories de court terme et de long terme du salaire de la manière suivante. A court terme il s'agit d'une théorie du prix de marché du travail dans laquelle Smith « mit l'accent sur l'importance de la demande et du pouvoir de marchandage, et suggéra la possibilité d'une augmentation des salaires et d'une amélioration des conditions économiques » (1973, p.352). A l'inverse, dans sa théorie de long terme, fondée sur le prix naturel du travail, il « donna la primauté à l'offre de travail, et amenait à la conclusion d'un salaire de subsistance » (ibid). Le point de vue de ces commentateurs permet de conclure que les travailleurs ne seront pas capables d'acheter des connaissances, financer leur éducation ou investir en capital humain pour contrecarrer les effets délétères de la division du travail parce que leur niveau de vie réel stagne à long terme.

#### d) La levée de tout soupçon d'incohérence

Nous avons mentionné deux voies critiques pour répondre aux stimulantes propositions de West. Il s'agit cette fois d'investiguer le cœur de son argumentaire en acceptant ses prémices. Quand bien même nous supposerions que le niveau de vie des travailleurs augmentera sur le long terme, les incohérences qu'il relève peuvent être écartées. Le premier point concerne l'entendement des travailleurs. Comme Smith l'a écrit dans la *RN* « l'entendement<sup>30</sup> de la plus grande partie des hommes est nécessairement façonné par ses emplois ordinaires » (*WN, V.i.f.50*, trad p.878 corrigée). Malheureusement, un homme dont toute la vie est passée à n'accomplir que quelques opérations simples « n'a aucune occasion d'exercer son entendement » (ibid). Notre argument ici se fonde sur le sens de ce mot. Pour Smith l'entendement doit être compris comme la faculté de comprendre et d'utiliser de la connaissance de manière efficace et ordonnée, en particulier sous la forme d'un système. C'est par conséquent l'attribut essentiel des philosophes et des inventeurs. Cette capacité intellectuelle leur permet d'inférer à partir de l'expérience, de l'observation et de leur imagination de nouveaux principes permettant de remplir le vide ou l'écart [ gap ] entre des phénomènes apparemment discordants et de créer des méthodes de production plus simples. Nous en déduisons que même si les travailleurs

---

<sup>30</sup> Nous avons corrigé la traduction en gardant « entendement » plutôt qu' « intelligence » pour traduire « understanding » car la distinction nous semble riche de sens.

étaient en mesure d'acheter, avec leur niveau de vie en hausse, de grandes quantités de connaissances et de savoir<sup>31</sup>, ils seraient incapables de les comprendre et donc de les utiliser d'une manière générale pour lutter contre leur abrutissement et, en particulier, afin d'apporter des améliorations significatives aux machines dont ils se servent. La connaissance doit être maîtrisée pour être utilisée de manière efficace et productive. La « torpeur » dans laquelle est plongé leur esprit leur interdit ce palliatif.

Le second point controversé analysé par West concerne le temps de loisir des travailleurs et suit son raisonnement sur la connaissance. L'association entre augmentation du niveau de vie et de la productivité et augmentation du temps de loisir semble naturelle pour quiconque a vécu au XXe siècle. Elle ne l'était pas, selon nous, pour un auteur comme Smith vivant les prémices de la révolution industrielle. L'arbitrage entre travail et loisir lui était, de même, totalement étranger. Nous venons de rejeter l'idée que l'achat de connaissances serait une solution viable pour lutter contre l'abrutissement des travailleurs. Qu'ils consacrent leurs loisirs à le faire n'aurait donc aucun impact significatif. En outre, il n'y a pas de preuve textuelle que Smith pensait que le temps de loisir des travailleurs augmenterait à l'avenir. Il est vrai, comme le souligne West, qu'il mentionne le cas de travailleurs anglais des Midlands qui gagnent en quatre jours l'équivalent de leur subsistance hebdomadaire. Mais Smith précise bien qu'il s'agit d'une exception plus que d'une règle (*WN, I.viii.44*, trad p.95). Un passage de la *RN* apporte d'ailleurs un profond démenti aux attaques de West sur le temps de loisir des travailleurs et sur l'intérêt qu'ils pourraient avoir à le consacrer à l'achat de connaissances pour pallier leur abrutissement. Le travailleur ne manque pas tant d'informations que de la faculté de l'esprit, l'entendement, pour les utiliser à bon escient. En effet, « sa condition ne lui laisse

---

<sup>31</sup> Voici un passage très intéressant de l'*ED* où Smith semble considérer la connaissance comme une marchandise comme une autre, produite par des spécialistes et acquise par échange : « Laissez une personne ordinaire vous faire une revue juste de toutes les connaissances qu'elle possède concernant tout sujet qui ne tombe pas dans les limites de son occupation particulière, et elle trouvera que presque tout ce qu'elle connaît a été acquis en seconde main, à partir de livres, et d'instructions littéraires qu'elle a pu recevoir dans sa jeunesse ou lors de conversations occasionnelles qu'elle a pu avoir avec des érudits. Une infime partie seulement, trouvera-t-elle, a été le produit de ses propres observations et de ses propres réflexions. Tout le reste a été acheté, de la même manière que ses chaussures ou que ses bas, de ceux dont le travail est de former et de préparer pour le marché cette espèce particulière de biens. C'est de cette manière qu'elle a acquis toutes ses idées générales concernant les grands sujets de la religion, de la morale, ou du gouvernement, et concernant son propre bonheur ou celui de son pays. Elle trouvera presque toujours que tout son système concernant ces objets importants a été originellement le produit de l'industrie d'autres gens, qu'elle a soit acquise directement soit par l'intermédiaire de ceux qui ont pris soin de son éducation et de la même manière que toute marchandise, par troc et par échange d'une partie du produit de son travail. » (*ED*, p.574)

point le temps de recevoir l'information nécessaire, et son éducation comme ses habitudes sont communément telles qu'elles le rendent inapte à juger [de l'intérêt de la société], fut il complètement informé » (*WN, I.xi.p.9*, trad p.297).

Concernant le troisième point, l'esprit martial, nous pensons que sa critique est exagérée. West s'offusque de voir Smith défendre des pratiques émanant d'un système politique où l'esclavage régnait. Il ne fait aucun doute que lorsqu'il plaide pour une restauration de l'esprit martial, Smith a en tête, comme exemples à suivre, les républiques grecques et romaines. Influences que l'auteur de la *RN* reconnaît d'ailleurs explicitement. Néanmoins, il ne nous semble pas permis de voir une contradiction entre d'une part son admiration pour le système éducatif grec et sa critique, éthique et économique, de l'esclavage. Précisons dès à présent qu'il s'agit de sources d'inspiration plus que de modèles qu'il faudrait, selon Smith, plaquer tels quels sur la réalité de la société commerciale. Et ce n'est pas parce que l'on adhère à certains principes d'un système que l'on approuve nécessairement l'ensemble de celui-ci. Notons que Smith a souvent été vanté bien plus pour ses qualités de synthèse que pour son originalité, bien qu'il se refuse souvent à divulguer ses sources. Enfin, et contrairement à ce qu'affirme West, nulle part Smith ne fait l'apologie d'un état qui « délibérément façonne et conditionne le caractère des citoyens » (1996, p.16). Ces mots sont trop lourds de sens pour être raisonnablement attachés à la pensée smithienne de la politique et de l'éducation publique<sup>32</sup>.

Enfin, terminons ce panorama de l'analyse stimulante proposée par West avec la question du capital humain. Ce concept de l'analyse économique moderne trouverait d'après lui une résonance et une paternité chez Smith. On peut citer à l'appui d'une telle assertion un passage de la *RN* où il affirme que l'on peut comparer « un homme formé au prix de beaucoup de travail et de temps à l'un des emplois qui exigent une habileté et un savoir faire extraordinaires » à « une machine onéreuse » dont « on doit s'attendre à ce que l'ouvrage extraordinaire qu'elle exécute...remplacera le capital déboursé pour elle, avec au moins ses profits ordinaires » (*WN, I.x.6*, trad p.117). Une fois le principe appliqué au travailleur, cela signifie que « l'ouvrage qu'il apprend à exécuter lui remplacera, en plus du salaire habituel du travail courant, toute la dépense occasionnée par son éducation, avec au moins les profits ordinaires d'un capital équivalent » et ceci

---

<sup>32</sup> Comme le souligne avec justesse Winch, le législateur smithien, plus qu'il ne façonne ou conditionne, « protège et améliore le caractère des citoyens » (1996, p.119).

« dans un délai raisonnable » (ibid)<sup>33</sup>. Ceci est à l'origine des différences de salaire entre travail qualifié et non qualifié. A l'instar de Bowman (1990), nous pensons qu'il n'y pas de théorie du capital humain chez Smith mais une simple préfiguration du concept.

La vision de West est la suivante. Avec l'introduction dans le procès de production de machines nouvelles et de plus en plus complexes, nous dit-il, il y aura « de plus en plus d'incitations pour le travailleur à obtenir l'éducation nécessaire pour devenir un ouvrier d'entretien ou un opérateur de machine spécialisé » en raison de « l'augmentation de revenu que le travailleur peut envisager en montant dans la hiérarchie des compétences » (1996, p.19). En d'autres termes, les travailleurs doivent faire un calcul intertemporel d'utilité. Ils investiront dans leur propre éducation si et seulement si ils sont convaincus que l'amélioration de leur condition dans le futur viendra plus que compenser la diminution de leur bien être actuel, due aux dépenses éducatives (et à l'absence de revenu immédiat). Par voie de conséquence ils doivent s'abstenir d'un bénéfice présent pour en obtenir un plus important à l'avenir. Ce type de comportement (rationnel) n'est pas totalement étranger à la pensée de Smith. Il s'agit, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre, d'un comportement vertueux, prudent pour être exact, obtenant l'approbation du spectateur impartial en raison de l'égale pondération attribuée par l'individu aux événements présents et futurs affectant son propre bonheur. La question est de savoir si, dans l'esprit de Smith, toute personne est capable d'adopter un tel comportement (et en particulier lorsqu'elle est jeune) ? Nous n'en sommes pas convaincus car la vertu est, par définition, la manifestation de comportements hors du commun, contrairement à la convenance. West a raison de souligner qu'aux yeux de Smith « les personnes ordinaires ne seront pas intimidées par l'acquisition du capital humain requis pour entrer dans les métiers des philosophes » car, comme nous l'avons rappelé au début du chapitre, il ne pense pas que les différences de talents individuels soient innées. Mais en l'absence d'un système d'éducation publique gratuit le problème n'est pas tant la motivation des travailleurs à acquérir de l'éducation que leur capacité à la financer. Enfin, notons que dans la perspective de Smith l'augmentation des

---

<sup>33</sup> Un autre passage de la *RN* indique une représentation de l'éducation comme capital fixe : « L'acquisition de tels talents, par l'entretien de celui qui les acquière au cours de son éducation, des ses études, ou de son apprentissage, coûte toujours une réelle dépense, qui constitue un capital fixe et réalisé, pour ainsi dire, en sa personne...On peut considérer l'habileté améliorée d'un ouvrier sous le même jour qu'une machine ou un instrument qui facilite et abrège le travail, et, qui, quoiqu'il coûte une certaine dépense, rembourse cette dépense avec un profit. » (*WN, II.i.17*, trad p.318)

Voir aussi *LJ((A), 68*, p.357).

rémunérations dans les métiers plus qualifiés, c'est-à-dire ceux où les dépenses d'éducation sont plus importantes, va naturellement attirer plus d'individus vers ces professions. On en déduit, à l'instar de West, que le nombre relatif de travailleurs (non qualifiés) diminuera et donc que leur salaires vont augmenter du fait de leur rareté relative (1996, p.21)<sup>34</sup>. Si bien qu'il ne semble plus aussi raisonnable pour les futurs travailleurs de s'engager dans une éducation longue et dispendieuse. Pour être tout à fait fidèle à la pensée de Smith, il faut préciser que la rémunération monétaire n'est pas, selon lui, le seul critère pouvant justifier aux yeux des individus des dépenses élevées d'éducation. La réputation et le rang social, sources de reconnaissance, sont également d'importants critères de choix d'une profession. Au final, nous en concluons qu'il n'y a ni deux Adam Smith<sup>35</sup>, ni incohérence ou contradiction majeure entre les livres I et V de la RN. Cette démarche négative ne saurait toutefois nous satisfaire. Plus que de montrer en quoi Smith n'est pas incohérent nous souhaitons mettre en lumière de manière positive la cohérence et la richesse, non dévoilées selon nous jusqu'alors, de son analyse des effets déshumanisants de la division du travail. Nous pensons que cela passe par une réconciliation des deux Adam Smith identifiés par West : le libéral classique et l'admirateur de la Grèce antique<sup>36</sup>.

## II : Le concept smithien de corruption

### II.I : Adam Smith et l'humanisme civique

Si l'on veut rendre avec fidélité le contexte intellectuel dans lequel Smith s'inscrit afin de saisir toute la richesse de son analyse de effets humains de la division du travail, force est de constater qu'alors que l'on discute de l'aliénation des travailleurs dans l'Allemagne du XIXe siècle, on débat de la corruption des citoyens un siècle plus tôt en Ecosse. Pour être plus précis, la pensée républicaine, dite aussi « humaniste civique », y est alors extrêmement prégnante (Hyard, 2003 ; Hill, 2006, p.638). Dans le but d'identifier les

---

<sup>34</sup> Nous analyserons au chapitre V les cinq causes de variation des salaires entre les différentes professions. Notons que le cout d'éducation et la pénibilité sont tous deux positivement corrélés avec la rémunération. Voir (*WN, l.x.b.1*, trad pp.115-6)

<sup>35</sup> Pour une opinion similaire voir Pack (2000, p.38).

<sup>36</sup> Réconciliation qui ne sera effective et définitive qu'au chapitre VII avec la présentation de la civilisation commerciale.



caractéristiques de ce courant de pensée, une brève généalogie est nécessaire. Bien qu'il fut mis au jour par Baron (1966), il connut son véritable essor dans la recherche en philosophie politique et en histoire des idées grâce à la parution en 1975 de l'ouvrage désormais célèbre de Pocock, *Le Moment Machiavélien*. Comme le note Spitz (1997, p.7) dans la préface à l'édition française, le travail magistral de Pocock naît d'une insatisfaction profonde qu'il ressentait à l'époque eu égard à la présentation traditionnelle qui était faite des origines intellectuelles du libéralisme, à savoir un triomphe sans partage du courant libéral de la « jurisprudence naturelle » dont les fondements sont les notions de droit naturel, de contrat social, d'individualisme possessif, la réduction du politique au juridique et une vision de l'Etat comme instance d'arbitrage entre les intérêts, et dont le père fondateur serait Locke (ibid, pp.7-9). Ajoutons à cela que dans cette perspective l'homme est un animal marchand et producteur et non civique et politique, si bien que l'existence politique y est subordonnée à l'existence sociale. Or, ce dont rend compte Pocock est qu'il existe au moment même où se forme la pensée libérale moderne une vision du monde alternative avec des intellectuels qui émettent, bien avant les théoriciens socialistes ou marxistes, de sérieuses critiques sur la validité morale et humaine des sociétés modernes. Ces penseurs ne sont pas préoccupés que par des questions de droit. Ils s'intéressent aussi, et surtout, aux questions de politique. Plus précisément, les thèmes de prédilection des humanistes civiques sont la corruption, le débat entre milice et armée permanente et la dette publique (Hyard, 2003, p.91)<sup>37</sup>. La question de la défense vis-à-vis des nations étrangères ainsi que le fardeau de l'endettement étatique sont considérés comme des problèmes essentiels parce qu'ils nuisent à la liberté et à l'autonomie des citoyens et de leurs dirigeants politiques. Mais pour les humanistes civiques le problème fondateur est sans nul doute celui de la corruption de la vertu, et non la garantie des droits individuels ou le droit de résistance comme dans la tradition libérale (Spector, 1998, p.139). En outre, et pour reprendre la classification célèbre de Berlin (1958), les républicains défendent une vision positive de la liberté, contrairement aux partisans de la jurisprudence naturelle que l'on associe à une conception négative de la liberté. Tradition dont les origines intellectuelles remontent à l'antiquité grecque et qui renaît dans la Renaissance italienne sous la plume de Machiavel pour finir par influencer profondément la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, l'humanisme civique est caractérisé par une inquiétude profonde

---

<sup>37</sup> Les travaux de Winch (1978 ; 1996) ont beaucoup fait pour l'appréhension de la dimension politique de l'œuvre de Smith.

quant à l'autonomie, la liberté et l'humanité des individus lorsqu'ils sont coupés des fonctions politiques et militaires. Le débat y est d'ordre moral, et non juridique. L'homme est considéré comme un citoyen avant d'être marchand et producteur. Son existence sociale est, cette fois, subordonnée à son existence politique. Il s'ensuit que le but de la politique est l'indépendance et la vertu des citoyens et d'éviter, autant que faire se peut, que les individus ne se soucient que de leur intérêt personnel. En résumé, les républicains n'accueillent pas avec enthousiasme la naissance de l'homme moderne mais émettent plutôt de sérieuses critiques eu égard au devenir de la vertu, de la personnalité et de la liberté humaine.

La littérature mettant à jour l'influence de l'humanisme civique sur Smith est nombreuse et variée<sup>38</sup> car il existe de nombreux pans de son œuvre qui attestent d'une proximité avec la pensée républicaine : sa reconnaissance que la forme républicaine de gouvernement est à l'origine de la grandeur de la Hollande (*WN, V.ii.k.80*, trad p.1030), son éloge des mœurs et du gouvernement républicains des colonies prospères d'Amérique du nord (*WN, IV.vii.b.51*, trad pp.670-1), son admiration pour deux grandes figures du républicanisme, Caton (*TMS, I.iii.1.13*, trad pp.88-9) et Solon (*TMS, VI.ii.2.16*, trad p.324), la noblesse qu'il attache à l'art de la guerre (*WN, V.i.a.14*, trad p.795), à l'esprit public (*TMS, VI.ii.2.2*, trad p.317) et aux vertus martiales (*WN, V.i.f.60*, trad p.883), l'association qu'il opère entre vertus respectables et masculinité (*TMS, III.3.24*, trad p.210) ou entre luxe, civilisation et efféminement (*LJ(A), iii.121*, p.189), sa défense de la liberté de religion (Hyard, 2003, p.93), ou bien encore le fait que tous les grands hommes dont il parle, les hommes de prudence supérieure, aient exercé des fonctions politiques ou militaires (*TMS, VI.1.15*, trad p.299)...Néanmoins, faire de Smith un républicain serait certainement exagéré<sup>39</sup>, tant son œuvre est traversée de multiples influences, classiques (stoïcisme, aristotélisme, platonisme) et modernes (dont les théories de la jurisprudence naturelle), et en raison de son libéralisme économique (Hyard, 2003, p.94). Cette question est d'ailleurs l'une des plus débattues aujourd'hui (Hyard, 2003, p.87). Dès lors, il serait certainement plus

---

<sup>38</sup> Winch (1978, pp.66-7 et 105-35), Hyard (2003), Heilbrunner (1976), West (1996), Force (2003, pp.225-8), Muller (1997, p.95), Evensky (2005, p.205), différentes contributions à *Wealth and Virtue* (1983) ainsi qu'à *Adam Smith Philosophe* (2009), Montes (2004, pp.57-69), Griswold (1999, p.293), Dwyer (2005), Robertson (1983), Hirschmann (1977).

<sup>39</sup> On trouvera des critiques des interprétations républicaines de Smith en particulier chez Brown (1994), Harpham (1984) et surtout dans Fleishacker (2004, § 55-60).

prudent de le placer, à l'instar de Pocock (1985) ou Muller (1993), à mi-chemin entre la jurisprudence naturelle et l'humanisme civique, et de le caractériser comme étant un « humaniste marchand », c'est-à-dire comme un auteur cherchant à réconcilier, et non à opposer, le développement du commerce avec la vertu. Ce qui est clair en revanche est qu'il n'hésite pas à se positionner dans ses œuvres sur les trois principaux débats de l'humanisme civique : la corruption, l'armée permanente et la dette publique. Sur ce dernier point, il semble que Smith soit proche des républicains par sa condamnation d'une certaine forme de dette publique, la « Liste Civile », en raison de la menace qu'elle peut faire planer sur la liberté de la nation (Hyard, 2003, p.93). Concernant le choix entre milice et armée permanente, sa position est plus complexe. En soutenant la création d'une armée permanente, Smith prend, a priori, le contre-pied des thèses républicaines. Nous verrons pourtant au chapitre V que c'est à partir d'un principe républicain, la défense de la liberté de la nation, qu'il justifie ce point de vue non républicain. Enfin et surtout, la thèse que nous souhaitons défendre ici, contre Hill (2007, p.353) et Phillipson (1983, p.181), est que la clé de compréhension de l'analyse smithienne des effets délétères de la division du travail sur le caractère des hommes se trouve dans les débats des humanistes civiques sur la corruption des citoyens dans les sociétés modernes, civilisées<sup>40</sup>.

## II.II : Définition et caractéristiques du concept de corruption smithien

Par corruption, les républicains entendaient une perte d'intérêt pour la vertu, et en particulier pour les vertus publiques et martiales, caractéristiques du citoyen-soldat et de l'identité masculine. La vie politique et la défense de la nation sont dénoncées comme étant honteusement délaissées par des individus uniquement préoccupés à présent par leur intérêt et leur enrichissement personnel. Le courage et la volonté de servir l'intérêt général disparaissent. Avec eux ce sont toutes les parties les plus nobles du caractère humain qui s'évanouissent, irrémédiablement. La corruption est conçue telle une mutilation, comme si l'homme était privé de l'un de ses membres. Nous avons

---

<sup>40</sup> A notre connaissance, seul Griswold (1999, p.293) et Hirschmann (1977, trad p.96) ont explicitement affirmé les racines humanistes civiques de la pensée de Smith sur ce point. Toutefois, nous nous en démarquons en montrant comment Smith intègre ces éléments à sa propre éthique afin de les dépasser et de proposer une critique plus globale de la corruption du caractère des hommes.

d'excellentes raisons de penser que Smith a été profondément influencé par ce mode de pensée lorsqu'il décida de rédiger le livre V de la *RN*. La division du travail apparaît comme dés-humanisante en ce qu'elle prive l'homme de ce qui fait la richesse et la noblesse de son identité. Nous souhaitons montrer comment Smith a utilisé le concept républicain de corruption. Notons en premier lieu, pour justifier notre interprétation, que le terme « corruption » apparaît à trois reprises dans les passages clés de son analyse (*WN*, *V.i.f.49-50*, trad pp.877-8)<sup>41</sup>. Encore faut-il qu'il y soit utilisé dans un sens proche de celui que nous avons défini comme étant partagé par les humanistes civiques. Son association avec le terme « vertu » est l'un des éléments, parmi d'autres, nous autorisant à répondre par l'affirmative. En effet, le travailleur voit s'évanouir les parties essentielles de son identité humaine puisque « l'uniformité de sa vie sédentaire corrompt naturellement le courage de son esprit et...l'activité de son corps » (*WN*, *V.i.f.50*, trad p.878). Plus explicitement encore, Smith écrit que son caractère est privé de ses « vertus intellectuelles, sociales et martiales » (*ibid*) et qu'il s'agit là d'une véritable « mutilation » (*WN*, *V.i.f.60*, trad p.883). Deux travaux récents nous mènent également, bien qu'involontairement, sur la voie d'une telle interprétation. Pack (2001) démontre, contre West (1996), qu'il n'existe pas d'incohérences entre les passages sur la division du travail du livre I de la *RN* et ceux du livre V en établissant un parallèle entre Smith et Rousseau, figure dominante de l'humanisme civique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Même s'il n'est pas certain qu'ils se soient rencontrés lors de son voyage en France, il ne fait guère de doute que Smith avait une connaissance approfondie des œuvres de Rousseau, dont il traduisit certains passages et qu'il commenta dans une *Letter to the Edinburgh Review* dans laquelle Rousseau est qualifié de « true spirit of a republican carried a little too far » (1982, pp.251). Par ailleurs, Hill (2007) compare les analyses de Smith et de Ferguson à celles de Marx, et aboutit à la conclusion très juste que les préoccupations républicaines de Ferguson ne permettent pas d'en faire un proto-marxiste. Or, il existe une proximité évidente entre les deux penseurs écossais, d'ordre intime d'une part, et d'ordre intellectuel d'autre part. Ainsi, en plus d'être amis, tous deux fréquentaient les mêmes cercles intellectuels, et en particulier l'*Edinburgh Poker Club*, qui défendait certaines idées républicaines. Mais contrairement à Marx, nous ne pensons pas que Ferguson ait été le « professeur » et le « maître » de Smith

---

<sup>41</sup> Le terme « corruption » apparaît également dans son sens de perversion morale ailleurs dans la *RN* (*WN*, *V.i.f.45*, trad p.876), mais aussi dans les *LJ* ((A), p.333), et la *TSM* (*TMS*, *I.iii.3.1*, trad p.103 ; *III.3.5*, trad p.199 ; *II.ii.3.8*, trad p.144).

dans l'analyse des effets pervers de la division du travail sur le caractère humain.

Tout d'abord, Smith s'est intéressé très tôt à cette question, et avant même la publication de *l'Essay on the History of Civil Society* de Ferguson en 1767, comme le prouvent certains passages des *LJ* qui anticipent clairement ceux de la *RN*. Bien plus encore, nous pensons qu'un regard porté sur l'ensemble du système smithien, et en particulier sur sa pièce maîtresse la *TSM*, permet de saisir la richesse de l'analyse smithienne dont la portée critique n'a rien à envier à celle de Ferguson et qui offre, peut être, une alternative cohérente au concept marxien d'aliénation. Pour le comprendre, il faut partir, à la manière d'Hanley (2009, p.24), de la dichotomie entre une conception politique et une conception psychologique de la corruption. La première renvoie à l'analyse républicaine de la perte des vertus civiques, c'est-à-dire essentiellement de l'esprit public et martial et présente la menace que cela porte sur l'ordre, la stabilité et la pérennité de la société. La seconde a trait au morcellement de la personnalité, à la destruction des parties les plus nobles mais aussi les plus essentielles du caractère humain. Plutôt que d'affirmer que Smith distingue clairement les deux (Hanley, 2009, p.25) et insiste plus sur la première (Hill, 2007) ou la seconde (Hanley, 2009), nous pensons qu'il adopte une position médiane et réconciliatrice entre ces deux points de vue sur la corruption. Smith a bien une conception propre de la corruption, fondée sur le discours de l'humanisme civique, mais il transcende ce dernier en étendant considérablement sa portée. En d'autres termes, là où les républicains se bornent à voir dans la corruption un phénomène politique de perte des vertus civiques, Smith y voit un phénomène plus large de disparition de l'ensemble des parties les plus nobles (les vertus) et les plus essentielles (la capacité de sympathie) du caractère humain<sup>42</sup>. Et l'excellence du caractère est définie dans la *TSM* comme la pratique des quatre vertus cardinales que sont la prudence, la justice, la bienfaisance, et la maîtrise de soi. C'est en réintégrant les considérations républicaines à sa propre théorie éthique<sup>43</sup>, englobant plus que les seules vertus civiques, que Smith parvient à nous offrir une vision originale, cohérente eu égard à l'ensemble de ses œuvres, et d'une grande richesse sur les effets humains de la spécialisation<sup>44</sup>. Les

---

<sup>42</sup> Le souci smithien pour la noblesse du caractère humain, peu souligné dans la littérature, constitue l'objet central de l'ouvrage d'Hanley (2009).

<sup>43</sup> Nous soutenons ici un point de vue défendu par Montes (2004), contre Brown (1994).

<sup>44</sup> Muller note que Smith décrit la corruption des citoyens des sociétés commerciales, c'est-à-dire leur déclin moral, mais qu'il rompt avec l'humanisme civique sur la question de savoir quelles vertus doivent être

considérations psychologiques et politiques sont réunies dans un même concept. Telle est la spécificité et tout l'attrait de l'analyse par Smith de la corruption des travailleurs, qu'il nous fait maintenant développer.

### III : Ethique et Vertus cardinales

#### III.I : Convenance et Vertu

La septième et ultime partie de la *TSM* est dédiée à une histoire de la philosophie morale<sup>45</sup> dans laquelle sont mises en exergue les réponses apportées par les philosophes présents et passés aux deux questions constituant l'objet de cette science :

« Premièrement, en quoi consiste la vertu ? Ou encore, quels sont le tempérament et la ligne de conduite qui constituent le caractère excellent et digne d'éloge, ce caractère qui est l'objet naturel de l'estime, de l'honneur et de l'approbation ? Secondement, par quel pouvoir ou faculté de l'esprit ce caractère, quel qu'il soit, nous est recommandé ? Ou, en d'autres termes, comment et par quel moyen se fait-il que l'esprit préfère une ligne de conduite à une autre, nomme l'une bonne et l'autre mauvaise, tienne l'une pour l'objet de l'approbation, de l'honneur et de la récompense, et l'autre pour celui du blâme, de la censure et du châtimement ? » (*TMS*, VII.i.2, trad pp.365-6)

La contribution principale des études de Raphael à la philosophie morale de Smith tient à sa comparaison subtile des diverses versions de la *TSM*. Ce n'est pas un hasard puisqu'il est à l'origine de l'édition de la version de référence du traité de philosophie morale smithien. Nous savons que Smith a apporté des corrections et des additions significatives pour la sixième et dernière édition de son œuvre majeure, parue en 1790, soit peu de temps avant son décès. Il y aurait d'ailleurs ruiné sa santé, ce qui prouve

---

pratiquées, comment et par qui (1995, p.56 et 95), sans préciser quelles sont les réponses de Smith à ces questions et donc sans établir le lien direct avec les passages de la *RN*. C'est précisément la tâche que nous nous assignons.

<sup>45</sup> Smith reconnaît explicitement dans une lettre qu'il s'agit d'une histoire de la philosophie morale (*Corresp*, p.310). Par cet exercice il souhaite mettre en exergue son apport à cette science. Il se présente comme une synthèse et un dépassement des théories précédentes, toutes contenant, selon lui, « une part de vérité », qui n'est autre que la sienne. Nous verrons qu'il s'inspire à la fois des stoïciens, de l'humanisme civique, de la jurisprudence naturelle, de Platon et d'Aristote.

l'importance à ses yeux de ces ajouts. En plus de développements importants sur le spectateur impartial, il rédigea une partie supplémentaire, et d'une longueur considérable, intitulée « Du Caractère de la Vertu ». Raphael défend de manière convaincante l'idée que Smith a ajouté cette sixième partie parce qu'il était conscient d'avoir omis d'offrir une réponse substantielle à la première question susmentionnée (2007, p.11). En effet, les cinq premières éditions ne contenaient qu'une discussion limitée de la vertu dans la seconde partie, toujours présente dans la sixième édition, où justice et bienfaisance étaient opposées. Cette sixième partie présente des sections séparées sur la prudence, la maîtrise de soi et la bienfaisance. Immédiatement après avoir fait état des deux questions essentielles auxquelles doivent répondre tout système de moralité, la nature de la vertu et la nature du jugement moral, Smith explique que les réponses apportées à la première question peuvent toutes se réduire à l'un des trois principes suivants : la convenance, la prudence ou la bienfaisance (*TMS, VII.ii.intro.1-4*, trad pp.367-8). Aristote, Platon, les Stoïciens et Hume sont des exemples cités par Smith de philosophes faisant consister la vertu dans la convenance de l'ensemble de nos affections. Epicure est mentionné quand la discussion se focalise sur la prudence, Hutcheson lorsqu'elle s'attarde sur la bienveillance. Une question se pose immédiatement. Où situer la théorie morale de Smith ? Celui-ci se range explicitement dans la première catégorie. Mais ce jugement peut paraître, *a priori*, déroutant. Car dès les premières lignes de la *TSM* n'est-il pas affirmé qu'il existe « une différence considérable entre la vertu et la simple convenance (*TMS, I.i.5.7-8*, trad p.51) » ? Notre horizon s'éclaircit quand, discutant dans la septième partie des systèmes qui font de la convenance le fondement de la vertu, Smith précise que la convenance est une condition nécessaire mais non suffisante de toute action vertueuse (*TMS, VII.ii.1.50*, trad p.394). Nous pensons que la théorie éthique de Smith est, en un sens, une combinaison des trois principes et qu'elle s'appuie, pour ce faire, sur les Stoïciens<sup>46</sup>. Comme il le souligne, « il est évident que le caractère de la vertu doit être attribué indifféremment à toutes nos affections lorsqu'elles sont convenablement gouvernées et dirigées, soit réservé à une classe ou un genre particulier d'affections », les « égoïstes » ou les « bienveillantes »

---

<sup>46</sup> Pour plus de détails à propos de l'influence stoïcienne sur l'éthique smithienne, voir l'article de Waszek (1984) ainsi que l'introduction à la *TMS*. Notons que Smith émet une critique majeure vis-à-vis de l'éthique stoïcienne : elle concerne l'apathie. C'est l'idée que le sage stoïcien fait preuve d'une telle maîtrise de lui-même qu'il en devient indifférent au sort des autres et au sien propre. Un excès de maîtrise de soi est donc condamnable (*TMS, III.3.14*, trad p.205). Le sage stoïcien ne modère pas ses passions, il les éradique et s'enferme dans la contemplation plutôt que l'action (*TMS, VII.ii.1.43*, trad p.392).

(*TMS*, VII.i.4, trad p.367). Smith a choisi dans la *TSM* de soutenir le premier point de vue en définissant la vertu comme la convenance de toutes nos passions, aussi bien égoïstes (la prudence), que sociales (la bienfaisance) et asociales (la justice). Plus précisément, il présente une approche à deux niveaux. Valable pour l'évaluation de toute action (*TMS*, I.i.5.9, trad p.52), la distinction entre vertu et convenance est particulièrement frappante quand l'intérêt se porte sur le jugement envers nous-mêmes. Quand nous jugeons de notre propre conduite et de notre caractère, nous explique Smith, nous utilisons deux étalons bien distincts : d'une part « l'idée de l'exacte convenance et de l'exacte perfection », de l'autre « le degré d'approximation de cette idée qui est communément atteint dans le monde » (*TMS*, VI.iii.23, trad p.341). La vertu, contrairement à la simple convenance, est « une excellence, quelque chose d'inhabituellement grand et beau qui s'élève loin au dessus du vulgaire et de l'ordinaire » (*TMS*, I.i.5.6, trad p.51). Seule la convenance complète et parfaite est vertueuse. D'où le fait que lorsque les actions et les qualités convenables ne sont qu'approuvées, celles qui sont vertueuses sont admirées. Enfin, Smith ne prétend pas seulement appartenir à la tradition des systèmes qui font consister la vertu dans la convenance. Il affirme également lui apporter une contribution notable en offrant une mesure précise et distincte permettant d'apprécier la convenance de nos affections : la sympathie du spectateur impartial (*TMS*, VII.ii.1.49, trad p.394)<sup>47</sup>.

### III.II : Ethique et Vertus cardinales

L'éthique smithienne ne s'arrête pas là. Elle comprend aussi et surtout une description de vertus spécifiques et des caractères<sup>48</sup> qui les illustrent. Smith distingue classiquement quatre vertus cardinales<sup>49</sup> : la maîtrise de soi, la prudence, la justice et la bienfaisance. La maîtrise de soi joue un rôle dominant dans ce schéma parce qu'elle est

---

<sup>47</sup> « Cette gratitude et ce ressentiment, comme toutes les autres passions de la nature humaine, semblent convenables et sont approuvées quand le cœur de tout spectateur impartial sympathise entièrement avec eux, quand tout témoin indifférent entre entièrement dans ces passions qui les accompagne » (*TMS*, II.i.1.2, trad p.115)

<sup>48</sup> La notion de caractère revêt chez Smith une importance particulière dans ses descriptions des agents économiques (homme prudent, faiseur de projet...), ce qui l'éloigne de la conception abstraite de l'*homo economicus* : voir Biziou (2001), Witzum (1998) et Leloup (2005).

<sup>49</sup> Pour une présentation similaire, voir Raphael (2007, p.73) et Griswold (1999, p.202).



partie intégrante de toutes les vertus<sup>50</sup>. Chacune d'entre elles nécessite que l'intensité de la passion originelle de l'agent soit atténuée jusqu'à un niveau qui permette à tout spectateur impartial de sympathiser<sup>51</sup>. La prudence, par exemple, est un intérêt convenable et mesuré, donc vertueux, porté à la recherche de notre propre bonheur. Par conséquent, il s'agit de la maîtrise de soi appliquée aux passions égoïstes. Si nous souhaitons juger de notre propre conduite tel qu'un spectateur impartial le ferait, la maîtrise de soi est tout aussi fondamentale car elle nous permet de restreindre notre amour de soi [self love] naturel (*TMS, III.3.25-6*, trad p.210). La vertu naît de l'effort d'impartialité. La maîtrise de soi est la plus noble des vertus puisque « c'est d'elle que toutes les autres vertus paraissent dériver leur lustre principal » (*TMS, VI.iii.11*, trad p.335). C'est une méta-vertu. L'admiration de Smith pour celle-ci apparaît clairement lorsque l'on se rend compte qu'il lui consacre plus de pages qu'à toutes les autres vertus réunies. Cependant, la maîtrise de soi est une condition nécessaire mais non suffisante de la Vertu, comme en témoigne l'exemple de César qui, bien que possédant un degré hors du commun de maîtrise de lui-même n'en était pas moins un homme capable d'actions injustes et cruelles (*TMS, VI.iii.30*, trad p.347)<sup>52</sup>. La Vertu, en tant qu'excellence du caractère, est l'union des quatre vertus cardinales (*TMS, VI.iii.11*, trad p.335). Au début de son ouvrage de philosophie morale, Smith distingue deux grands types de passions : celles du corps et celles de l'imagination. Poursuivant sa classification, il identifie trois types de passions de l'imagination : les passions sociales, les passions égoïstes et les passions asociales. Chacune d'entre elles est associée à une vertu cardinale. Ainsi, la prudence, la justice et la bienfaisance sont, respectivement, l'expression de la maîtrise de nous-mêmes vis-à-vis de nos passions égoïstes, asociales et sociales.

1) La prudence est une poursuite raisonnée et raisonnable de notre intérêt personnel. Elle correspond à la considération de l'homme pour son propre bonheur. Fondamentalement, la prudence crée un pont entre la *TSM* et la *RN* car elle est explicitement associée par Smith avec l'industrie, la frugalité, et l'économie, toutes ces

---

<sup>50</sup> « On peut dire que l'homme qui agit selon les règles de la parfaite prudence, de la stricte justice et de la bienveillance convenable, est parfait vertueux. Mais la connaissance la plus parfaite de ces règles, à elle seule, ne le rendra pas capable d'agir de cette manière....si elle n'est pas soutenue par la plus parfaite maîtrise de soi. (*TMS, VI.iii.1*, trad p.331) ». Voir aussi (*TMS, VI.iii.11*, trad p.335).

<sup>51</sup> Idée que nous partageons avec Raphael (2007, p.79) et développerons au chapitre III.

<sup>52</sup> Voir aussi (*TMS, III.iii.37*, trad p.218).

vertus qui sont au fondement de l'amélioration de notre condition. Cependant il serait réducteur de ne faire de la prudence qu'une vertu à caractère économique, visant exclusivement l'accumulation de richesses. Relèvent de cette vertu un soin particulier apporté à notre propre santé, notre réputation et notre rang dans la société (*TMS*, VI.i.6, trad p.296). Elle consiste en l'union de deux qualités : « la supériorité de raison et d'entendement<sup>53</sup> » et la maîtrise de soi<sup>54</sup>. La première nous permet de discerner « les conséquences éloignées de nos actions » et d'anticiper « l'avantage ou le détriment qui est susceptible d'en résulter » (*TMS*, IV.2.6, trad p.263, corrigée). Quant à la seconde, elle nous donne le pouvoir de « nous abstenir d'un plaisir présent ou d'endurer une douleur présente, pour gagner un plaisir plus grand ou éviter une plus grande douleur à venir » (ibid). C'est cette seconde qualité qui vaut à l'homme prudent l'entière approbation du spectateur impartial. A la lecture de ces lignes l'économiste se sent tout de suite en terrain connu. La proximité avec la notion de rationalité (intertemporelle) est frappante. La supériorité d'entendement et de raison permet à l'individu de comprendre son intérêt réel en calculant le bien être résultant de ses actions à long terme<sup>55</sup>. Il est tentant d'y voir un calcul utilitariste de maximisation d'utilité. L'individu est pourvu de la capacité à maximiser son plaisir ou à minimiser sa peine. Mais il y a toutefois deux éléments singuliers dans cette présentation smithienne de la raison pratique qui le distinguent des approches économiques standards de la rationalité. La première est qu'il établit une dissociation entre la faculté de calcul et la faculté de choix. Dans le modèle standard de la théorie économique (des préférences révélées), on tend à postuler implicitement une congruence entre délibération rationnelle et choix rationnel. Comme si à partir du moment où un individu a déterminé comment maximiser son utilité celui-ci entreprenait nécessairement l'action qui va réaliser cet objectif. Comme si préférer c'était choisir, ou que le choix révélait nécessairement notre préférence. Or ce que montre ce passage de la *TSM* c'est que pour Smith un individu peut très bien savoir comment agir conformément à son intérêt réel, à long terme, sans pour autant le faire. Quel élément viendrait l'en empêcher ? Précisément l'absence ou l'insuffisance de la seconde composante de la

---

<sup>53</sup> Nous avons choisi une nouvelle fois de garder « entendement » pour traduire le terme « understanding », plutôt que « compréhension », proposé par les traducteurs de la *TMS*, aux vues de l'importance du terme dans les descriptions du livre V de la *RN*.

<sup>54</sup> Dans la *RN* cela se traduit par la « tempérance » de l'homme « frugal ».

<sup>55</sup> La dimension temporelle de la prudence est essentielle, comme en témoigne un passage où Smith oppose la « prudence réelle » à la « short-sighted folly » et la « témérité précipitée » (*TMS*, VI.ii.4.1, trad p.409). En d'autres termes, la prudence est l'action conforme à l'intérêt de long terme de l'individu.

prudence, la vertu essentielle de l'éthique smithienne : la maîtrise de soi. C'est elle qui donne à la prudence toute sa noblesse. Le pouvoir et l'intensité des passions peuvent conduire un individu à ne pas agir conformément à la maximisation de son plaisir (ou à la minimisation de sa peine) s'il n'est pas capable d'en maîtriser l'expression pour obtenir l'approbation du spectateur impartial. Celui-ci n'applaudit notre comportement que lorsque nous sommes capables d'attribuer une égale pondération aux événements présents et aux événements futurs. En conséquence, et c'est là une autre spécificité de l'approche smithienne, la prudence est louable pour la convenance parfaite du comportement qu'elle exhibe, et non pour sa seule utilité. La vertu obtient plus d'importance que l'utilité, l'arrangement des moyens est plus beau que la fin elle-même. Le choix n'est raisonnable que grâce à la maîtrise de soi (des passions). Contre Hutcheson, son maître à penser et prédécesseur à la chaire de philosophie morale à Glasgow, pour qui la vertu ne trouve son origine que dans la bienveillance, Smith souhaite montrer que l'amour de soi peut également être la source d'actions vertueuses. Ainsi, « le souci de notre intérêt et de notre bonheur privés semble être aussi, dans bien des occasions, un principe d'action très louable » (*TMS, VII.ii.3.16*, trad p.406). Il ajoute que « les habitudes d'économie, d'industrie, de précaution, d'attention et d'application de l'esprit sont cultivées pour des motifs d'intérêt personnel » et pourtant « elles sont des qualités grandement dignes d'éloge, qui méritent l'estime et l'approbation de tous » (*ibid*). La bienveillance pourrait être considérée comme l'unique principe d'action d'un être parfait comme Dieu. Mais la condition « d'une créature aussi imparfaite que l'homme » serait particulièrement difficile si ces affections qui influencent si souvent notre conduite « ne pouvaient en aucune occasion paraître vertueuses » (*TMS, VII.ii.3.18*, trad p.407). Notons que Smith définit une forme supérieure ou noble de prudence, exhibée par des législateurs d'exception, des hommes d'état et des généraux. Tous ont en commun d'être des hommes d'une vertu et d'une sagesse infinie. Il s'agit de « la meilleure tête jointe au meilleur cœur » (*TMS, VI.i.15*, trad pp.299-300). Antithèse des travailleurs corrompus, leur caractère rassemble les quatre vertus cardinales<sup>56</sup>. Ces individus agissent avec une

---

<sup>56</sup> « Une conduite sage et judicieuse, lorsque elle est dirigée vers des buts plus élevés et plus nobles que le soin de la santé, de la fortune, du rang et de la réputation de l'individu, est souvent très justement nommée prudence. On parle de la prudence du grand général, du grand homme d'Etat, du grand législateur. La prudence, dans tous ces cas, est associée à plusieurs vertus plus grandes et plus splendides : la bravoure, la bienveillance étendue et forte, un souci sacré pour les règles de justice, toutes étant soutenues par un degré considérable de maîtrise de soi » (*TMS, VI.i.15*, trad p.299-300).

parfaite convenance en toute circonstance. Cet idéal est hors d'atteinte pour le commun des mortels. Il est l'apanage d'une élite. L'homme de prudence ordinaire, au contraire, semble incarner un caractère humain auquel peut légitimement aspirer la multitude et recommandé par Smith pour la vie au sein des sociétés commerciales<sup>57</sup>. Enfin, telle qu'il la définit la prudence est un trait de caractère indissociable de la justice. L'homme prudent est sincère, poli, humble et décent. Il mérite ainsi notre estime et notre confiance (*TMS, VI.i.8-12*, trad p.297-9).

2) La justice est la vertu principale émanant des passions asociales. Elle est définie comme étant une obligation à respecter des règles dont la violation cause un préjudice, un mal réel. Sa violation entraîne un ressentiment et appelle une sanction car l'injustice, contrairement à l'absence de bienveillance, doit être punie. La justice se différencie des autres vertus en ce que sa pratique « n'est pas laissée à notre libre vouloir » (*TMS, II.II.1.5*, trad p.130). Son caractère obligatoire la rend de ce fait applicable et codifiable par la loi. Car c'est l'existence même de la société qui dépend en première instance du respect que les individus portent aux règles « sacrées » de justice. Aucune interaction sociale pérenne ne peut prendre place entre des hommes « sans qu'ils s'abstiennent, généralement, de se porter atteinte » (*TMS, II.ii.3.6*, trad p.143). Il s'ensuit que la justice est le « pilier principal » de la société. Ses règles sont aussi précises que des règles de grammaire. Elle est, en outre, une vertu négative. Être juste c'est principalement s'abstenir de porter préjudice aux autres dans leur personne, leur état, ou leur réputation. Nous pouvons donc souvent respecter les règles de justice en restant immobiles et en ne faisant rien (*TMS, II.ii.1.10*, trad p.133). La justice n'en reste pas moins un noble trait de caractère. A l'instar de Raphael (2007), nous pensons que l'homme parfaitement juste, en plus d'exprimer un profond respect pour les lois établies, manifeste une véritable considération pour le respect des autres en tant qu'êtres humains. En attestent ces passages où Smith souligne que son caractère est toujours « hautement respectable et même vénérable en lui-même » et fait partie intégrante de l'excellence de la nature humaine car il « manquera rarement d'être accompagné d'autres nombreuses vertus, d'une grande sensibilité envers les autres gens, d'une grande humanité et d'une grande bienveillance » (*TMS, VI.ii.intro.2*, trad p.304). Dans les lignes précédentes nous affirmions que l'on doit légitimement s'attendre à ce que

---

<sup>57</sup> Nous partageons cette opinion avec Griswold (1999, p.206). D'aucuns y voient plus généralement une préfiguration du bourgeois.

l'homme prudent soit également juste. Prudence et justice sont les conditions nécessaires et suffisantes de l'augmentation de la richesse des nations. Elles sont essentielles au fonctionnement convenable de la Main Invisible<sup>58</sup>. De manière générale, et en termes d'histoire des idées, Smith comprend la justice en son sens limité de justice commutative (*TMS*, VII.ii.1.10, trad p.371)<sup>59</sup>. La justice distributive est renvoyée aux analyses de la bienfaisance (*TMS*, II.ii.1.8, trad p.132-3).

3) La bienfaisance est la vertu principale émanant des passions sociales. Elle correspond à la considération des individus pour le bonheur des autres. Une comparaison avec la justice se révèle fort instructive pour comprendre convenablement la bienfaisance. En premier lieu, elle est toujours le fruit de notre volonté libre et ne peut être extorquée par la force. La raison en est simple : contrairement à l'injustice, l'absence de bienfaisance n'entraîne de mal réel pour personne. Il se peut qu'elle excite la désapprobation mais jamais « elle ne peut provoquer aucun ressentiment que le genre humain puisse partager » (*TMS*, II.ii.1.3, trad p.129-30). Il n'y a donc aucun devoir de bienfaisance pour les individus. Elle est laissée au libre choix de chacun. Quand bien même souhaiterions nous imposer certains devoirs de bienfaisance, la tâche en serait par trop difficile, voir impossible. Car les règles générales qui établissent les actions requises par l'humanité ou l'amitié sont « vagues » et « indéterminée ». Législateurs et hommes d'Etat ne peuvent commander de bons offices mutuels que « jusqu'à un certain point » (*TMS*, II.ii.1.8, trad p.133). Sinon leur comportement pourrait occasionner la destruction de toute liberté individuelle pour les citoyens. A contrario de la justice toujours, les actions bienfaisantes méritent une haute estime et la plus grande récompense parce qu'elles sont productrices du plus grand bien (*TMS*, II.ii.1.9, trad p.133). La positivité de la bienfaisance apparaît aussi dans le fait qu'elle n'existe pas là où les individus n'agissent pas. En dépit du fait qu'elle ne soit pas aussi essentielle à la préservation de la société que ne l'est la justice, la bienfaisance constitue tout de même « l'ornement qui embellit » tout l'édifice et la rend « florissante et heureuse<sup>60</sup> » (II.ii.3.1, trad p.140). Elle reçoit un traitement séparé et

---

<sup>58</sup> La fin du chapitre IV reviendra longuement sur cette idée.

<sup>59</sup> L'insistance smithienne sur la justice commutative ainsi que sa distinction entre les « droits parfaits », qui renvoient à la justice, et les « droits imparfaits », liés à la bienfaisance, sont des marques de l'influence du courant de la jurisprudence naturelle sur sa pensée (*LJ(A)*, v.142, p.326-7).

<sup>60</sup> Deux caractéristiques de l'éthique smithienne apparaissent ici et que nous retrouverons souvent. D'une part l'idée somme toute classique de la vertu comme source du bonheur. D'autre part, la dimension esthétique de la vertu, omniprésente. La vertu est belle en elle-même, indépendamment de son utilité

développé dans la sixième partie de la *TSM*. Où l'on apprend que l'intensité de la bienfaisance est strictement connectée à la connaissance que nous avons des individus et à l'influence que nous pouvons avoir sur leur propre bonheur. Pour l'exprimer autrement, plus nous connaissons les gens et avons d'interactions sociales avec eux, plus nous sommes susceptibles de sympathiser et d'être bienfaisants envers eux. Pour décrire l'analyse smithienne, Nieli (1986) a parlé avec justesse de « sphères d'intimité. » La proximité physique entraîne une proximité sentimentale et passionnelle. A force de fréquenter les mêmes personnes nous apprenons à comprendre et à anticiper leurs réactions (passionnelles). D'où le fait que la bienfaisance soit plus souvent exprimée localement parce que la sympathie y est plus aisée. La Nature nous a pourvus du désir de prendre soin, en premier lieu, de nous-mêmes. En effet, ce schéma autorise à penser l'amour de soi comme une forme de bienfaisance envers nous-mêmes puisque nous sommes la personne qui nous connaissons le mieux, avec qui nous sympathisons le plus, et qui peut le plus influencer sur notre propre bonheur. Ensuite nous accordons un soin particulier à promouvoir le bonheur de notre famille, de nos enfants à nos parents jusqu'à la famille éloignée (*TMS, VI.ii.1.2*, trad p.305). Puis le cercle s'étend aux amis, aux connaissances et à notre pays (*TMS, VII.ii.2*, trad p.316), et finalement embrasse le monde entier (*TMS, VII.ii.3*, trad p.326)<sup>61</sup>. Plus il s'étend, plus l'« étincelle » s'éteint.

## IV : La corruption du caractère des travailleurs

### IV.I : Corruption et éthique

A partir de ces considérations sur l'éthique smithienne nous proposons l'interprétation suivante des passages de la *RN* à l'aune de la *TSM* : la perte des « vertus intellectuelles, sociales et martiales » des travailleurs signifie que leur caractère sera privé, respectivement, de prudence, de bienfaisance et de maîtrise de soi. Pour reprendre l'expression de la *RN*, la perte des « vertus intellectuelles » correspond, selon nous, à une extinction de la prudence chez les travailleurs. Smith constate qu'ils sont rendus «

---

dans la promotion du bien être de l'individu ou de la société.

<sup>61</sup> Smith reprend la théorie stoïcienne des cercles concentriques.

incapables de former un quelconque jugement juste concernant la plupart des devoirs mêmes les plus ordinaires de la vie privée » (*WN*, *V.i.f.50*, trad p.877-8, corrigée). La raison en est simple : « l'entendement de la plus grande partie des hommes est nécessairement façonné par ses emplois ordinaires » (*ibid*). Et ces emplois ordinaires se résument bien souvent pour le travailleur en manufacture à « un très petit nombre d'opérations simples, souvent à une ou deux », si bien qu'il n'a « aucune occasion d'employer son entendement » (*ibid*). Explicitement, la situation de « torpeur » dans laquelle sont plongés son esprit et son entendement le rend « bête et ignorant », et par voie de conséquence inapte à apprécier les conséquences éloignées de ses actions, donc à connaître son intérêt personnel réel de long terme, et à agir conformément à celui-ci, comme en attestent ces travailleurs qui ruinent leur santé pour augmenter leur salaire présent mais dont la productivité et l'espérance de vie à long terme sont en réalité moindres que celles d'individus qui seraient plus modérés et raisonnables dans leurs efforts (*WN*, *I.viii.44*, trad p.96). En d'autres termes, les travailleurs ne pourront être des agents économiques efficaces, augmentant à la fois leur revenu et celui de la nation par leur comportement mesuré d'épargne, d'industrie et de frugalité.

Prenons désormais le second élément mentionné dans la *RN*, à savoir la disparition des « vertus sociales » chez les travailleurs. Nous soutenons que celle-ci est à comprendre, à partir de la *TSM*, comme une extinction de la vertu de bienfaisance qui correspond à la considération des individus pour le bonheur des autres. La première forme de bienfaisance, locale, et donc supposée plus fertile, est remise en cause par le développement de la division du travail et du commerce. La dissolution des familles est attribuée par Smith à l'autorité de la loi dans les sociétés commerciales. Voilà un superbe exemple de conséquence inattendue, mais négative, du progrès politique. Tout membre de la société, du plus humble au plus nanti, y est assuré d'une parfaite sécurité de sa personne et de ses biens, ainsi que d'un égal traitement face à la justice. C'est pourquoi les descendants d'une même famille, « n'ayant aucun motif semblable pour rester ensemble, se séparent et se dispersent naturellement selon leur intérêt ou leur penchant » et ainsi « cessent bientôt d'avoir de l'importance les uns pour les autres » (*TMS*, *VI.ii.1.13*, trad p.310). L'idée d'une extinction de la bienfaisance locale trouve également écho dans la *RN* lorsqu'on y lit que les travailleurs deviennent incapables « de concevoir aucun sentiment

généreux, noble ou délicat » (*WN, V.i.f.50*, trad p.877). Tous ces sentiments qui sont à l'origine des passions sociales et par extension de la bienfaisance.

Dans un second temps de son analyse de la bienfaisance, Smith explique que le cercle possible de nos bienfaits s'étend, après la famille, aux amis, aux connaissances et surtout à notre pays (*TMS, VII.ii.2*, trad p.316), pour finalement terminer par embrasser, dans un élan cosmopolitique chez les plus sages des hommes, le monde entier (*TMS, VII.ii.3*, trad p.326). La bienfaisance envers la nation n'est rien d'autre que l'esprit civique, public<sup>62</sup> et patriotique, cher aux penseurs républicains. Cette forme étendue de bienfaisance est également remise en cause par le développement de la division du travail et ses effets pervers sur le caractère humain. En effet, la vertu publique du travailleur est affectée car il devient, de par son ignorance, « totalement incapable de juger des grands et vastes intérêts de son pays » (*WN, V.i.f.50*, trad p.898). En outre, Smith souligne que les travailleurs sont incapables de comprendre leur intérêt propre et sa correspondance avec l'intérêt général, à savoir que c'est dans l'état progressif de la société que leurs revenus augmentent. Et Smith de préciser que ce sont plus les capacités cognitives que le temps ou la quantité d'information qui leur font réellement défaut (*WN, I.xi.p.9*, trad p.297). Dès lors, comment les travailleurs pourraient ils promouvoir le bonheur de leur société s'ils ne sont pas capables de comprendre l'intérêt général ? Deux remarques doivent être faites ici. La première concerne la correspondance de ce constat avec le discours de l'humanisme civique dans lequel est dénoncée l'absence d'esprit public des peuples des sociétés commerciales. La seconde est que les conséquences politiques et économiques de la corruption des travailleurs sont extrêmement significatives. Leur incapacité à comprendre l'intérêt général et sa connexion avec leur propre intérêt fait qu'ils ne sont guère considérés et écoutés lors des délibérations publiques (*ibid*). A moins, précise Smith, que leurs revendications ne soient relayées et soutenues par leurs employeurs (*ibid*). La précision est d'importance. Car ce sont ces propriétaires du capital qui influencent et dominant la vie politique et dont Smith n'a de cesse de dénoncer l'esprit mercantile qui empêche, selon lui, une distribution plus juste des richesses<sup>63</sup>. Pour terminer, rappelons que selon Smith « l'uniformité de vie sédentaire » du travailleur « corrompt même

---

<sup>62</sup> L'esprit public est défini dans la lignée des républicains en (*TMS, VII.ii.4.7*, trad p.412) comme « toute préférence pour l'intérêt public aux dépens de l'intérêt privé ».

<sup>63</sup> Nous étudierons ce point au chapitre VI.



l'activité de son corps » et le rend de fait incapable de lutter sur les champs de bataille (*WN, V.i.f.50*, trad p.878). Or, l'auteur de la *RN* répète à plusieurs reprises dans la *TSM* que la guerre est une formidable occasion pour les individus de faire preuve d'esprit public (*TMS, VI.ii.2.13*, trad p.321), et ainsi d'attirer l'amour et l'admiration de leurs concitoyens par leurs actions héroïques<sup>64</sup>. Lorsque un homme défend sa nation courageusement et au péril de sa vie il semble bien qu'il fasse preuve d'une bienfaisance étendue. Le soldat transcende son existence privée pour le bien supérieur de son pays. L'éloge smithien du patriote apparaît de ce fait dans les paragraphes de la *TSM* consacrés à l'étude de la bienfaisance étendue à la nation (*TMS, VI.ii.2.2*, trad p.317)<sup>65</sup>, dont les travailleurs vont se trouver dépourvus du fait de leur incapacité à faire la guerre et à comprendre l'intérêt général.

Cette incapacité à défendre leur pays est plus spécifiquement traitée par Smith en termes de perte des « vertus martiales », chères aux humanistes civiques. Non seulement les travailleurs ne sont plus capables physiquement de se battre, mais en outre ils en viennent à « considérer avec horreur la vie irrégulière, incertaine et aventureuse d'un soldat » car « l'uniformité de vie sédentaire corrompt naturellement le courage de leur esprit » (*WN, V.i.f.50*, trad p.878). Pour Smith comme pour les républicains l'art de la guerre « est le plus noble de tous les arts » (*WN, V.i.a.14*, trad p.795), et la défense de la nation, premier devoir du gouvernement, est « beaucoup plus importante que l'opulence » (*WN, IV.ii.30*, trad p.523). C'est pourquoi l'esprit martial est partie intégrante, pour lui comme pour eux, de l'excellence du caractère humain. La pusillanimité y est caractérisée comme une sorte de « mutilation, de difformité et de misère mentales » (*WN, V.i.f.60*, trad p.883-4)<sup>66</sup> et la bravoure est considérée comme une vertu « plus grande et plus splendide » que la prudence (*TMS, VI.i.15*, trad p.300). De ce fait, le travailleur, devenu lâche (*LJ(B), 331*,

<sup>64</sup> « Le héros qui sert son pays avec succès dans une guerre étrangère satisfait les souhaits de toute la nation, et il est de ce fait l'objet d'une gratitude et d'une admiration universelles » (*TMS, VI.ii.2.13*, trad p.322-3).

<sup>65</sup> « Le patriote qui sacrifie sa vie à la sûreté, ou même à la veine gloire de cette société, paraît agir avec la plus exacte convenance. Il semble se regarder du point de vue d'où le spectateur impartial le regarde naturellement et nécessairement, comme un parmi la multitude ; il n'est, aux yeux de ce juge équitable, pas plus important qu'un autre membre de cette multitude, et il est tenu à tout instant de se sacrifier et de se dévouer à la sûreté, au service et même à la gloire du plus grand nombre. Mais quoique ce sacrifice semble être parfaitement juste et convenable, nous savons combien il est difficile de le faire et combien peu d'hommes en sont capables. Sa conduite n'excite donc pas seulement notre entière approbation, mais aussi notre étonnement et notre admiration les plus élevés, et elle semble mériter l'applaudissement dû à la vertu la plus héroïque. »

<sup>66</sup> Elle est considérée par ailleurs comme une faiblesse d'esprit (*TMS, I.i.2.6*, trad p.35) et un grave vice (*LRBL, ii.103*, p.131).

p.540), « manque à l'évidence de l'un des traits essentiels du caractère d'un homme » et il est « autant mutilé et déformé dans son esprit que l'est dans son corps celui qui est privé de certains de ses membres les plus essentiels » (*WN*, *V.i.f.60*, trad p.883). Atteint d'une « difformité » et d'une « misère mentale », l'homme lâche est « misérable » et « pitoyable » (*ibid*, trad pp.883-4). Dès les *LJ* Smith se lamentait de la l'absence de noblesse de caractère des individus des sociétés commerciales dont le courage et l' « esprit héroïque » sont anéantis (*LJ(B)*, 331-3, pp.540-1). Pour établir, comme nous l'avons fait précédemment, un parallèle avec la *TSM*, nous pensons que la perte de l'esprit martial et du courage<sup>67</sup> trouve son pendant dans l'affaiblissement de la vertu de maîtrise de soi. En effet, la bravoure et le courage sont explicitement associés à de très nombreuses reprises par Smith à la maîtrise de soi (*TMS*, *III.iii.44*, trad p.221 ; *VI.iii.3*, trad p.332 ; *VI.iii.12* , trad p.335 ; *VI.conclusion.7*, trad p.361)<sup>68</sup>, dont ils sont en réalité l'expression face au danger et à la mort. Ainsi, dans les *LJ* comme dans la *TSM*, Smith émet une plainte typique des humanistes civiques, à savoir la dénonciation de la faible maîtrise de soi et du caractère efféminé des peuples civilisés en général, et non seulement des travailleurs, qui l'accompagne nécessairement<sup>69</sup> (*LJ(A)*, *vi.23*, p.339 ; *ED*, 3, p.543 ; *TMS*, *V.2.9*, trad p.286). Dans les *LJ* l'efféminement est expliqué, dans la lignée des républicains, par le développement du commerce et du luxe (*LJ(B)*, 331, p.540). Néanmoins, le constat smithien est moins amer dans la *TSM* puisque la diminution de la maîtrise de soi trouve son origine dans l'amélioration de conditions de vie. C'est parce qu'ils vivent dans la paix, la sécurité et une certaine abondance que les peuples civilisés sont moins amenés à cultiver les vertus redoutables de maîtrise de soi (*TMS*, *V.2.8*, trad p.285). A l'inverse, c'est la « discipline spartiate » à laquelle sont soumises les peuples barbares, faite de « danger permanent », d'exposition à de « graves excès de la faim » et de « dénuement », qui entraîne chez eux une « fermeté héroïque et indomptable » (*TMS*, *V.2.9*, trad p.285 ; *V.2.10*, trad p.287). Notons pour terminer que dans ces nations barbares les vertus intellectuelles et sociales sont également maintenues en vie. Le faible degré d'avancement de la division du travail dans ces sociétés rend les activités de chaque individu extrêmement variées et l'obligent alors « à employer ses aptitudes, et à inventer des expédients pour surmonter les difficultés qui surviennent continuellement » (*WN*, *V.i.f.51*, trad p.878). Le contraste est saisissant. Contrairement aux sociétés civilisées,

<sup>67</sup> A notre sens Smith utilise de manière quasi synonyme les termes d'esprit martial et de courage.

<sup>68</sup> On trouve également les termes « courage » et « braves » dans les paragraphes de la *TSM* sur la maîtrise de soi en (*TMS*, *VI.iii.12*, trad p.336 ; *VI.iii.30*, trad p.347 ; *VI.iii.33*, trad p.350).

<sup>69</sup> La maîtrise de soi est explicitement associée à la masculinité en (*TMS*, *III.3.25*, trad p.210).

« l'inventivité est maintenue vivante, et les esprits des hommes ne pâtissent pas de tomber dans cette stupidité léthargique qui semble [y] engourdir l'entendement de presque tous les rangs inférieurs du peuple » (ibid)<sup>70</sup>. Eu égard aux vertus sociales, il indique que chaque sauvage est « dans une certaine mesure un homme d'Etat » étant donné qu'il « peut se faire une assez bonne idée de l'intérêt de la société, et de la conduite de ses gouvernants » (ibid).

## IV.II : Corruption et morale

La relecture des passages de la *RN* à partir de la théorie éthique de la *TSM* laisse à penser que seules trois des quatre vertus cardinales (la prudence, la bienfaisance et la maîtrise de soi) sont remises en cause par le développement de la division du travail. Comme si le caractère des travailleurs était épargné par un évanouissement de la vertu de justice. La justice est définie comme étant une obligation à respecter des règles dont la violation cause un préjudice, un mal réel. Sa violation entraîne un ressentiment et appelle une sanction car l'injustice, contrairement à l'absence de bienfaisance, doit être punie. Elle se différencie des autres vertus en ce que sa pratique « n'est pas laissée à notre libre vouloir » (*TMS, II.ii.1.5*, trad p.130). Son caractère obligatoire la rend de ce fait applicable et codifiable par la loi. Car c'est l'existence même de la société qui dépend en première instance du respect que les individus portent aux règles « sacrées » de justice. Aucune interaction sociale pérenne ne peut prendre place entre des hommes « sans qu'ils s'abstiennent, généralement, de se porter atteinte » (*TMS, II.ii.3.6*, trad p.143). Il s'ensuit que la justice est le « pilier principal » de la société (*TMS, II.ii.3.4*, trad p.141). On pourrait donc en conclure que l'ordre et la stabilité de la société, dont la justice est le fondement, ne sont pas menacés par le développement économique et l'extension de la division du

---

<sup>70</sup> La comparaison smithienne entre nations civilisées et nations barbares fait apparaître les caractéristiques suivantes. En raison de la spécialisation, la connaissance est beaucoup plus dispersée dans les sociétés civilisées qu'elle ne l'est dans les sociétés barbares. Mais elle est aussi globalement beaucoup plus importante. Car même si l'on y trouve un grand nombre de gens stupides, il existe aussi des personnes, les philosophes et hommes de spéculation, dont le niveau de connaissance et d'intelligence atteint un degré immensément plus élevé que dans les sociétés barbares. Car « quoique dans une société rudimentaire il y ait beaucoup de diversité dans les occupations de chaque membre, il n'y en a pas dans celles de la société toute entière. Chacun fait, ou est capable de faire, presque tout ce qu'un autre fait ou est capable de faire. Chacun possède connaissance, ingéniosité et inventivité à un degré étendu ; mais presque personne ne les possède à un degré élevé. » (*WN, V.i.f.51*, trad p.878-9)

travail car les travailleurs continueront, malgré leur corruption, à respecter les règles et les lois de la société. Ce constat trouve par ailleurs une justification dans l'analyse smithienne du sens du devoir. Si l'ordre et la stabilité de la société sont assurés en l'absence d'un degré considérable de vertu chez la grande majorité des individus, note-t-il, c'est parce que (grâce à la sagesse de la nature) ceux-ci peuvent agir généralement de manière décente et convenable<sup>71</sup> tout au long de leur vie en se conformant aux règles de moralité qu'ils observent dans leur société (*TMS*, III.5.1, trad p.229). Mais le sens du devoir est fondé sur la faculté de sympathie et la fréquence des expériences sociales<sup>72</sup>. Or, à l'instar de Lamb (1968), Phillipson (1983), Cohen (1989, p.51, p.54, pp.68-9) ou encore Hanley (2009, pp.46-52), il nous semble possible de montrer que la division du travail ruine la faculté de sympathie des travailleurs et entraîne une diminution de leurs interactions avec les autres. Par voie de conséquence, ce n'est pas uniquement la noblesse du caractère humain qui est attaquée et menacée, c'est aussi son fondement même. Les conséquences néfastes de la division du travail ne sont pas seulement éthiques, elles sont aussi morales et sociales.

Pour le démontrer, il faut rappeler en premier lieu que la faculté de sympathie est basée sur l'imagination et qu'elle se perfectionne au gré d'interactions sociales toujours plus nombreuses. Mais l'imagination est aussi au fondement de l'activité scientifique et philosophique pour Smith. Or, il soutient que dans leur travail parcellaire et répétitif, « dont les effets sont peut-être aussi toujours les mêmes ou presque », les travailleurs n'ont plus l'occasion d'exercer leur imagination « afin de trouver de trouver des expédients pour surmonter des difficultés qui ne se produisent jamais », si bien que leurs « capacités inventives » sont réduites à néant (*WN*, V.i.f.50, trad p.878)<sup>73</sup>. En outre, à l'instar de Lamb (1968, p.282) et Phillipson (1983, p.192) nous soutenons que l'incapacité des travailleurs à « apprécier aucune conversation rationnelle ou d'y prendre part » va tendre à ruiner leur capacité à sympathiser (*WN*, V.i.f.50, trad p.877). En effet, Smith explique très clairement que si nous ne sympathisons pas avec les passions ou les opinions de notre interlocuteur lors du discussion, celle-ci prend fin et nous perdons l'occasion d'un des plus grands plaisirs de la vie humaine : le plaisir social de la sympathie mutuelle (*TMS*, I.i.4.5, trad

---

<sup>71</sup> En accord avec Griswold (1999), et contrairement à Otteson (2002), nous soutenons que les règles de moralité ne prescrivent pas des comportements vertueux mais uniquement décents et convenables, soit le degré inférieur de moralité.

<sup>72</sup> Nous étudions la genèse des règles morales au chapitre VII.

<sup>73</sup> Voir sur ce point la controverse qui opposa West (1965) à Rosenberg (1968).

p.44-57<sup>4</sup> ; *VII.iv.28*, trad p.448<sup>5</sup>). En cela la conversation est vue comme le pilier de la vie sociale parce qu'elle permet aux hommes de satisfaire leur désir inné et irréprouvable de persuader. C'est pourquoi, priver les travailleurs de la capacité à converser c'est les priver d'expériences sociales, plaisantes et sympathiques et donc leur supprimer la possibilité d'agir selon le sens du devoir. A l'appui de cette interprétation, Smith dénonce l'isolement et la solitude des travailleurs urbains, perdus dans l'anonymat des villes. Contrairement à l'homme de rang et de fortune, « un homme de basse condition...est loin d'être un membre distingué d'aucune grande société » (*WN, V.i.g.12*, trad p.893). La considération et la sympathie dont jouit le premier l'obligent à veiller à sa propre conduite et à se comporter conformément aux règles « que le consentement de cette société prescrit aux hommes de son rang et de sa fortune<sup>76</sup> » (*ibid*). La situation est bien différente lorsque l'on tourne le regard du côté du (travailleur) pauvre. Il n'a de réputation à perdre qu'aussi longtemps qu'il vit à la campagne car « on peut faire attention à sa conduite, et il peut être obligé d'y veiller » (*ibid*). Mais aussitôt qu'il s'exile en ville, « il tombe dans l'anonymat et l'obscurité » (*ibid*). L'absence de sympathie et de considération à son égard le privent d'une communauté de référence à laquelle il puisse s'identifier et qui lui offrirait un ensemble de règles morales à partir desquelles son comportement serait discipliné. Comme « personne n'observe ni ne fait attention à sa conduite,...il peut donc lui-même la négliger, et se laisser aller à toute espèce de débauche et de vice bas » (*ibid*). Ces analyses trouvent une résonance dès les *LRBL*<sup>77</sup> mais surtout dans la *TSM* à travers la dénonciation

---

<sup>74</sup> « Si vous n'avez aucune affinité avec la douleur des infortunes qui m'accablent, ou si votre douleur n'a pas de proportion avec la peine qui m'afflige, si vous n'avez aucune indignation pour le préjudice dont j'ai souffert, ou si votre indignation n'est pas proportionnée au ressentiment qui me transporte ; alors nous ne pouvons pas converser plus longtemps sur ces matières. Nous devenons l'un pour l'autre intolérables. Je ne peux supporter votre compagnie, ni vous la mienne. »

<sup>75</sup> « Le grand plaisir de la conversation et de la société naît d'une certaine correspondance de sentiment et d'opinion, d'une certaine harmonie entre les esprits qui, comme autant d'instruments de musique, s'accordent et partagent tous le même rythme. Or, cette harmonie si délicieuse ne peut être obtenue sans une libre communication des sentiments et des opinions. Nous désirons tous, pour cela, sentir de quelle façon nous nous affectons les uns les autres, pénétrer dans le cœur les uns des autres, et observer les sentiments et les affections qui s'y trouvent réellement...C'est cette sincérité sans réserve qui rend agréable même le babillage d'un enfant. Aussi faibles et imparfaites soient les opinions de l'être qui nous ouvre son cœur, nous prenons plaisir à entrer en elles, et nous nous efforçons autant que nous le pouvons d'abaisser notre compréhension au niveau de ses capacités et de considérer chaque sujet du point de vue particulier qui est le sien. »

<sup>76</sup> « Un homme de rang et de fortune est par sa position le membre distingué d'une grande société, qui fait attention à chaque partie de sa conduite, et qui par là l'oblige à lui-même y veiller. L'autorité et la considération dont il jouit dépendent beaucoup du respect que cette société lui porte. Il n'ose rien qui l'y mettrait en disgrâce ou qui l'y discréditerait... » (*ibid*)

<sup>77</sup> « Les infortunes des grands, comme elles se produisent moins souvent, nous affectent plus. Il y a dans la nature humaine une servilité qui nous incline à adorer nos supérieurs et une inhumanité qui nous

par Smith de la « corruption de nos sentiments moraux » qui fait que les hommes ont tendance à admirer et à vénérer les riches et les puissants, ainsi qu'à négliger et mépriser les pauvres (*TMS,I.iii.3.1*, trad p.103). Smith va même jusqu'à affirmer qu'ils sont invisibles (*TMS,I.iii.2.1*, trad p.93)<sup>78</sup>. Pauvres et lâches, les travailleurs sont doublement méprisés<sup>79</sup>. Or, « comparé au mépris de l'humanité, tous les maux sont aisément supportés » (*TMS,I.iii.2.12*, trad p.102). Les travailleurs, déshumanisés et l'esprit mutilé, ne peuvent prétendre au bonheur (*WN,V.i.f.60*, trad p.883)<sup>80</sup>. Privés du « commerce ordinaire du monde » si essentiel à l'apprentissage et au respect des règles de moralité de la société (*TMS,III.3.7*, trad p.201), donc à un comportement conforme au sens du devoir, nous en concluons avec Cohen (1989, p.69) que la vertu de justice, qui représente justement ce respect des règles codifiées de moralité de la société, est elle-même menacée. Quelques passages en attestent. Ainsi, Smith dénonce la « débauche », l'« ivrognerie », la « révolte » et les « vices bas » auxquels se laissent parfois aller les hommes lorsqu'ils sortent du travail (*LJ(B),330*, p.540 ; *WN,V.i.g.12*, trad p.893). Enfin, l'absence de courage pourrait engendrer également des comportements injustes. Puisque un lâche est défini comme « un homme incapable de se défendre ou de se venger lui-même » (*WN,V.i.f.60*, trad p.883), la pusillanimité peut être vue comme une incapacité potentielle à exprimer un ressentiment convenable, source de la vertu de justice<sup>81</sup>.

## CONCLUSION :

Ce chapitre avait pour ambition d'apporter un nouvel éclairage sur l'analyse smithienne des effets pervers de la division du travail. Alors que les éléments économiques du livre I de la *RN* sont bien connus de tous et ont révélé presque tous leurs

---

dispose à mépriser et à piétiner nos inférieurs...Tel est le tempérament des hommes, que nous sommes plutôt disposés à rire des infortunes de nos inférieurs qu'à y prendre part » (*LRBL,ii.90*, p.124).

<sup>78</sup> Hanley (2009, p.50) souligne avec justesse l'absence de dignité des pauvres.

<sup>79</sup> « Aucun caractère n'est plus méprisable que celui d'un lâche » (*TMS,VI.iii.17*, trad p.338).

<sup>80</sup> « le bonheur et la malheur, qui résident entièrement dans l'esprit, doivent nécessairement dépendre plus de la santé ou de la maladie, de l'état mutilé ou intact de l'esprit que de celui du corps ».

<sup>81</sup> « Le ressentiment semble nous avoir été donné par la nature pour nous défendre, et pour cela seulement. Il est le rempart de la justice...Il nous conduit à repousser le mal qu'on veut nous faire, et à rendre celui qui nous a été fait » (*TMS,II.ii.1.4*, trad p.130).

secrets, il semble que l'on ne puisse en dire autant des passages du livre V, malgré une littérature abondante sur le sujet. Nous avons identifié deux principaux écueils de cette littérature : une volonté persistante de voir entre les livres I et V de la *RN* des incohérences et des contradictions d'une part, une référence tutélaire à Marx d'autre part. Sur le premier point nous pensons avoir démontré qu'une lecture attentive des textes smithiens mettait en doute la véracité de telles accusations, si souvent réitérées depuis le XIXe siècle sous des formes diverses. Sur le second point, nous avons souligné que le cadre conceptuel de l'aliénation était irréductible à celui de l'analyse de Smith. Ce faisant, il devint nécessaire de repenser son étude des effets déshumanisants de la division du travail en prenant comme point de départ les débats qui animaient l'intelligentsia écossaise au XVIIIe siècle. Plus que d'aliénation de l'essence humaine, Smith traite de corruption du caractère humain, dans la lignée des humanistes civiques. Mais il ne se contente pas de reprendre les débats sur la perte des vertus publiques, il se l'approprie à travers sa propre éthique, issue d'influences aussi diverses que le stoïcisme, Platon, Aristote, la jurisprudence naturelle et l'humanisme civique. En d'autres termes, les travailleurs sont corrompus en ce qu'ils sont incapables de cultiver, non pas uniquement les vertus civiques, mais l'ensemble des parties les plus nobles du caractère humain, c'est-à-dire les vertus de prudence, bienfaisance, maîtrise de soi et justice. Par ailleurs, l'atteinte portée à leur capacité de sympathie entraîne logiquement un risque de désocialisation, ce qui montre que le fondement même de l'humanité est également touché. Cette singularité de l'approche smithienne de la corruption permet en outre d'apporter une réponse de plus à l'*Adam Smith Problem* en soulignant la complémentarité des œuvres économiques et morales de Smith. L'éthique de la *TSM* permet ainsi d'enrichir considérablement les critiques du livre V de la *RN*. Au final, il semble que le progrès économique s'accompagne nécessairement d'un déclin moral pour une grande partie de la population, à savoir les travailleurs. Mais le progrès économique d'une nation, basé sur une intensification et un approfondissement de la division du travail, va de pair avec un accroissement du commerce et des échanges entre individus. En effet, chaque homme devient un marchand car il ne peut plus satisfaire qu'une infime minorité de ses besoins par son propre travail. L'échange va-t-il constituer un remède naturel à la corruption ? Le commerce de bien est-il fondé sur la vertu des agents économiques ou au contraire marque-t-il le règne des égoïsmes et des vanités ? Telle est la question à laquelle nous

devons désormais répondre.



## CHAPITRE II :

# CORRUPTION ET ETHIQUE DU COMMERCE

« Ceux qui n'ont jamais écouté la conversation d'un marchand de soieries bien mis et d'une jeune dame sa cliente qui entre dans sa boutique ont perdu une scène de vie fort amusante...Son affaire à lui c'est de vendre autant de soie qu'il le peut à un prix qui lui permettra d'atteindre le but qu'il se propose, c'est-à-dire de se montrer raisonnable selon les profits ordinaires de son commerce. Quant à cette dame, ce qu'elle veut, c'est de satisfaire son caprice et d'acheter meilleur marché de cinq ou six sous l'aune que le prix de vente ordinaire de ce qu'elle achète...A force de préceptes, d'exemples et de soins il a appris à se glisser sans être remarqué dans les recoins les plus profonds de l'âme, à sonder l'esprit de ses clients et à découvrir leurs faiblesses à leur insu....Le plus grand avantage qu'il a sur elle porte sur la partie la plus importante de son commerce, le débat sur le prix, lequel il connaît à un liard près, et qu'elle ignore totalement...Le résultat, c'est qu'avec la satisfaction d'avoir épargné neuf sous par aune, elle a acheté cette soie exactement au même prix que n'importe qui, et que souvent elle donne six sous de plus qu'il n'en aurait accepté plutôt que de ne pas la vendre. »

B.Mandeville, *Recherche sur la Nature de la Société*, addition à la 2<sup>nd</sup>e édition de la *Fable des Abeilles*, 1723.

# Introduction

Suite au bicentenaire de la *RN* furent publiées les œuvres complètes et la correspondance de Smith. Celles-ci ont donné lieu à un regain d'intérêt pour ses œuvres et à une littérature surabondante dans de nombreuses disciplines des sciences sociales, exhibant la richesse du projet systémique smithien. On dénote cependant un relatif manque d'intérêt pour les *LRBL*, en particulier de la part des historiens de la pensée économique<sup>82</sup>. En partant de cette œuvre, nous souhaitons dans ce chapitre réinterpréter certains thèmes économiques et moraux. Plus précisément, nous focaliserons notre attention sur la relation qui existe entre la pratique discursive et la réalité économique dans sa plus simple expression : l'échange. Selon Smith, le fondement du commerce et de l'échange est le langage. Le point de départ de notre étude sera la dichotomie qu'il établit entre deux grands types de discours : le discours rhétorique et le discours didactique. Ce dernier est décrit comme ayant pour but la vérité, quand le discours rhétorique vise principalement la persuasion. Cette distinction peut être utilisée pour repenser l'appréhension smithienne des relations d'échange. Le discours rhétorique met en exergue la dimension humaine et sociale inhérente à tout commerce de nature économique. L'échange de biens nécessite un accord obtenu par « le marchandage et la négociation » (*WN, l.v.4*, trad p.34). L'économie pour Smith est fondamentalement « économie politique » dans le sens où, en parallèle aux relations des hommes aux choses, elle est la science qui étudie les rapports entre les hommes eux-mêmes. Les offres et les demandes sur le marché représentent et incarnent les désirs et les volontés des individus. En soulignant la dimension morale et persuasive du commerce nous souhaitons révéler le *langage de l'échange*. Une lecture croisée de la *RN*, des *LJ* et de la *TSM* à partir de ses leçons sur la rhétorique permet de dévoiler la richesse insoupçonnée de sa conception de l'échange, de repenser la distinction entre prix naturel et prix de marché, et de souligner le caractère fondamentalement éthique des agents économiques.

---

<sup>82</sup> On trouvera chez des historiens des idées et de la rhétorique des études sur les influences de Smith et sa contribution à la « nouvelle rhétorique » qui se fait jour en Ecosse au XVIII<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion de Blair. Voir Bevilacqua (1968), Howell (1975), Skinner (1979), McKenna (2005), Salber Phillips (2006). Parmi les économistes, on peut tout de même citer Skinner (1979), Endres (1991), Muller (1993), Ortmann (2001) et Hueckel (2009) qui appliquent les concepts des *LRBL* à la méthode de composition des écrits de Smith mais pas à son analyse des comportements ou des catégoriques économiques comme nous le faisons. L'auteur dont nous sommes le plus proche est certainement Brown (1994), qui s'est véritablement intéressée aux *LRBL* comme clé de compréhension des rapports d'échange. Mais contrairement à nous elle ne fait pas le lien avec la théorie éthique de Smith.

Dans cette optique, nous présenterons dans un premier temps la distinction que Smith établit dans les *LRBL* entre discours didactique et discours rhétorique et ses conséquences sur la compréhension des rapports d'échange (I). Là où le premier s'apparente à une science de la recherche de la vérité, le second incarne une science de la persuasion. Le rhétoricien souhaite persuader par tous les moyens afin d'atteindre ses propres fins. Si bien qu'insensiblement il « s'éloigne de la vérité », influençant et trompant son audience. Il n'offre pas à son auditoire un point de vue impartial sur le sujet qu'il étudie mais plaide une cause et le manipule. Par ailleurs, certains commentateurs<sup>83</sup> ont récemment mis l'accent sur le fait que la fameuse « propension à changer, troquer et échanger une chose contre une autre » provient de la raison et du langage, et plus précisément du désir de persuader. La réunion de ces deux éléments rend possible, d'une part, une interprétation des rapports d'échange en tant que relations de persuasion et, d'autre part, de comparer le processus d'échange à un processus de marchandage<sup>84</sup>. Ce faisant est révélée la « nature malveillante<sup>85</sup> » de l'échange. Pour persuader une personne qu'il est de son intérêt d'échanger un bien à un certain prix, tout moyen paraît justifié : exagérer les qualités du bien, dissimuler un défaut, mentir sur son prix réel de production. Tromperie, mensonge et rétention d'informations semblent des stratégies commerciales convenables pour atteindre le but recherché : la satisfaction de son intérêt personnel. L'exemple du boucher, du boulanger, et du marchand de bière est clair sur un point : il n'y a, en général, pas de générosité, d'humanité ou de bienveillance à attendre des échangistes. Est-ce pour autant qu'ils sont nécessairement immoraux ?

La question de la moralité des rapports d'échange occupe la seconde partie analytique de notre chapitre et propose une réponse à l'*Adam Smith Problem* en soulignant une nouvelle fois la complémentarité des analyses économiques et morales de Smith (II). En effet, dans la *TSM* il explique que les hommes désirent à la fois être crus et être dignes d'être crus, de la même manière qu'ils ne sauraient se contenter de l'éloge sans être convaincus qu'ils la méritent. Deux types de contraintes viendront réfréner les tentations immorales de nos coéchangistes : la contrainte éthique du spectateur intérieur et impartial d'un côté, la contrainte sociale des spectateurs extérieurs de l'autre. Les agents économiques sont désireux de préserver leur réputation et d'être en accord avec leur

---

<sup>83</sup> Nous pensons ici particulièrement à Brown (1994), Force (2003), Dellemotte (2005).

<sup>84</sup> Nous suivons ici la voie initiée par Brown (1994) en apportant de nombreux éléments nouveaux liés à l'éthique smithienne.

<sup>85</sup> Expression que nous empruntons à Young (1997).

conscience. D'où l'idée que leurs comportements ne peuvent être durablement immoraux. Cependant, pourraient-ils être amoraux ? Nous montrons qu'il n'en est rien puisque le développement de la prudence, de la justice et de la maîtrise de soi sont indissociables des progrès du commerce pour Smith.

Poursuivant dans cette voie, le troisième et dernier point de notre étude des relations d'échange met en exergue l'analogie entre échange de passions, d'opinions et de biens (III). Nous construisons celle-ci en référence au processus permettant l'équilibrage des passions individuelles par la définition d'un point de convenance des intensités passionnelles tel qu'il est défini dans les premières lignes de la *TSM*. Celui-ci procure aux deux individus un plaisir de la sympathie réciproque. Or on trouve lors de l'échange d'opinions un plaisir similaire, le plaisir de persuader. Nous proposons alors une caractérisation smithienne de l'échange économique entre deux individus où apparaît l'essentialité de la faculté de sympathie. Enfin nous complétons le caractère éthique de l'agent économique en plaçant l'emphasis sur l'effort d'impartialité nécessaire à l'obtention d'un accord pour l'échange de biens. Si bien que le commerce encourage la pratique de trois des quatre vertus cardinales : prudence, justice et maîtrise de soi.

## I: Rhétorique et Echange

### I.I : Discours rhétorique et discours didactique

#### a) Origine et fins des LRBL

A l'instar des *LJ*, les *LRBL* sont des manuscrits rassemblant de notes de cours d'étudiants de Smith lorsque celui-ci était enseignant à l'université de Glasgow. Elles furent découvertes au siècle dernier, en 1958 précisément, par Lothian, professeur d'anglais à l'université d'Aberdeen, qui les fit publier cinq ans plus tard. Les cours dont ils sont la retranscription auraient été prononcés lors du semestre d'hiver 1762-1763. Néanmoins il ne s'agit pas là de ses premiers enseignements sur la rhétorique et les lettres.

Bien au contraire. Quelques éléments biographiques permettront de mieux situer l'importance de ces sujets dans la carrière intellectuelle et académique de Smith. Sa formation intellectuelle débute véritablement en 1737 lorsqu'à l'âge de quatorze ans il entre comme étudiant à l'université de Glasgow où il restera jusqu'en 1740 et dans laquelle il suivit les enseignements de son maître à penser, « the never to be forgotten DR. Hutcheson » (*Corresp*, 274, p.309). Puis jusqu'en 1746 il s'exile à Oxford, au Balliol College, période de sa vie dont il se souviendra avec amertume. Ses expériences d'enseignement débutent sous le patronage de Lord Kames qui lui offre l'opportunité de faire des cours sur la rhétorique et les belles lettres à Edinbourg, en marge de l'université. Ceux-ci auront lieu en 1748 et 1749. Grâce à leur succès public et critique, il obtient un poste de professeur de logique à l'université de Glasgow en 1751 puis succède l'année suivante à Craigie à la tête de la chaire de philosophie morale, dont Hutcheson fut le professeur avant ce dernier. Et comme le relate Millar, élève puis ami de Smith, ses cours de logique, contrairement à la coutume de l'époque, comprenaient de nombreux éléments sur la rhétorique et les belles lettres<sup>86</sup>. Par ailleurs, il ne semble pas déraisonnable de penser que parmi les manuscrits qu'il demanda de détruire à sa mort se trouvaient des notes sur le thème de la rhétorique, comme partie intégrante du système qu'il entrevoyait de publier. Nous en concluons que ce thème a constitué la source de ses premiers cours et qu'il l'intéressa certainement jusqu'à la fin de son existence, comme en témoignent implicitement ses méthodes d'exposition et d'écriture dans la *TSM* et la *RN*<sup>87</sup>.

Intéressons-nous à présent au contenu de ces cours. Comme le note avec justesse Howell (1975), deux thèmes principaux y sont développés : d'une part la communication des idées, d'autre part les différentes formes de discours. Bien que nous soyons principalement intéressés par le second point, quelques explications doivent être données sur ses idées concernant le premier point. En effet, Smith définit les caractéristiques de la

---

<sup>86</sup> « Dans son professorat de logique, auquel Smith était nommé à son entrée à l'université [de Glasgow], il a rapidement vu la nécessité de se départir très sensiblement du plan qui était suivi par ses prédécesseurs, et de diriger l'attention de ses élèves vers des études d'une nature plus utile et intéressante que la logique et la métaphysique des écoles. Par conséquent, après avoir présenté une vision générale des pouvoirs de l'esprit, et expliqué autant de l'ancienne logique qu'il était nécessaire pour gratifier la curiosité d'une méthode artificielle de raisonner qui avait en un temps occuper toute l'attention des érudits, il dédiait tout le reste de son temps à délivrer un système de rhétorique et de belles lettres. La meilleure méthode pour expliquer et illustrer les différents pouvoirs de l'esprit humain, la partie la plus utile de la métaphysique, provient d'un examen des différentes façons de communiquer nos pensées par le langage, et d'une attention aux principes de composition littéraire qui contribuent à la persuasion et au divertissement. » (*EPS*, p.274)

<sup>87</sup> Nous reviendrons sur les dimensions rhétoriques et didactiques de la *RN* lors du chapitre V.

perfection du style et rompt avec les codes des théories antiques de la rhétorique. Sa discussion s'inscrit dans une réflexion sur l'utilité des figures de style. Il soutient que l'expression écrite ou orale ne donne au langage « toute sa force et sa beauté » que lorsque « le sentiment de celui qui parle est exprimé d'une manière nette, claire, simple et intelligente, et que la passion ou l'affection qu'il ressent ou qu'il a l'intention de communiquer à son auditeur, est simplement et intelligemment saisie » (*LRBL*, v.56, p.25). A partir de là, les figures de style ne deviennent plus que des ornements. Ils perdent toute valeur en eux-mêmes et ne sont utiles que s'ils aident à exprimer la nature réelle des sentiments de l'orateur (*LRBL*, v.56-7, p.26). La beauté du langage tient par conséquent à l'expression libre et naturelle de nos sentiments et de nos opinions réels qui sont alors aisément communiqués aux autres. Instantanément le lecteur est saisi de la proximité avec certains passages de la *TSM*. Le style est jugé d'autant meilleur qu'il communique de manière vraie, simple et directe les sentiments et les opinions de l'orateur (respectivement de l'auteur), c'est-à-dire qu'il permet aux lecteurs (respectivement aux auditeurs) de sympathiser aisément avec ceux-ci. Ainsi « la perfection du style consiste en l'expression des pensées de l'auteur de la manière la plus concise, précise et *convenable*, et de la manière qui transmet le mieux le sentiment, la passion ou l'affection qu'il ressent ou qu'il prétend ressentir et qu'il souhaite communiquer à son lecteur » (*LRBL*, i.134, p.55). C'est pourquoi, poursuit-il, ce qui rend un homme « d'agréable compagnie » c'est lorsque « ses sentiments semblent être exprimés naturellement, quand la passion ou l'affection est *convenablement transmise* et quand ses pensées sont si agréables et naturelles que nous nous trouvons nous-mêmes enclins à lui donner notre assentiment » (*ibid*)<sup>88</sup>. La *TSM* reprend cette analyse et la complète en insistant sur le plaisir afférent à « la franchise et l'ouverture du cœur » (*TMS*, VII.iv.28, trad p.448)<sup>89</sup>. L'harmonie « si délicieuse » des esprits, soutient

---

<sup>88</sup> Le vocabulaire utilisé rappelle insensiblement les analyses de la *TSM* de la sympathie réciproque et de la convenance comme en témoignent aussi ces autres passages :

« Un homme sage aussi dans sa conversation et son comportement n'affectera pas un caractère qui ne lui est pas naturel ; s'il est solennel il n'affectera pas d'être gai, ni s'il est gai il n'affectera d'être solennel. Il réglera simplement son *tempérament naturel*, le *restreindra* dans de *justes limites* et l'amènera à ce *ton* qui sera agréable à ceux qui sont autour de lui. » (*ibid*)

« De la même manière ce qui est agréable dans le style c'est quand toutes les pensées sont *justement et convenablement* exprimées de telle manière qu'elles montrent la passion dont est affecté l'auteur, si bien que tout semble naturel et aisé. » (*ibid*)

« J'ai souligné ce qu'était la vraie beauté du style : quand les mots exprimaient nettement et convenablement la chose à décrire, et transmettaient le sentiment que l'auteur souhaitait communiquer par sympathie à ses auditeurs » (*LRBL*, i.96, p.40)

<sup>89</sup> « L'homme qui nous invite en son cœur, qui pour ainsi dire nous ouvre toutes grandes les portes, semble pratiquer une espèce d'hospitalité plus délicieuse que toutes les autres. » (*TMS*, VII.28, trad p.449)

Smith, « ne peut être obtenue sans une libre communication des sentiments et des opinions » (ibid). Et c'est cette « correspondance de sentiment et d'opinion » qui est à l'origine du « grand plaisir de la conversation et de la société » (ibid).

## b) La classification des formes de discours

Le second point principal dont traitent les cours de rhétorique smithiens est la classification et l'explication des différentes formes de discours<sup>90</sup>. Notre point de départ à ce sujet est l'affirmation de Smith dans les *LRBL* qu'il existe en tout et pour tout deux principaux types de discours. Plus précisément, il écrit que tout discours se propose « soit juste de relater un fait, soit de prouver une proposition » (*LRBL*, i.149, p.62). Le premier mode de discours est qualifié de « narratif » et constitue le travail de l'historien, alors que le second constitue l'activité de l'orateur. Smith poursuit sa typologie en proposant un *distinguo* entre deux types de discours de l'orateur. Ceux-ci sont caractérisés par leur méthode et par leur but : il s'agit du discours rhétorique et du discours didactique. Dans le discours didactique « l'instruction est la fin principale » et la persuasion n'est qu'un « dessein secondaire » (*LRBL*, i.150, p.62). L'ordre de priorité est inversé avec le discours rhétorique où la persuasion devient le « dessein premier ». Ce type de discours est approprié pour l'individu qui « s'efforce de persuader par tous les moyens » (ibid). C'est pourquoi dans ce cas la dimension pédagogique du discours est négligée. L'instruction est « soumise à la persuasion » (ibid). En d'autres termes, la *rhétorique* vise la *persuasion*, tandis que la *didactique* recherche la *conviction*. Parce qu'ils ont des fins différentes, le rhétoricien et le didacticien utilisent des styles eux-mêmes différents. Au style simple, clair et direct du didacticien s'oppose le style plus « exagéré » du rhétoricien qui fait un usage immodéré des figures de style parce que son objectif est « d'exciter les passions » de son auditoire (*LRBL*, i.13, p.7).

S'engage alors un débat sur l'impartialité de ces différentes formes de discours. Ceci permet, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre, de rapporter cette typologie à la philosophie morale de Smith. Ce sur quoi il insiste ici est le fait que le rhétoricien,

---

<sup>90</sup> Howell souligne l'originalité de la rhétorique smithienne en ce qu'elle traite à la fois de la poésie, de l'histoire, de la rhétorique et de la didactique, disciplines qui étaient autrefois étudiées séparément. Ceci fait de Smith selon lui un précurseur de la nouvelle rhétorique britannique (1975, p.42).

contrairement au didacticien, n'est pas un « juge » impartial du thème sur lequel il discourt. Pour le dire autrement, il donne un point de vue partial, et donc partiel, sur la question qui est posée parce qu'il traite de sujets pour lesquels lui ou l'un de ses proches sont directement concernés. Il défend une cause, sans respect pour la vérité :

« Le premier [discours didactique] propose de nous exposer les arguments en rapport avec les *deux* facettes de la question dans leur *véritable nature*, donnant à chacun son *degré propre* d'influence, et il a en vue de ne persuader qu'autant que les arguments paraissent en eux-mêmes convaincants. Le discours rhétorique cherche par tous les moyens à nous persuader ; et dans cette optique il magnifie tous les arguments relatifs à un côté de la question et diminue la portée ou cache ceux qui pourraient être invoqués dans le sens contraire à celui vers lequel il a l'intention de nous faire tendre. » (ibid)

« La fin de tout discours est soit de relater des faits soit de prouver une proposition. Quand l'objectif est de présenter le cas de la manière *la plus claire*, de donner à chaque argument la *force qui lui est due*, et par ce biais de ne persuader qu'autant que notre jugement *non biaisé* est *convaincu*, ce n'est pas faire usage du style rhétorique. Mais quand nous nous proposons de persuader à tout prix, et dans ce but de présenter ces arguments qui vont du côté que *nous avons épousé*, et de les magnifier autant que nous le pouvons ; et d'un autre côté d'atténuer tous ceux qui pourraient être invoqué pour défendre le côté opposé, là nous faisons usage du style rhétorique. » (LRBL,ii.13, p.89, nos italiques)

Les termes mis en exergue soulignent une nouvelle fois la prégnance des catégories morales dans les réflexions smithiennes sur la rhétorique et les belles lettres. Par cet extrait on comprend bien que le rhétoricien plaide une cause qu'il souhaite dans son intérêt nous voir adopter alors que dans le discours didactique l'homme s'efface derrière la vérité du verbe. Prêt à persuader par tous les moyens, le rhétoricien abandonne l'impartialité et la quête de la vérité. Il tient secret ou minore l'importance des faits et des arguments dont il a connaissance mais qui pourraient fragiliser l'opinion qu'il défend, tout en magnifiant ceux qui légitiment sa cause. En outre, il se joue des sentiments et des passions de son auditoire, quand le didacticien ne s'adresse qu'à leur raison et à leur « solide jugement » parce qu'il ne souhaite convaincre que par la force, l'ingéniosité et la nouveauté de ses arguments et de ses pensées (LRBL,ii.14, p.89). Etant volontairement partial, le rhétoricien pourrait-il être sujet à une condamnation morale ? Ce qui est certain c'est que s'il reçoit l'approbation et l'éloge il ne s'en montre pas totalement digne. La supériorité morale et intellectuelle du



discours didactique apparaît à l'aune de sa présentation exhaustive et juste des différentes facettes du problème en présence, quand le discours rhétorique se satisfait d'un point de vue partial et partiel. Cette opposition binaire<sup>91</sup> évoquée par Smith semble être une réminiscence de celle proposée par Platon dans le *Gorgias* entre philosophie et rhétorique sophistique, où ce dernier condamne la rhétorique car elle ne vise qu'à satisfaire les fins personnelles de l'individu et la conquête du pouvoir, alors que la philosophie amène à la sagesse et au Bien. La rhétorique y est vue comme un art du plaisir et de la flatterie dont la fin est la persuasion. La philosophie a pour but, quant à elle, de trouver la vérité<sup>92</sup>.

## I.II : Persuasion et Echange

### a) A la recherche des fondements de l'échange

De manière générale, les *LRBL* de Smith ont principalement pour finalité d'explorer et d'expliquer la communication des idées. Nous pensons que ces leçons forment une partie indispensable du système smithien et qu'elles doivent être vues comme étant susceptibles d'éclairer sous un jour nouveau certaines problématiques éthiques et économiques. Dans cette perspective il est possible de créer un « pont » entre discours et commerce afin de mettre en lumière la nature du langage de l'échange. La compréhension des « chaînes » qui unifient le discours rhétorique et les rapports d'échange oblige à enquêter sur le fondement de la division du travail et de la « propension à changer, troquer et échanger ». Ainsi dans la *RN* Smith explique que la division du travail est « la conséquence nécessaire, quoique très lente et graduelle, d'une certaine propension de la nature humaine...la propension à changer, troquer et échanger une chose contre une autre » (*WN*, *I.ii.1*, trad p.15). Cette propension naturelle à échanger est typiquement un attribut humain<sup>93</sup> puisque, comme il le souligne, « on n'a jamais vu deux chiens faire entre

---

<sup>91</sup> Néanmoins, l'opposition entre les deux formes de discours n'est pas aussi tranchée qu'il n'y paraît au premier abord puisque la persuasion est tout de même un objectif secondaire du discours didactique. On peut considérer la conviction qu'emporte le discours didactique comme une forme supérieure de persuasion parce qu'elle provient de l'approbation de la raison plutôt que des passions.

<sup>92</sup> L'opposition entre discours didactique et discours rhétorique trouve un écho dans une longue lignée d'écrits philosophiques, de Platon à Locke, sous des formes analogues comme l'opposition entre raison et passions ou celle entre conviction et persuasion. Pour plus de détails voir Brown (1994 a), p.70 ; 1994 b), p.16).

<sup>93</sup> « Elle est commune à tous les hommes et ne se retrouve dans aucune autre race d'animaux, qui ne

eux l'échange *équitable* et *volontaire* d'un os contre un autre » (ibid, nos italiques). Ainsi seuls les hommes sont capables d'unir pacifiquement leurs volontés pour fonder un accord qui profite à tous. Seuls les hommes peuvent harmoniser leurs esprits pour « agir de concert » et éviter la violence<sup>94</sup>. Il nous semble particulièrement intéressant de noter que Smith ne mentionne pas l'origine de cette propension naturelle à échanger des biens. Tout juste suggère-t-il qu'à défaut d'être un principe inné de la nature humaine, elle trouve certainement son origine dans les « facultés de raison et de *langage* » parce qu'après tout « on n'a jamais vu d'animal signifier à un autre par ses gestes et ses cris naturels : ceci est à moi, cela est à toi ; je suis prêt à donner ceci contre cela<sup>95</sup> » (ibid, trad corrigée). Il n'est là rien de très surprenant pour le lecteur des œuvres complètes de Smith, sachant que la *RN* n'a pas pour finalité, contrairement à la *TSM*, de révéler les principes premiers de la nature humaine<sup>96</sup>. Précisons d'entrée que pour Smith raison et langage sont intimement liés. Il considère ce dernier comme « une expression naturelle de nos pensées », contrairement à l'écriture qui est « plus douteuse et moins précise dans sa signification » (*LJ(A),ii.54,p.91*). De plus, l'exemple des deux sauvages qui inventent les premiers mots du langage humain afin de rendre leurs besoins mutuellement intelligibles montre en premier lieu que la genèse du commerce entre les hommes ne peut être dissociée de la naissance du langage<sup>97</sup>. Il montre en second lieu la spécificité de l'homme, être social par nature, qui ne peut se contenter de la satisfaction de ses besoins et de ses désirs. Il doit de surcroît faire reconnaître ceux-ci par ses congénères. Plus généralement nous apprenons à la lecture des *LRBL* que la prose est le langage du commerce, quand la poésie est celui du

---

semblent pas la connaître, ni connaître aucune autre espèce de contrats. Lorsque deux lévriers courent le même lièvre, ils ont parfois l'air d'agir en quelque sorte de concert. Chacun dirige la hase vers son compagnon, ou tache de l'intercepter quand l'autre la dirige vers lui. Ceci n'est cependant l'effet d'aucun contrat, mais de la rencontre accidentelle de leurs passions dans le même objet à ce moment donné. » (*WN,I.ii.2*, trad p.15)

<sup>94</sup> « Les chiens, comme je l'ai mentionné, en ayant le même objet en vue unissent parfois leurs efforts, mais jamais à partir d'un accord. Le même principe est encore plus visible dans la manière dont les singes dévalisent un verger au Cap de Bonne Espérance. Mais après qu'ils aient très ingénieusement attrapé les pommes, comme ils n'ont pas d'accord ils se battent (même jusqu'à la mort) et finissent par en laisser un certain nombre morts sur les lieux. » (*LJ(A),vi.57*, p.352)

<sup>95</sup> On retrouve la même idée en (*LJ(A),vi.44-5*, p 347).

<sup>96</sup> « Il n'entre pas dans notre présent propos de rechercher si cette propension est un des principes innés de la nature humaine, dont on ne peut rendre davantage compte ; ou si, comme cela semble plus probable, elle est la conséquence nécessaire des facultés de raison et de langage. » (ibid, trad corrigée)

<sup>97</sup> « Deux sauvages, à qui l'on n'aurait jamais appris à parler, mais qui auraient été élevés loin des sociétés humaines, commenceraient naturellement à former ce langage par lequel ils se rendraient leurs besoins mutuellement intelligibles, en émettant certains sons dès qu'ils auraient pour intention de dénoter certains objets. » (*CCFFL*, §1,p.203)

plaisir et du divertissement<sup>98</sup>. Partant, Smith établit une relation d'interdépendance entre l'évolution du commerce et l'évolution du langage. Selon lui l'amélioration du langage, et de la prose en particulier, est la conséquence des progrès du commerce (*LRBL,ii.115,p.137*), raisonnement certainement sous tendu par l'idée que la multiplication des interactions commerciales donne aux hommes des occasions de plus en plus nombreuses d'utiliser cette forme de langage. D'où son perfectionnement naturel. Toutefois, il faut tourner le regard vers d'autres leçons du professeur de Glasgow, les *LJ*, pour découvrir la véritable explication du fondement premier de l'échange et de la division du travail :

« Si nous devions nous enquérir du principe de l'esprit humain sur lequel est fondé cette disposition à troquer, c'est clairement l'inclination naturelle que tout homme a à persuader. L'offre d'un shilling qui pour nous semble avoir une signification si simple et si évidente, est en réalité l'offre d'un argument pour persuader quelqu'un de faire ceci et cela parce que c'est dans son intérêt. Les hommes essaient toujours de persuader les autres d'être de leur opinion même lorsque l'affaire n'est d'aucune conséquence pour eux. Si quelqu'un avance quelque chose concernant la Chine ou la lune la plus lointaine qui contredit ce que vous imaginez être vrai, vous essayez immédiatement de le persuader de changer son opinion. Et de cette manière chacun exerce sa rhétorique sur les autres tout au long de sa vie. Vous êtes mal à l'aise chaque fois que quelqu'un diffère de vous, et vous essayez de le persuader d'être de votre avis ; ou si vous ne le faites pas vous faites preuve d'un degré certain de maîtrise de soi, et tous les hommes sont élevés de la sorte durant leur vie entière. De cette façon ils acquièrent une dextérité et une adresse certaine dans la gestion de leurs affaires, ou autrement dit dans la gestion des hommes ; et c'est somme toute la pratique de chaque homme dans les affaires les plus courantes. C'est le commerce ou l'emploi constant de chaque homme : de la même façon que les artisans inventent des méthodes simples pour effectuer leur travail, les hommes s'efforcent ici de gérer leurs affaires de la façon la plus simple. C'est-à-dire en échangeant, moyen par lequel ils s'adressent à l'intérêt personnel de la personne et manquent rarement d'atteindre immédiatement leur but. » (*LJ,(A),vi.57,p.352*)<sup>99</sup>

---

<sup>98</sup> « La prose est naturellement le langage du commerce, comme la poésie est celui du plaisir et du divertissement. La prose est le style dans lequel toutes les affaires communes de la vie, tous les commerces et les accords sont faits. On n'a jamais fait de marché en vers ; le plaisir n'est pas ce qui est recherché. La poésie au contraire n'est adaptée qu'au plaisir et au divertissement. » (*LRBL,ii.116,p.137*)

<sup>99</sup> Une version plus concise apparaît dans la seconde version des *LJ* : « Le véritable fondement de [la division du travail] est ce principe de persuader qui prévaut tant dans la nature humaine. Quand des arguments sont offerts pour persuader, il est toujours attendu qu'ils fassent leur effet. Si quelqu'un avance quelque chose à propos de la lune, bien que ce ne soit pas vrai, il se sentira mal à l'aise d'être contredit, et serait

Effectuons un bref retour en arrière afin de souligner la cohérence du propos smithien. Dans la *RN* il affirmait, avec précaution il est vrai, que la propension à l'échange trouverait son origine dans les facultés de raison et de langage. Le voici dans les *LJ* en train de soutenir qu'elle proviendrait du désir de persuader. La continuité entre ces deux assertions est évidente. La persuasion fait du langage l'un de ses instruments favoris, voir son unique vecteur si l'on entend le langage dans un sens plus large, comprenant l'expression des sentiments et des passions. Lorsqu'il est question de principes premiers de la nature humaine, il est néanmoins plus simple d'ouvrir la pièce maîtresse du système smithien : la *TSM*. Il y est écrit que « le désir de persuader, de guider et de diriger les autres personnes semble être l'un des plus forts de nos désirs naturels » et que « c'est peut être sur cet instinct que se fonde la faculté de la parole, qui est la faculté caractéristique de la nature humaine<sup>100</sup> » (*TMS, VII.iv.25*, trad p.447). Notre hypothèse interprétative trouve ici confirmation. D'une part les affirmations des *LJ* et de la *RN* sont complémentaires. D'autre part, Smith est d'avis que la faculté de langage est l'émanation du désir irréprouvable des hommes de persuader leurs semblables. Nous en concluons que la division du travail et le système d'échanges sont ultimement fondés sur le désir de persuader qui s'exprime grâce à la faculté de langage. De ce point de vue, les individus participant aux échanges doivent être tenus pour des rhétoriciens, et l'échange doit être compris comme un processus de persuasion et de marchandage.

## b) L'homme est un animal échangiste

Nous avons maintenant un certain nombre d'éléments permettant d'expliquer

---

très heureux que la personne qu'il essaie de persuader pense de la même façon que lui. Nous devrions donc cultiver le pouvoir de persuasion, et en fait nous le faisons sans en avoir l'intention. Puisque une vie entière est passée à l'exercer, une méthode toute prête de marchandage doit sans aucun doute être atteinte. » (*LJ(B)*, 222, pp.493-4)

<sup>100</sup> Il y a ici une similitude frappante avec certains passages de la 2<sup>e</sup> partie de la *Fable des Abeilles* de Mandeville : Cléomène : « je crois que la première destination de la parole fut de persuader les autres, soit de donner créance à ce que celui qui parlait voulait leur faire croire, soit de faire ou de souffrir ce qu'il aurait voulu les forcer à faire ou à souffrir ce qu'il aurait voulu les forcer à faire ou à souffrir s'ils avaient été entièrement en son pouvoir » (1729, 6<sup>e</sup> dialogue, trad p.238). Ce à quoi répond Horace par ce qui ressemble fort à la distinction entre discours didactique et discours rhétorique : « On fait également usage de la parole pour enseigner, conseiller et informer les autres pour leur bien, autant que pour les persuader à notre profit. » (ibid). Un peu plus loin dans leur dialogue Cléomène parle de « l'ambition naturelle et le puissant désir qu'ont les hommes de triompher sur autrui autant que de le persuader ».

pourquoi la propension à échanger est une caractéristique typiquement humaine. Elle est fondée sur la faculté de langage, qu'« aucun autre animal ne possède » (ibid). Plus précisément elle émane du désir de persuader, qui est une forme particulière de désir d'approbation : le désir d'approbation de nos opinions et de nos idées. La rhétorique apparaît comme le fondement de la vie humaine. Si nous sommes pourvus du désir profond de persuader c'est en partie parce que nous avons besoin des autres si nous souhaitons satisfaire nos propres désirs et nos propres besoins. A la différence des animaux<sup>101</sup>, les êtres humains sont fondamentalement dépendants de l'assistance des autres pour assurer leur survie (*WN,I.ii.2*, trad p.16 ; *LJ(A),vi.45*, p.347). C'est la raison pour laquelle la nature les a dotés de la faculté de langage : elle leur octroie le pouvoir de persuader les autres afin d'obtenir d'eux ce qu'ils désirent et ce dont ils ont besoin. Car c'est bien « par traité, par troc et par achat que l'on obtient d'autrui la plus grande partie des bons offices mutuels dont on a besoin » (*WN,I.ii.3*, trad p.16). Nous utilisons notre rhétorique tout au long de notre existence. Une fois que l'économie a atteint un certain seuil de développement et qu'au troc s'est substitué l'échange monétaire, notre pouvoir persuasif acquiert une nouvelle dimension, universelle et objective, en tant que pouvoir d'achat. La monnaie se met à parler et à devenir un puissant instrument de persuasion, par le biais du prix. En effet « l'offre d'un shilling » n'est rien d'autre qu'un « argument » pour persuader quelqu'un de nous offrir en retour ce que nous désirons (*LJ(A),vi.57*, p.352). Le prix apparaît comme l'élément représentant la perfection du style dans la discussion économique car il est clair, concis, et précis. Le prix proposé par un agent contient implicitement une mine d'informations : l'intensité du désir pour le demandeur, le coût de production pour le vendeur. Il exprime le plus de choses à partir d'un unique « principe ». Or la simplicité est un gage de perfection aussi bien du style, que d'un système de pensée ou d'une machine. Soulignons en outre que pour Smith nous approuvons les opinions des autres d'une manière analogue à celle dont nous approuvons leurs sentiments, c'est-à-dire par le biais de la faculté de sympathie. Le désir d'approbation vient du plaisir de la sympathie mutuelle qui naît de la correspondance et de l'harmonie des passions. Or la sympathie est un attribut typiquement humain et la clé de la nature sociale de l'homme. Ainsi, sympathie et désir de persuasion sont indissociables.

---

<sup>101</sup> « Dans presque toutes les autres races d'animaux chaque individu, arrivé à maturité, est entièrement indépendant, et n'a dans son état naturel besoin de l'aide d'aucune créature vivante. Mais l'homme a presque constamment besoin du secours de ses frères... » (ibid)

Une seconde explication du caractère spécifiquement humain de la propension à l'échange tient au fait que le désir de persuader, sur lequel elle repose, est l'instinct sur lequel est elle même fondée la faculté de langage et que celle-ci est, encore une fois, « une faculté caractéristique de la nature humaine ». La proximité des idées smithiennes avec (celles d') Aristote est à noter. Pour ce dernier c'est parce que l'homme est par nature un animal politique qu'il est le seul de tous les animaux à posséder le langage (*Politique*, I,2,1253a, trad p.29). En effet, c'est pour pouvoir participer à la vie politique que la nature, « qui ne fait rien en vain », a doté l'homme du langage. Alors que la voix « ne sert qu'à indiquer la joie et la peine, et appartient pour ce motif aux autres animaux également, le langage sert à exprimer l'utile et le nuisible, et, par suite aussi, le juste et l'injuste » (ibid). C'est le fait de posséder des notions communes du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui fonde les communautés, de la famille à la cité. Mais Smith écrit à une période où la société civile se développe et s'autonomise sous l'effet du progrès économique. C'est pourquoi il insiste sur la nature sociale, plutôt que politique, de l'homme et fonde la société commerciale sur la communauté des besoins<sup>102</sup>. La société que décrit la RN, c'est la société de marchands de la TSM où l'interdépendance des besoins et des hommes crée une forme de lien social minimal par le système d'échanges. En effet Smith soutient que « la société peut se maintenir entre différents hommes comme entre différents marchands, à partir du sens de son utilité, sans aucun lien réciproque d'amour ou d'affection », simplement « par l'échange mercenaire de bons offices selon des valeurs convenues » (*TMS*, II.ii.3.2, trad p.141). L'homme étant par nature un être social, la nature l'a doté du langage afin de persuader ses semblables de lui offrir ce qu'il désire. Pour Smith persuasion, langage et échange forment un triptyque. Parce qu'ils sont pourvus d'un désir inné de persuader, les hommes passent leur vie entière à exercer leur pouvoir de persuasion sur les autres. Nous savons qu'au XVIIIe siècle le mot « commerce » avait un sens plus étendu qu'aujourd'hui. Il signifiait la propagation, la diffusion, la communication et l'échange, sans toutefois être restreint aux relations purement économiques mais englobait l'ensemble de la vie sociale. C'est en ce sens que le terme est

---

<sup>102</sup> « Une fois que la division du travail a été entièrement établie, il n'y a qu'une infime partie des besoins d'un homme auxquels le produit de son propre travail peut pourvoir. Il pourvoit à la partie de loin la plus grande de ses besoins en échangeant la partie en surplus du produit de son propre travail qui dépasse sa propre consommation contre de pareilles parties du produit du travail des autres hommes selon le besoin qu'il en a. Ainsi chaque homme vit d'échanges, ou devient dans une certaine mesure un marchand, et la société elle-même devient proprement une société commerçante. » (*WN*, I.iv.1, trad p.25) Ce constat le rapproche plus de Platon (*République*, II,371e, trad p.142).

souvent utilisé dans les œuvres de Smith<sup>103</sup>. Si bien que selon nous il décrit l'homme comme un « *animal commercial* » ou « *échangiste* ». La nature de l'homme c'est de commercer et d'échanger aussi bien des mots et des idées (*LRBL,CCFFL*), que des passions et des sentiments moraux (*TSM*), ou des biens et services (*RN*). L'analogie entre ces trois processus apparaît lorsque l'on note qu'au plaisir de la sympathie mutuelle répond le plaisir de persuader. La simple correspondance de nos sentiments ou de nos idées avec ceux d'autrui nous procure du bien-être. La dimension sociale de ces deux formes de plaisir apporte une preuve supplémentaire que pour Smith l'homme est par nature un être social. La persuasion devient alors une fin en elle-même, indépendante des bénéfices que l'individu peut en tirer pour lui-même<sup>104</sup>. Les hommes n'échangent pas des biens uniquement pour la satisfaction que ceux-ci leur procureront mais aussi pour persuader les autres et ainsi obtenir ce plaisir de l'accord des opinions. Le désir de persuasion est si fort qu'il nous entraîne à mettre au second plan la véracité de notre propos. A moins ajoute Smith que nous ne fassions preuve d'une grande maîtrise de soi (*LJ(A), vi.57, p.352*). Quand on sait que la maîtrise de soi est la vertu première de l'éthique smithienne, la question de la moralité des rapports de persuasion, et donc d'échange, se pose immédiatement. Si seul l'homme vertueux semble capable de résister à la tentation de vouloir persuader à tout prix, nos échangistes ne sont-ils pas alors des hommes de peu de vertu ?

## II: La moralité des échanges

### II.I : Jugements moraux et jugements intellectuels

#### a) Echange, persuasion et domination

Le discours rhétorique est indissociable de la notion de pouvoir, la rhétorique étant

---

<sup>103</sup> Voir par exemple les occurrences en (*LJ(A),iv.13,p.102 ; iii.28, p.152 ; iv.13, p.204*) ou (*TMS,III.3.7, trad p.201*).

<sup>104</sup> « Les hommes essaient toujours de persuader les autres d'être de leur opinion même lorsque l'affaire n'est d'aucune conséquence pour eux » (*LJ(A),vi.57, p.352*)

dans l'antiquité désignée comme la science des hommes aspirant à la conquête du pouvoir politique. Smith définit explicitement la faculté de langage et le désir de persuader comme des instruments servant l'ambition des hommes en leur permettant de gouverner les esprits (*TMS, VII.iv.25*, trad p.447)<sup>105</sup>. Ceci amène à voir dans les relations d'échange des rapports de force et de domination. Il est intéressant de noter cependant que la soumission à la volonté et à la persuasion d'autrui peut être temporaire, et bénéfique à celui qui la subit. Smith décrit en effet une forme de processus d'apprentissage. Ce que nous admirons chez les autres, nous souhaitons naturellement l'obtenir. Les personnes qui sont souvent persuadées, menées et dirigées par les autres en raison de l'insuffisance de leur pouvoir rhétorique ne resteront pas infiniment dans cette position soumise puisque « de même qu'en admirant autrui, nous en venons à souhaiter être nous-mêmes admirés ; de même, en étant guidés et dirigés par autrui, nous apprenons à souhaiter devenir nous-mêmes guide et directeur » (*TMS, VII.iv.24*, trad p.447). Dans cette perspective, la présentation traditionnelle en économie de l'échange comme un processus mutuellement avantageux semble peut être remise en question. Le caractère malveillant de l'échange est voilé par le fait que celui-ci est basé sur un accord des volontés et sur une satisfaction réciproque des besoins, ce que résume la phrase : « Donne moi ce dont j'ai besoin, et tu auras ce dont tu as besoin » (*WN, I.ii.2*, trad p.16). L'élément fondamental du processus transactionnel est que l'individu dominant les débats soit capable de dissimuler sa supériorité afin de ne pas donner l'impression à son coéchangiste qu'il est dominé et que, de ce fait, il pourrait prétendre à un accord qui lui serait plus favorable. La stratégie se limite à *faire croire* à l'autre qu'il est de son intérêt d'échanger, sans savoir si c'est véritablement le cas<sup>106</sup>. Il faut persuader et non convaincre. L'échange est un monde de faux semblants. L'individu désire avant tout persuader pour atteindre ses propres fins<sup>107</sup> sans considération véritable,

---

<sup>105</sup> « Aucun autre animal ne possède cette faculté [de langage], et nous ne pouvons découvrir chez autre animal le désir de guider et de diriger le jugement et la conduite de ses semblables. L'ambition grandiose, le désir d'une supériorité réelle, celui de guider et de diriger, semble n'appartenir qu'à l'homme ; et la parole est le grand instrument de l'ambition et de la supériorité réelle, le grand moyen de guider et de diriger les jugements et la conduite des autres hommes. »

<sup>106</sup> « L'homme, qui a continuellement besoin de l'assistance des autres, doit trouver des moyens de se procurer leur aide. Ceci, il ne peut l'obtenir par la flatterie ou en faisant la cour ; il ne peut s'attendre à l'obtenir que s'il la présente comme avantageuse pour eux ou *leur fait apparaître comme telle*. » (*LJ(A), vi.44*, p.347)

<sup>107</sup> Lewis note de manière très juste que Smith traite du marchandage comme une sous-catégorie de la propension à persuader relative aux sujets qui sont « of consequence to us » (référence au passage des *LJ* sus mentionné) (2000, p.280).



*a priori*, pour celles des autres. L'échange repose sans surprise sur l'intérêt personnel<sup>108</sup>. Rappelons que le discours rhétorique a pour but de persuader à tout prix. On en déduit que le mensonge, la tromperie et la rétention d'informations peuvent être des moyens de persuader quelqu'un d'échanger, créant ce que l'on nomme communément en économie des asymétries d'information. Le langage de l'échange n'apparaît pas comme un langage de vérité (Brown, 1994 b). La rhétorique est la source du pouvoir, plus précisément du pouvoir de diriger et de manipuler les esprits par le biais du langage, instrument ultime de gouvernance des hommes.

## b) La moralité des rapports d'échange

Nous en arrivons donc naturellement à poser la question de la moralité des rapports d'échange de biens et services et de leur spécificité ou non au sein des rapports sociaux. La tradition scolastique a manifesté un intérêt certain pour ces questions (Lapidus, 1986). Il est clair pour les auteurs de cette tradition que si lors d'un échange un individu trompe, cache volontairement des informations ou induit en erreur son coéchangiste, l'échange sera moralement répréhensible et défini comme injuste <sup>109</sup>. Une telle interprétation de l'échange est-elle envisageable à la lecture de la seule philosophie morale smithienne ? Si nous définissons les échangistes comme des rhétoriciens, sont-ils susceptibles de condamnation morale ? Ayant pour unique but de satisfaire son intérêt personnel, le rhétoricien-échangiste va nécessairement adopter un point de vue partial sur la situation d'échange. Il va naturellement défendre son point de vue en omettant de mentionner certaines informations qui lui seraient défavorables ou en surestimant et en magnifiant celles qui peuvent le servir. Contrairement à l'historien, qui est un « narrateur impartial des faits » (*LRBL*, i.83, p.35 ; ii.40, p.101), il « plaide une cause » (*LRBL*, i.149, p.62). Etant volontairement incapable d'impartialité, l'individu qui ment et trompe les autres lors des échanges pourrait, selon nous, être moralement condamnable. La raison en est

---

<sup>108</sup> « Mais l'homme a presque constamment besoin du secours de ses frères, et il est vain pour lui de ne l'attendre que de leur bienveillance. Il aura plus de chance de l'emporter, s'il peut intéresser leur amour d'eux-mêmes en sa faveur, et leur montrer qu'il est de leur avantage de faire pour lui ce qu'il exige d'eux. » (*WN*, I.ii.2, trad p.16 corrigée) Nous préférons garder « amour de soi » plutôt qu'« égoïsme » ou « amour propre » pour traduire « self love ».

<sup>109</sup> Young (1986) a proposé une interprétation de la théorie smithienne du prix naturel en termes de « juste prix ». Nous nous inscrivons dans sa lignée en proposant une justification alternative dans ce chapitre puis dans le chapitre VII. Il défend en outre l'idée que Smith est un héritier des théories scolastiques du juste prix (1997, pp.68, 108, 109-11).

qu'il n'obtiendrait pas l'approbation du spectateur impartial parce qu'il ne serait pas digne d'être cru. Tout se passe comme si l'homme économique de la *RN* était incompatible avec l'homme éthique de la *TSM*. La prétendue dualité de la nature humaine pour Smith a hanté la littérature sur ses œuvres depuis le XIXe siècle. Le spectre de l'*Adam Smith Problem*, maintes fois écarté ces dernières années, ferait-il une réapparition éclatante ? Notre reconstruction du caractère des agents économiques ne mène-t-elle pas à les voir comme des individus purement intéressés et dépourvus de moralité ? Manifestent ils un degré convenable, modéré et respectable d'amour de soi ou la nature humaine est-elle, dans la *RN*, décrite comme essentiellement égoïste ? Pour répondre à cette problématique rappelons de prime abord qu'il est important garder à l'esprit que pour Smith l'homme est, *par nature*, un être social qui n'aime et ne souhaite rien tant qu'être regardé, aimé et approuvé par ses semblables<sup>110</sup> :

« La Nature quand elle a formé l'homme pour la société, l'a doté du désir originel de plaire à ses frères et de la crainte originelle de les offenser. Elle lui a appris à sentir du plaisir ou de la douleur lorsque leurs regards étaient favorables ou défavorables. Elle a fait que leur approbation soit, en elle-même, très flatteuse et très agréable, et leur désapprobation très mortifiante et très offensante. » (*TMS*, III.2.6, trad p.179)

Mais contrairement à ce que des auteurs tels que Mandeville ou La Rochefoucauld ont pu prétendre dans leurs « systèmes licencieux », Smith pense que l'homme ne se contente pas de l'éloge (*TMS*, VII.ii.4.7, trad p.411-2). Leurs idées sont considérées par lui comme pernicieuses parce qu'elles détruisent la distinction entre le vice et la vertu (*TMS*, VII.ii.4.6, trad p.411). L'homme ne serait d'après eux qu'amour propre et vanité. L'esprit pragmatique de Smith l'oblige à admettre que s'ils ont su persuader tant d'individus, c'est nécessairement qu'ils doivent approcher de la vérité (*TMS*, VII.ii.4.14, trad p.416). Mais ils ne font que l'approcher car ce ne sont que des systèmes rhétoriques et non didactiques<sup>111</sup>. Autrement dit, ils ne présentent qu'une partie de la vérité. Ils ont raison de mettre en exergue que l'homme cherche à obtenir l'approbation de ses

---

<sup>110</sup> Nous sommes totalement en accord avec Kalyvas et Katznelson lorsqu'ils écrivent que pour Smith « les marchés ne sont pas simplement, ou pas exclusivement des lieux servant à la quête instrumentale par des individus stratégiques et compétitifs pour sécuriser leurs préférences matérielles... Ils sont un mécanisme central d'intégration sociale dérivé non pas de l'intérêt personnel stratégique mais plutôt de la lutte inexorable par les agents humains pour l'approbation morale et la reconnaissance sociale. » (2001, p.553)

<sup>111</sup> Smith dénonce à plusieurs reprises la « sophistique » mandevillienne. Voir (*TMS*, VII.ii.4.12, trad p.415).

semblables. Mais pas seulement. Il désire aussi être l'objet convenable et naturel de leur approbation. Smith soutient que les hommes seraient mortifiés s'ils recevaient l'éloge sans en être *dignes*. Ils sont ainsi naturellement portés à adopter une conduite vertueuse, et non comme le prétendent ces auteurs à l'« affecter »<sup>112</sup>:

« Mais ce désir de l'approbation et cette aversion pour la désapprobation n'auraient pas, à eux seuls, rendu l'homme apte à cette société pour laquelle il a été fait. Aussi la Nature ne l'a-t-il pas seulement doté du désir d'être approuvé, mais aussi du désir d'être ce qui doit être approuvé, du désir d'être ce que lui-même approuve chez les autres hommes. Le premier de ces désirs ne pouvait que lui faire souhaiter paraître apte à la société ; le second était nécessaire pour le rendre soucieux de l'être réellement. Le premier ne pouvait le conduire qu'à affecter la vertu et à dissimuler le vice ; le second était nécessaire pour lui inspirer l'amour véritable de la vertu et l'horreur véritable du vice. » (*TMS*, III.2.7, trad p.179)

### c) Amour de soi et vertu

L'auteur de la *TSM* souhaite montrer que l'amour de soi a deux facettes : l'une vertueuse, l'autre vicieuse. La première est vertueuse en ce qu'elle constitue un degré modéré et convenable d'amour de soi, caractérisé par un respect pour l'intérêt des autres. A contrario la seconde forme d'amour de soi renvoie aux individus prêts à satisfaire leur intérêt par tous les moyens, y compris au détriment des autres. On peut parler d'égoïsme, de vanité ou d'amour propre pour les caractériser. Pour Smith le désir d'approbation est l'un des plus puissants d'entre tous, ce qui explique cette irrépressible envie de persuader et de diriger les autres. Deux tribunaux différents sont chargés de juger notre conduite : les spectateurs extérieurs et le spectateur intérieur. Les spectateurs réels sont à même de nous induire en erreur et de nous tromper parce que leurs passions et leurs opinions peuvent être insensiblement influencées et manipulées par d'habiles rhétoriciens. Le rôle du

---

<sup>112</sup> Ces passages peuvent aussi être lus comme une réponse à Rousseau qui dénonçait dans le *Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes* la perte d'identité et l'amour propre des individus des sociétés commerciales qui se perdent dans l'image que les autres leur renvoient d'eux-mêmes. En termes smithiens, Rousseau considère que l'homme des sociétés modernes ne vit que pour obtenir l'approbation des autres et non pour obtenir l'approbation du spectateur impartial. Il n'est pas anodin que Smith ait traduit certains passages de l'œuvre de Rousseau qui traitent de ce sujet. Voir (*EPS*, pp.255-6)

spectateur impartial est précisément de corriger l'imperfection de leurs jugements en nous regardant nous-mêmes comme si nous étions un observateur extérieur et anonyme de la scène. Le jugement sur notre propre conduite repose sur les mêmes principes que ceux utilisés lorsque nous jugeons de celle des autres. Nous approuvons nos actions quand, nous imaginant à la place d'un spectateur extérieur, bien informé et anonyme et voyant « avec ses yeux et de sa position », nous pouvons « entrer dans », et sympathiser avec nos passions. Nous nous identifions alors à un spectateur impartial. Celui-ci constitue la voix de la raison, la conscience de l'homme. Ces deux tribunaux portent en eux leur propre mode d'approbation. D'un côté on trouve l'approbation sociale ou morale, émanant des autres. De l'autre on trouve l'approbation de soi ou éthique, émanant de l'individu via le spectateur impartial. La hiérarchie entre les deux ne fait guère de doute aux yeux du moraliste. La seconde forme d'approbation constitue, avec sa norme éthique, un tribunal supérieur. Preuve en est que lorsque nous obtenons l'approbation du spectateur impartial nous pouvons être « plus indifférents à l'applaudissement et, dans une certaine mesure mépriser la censure du monde ; assurés d'être, quoique nous soyons incompris de lui, ou que nous lui ayons été mal représentés, l'objet naturel et convenable de l'approbation » (*TMS, III.i.5*, trad p.174). La norme éthique et supérieure du spectateur impartiale est la source première de la vertu, si bien que s'y conformer *mérite* « l'amour et la récompense » (*TMS, III.i.7*, trad p.175). A partir de ce constat, Smith poursuit son raisonnement en développant le rôle essentiel de la conscience dans la vie des hommes. Il soutient que l'homme a non seulement un désir naturel d'approbation et d'éloge mais aussi d'en être digne<sup>113</sup>. Car « l'éloge le plus sincère peut ne donner que peu de plaisir s'il ne peut pas être considéré comme une sorte de preuve du fait d'en être digne » (*TMS, III.2.4*, trad p.177). La conscience de mériter l'éloge peut offrir une compensation à l'absence d'éloge réel. L'approbation du tribunal intérieur est une consolation dans les cas où les jugements des hommes sont erronés. Ainsi, l'idée de Smith est que nous devons distinguer l'éloge réel de l'éloge mérité. L'approbation du spectateur impartial est supérieure à l'approbation sociale parce qu'elle est la plus proche approximation de la *vérité du jugement moral*<sup>114</sup>. On

<sup>113</sup> « Par nature, l'homme ne désire pas seulement être aimé, mais il désire aussi être aimable, être l'objet naturel et convenable de l'amour. Par nature, il ne craint pas seulement d'être haï, mais aussi d'être haïssable, d'être l'objet naturel et convenable de la haine. Il ne désire pas seulement l'éloge mais aussi en être digne ; il désire, quoiqu'il puisse n'être loué par personne, être l'objet naturel et convenable de l'éloge. » (*TMS, III.2.1*, trad p.176)

<sup>114</sup> Si elle n'en constitue pas la vérité c'est parce que le spectateur impartial n'est qu'un « demi Dieu au-dedans du cœur ». La perfection du jugement moral est réservée à Dieu, dont il n'est qu'une « demi

peut alors légitimement s'interroger sur une possible correspondance entre les deux modes de discours et les deux modes de jugement moral. Nous nous approchons de la réponse à cette question lorsque Smith explique que de la même façon que nous désirons l'éloge et souhaitons en être digne, nous voulons être crus et dignes d'être crus :

« De même que nous ne pouvons pas toujours nous satisfaire d'être simplement admirés, si nous ne pouvons en même temps nous persuader que nous sommes dignes en quelque degré de cette admiration ; de même, nous ne pouvons pas toujours nous satisfaire d'être simplement crus, si nous ne sommes pas en même temps conscients que nous sommes réellement dignes d'être crus. De même que le désir d'éloge et le désir d'être digne d'éloge, quoique très similaires, sont distincts et séparés ; de même, le désir d'être cru et le désir d'être digne d'être cru, quoique très similaires aussi, sont tout autant distincts et séparés. »  
(TMS, VII.iv.24, trad p.447)

#### d) Des jugements moraux aux jugements intellectuels

La dualité des jugements moraux se réfléchit dans le domaine des jugements intellectuels. Il existe une analogie frappante entre l'échange de passions et de sentiments, et l'échange d'opinions et d'idées. Être cru n'a pas d'autre signification que d'être approuvé dans nos idées par des spectateurs réels. De même qu'être digne d'être cru c'est être digne d'éloge eu égard à nos opinions, c'est-à-dire, selon nous, obtenir l'approbation du spectateur impartial. Comme nous l'avons noté précédemment c'est dans ses *LRBL* que Smith s'intéresse tout particulièrement à la communication des idées. Le passage par l'analyse morale de la *TSM* permet de réinterpréter la dichotomie entre discours rhétorique et discours didactique. Opinions et idées sont crues lorsqu'elles obtiennent l'approbation du tribunal social. Tandis qu'elles sont dignes d'être crues à condition que le spectateur imaginaire, impartial et bien informé, les approuve. La persuasion est opposée à l'instruction, la croyance au savoir, la rhétorique à la didactique. Le rhétoricien veut prioritairement être cru, quand bien même se sait-il dans l'erreur, pour faire l'expérience du plaisir social de la persuasion. Car « si quelqu'un avance quelque chose concernant la lune, bien que ce ne soit pas vrai, il se sentira mal à l'aise d'être contredit, et serait très

---

représentation », d'où notre idée que son approbation n'est que la plus proche approximation de la vérité du jugement moral. C'est sa « moitié » humaine qui rend le spectateur impartial faillible et corruptible. Seul Dieu est omniscient et n'est pas influençable par l'opinion de la foule, pas le spectateur impartial.

heureux que la personne qu'il essaie de persuader ait la même façon de penser que lui » (LJ(B),222,p.492-3). Comme nous le verrons plus tard, l'homme éprouve un plaisir esthétique à persuader parce qu'il observe la beauté de l'harmonie des esprits. Mais le langage du rhétoricien n'en reste pas moins partial et trompeur. A contrario, le didacticien recherche la vérité. Il est digne d'être cru parce que ses opinions incarnent la plus proche approximation de la *vérité des jugements intellectuels*. Son langage est juste et impartial. Il communique tous les arguments, positifs comme négatifs, en leur conférant l'importance qui leur est due. Il est un spectateur impartial et désintéressé du sujet qu'il traite et représente la figure du juge, face au rhétoricien qui personnifie l'avocat. Le discours didactique est celui de l'homme vertueux dont la tranquillité d'esprit reflète le plaisir de l'approbation intérieure. Celui-ci a suffisamment de maîtrise de lui-même pour résister à la tentation naturelle de vouloir persuader même lorsqu'il se sait dans l'erreur<sup>115</sup>. Cela ne signifie pas qu'il soit indifférent à persuader, mais cet objectif vient après celui d'avoir pensé et affirmé la vérité, car il place naturellement l'approbation de soi avant l'approbation des autres.

## II.II : Ethique des agents économiques

### a) Prix rhétoriques et prix didactiques

Cette analogie entre la dualité des formes de discours et celle des jugements moraux nous apprend-elle quelque chose sur la moralité des agents économiques lors de leurs échanges de biens et services ? En d'autres termes, est-il possible de transposer ces considérations au marché ? Nous pensons que oui, et de la manière suivante. La réputation (contrainte externe, publique ou sociale) et le mérite (contrainte interne et personnelle) sont des éléments essentiels de la vie sociale comme de la vie économique où, nous dit Smith, la confiance naît de « la franchise et l'ouverture de cœur » (TMS,VII.iv.28,trad p.448). Les hommes sont naturellement portés à être honnêtes et

---

<sup>115</sup> « Les hommes essaient toujours de persuader les autres d'être de leur opinion même lorsque l'affaire n'est d'aucune conséquence pour eux... Vous êtes mal à l'aise chaque fois que quelqu'un diffère de vous, et vous essayez de le persuader d'être de votre avis ; ou si vous ne le faites pas vous faites preuve d'un degré certain de maîtrise de soi » (LJ(A),vi.57,p.352)

sincères<sup>116</sup>. Si bien que même « chez les hommes les moins respectueux de la vérité, la disposition naturelle à dire la vérité prévaut dans la plupart des occasions sur la disposition à tromper, ou à altérer et déguiser la vérité » (*TMS, VII.iv.26*, trad p.448). Ces deux formes distinctes de contrainte, la sociabilité et la conscience individuelle<sup>117</sup>, ou, pour reprendre des termes plus contemporains, la réputation sociale et l'auto-réputation (Tirole, 2009), expliquent pourquoi la « probité »<sup>118</sup> est une vertu caractéristique des sociétés commerciales et pour quelles raisons l'échange économique est globalement immunisé contre les pratiques immorales. Ainsi les individus qui participent aux échanges satisfont leur intérêt personnel sans toutefois être égoïstes. Dans le sens où ils respectent les règles de justice, en l'occurrence les lois relatives aux contrats, parce qu'ils se respectent eux-mêmes et respectent les autres. L'agent économique est à la fois cru et digne d'être cru. On lui fait confiance et il est digne de celle-ci. Quand la confiance doit être vue comme la conséquence de l'approbation sociale de nos idées, issue de discours rhétoriques, la notion de « mérite de la confiance » [trustworthiness] est le résultat de l'utilisation de discours didactiques. Pour reprendre notre analogie, une personne digne de confiance est digne d'éloge et de croyance. On en déduit naturellement que la probité des hommes dans les sociétés commerciales est le signe de leur utilisation de discours didactiques dans leurs interactions sociales et économiques. Les agents économiques sont profondément et nécessairement concernés par leur honneur (le spectateur interne) et leur réputation (les spectateurs extérieurs). Ils maximisent leur bien être individuel sous la contrainte d'être dignes d'éloge. Ils veulent être approuvés et mériter cette approbation. Ces objectifs combinés les amènent naturellement de l'utilisation de discours rhétoriques à celle de discours didactiques.

---

<sup>116</sup> « Nous sommes toujours mortifiés de ne pas être crus, et nous le sommes doublement si nous suspectons qu'on nous pense indignes d'être crus et capables de fausseté véritable et volontaire. Dire à un homme qu'il ment est le plus mortel de tous les affronts. Mais quiconque s'est rendu coupable de fausseté véritable et volontaire est nécessairement conscient qu'il mérite cet affront, qu'il ne mérite pas d'être cru, et qu'il perd tout titre à ce crédit duquel seul il peut dériver quelque bien être, quelque réconfort ou quelque satisfaction dans la société de ses égaux » (*TMS, VII.iv.26*, trad pp.447-8)

<sup>117</sup> « Nous sommes mortifiés lorsque nous avons trompé quelqu'un sans en avoir eu l'intention, parce que nous avons été nous-mêmes trompés. » (*TMS, VII.iv.27*, trad p.448)

<sup>118</sup> « Quand le commerce est introduit dans un pays, la probité et la ponctualité l'accompagnent. Ces vertus sont presque inconnues dans les pays rudes et barbares. De toutes les nations d'Europe c'est chez la plus commerciale d'entre toute, la Hollande, que les individus sont les plus fidèles à leur promesse. Les anglais le sont plus que les écossais, mais bien moins que les hollandais, et dans les parties reculées de ce pays ils le sont bien moins que dans les parties commerciales. Ca ne doit être imputé au caractère national, comme certains le prétendent. Il n'y a pas de raison naturelle pour laquelle un anglais ou un écossais ne devrait pas être aussi ponctuel dans l'exécution de ses accords qu'un néerlandais. » (*LJ(B)*, 326-7, p.538)

Ajoutons que la probité est une qualité que l'on prêtait à Adam Smith lui-même. Voir Winch (1996, p.50).

Transposons ces données à l'échange marchand. Dans le célèbre chapitre VII du livre I de la *RN* Smith distingue le prix de marché du prix naturel, et ajoute que le premier gravite autour du second. Sans remettre en cause l'approche économique de la gravitation nous souhaitons la compléter par une approche discursive et morale qui apporte, selon nous, un éclairage nouveau. Nous pensons que le prix de marché peut être considéré comme le prix effectif ou *réel* de la marchandise, alors que le prix naturel serait le prix idéal et *véritable* du bien : un prix juste<sup>119</sup>. Le prix de marché est « réel » en ce qu'il s'agit du prix auquel les marchandises sont effectivement vendues, donc le prix auquel les acheteurs ont donné leur approbation (*WN*, I.vii.7, trad p.64). Il résulte de l'accord des désirs et des volontés subjectives. Le prix naturel est un « vrai » prix parce qu'il reflète les caractéristiques objectives du bien par le biais de la structure de la production dont les facteurs sont rémunérés à leur taux naturel, considéré comme le taux qui leur est *dû* (*WN*, I.vii.4-5, trad p.63). A ce prix « la denrée est vendue précisément *ce qu'elle vaut*, ou *ce qu'elle coûte vraiment* à celui qui la met sur le marché » (*WN*, I.vii.5, trad p.63). Il est alors très tentant de comparer ces deux prix aux deux normes de discours et de jugement moral. Les spectateurs réels approuvent le prix de marché, tandis que le prix naturel est approuvé par tout spectateur impartial parce qu'il représente le « vrai » prix. C'est-à-dire qu'il est digne d'approbation parce que le capitaliste ne s'octroie pas un surprofit au détriment du consommateur et que le travailleur est payé « décemment »<sup>120</sup>. Le prix *naturel* est « l'objet *naturel* et convenable de l'approbation » (*TMS*, III.1.5, trad p.174). Or, comme tout homme dont les passions et la conduite recevant l'assentiment du spectateur impartial est considéré comme vertueux et juste<sup>121</sup>, on peut dire du prix qu'il propose et qu'il incarne, le prix naturel, qu'il est en un sens lui-même vertueux et juste. Offrir ou demander au prix naturel c'est faire acte de justice car c'est demander à ce que les facteurs de production soient rémunérés à hauteur de ce qui leur est *dû*. Pour clore ces analogies, nous ferons du

---

<sup>119</sup> Voir Young (1997) pour l'idée que le prix naturel est un prix juste en ce que la rémunération de chaque facteur de production à son taux naturel serait approuvée par le spectateur impartial.

<sup>120</sup> L'idée de rémunération décente renvoie à plusieurs idées. D'un côté cela signifie que le travailleur a de quoi s'offrir les biens que la société impose pour mener une vie décente (voir notre chapitre III). De l'autre il s'agit de dire qu'il reçoit un salaire en rapport avec la pénibilité, le dynamisme de son secteur, la confiance qui lui est due ou les qualifications de son travail (voir notre chapitre VI). Le concept de salaire « naturel » ne saurait se réduire à l'interprétation traditionnelle d'un salaire de subsistance.

<sup>121</sup> « Désirer ou même accepter l'éloge là où il n'est pas dû ne peut qu'être l'effet de la plus méprisable vanité. Le désirer quand il est réellement dû, c'est ne pas désirer autre chose que l'accomplissement d'un acte essentiel de justice » (*TMS*, III.2.8, trad p.180)



prix de marché un prix « rhétorique » et du prix naturel un prix « didactique ». Comme nous sommes naturellement conduits du désir d'éloge à celui d'en être digne, nous sommes dirigés du prix rhétorique de marché vers le prix didactique et naturel. Pourquoi ? Parce que « le plaisir et la douleur sont les grands objets du désir et de l'aversion » (*TMS, VII.iii.2.8*, trad p.427). Or, nous n'avons que « peu de plaisir » à recevoir l'éloge, même « le plus sincère », si nous ne nous en pensons pas dignes parce que « notre satisfaction est loin d'être complète » (*TMS, III.2.4*, trad p.177). Si bien que si nous souhaitons maximiser notre plaisir nous devons adopter des discours qui nous rendent dignes d'éloge, c'est-à-dire des discours didactiques. L'approbation de soi vient accroître le plaisir de l'approbation sociale. Partant nous sommes naturellement amenés à offrir et à demander au prix didactique, le prix naturel. Le plaisir de l'approbation du spectateur impartial ne fait pas que soutenir celui de l'approbation sociale. Il peut également compenser la peine due à l'absence, nécessairement injuste, de celle-ci (*TMS, III.i.5*, trad p.174). Dans cet ordre d'idées, on pourrait imaginer que l'agent économique sera amené à proposer un prix juste car même si sa satisfaction « économique » ou la quantité de biens qu'il va échanger contre un autre n'est pas aussi importante qu'elle pourrait l'être en trompant son coéchangiste par des informations fausses ou dissimulée, la satisfaction « morale » d'avoir été juste et vertueux viendra compenser la perte économique.

## b) La discipline morale du marché

Y a-t-il par ailleurs des éléments sur le marché amenant les agents économiques à tendre vers l'adoption de prix didactiques, donc naturels, plutôt que rhétoriques ? Du côté de l'offre on pense immédiatement à la libre concurrence qui permet au prix de marché de graviter autour du prix naturel. Du côté de la demande on évoquera la satisfaction du consommateur, à laquelle Smith fait explicitement référence<sup>122</sup>. La fixation du prix à son niveau naturel semble être la conséquence nécessaire de la discipline qu'impose le marché libre aux offreurs et aux demandeurs. Imaginons qu'un marchand peu scrupuleux décide volontairement de tromper ses acheteurs potentiels en vendant un bien de qualité

---

<sup>122</sup> « L'argument que les corporations sont nécessaires pour mieux gouverner le commerce, est sans fondement. La discipline qui s'exerce vraiment et efficacement sur un ouvrier, ce n'est pas celle de sa corporation, mais celle de ses clients. C'est la crainte de les perdre qui l'empêche de frauder et corrige sa négligence. » (*WN, I.x.c.31*, trad p.152)

nettement inférieure à ce qui était prétendu, ou plus cher que chez un concurrent alors qu'il soutenait le contraire, afin de les persuader d'acheter son bien. Si les acheteurs s'en rendent compte, même *a posteriori*, il sera sanctionné par le marché en ce que ces acheteurs se dirigeront vers un autre vendeur et sa réputation sera ternie<sup>123</sup>. Mais il n'y perd pas que l'approbation sociale, vitale à son activité économique. Pis, il sera tirailé par sa conscience en raison de la désapprobation du spectateur impartial. A la diminution de sa satisfaction « économique » consécutive à la perte des clients s'ajoute une peine « morale » liée à la désapprobation de soi. Smith semble soutenir que c'est la considération bien pensée du marchand pour son intérêt personnel qui le pousse, pour ne pas dire le contraint, à la probité <sup>124</sup> . Anxieux de « perdre son caractère » aux yeux des autres il tient « scrupuleusement à observer tout engagement » (*LJ(B)*,327,p.538). De surcroît, « lorsque une personne fait peut-être 20 contrats en une journée, la simple apparence d'une tricherie lui ferait perdre plus que ce qu'elle peut gagner en essayant d'imposer [ses termes] à ses voisins » (*ibid*). Dans ce contexte la fréquence des interactions et des échanges est cruciale. C'est elle qui pousse à respecter ou non ses engagements et à être honnête dans sa présentation du bien. Quand des individus se rencontrent peu fréquemment leurs réputations personnelles ne sont pas mises en question. En guise d'exemple, Smith choisit d'opposer la vie publique à la vie privée, le monde politique au monde économique<sup>125</sup>. Selon lui les politiciens sont « plutôt disposés à tromper parce qu'ils peuvent gagner plus par une élégante combine que ce qu'ils peuvent perdre par le mal qu'elle fait à leur caractère » (*LJ(B)*,327,p.539). Si bien qu'ils ne sont « pas les hommes les plus remarquables du monde en ce qui concerne la probité et la ponctualité » (*ibid*). Les ambassadeurs sont encore pires. La raison en est que les nations « ne traitent l'une avec l'autre pas plus de deux ou trois fois par siècle », donc ils « peuvent gagner plus par un acte de fraude qu'ils ne perdent en ayant un caractère mauvais » aux yeux des autres nations (*ibid*). Il suffirait que les états soient obligés de traiter les uns avec les autres « une fois ou deux par jour,

<sup>123</sup> « Se donner du souci ou comploter pour gagner ou épargner un shilling dégraderait le plus vulgaire commerçant dans l'opinion de son prochain. » (*TMS*,III.6.6, trad p.243)

<sup>124</sup> « Il n'y a pas de raison naturelle pour laquelle un anglais ou un écossais ne devrait pas être aussi ponctuel dans l'exécution de ses accords qu'un néerlandais. C'est bien plus le fait de l'intérêt personnel, ce principe général qui régule les actions de tout homme, et qui est aussi profondément ancré dans un anglais que dans un néerlandais. » (*LJ(B)*,327,p.538)

<sup>125</sup> « L'ambassadeur qui dupe le ministre d'une nation étrangère est admiré et applaudi. L'homme juste qui dédaigne d'arracher ou de concéder tel ou tel avantage, mais qui estimerait moins d'en concéder que d'en arracher ; cet homme qui, dans toutes les transactions privées, serait le plus aimé et le plus estimé, est regardé comme un fou et un idiot qui ne comprend rien à son affaire dans les transactions publiques. » (*TMS*,III.3.42, trad p.219)

comme le font les marchands » et alors les ambassadeurs seraient obligés d'adopter un comportement digne de confiance (*LJ(B)*,328,p.539). On retrouve l'idée des économistes contemporains, appuyée sur des expériences, selon laquelle la répétition et la fréquence des interactions est source d'effets de réputation<sup>126</sup>. C'est en étant soi-même digne de confiance, c'est-à-dire en communiquant librement nos sentiments et nos opinions réels, que les autres se comporteront envers nous en étant également dignes de confiance (*TMS*,*VII.iv.28*,trad pp 448-9). Smith en déduit logiquement qu'« un marchand *prudent* », dont « les transactions sont fréquentes », a « conscience de son intérêt réel » donc « il préférerait plutôt perdre ce à quoi il a droit que de donner un motif de suspicion » (*LJ(B)*,328,p.539). De manière générale, l'homme prudent est « toujours sincère et il éprouve de l'horreur à la seule idée de s'exposer à la disgrâce qui suit la découverte du mensonge » (*TMS*,*VI.i.8*, trad p.297). Il adopte des discours didactiques et non rhétoriques<sup>127</sup>. Comme le souligne Smith, certaines passions « sont contenues non pas tant par le sens de leur inconvenance que par des considérations de prudence quant aux conséquences mauvaises qui pourraient suivre leur satisfaction » (*TMS*,*VI.conclusion.3*, trad p.359). Ce raisonnement est en accord avec la définition de la prudence que nous avons étudiée lors du chapitre précédent. Celle-ci distinguait le calcul de l'intérêt à long terme, opéré par l'entendement, de la maîtrise de soi qui permet par une atténuation des passions que l'individu agisse conformément à cet intérêt éclairé. Dans le cas présent, le marchand prudent va restreindre l'intensité de sa passion pour la jouissance (le profit) présente afin d'agir de la manière la plus conforme à son intérêt de long terme. Il ne trompera pas ses clients car le gain qu'il pourrait en obtenir à court terme serait anéanti plus tard par la perte de sa réputation. Si bien que « toutes les choses de ce genre [les comportements malhonnêtes] sont aussi odieuses qu'elles sont rares » (*ibid*). Les marchands se doivent d'être considérés comme honnêtes par les consommateurs potentiels s'ils veulent être approuvés à long terme. Et Smith insiste sur le fait que le

---

<sup>126</sup> Le raisonnement smithien pourrait dès lors être transposé dans les termes de la théorie des jeux. L'argumentation sur le marchand renvoie aux modèles principal-agent de qualité ajustable des biens qui se représentent par des jeux de dilemme du prisonnier asymétriques. La répétition des jeux entraîne par des stratégies de dominance itérative l'adoption de la solution coopérative. Les ambassadeurs sont quant à eux dans une situation de dilemme du prisonnier symétrique. Parce qu'ils sont en one-shot game ils choisissent tous deux, rationnellement, de ne pas coopérer. Mais Smith soutient, à l'instar des théoriciens des jeux, que la répétition des interactions suffirait à les entraîner vers la solution coopérative (Axelrod, 1984).

<sup>127</sup> « L'homme prudent s'attache toujours sérieusement et honnêtement à comprendre ce qu'il dit comprendre, et non simplement à persuader les autres qu'il le comprend. » (*TMS*,*VI.i.7*, trad p.297)

meilleur moyen pour eux d'atteindre cet objectif, qui est avantageux aux deux parties, est de devenir réellement dignes de confiance<sup>128</sup>. En d'autres termes, pour avoir bonne réputation, but avoué de l'homme prudent (*TMS*, VI.i.7, trad p.297), rien de tel que d'agir en toutes circonstances pour la mériter. Terminons cette discussion du thème de la confiance chez Smith en soulignant que si les marchands seront généralement dignes de confiance, ce n'est pas seulement par considération avisée de leur intérêt personnel, au sens restreint où l'entendent généralement les économistes<sup>129</sup>. L'éthique smithienne permet aussi de penser qu'ils puissent manifester une disposition à être dignes de confiance<sup>130</sup> indépendante du résultat économique, par égard pour leur propre approbation, interne, du spectateur impartial, source d'un plaisir distinct et supérieur à celui de la seule approbation sociale. Car la vertu importe plus à l'homme sage que l'utilité qu'il peut en retirer.

### c) Echange et fairness

Nous aboutissons à l'idée que l'échange économique est fondé sur la « fairness » des agents. L'équité et l'impartialité des coéchangistes est la conséquence naturelle de la sociabilité de l'homme, de sa conscience individuelle<sup>131</sup>, du regard qu'il porte à son intérêt

---

<sup>128</sup> « Le succès ou l'échec de nos entreprises doivent dépendre considérablement de la bonne ou de la mauvaise opinion qu'on a communément de nous, et de la disposition générale à seconder ou à contrarier ceux avec qui nous vivons. Or, le meilleur, le plus sûr, le plus facile et le plus direct moyen d'obtenir des autres des jugements favorables et d'éviter leurs jugements défavorables, est sans aucun doute de devenir les objets convenables des premiers et non des seconds. « Désires-tu, demande Socrate, la réputation d'un bon musicien ? Le seul moyen sûr d'y parvenir est de devenir un bon musicien. Désirerais-tu de la même manière qu'on te croie capable de servir ton pays en tant que général ou chef d'Etat ? Là encore, le meilleur moyen d'y parvenir est d'acquérir l'art et l'expérience de la guerre et du gouvernement, et de devenir réellement propre à être un général ou un chef d'Etat. Et de la même manière, si tu veux être tenu pour sobre, tempérant, juste et équitable, le meilleur moyen d'obtenir cette réputation est de devenir sobre, tempérant, juste et équitable... (*TMS*, VII.ii.2.13, trad p.399).

<sup>129</sup> Nous nous opposons ici à l'interprétation de Sugden et Bruni (2000) que nous jugeons trop réductrice, bien qu'elle ait par ailleurs le mérite de confronter les thèses smithiennes aux théories modernes de la confiance en économie.

<sup>130</sup> Autrement dit, pour Smith la disposition à être digne de confiance n'est pas seulement, comme chez les tenants du modèle de l'*homo economicus*, le résultat d'un calcul par les individus de leur intérêt de long terme. Elle peut relever également, à travers la lecture de la *TSM*, d'un véritable souci éthique d'approbation de la conscience. La vertu, cette convenance parfaite du comportement, importe plus que l'utilité que l'on retire de nos actions. En conclusion, l'analyse smithienne s'inscrit également dans la lignée des théories contemporaines de l'*homo reciprocans* (Bowles & Gintis, 2002).

<sup>131</sup> Ashraf, Camerer & Loewenstein (2005, p.6) défendent également l'idée que le spectateur impartial rend les agents économiques « fair » et montrent de manière très intéressante comment certains résultats de l'économie expérimentale confirment ce point de l'analyse smithienne.

personnel <sup>132</sup>et de son indépendance<sup>133</sup> dans les sociétés commerciales. La sincérité étant une des caractéristiques de l'homme prudent, peut-on en déduire que les agents économiques sont prudents (*TMS*, VI.i.8, trad p.297) ? Nous répondons par l'affirmative<sup>134</sup>. Animés par un amour de soi modéré, les agents économiques sont prudents donc dignes d'éloge (*TMS*, VII.ii.3.16, trad p.406). La prudence est approuvée par le spectateur impartial car elle exhibe un degré élevé de maîtrise de soi, principale vertu smithienne (*TMS*, VI.i.11, trad p.298). S'ils sont capables de modérer l'intensité de leur amour de soi jusqu'à un degré convenable auquel tout individu puisse s'identifier c'est grâce au pouvoir du spectateur impartial. De manière significative, c'est la quête de la richesse que Smith prend en exemple pour expliquer ce phénomène, et qu'il compare métaphoriquement à une compétition sportive, dans la lignée des stoïciens. Les hommes sur le marché ne sont pas des ennemis, ce sont des compétiteurs<sup>135</sup>.

---

<sup>132</sup> Nous avons volontairement placé les causes « morales » (estime des autres et approbation de soi) avant l'intérêt personnel car, comme le soulignent avec justesse Young (1997, p.65) et Werhane (1989, p.680) la confiance et la fairness ne sont pas le résultat direct de calculs intéressés. Si les individus sont « fair » c'est par nature, parce qu'ils respectent l'avis des autres et celui du spectateur impartial. Ainsi l'utilité d'une telle conduite est secondaire tout comme Smith considérerait que l'utilité est la conséquence de l'approbation et non sa cause, contrairement à Hume. Les agents économiques ont donc un intérêt « moral » à être « fair » avant d'y avoir un intérêt « économique ».

<sup>133</sup> « Rien ne tend plus que la dépendance à corrompre et à avilir l'esprit, et rien ne lui apporte plus d'idées généreuses et nobles de probité que la liberté et l'indépendance. Le commerce est ce qui permet le mieux prévenir cette coutume » (*LJ(A)*, vi.7, p.333). Voir aussi (*LJ(B)*, 205, p.486).

L'importance de l'indépendance sera soulignée au chapitre VI.

<sup>134</sup> Ce passage de la RN semble corroborer notre interprétation : « Quoique certains particuliers puissent parfois accroître énormément leur dépense sans que leur revenu se soit accru, on peut être sûr que jamais une classe ou un ordre d'hommes se conduira de la sorte, parce que, quoique les principes de prudence courante ne gouvernent pas toujours la conduite de chaque individu, ils influencent toujours celle de la majorité de chaque classe ou ordre » (*WN*, II.ii.36, trad p.335).

<sup>135</sup> « Quoique, selon le proverbe, chaque homme soit pour lui-même le monde entier, il n'est pour le reste du genre humain qu'une de ses parties les plus insignifiantes. Quoique son bonheur puisse être d'une plus grande importance pour lui que celui du monde entier, pour tout autre que lui ce bonheur n'a pas plus de conséquence que celui de quiconque. Quoiqu'il puisse être vrai que tout individu, en son cœur, se préfère naturellement à tout le genre humain, il n'ose pas cependant regarder les hommes en face et avouer qu'il agit selon ce principe. Il sent bien que dans cette préférence les autres ne peuvent jamais l'accompagner et que, pour autant qu'elle lui paraisse naturelle, elle doit toujours sembler excessive et extravagante aux autres. Quand il se regarde lui-même de ce point de vue d'où il a conscience qu'il sera observé par les autres, alors il voit qu'à leurs yeux il n'est qu'un parmi la multitude, sans raison d'être préféré. S'il veut agir de sorte que le spectateur impartial puisse entrer dans les principes de sa conduite, ce qu'il désire plus que toute autre chose, il doit, comme dans toutes les autres occasions, contenir l'arrogance de son amour de soi et l'abaisser jusqu'au point où les autres peuvent l'accompagner... Dans la course aux richesses, aux honneurs et aux faveurs, il peut courir aussi vite qu'il lui est possible, et tendre chaque muscle et chaque nerf pour dépasser tous ses concurrents. Mais s'il devait bousculer ou jeter à terre quelqu'un d'entre eux, l'indulgence des spectateurs prendrait immédiatement fin. C'est une violation du franc jeu qu'ils ne peuvent admettre. Pour eux, tel concurrent est en tous points aussi bon que tel autre ; ils n'entrent pas dans cet amour de soi par quoi l'agent se préfère tant à autrui, et ils ne peuvent partager le motif pour quoi il lui nuit. Par conséquent, ils sympathisent aisément avec le ressentiment naturel de celui qui est lésé, et l'agresseur devient l'objet de leur haine et de leur indignation. Ce dernier y est sensible, et il sent que ces sentiments sont prêts à éclater de

Grâce au spectateur impartial les agents économiques tempèrent l'arrogance naturelle de leur amour de soi. Tels des compétiteurs sportifs ils sont prudents et justes car ils agissent toujours de manière « fair play » envers leurs concurrents en respectant scrupuleusement les règles du jeu, à savoir les règles de justice. Ils satisfont leur intérêt personnel en respectant toujours celui des autres, ce qui fait d'eux des hommes vertueux, et non égoïstes. C'est pourquoi le commerce entre les hommes, comme entre les nations, doit être mutuellement bénéfique :

« Un commerce *libre* effectué en des termes *équitables* doit apparaître comme étant avantageux pour les deux parties. Nous voyons qu'il doit en être ainsi entre les individus, à moins que l'un d'entre eux ne soit un idiot et fasse une transaction manifestement ruineuse ; mais entre *hommes prudents* il doit toujours être avantageux. Car la cause première de l'échange doit être que vous avez besoin de mes biens plus que je n'en ai besoin moi-même, et que j'ai besoin des vôtres plus que vous n'en avez besoin vous-mêmes ; et si la transaction est gérée avec une *prudence* ordinaire il doit être profitable aux deux. Il en est de même eu égard aux nations<sup>136</sup>. » (*LJ(A)*,vi.160, p.390)

Ce passage établit le caractère vertueux des hommes qui commercent. La prudence est explicitement mentionnée et la justice suggérée avec la notion d'équité. La vertu individuelle est définie comme la condition sine qua non du caractère mutuellement bénéfique de l'échange, donc de sa raison d'être. Les hommes, contrairement aux animaux, font des échanges « équitable[s] et volontaire[s] » (*WN*,I.ii.2, trad p.15). Ce raisonnement aboutit à la conclusion qu'il n'y a pas ici d'*Adam Smith Problem*. L'homme éthique de la *TSM* et l'homme économique de la *RN* ne font qu'un. Le comportement économique est profondément ancré dans la nature sociale et morale de l'homme et encourage la culture de vertus cardinales telles que la prudence et la justice. Ainsi, les hommes sont généralement portés par le désir rhétorique de persuader. Mais la volonté didactique de

---

toutes parts à son encontre. » (*TMS*,II.ii.2.2, trad pp.136-7)

<sup>136</sup> Ce qu'il confirme quelques lignes plus loin : « Tout commerce [de la Grande Bretagne] avec la France est maintenant d'une certaine manière prohibé ; les nations sont privées du bénéfice des échanges mutuels qui pourraient être faits entre eux. Les deux sont de ce fait appauvris...Car dans tout commerce qui est équitablement poursuivi les deux parties doivent augmenter leurs fortunes...(*LJ(A)*,vi.165, p.392)

convaincre est suffisamment forte pour les ramener constamment vers le chemin de la vertu, tout comme les prix de marché dévient des prix naturels mais tendent vers eux.

### III : Sympathie et Echange

#### III.I : Le commerce de la sympathie

##### a) Le modèle général d'échange sympathique

Nous poursuivons notre interprétation éthique et morale de l'échange en étudiant le rôle de la sympathie dans les processus transactionnels. En y ajoutant la dimension langagière soulignée dès le début de ce chapitre nous en arrivons aux caractéristiques suivantes de l'échange dans une perspective smithienne. Tout d'abord l'échange est un *processus* d'ajustement mutuel : le temps compte car nous sommes dans une approche dynamique. Plus précisément il s'agit d'un processus de *communication* : le débat est essentiel et doit s'appuyer sur un langage commun. En outre c'est un processus de *marchandage*. Chaque personne est animée par le désir de persuader et pour ce faire elle utilise son habileté rhétorique pour atteindre ses fins en se mettant à la place des autres, afin d'anticiper leurs désirs, et en jouant avec leurs passions. Enfin, l'échange se révèle être fondamentalement un processus *social et humain*. L'homme est un être de passions qui souhaite par-dessus tout obtenir l'approbation de ses semblables. La persuasion est la fin de cette communication. Or nous avons besoin de la faculté de sympathie si nous voulons réussir à communiquer nos sentiments comme nos opinions. Le *commerce de la sympathie* imprègne les relations économiques d'échange.

Pour le démontrer, revenons à notre point de départ : l'idée que les rapports d'échange sont des rapports de persuasion parce que les individus qui y participent sont des rhétoriciens. Nous savons par ailleurs que la rhétorique est une forme de discours. En conséquence l'échange implique un processus de discussion. Or, selon Smith, la discussion est le lieu par excellence de la pratique de la sympathie. Car « si vous n'avez aucune

affinité avec la douleur des infortunes qui m'accablent, ou si votre douleur n'a pas de proportion avec la peine qui m'afflige, si vous n'avez aucune indignation pour le préjudice dont j'ai souffert...alors nous ne pouvons pas converser plus longtemps sur ces matières » (*TMS, I.i.4.5*, trad pp.44-5)<sup>137</sup>. Tout au long de la *TSM* la discussion apparaît comme le pilier de la vie sociale. Smith explique clairement que nous approuvons les sentiments des autres de la même façon que nous approuvons leurs opinions<sup>138</sup> : par le changement imaginaire de position que permet la faculté de sympathie. De sorte que « le grand plaisir de la conversation et de la société naît d'une certaine correspondance de sentiment et d'opinion, d'une certaine harmonie entre les esprits qui, comme autant d'instruments de musique, s'accordent et partagent tous le même rythme (*TMS, VII.iv.28*, trad p.448). Dès lors nous jugeons de la convenance ou de l'inconvenance des sentiments et des opinions des autres en estimant leur harmonie ou leur dissonance vis-à-vis des nôtres. Les passions sont jugées comme « appropriées à leur objet », ou convenables, si les passions sympathiques du spectateur sont en accord avec les passions originelles de l'acteur. L'accord ici renvoie à une certaine forme d'égalité ou de proportion des intensités passionnelles. De la même manière, j'approuve vos opinions si je sympathise avec elles, c'est-à-dire si je les fais miennes parce que vos arguments m'ont convaincu<sup>139</sup>. La nature

---

<sup>137</sup> Notons que Smith distingue le jugement intellectuel du jugement moral de la manière suivante. Le premier concerne les discussions portant sur des objets « sans aucune relation particulière avec nous-mêmes ou avec la personne dont nous jugeons les sentiments ». Il s'ensuit que sur « tous les sujets généraux de la science et du goût » il n'y a pas d'occasion pour la sympathie parce que « nous les observons tous deux du même point de vue » (*TMS, I.i.2*, trad p.43). Ils devraient être pour nous « des objets très indifférents ». Si bien que nos opinions peuvent diverger sans que nos sentiments ne soient profondément dissemblables et que la conversation ne soit interrompue (*TMS, I.i.5*, trad p.44). Mais lorsque les objets dont nous discutons « nous affectent d'une manière particulière, nous même ou la personne dont nous jugeons les sentiments, il est à la fois plus difficile et bien plus important de préserver l'harmonie et la correspondance de nos sentiments » (ibid). La conversation cessera si nous n'accordons pas nos sentiments car « nous devenons l'un pour l'autre intolérables » et « je ne peux supporter votre compagnie, et vous la mienne » (*TMS, I.i.5*, trad p.45).

Nous pensons que la discussion établie entre deux échangistes relève du second cas car elle porte sur des objets auxquels les individus sont intéressés au plus haut point. Celui qui a acquis une propriété privée a travaillé préalablement, il a donc subi une peine, une perte de temps et de liberté. Il ne peut pas juger de la valeur de son bien comme il jugerait d'un tableau dont il n'est pas le créateur, de manière désintéressée et impartiale. Mais la rencontre avec l'autre et le processus d'échange vont l'amener vers une position impartiale.

<sup>138</sup> Dans le cas où, comme nous le précisons dans la note précédente, l'opinion porte sur des objets auxquels nous sommes particulièrement intéressés.

<sup>139</sup> « Approuver les opinions d'autrui c'est les adopter, et les adopter c'est les approuver. Si les arguments qui vous convainquent me convainquent également, je dois nécessairement approuver votre conviction ; et s'ils n'y parviennent pas, je dois nécessairement la désapprouver. Je ne peux pas concevoir que je puisse faire l'un sans l'autre. Donc chacun reconnaît qu'approuver ou désapprouver les opinions d'autrui ne signifie pas autre chose qu'observer leur accord ou leur désaccord avec les siennes. Or, il en est de même en ce qui concerne notre approbation ou notre désapprobation pour les sentiments ou les passions



sociale de l'homme l'amène insensiblement à rechercher l'accord avec les autres, aussi bien de ses opinions que de ses passions, dans le but de jouir du plaisir de l'harmonie des esprits. Lorsque l'on échange des biens, la recherche d'un accord est une façon d'obtenir l'approbation de nos idées sur les biens (leurs caractéristiques, leurs coûts de production, leurs prix), mais aussi et surtout un moyen de tester notre pouvoir de persuasion. Dans cet ordre d'idées, il est possible d'imaginer un usage stratégique de la faculté de sympathie dans l'échange<sup>140</sup>. Comme le rhétoricien des *LRBL* face à son public, l'échangiste de la *RN* joue avec les sentiments et les passions de son coéchangiste afin de le persuader. Et la diffusion de ceux-ci n'est rendue possible que grâce à la sympathie. L'idée est de pouvoir trouver des informations sur la personne avec qui l'on échange. En se mettant par l'imagination à la place de l'autre, l'agent économique est susceptible de découvrir ses préférences ou au moins de s'en faire une certaine représentation. Smith précise bien que la sympathie au sens où il l'entend n'est pas un changement *égoïste* de position. Il ne s'agit pas de savoir ce que je ressentirais si j'étais à la place de l'autre, mais plutôt ce que je ressentirais si j'étais véritablement l'autre. En plus d'un transfert de *circonstances*, il y a un changement imaginaire de *personne* et de *caractère* (*TMS, I.i.2*, trad p.24). Parce qu'elle est une véritable identification avec les autres, la sympathie permet aux hommes d'effectuer des comparaisons interpersonnelles d'utilité. Plus un individu sera capable de comprendre le tempérament et le caractère de la personne face à lui dans l'échange, plus grandes seront ses chances de réaliser ses propres fins. Paradoxalement, dans les sociétés modernes, commerciales, c'est en plongeant en l'autre que l'on se réalise soi-même. Pour Smith, les interactions sociales, y compris de nature économique, forgent notre propre conscience. Tout comme la répétition des interactions sociales rend la sympathie plus aisée par une meilleure connaissance du caractère de l'individu, la multiplication des échanges

---

des autres. » (*TMS, I.i.3.2*, trad p.38)

<sup>140</sup> On trouvera cette idée également chez Dellemotte (2005). Notre interprétation complète celle de Danner (1976) qui a affirmé que la coordination réciproque et mutuelle nécessaire aux interactions économiques naît du phénomène de la sympathie. Cette interprétation suscite la désapprobation de Werhane (1989) car « Smith n'utilise pas le terme 'sympathie' dans la *RN*... et la sympathie n'est pas un principe de motivation ». La contribution de Brown (1994 b, pp. 73-4) à ce débat doit être mentionnée car elle répond indirectement aux objections de Werhane. Selon elle, sous l'influence de Turgot et de Cantillon Smith s'intéressait surtout au marché d'un point de vue macroéconomique, dans lequel l'offre et la demande agrégées sont les facteurs clés et les processus de marchandage, valables pour l'échange isolé, disparaissent. Smith n'aurait pas souhaité s'étendre sur ces processus de marchandage parce que leur influence sur le résultat final est supposée être inexistante. En effet, le prix de marché tend à égaler le prix naturel et à révéler les caractéristiques objectives des biens. Le langage apparaît alors comme un moyen d'échange transparent parce qu'il n'affecte pas les valeurs finales. Nous y reviendrons au chapitre VI. Ceci explique pourquoi le mot « sympathie » est absent de la *RN*.

avec la même personne ou avec le même groupe de personnes identifié par expérience, doit permettre d'atteindre plus facilement des accords par la suite.

## b) Sympathie et convergence sur les conditions de l'échange

Le lien entre sympathie et échange ne s'arrête pas au processus d'échange per se. La sympathie est également un *pré-requis* au bon déroulement de ce processus. Elle en est la condition de possibilité parce que pour débattre des biens, de leurs caractéristiques et de leurs prix, les individus en présence doivent partager un *langage commun*, c'est à dire un certain nombre de codes et de valeurs implicites au commerce économique. Ce langage commun permet une compréhension mutuelle qui est essentielle dans tout problème de coordination, qu'il soit de nature économique ou non. Si l'échange de biens oblige à un partage de valeurs et de connaissances communes, la question de leur formation doit être objet d'attention. Comme souvent, il nous faut retourner au cœur du système smithien, la *TSM*, pour en apercevoir l'origine. On y apprend l'importance séminale de la faculté de sympathie et de la conscience individuelle dans ce que l'on peut décrire comme un processus de genèse organique ou spontanée<sup>141</sup> des croyances, des codes et des coutumes morales de la société. La communication des passions et des opinions est au cœur du dispositif d'émergence des normes et des valeurs morales. Dans ce schéma la conscience de l'individu sert à internaliser les interactions sociales. Pour être plus précis, elle va mémoriser les épisodes d'approbation et de désapprobation des conduites que l'individu observe (*TMS*, III.4.8, trad p.226). Si l'on sympathise avec nos passions ou que l'on approuve nos opinions dans une situation donnée, ce qui nous donne du plaisir, nous aurons tendance à reproduire ce comportement et à réaffirmer nos idées ultérieurement dans ce que nous considérerons être des situations similaires. A l'inverse, l'absence d'approbation sociale, source de déplaisir, crée une désincitation à la reproduction de notre comportement. Transposé au marché, cela donne l'interprétation suivante. Supposons que je possède un bien que je souhaite céder et que mes opinions, c'est-à-dire mes arguments relatifs au bien ainsi que son prix n'ont pas convaincu nombre de

---

<sup>141</sup> Par « organique » ou « spontanée » nous entendons un processus qui est le fruit des interactions humaines mais non de leurs intentions, à la manière de Hayek. Pour plus d'informations sur cette idée voir Otteson (2002) et son prolongement au chapitre VII.

spectateurs-acheteurs<sup>142</sup>, je vais naturellement les corriger en diminuant le prix de vente afin d'obtenir leur approbation et donc de vendre. Ces éléments permettent de parler de mécanisme auto-renforcé, ou d'émergence naturelle, spontanée et organique des connaissances et des valeurs communes de la société<sup>143</sup>. Nous avions auparavant distingué les deux normes de jugement moral : celle de la société et celle du spectateur impartial. Nous sommes ici dans le monde du tribunal extérieur, des spectateurs réels<sup>144</sup>. Nous corrigeons naturellement nos opinions et l'intensité de nos sentiments pour obtenir le plaisir de l'accord avec nos semblables et pour éviter la peine d'être contredit ou incompris. Ce faisant nous construisons sans le vouloir des normes, des règles générales de moralité sur lesquelles la plupart d'entre nous vont modeler leur comportement en toutes circonstances.

Le commerce devient, dans les sociétés avancées que Smith décrit, un élément fondamental de la vie sociale. Les normes qui régissent les comportements dans la sphère économique, comme dans la société dans son ensemble, proviennent de l'internalisation des interactions sympathiques par les consciences individuelles. Le marché doit être vu selon nous comme l'agora des sociétés commerciales où les individus échangent des sentiments et des opinions sur les biens et débattent des prix et des quantités<sup>145</sup>.

### III.II : Marchandage, sympathie et intérêt

#### a) Le modèle d'échange bilatéral

Nous souhaiterions montrer à quel point l'échange de biens et l'échange de passions sont similaires en définissant les caractéristiques d'un échange bilatéral<sup>146</sup> à partir

---

<sup>142</sup> Situation que Smith décrit au chapitre VII du livre I de la *RN* comme une offre supérieure à la demande au prix naturel.

<sup>143</sup> La formation des valeurs économiques, les prix, et morales, les normes de comportement, semble être fondée sur un processus évolutionniste similaire d'essais et d'erreurs. Le désir naturel d'approbation sociale suffit à faire tendre le mécanisme du marché vers un équilibre.

<sup>144</sup> L'homme qui agit selon le spectateur impartial, qui s'identifie à lui, ne suit pas de règles extérieures à sa propre volonté. Lui seul ne suit que des règles qu'il s'est forgé lui-même. Nous étudierons l'autonomie et la liberté de l'homme sage et vertueux au prochain chapitre.

<sup>145</sup> Griswold (1999, p.297) soutient à juste titre que pour Smith « la vie dans une société de marché est un exercice incessant de rhétorique ».

<sup>146</sup> Dans la *Recherche sur la Nature de la Société* de Mandeville on trouve une superbe description de marchandage qui exemplifie nombre de points que nous avons déterminés à partir des différents textes

du modèle de la sympathie réciproque des premières pages de la *TSM*. Celui-ci permet de comprendre les deux fonctions principales de la faculté de sympathie : la communication et le partage de toutes les passions, et la régulation de leur intensité. Voici comment le modèle se présente. Lorsque deux individus essaient d'échanger des affections ou des sentiments moraux sont présents un agent, qui ressent la passion originelle, et un spectateur, qui essaie de sympathiser avec lui et qui ressent une passion sympathique. Il est d'une importance capitale dans ce contexte que l'intensité de la passion originelle est nécessairement supérieure à celle de la passion sympathique, qui n'en est qu'une « copie » construite à partir de nos propres sens (*TMS, I.i.2*, trad p.24)<sup>147</sup>. Ce déséquilibre originel provient de l'imperfection du mécanisme de la sympathie qui n'est, ne l'oublions pas, qu'un changement *imaginaire* de positions. Il est presque impossible au spectateur d'entrer pleinement dans le caractère de l'agent ou de connaître avec exactitude les objets ou les causes de ses passions, tout comme l'acheteur ne peut connaître avec précision les causes du prix proposé par le vendeur, c'est-à-dire son coût de production<sup>148</sup>. Cependant, nonobstant que le spectateur ne puisse jamais ressentir avec la même intensité la passion

---

de Smith. Il s'agit de l'échange entre un marchand de soieries et sa cliente. Le but du marchand nous dit il est de réaliser « les profits ordinaires de son commerce » (1723, trad p.48), c'est-à-dire de vendre à ce que Smith appellerait le prix naturel. La cliente de son côté souhaite « acheter meilleur marché de cinq ou six sous l'aune que le prix de vente ordinaire » (ibid). Mandeville décrit ensuite le langage de l'échange fait d'amabilité, de politesse et d'hypocrisie («avec un immense respect...il la prie de lui faire connaître de quels ordres il peut honorer...quelques peines qu'elle lui donne, elle est assurée de n'entendre que les propose les plus obligeants»), un « langage de cour » et de séduction qui s'appuie sur des règles morales. Puis il s'attarde sur les règles de persuasion du vendeur, les « recettes du métier », découvertes par le marchand grâce à sa mémorisation des expériences passées : une « patience consommée », une absence de contradiction des dires de sa cliente (« quoi qu'elle dise et quoi qu'elle refuse, jamais elle ne sera directement contredite » (ibid, p49). Son arme maitresse c'est qu'il a appris « à force de préceptes, d'exemples et de soins » à « se glisser sans être remarqué dans les recoins les plus profonds de l'âme, à sonder l'esprit de ses clients et à découvrir leurs faiblesses à leur insu » (ibid, p.50). De cela il a pu tirer « cinquante autres stratagèmes pour amener sa cliente à faire un cas excessif de son propre jugement et de la marchandise qu'elle désire acheter » (ibid). Son plus grand avantage néanmoins, poursuit Mandeville, c'est la connaissance « à un liard près » du prix, « qu'elle ignore totalement » (ibid). Il peut donc la « tromper » sur ce point et « lui faire croire les choses les plus incroyables concernant sa faiblesse à lui et son habileté supérieure à elle » (ibid, p.51). Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser, au final le résultat c'est que même si « elle a acheté cette soie exactement au même prix que n'importe qui » la cliente a tout de même « la satisfaction d'avoir épargné neuf sous par aune », et que « souvent elle donne six sous de plus qu'il n'en aurait accepté plutôt que de ne pas la vendre » (ibid). Autrement dit, l'échange a été conclu au prix ordinaire (naturel) et l'acheteuse a payé neuf sous de moins que son prix de réserve. Le vendeur quant à lui obtient six sous de plus que sa concession limite. C'est donc que l'acheteuse s'accapare au final la plus grande part du surplus.

<sup>147</sup> « Chaque homme sent ses propres plaisirs et ses propres douleurs plus sensiblement que ceux des autres gens. Les premiers sont des sensations originelles, les seconds les images réfléchies ou sympathiques de ces sensations : on peut dire des premiers qu'ils sont la substance, et des seconds, l'ombre » (*TMS, VI.ii.1.1*, trad p.305).

<sup>148</sup> Ce sont à la fois les dimensions temporelles (le changement imaginaire de situation du spectateur est momentané alors que la passion originelle est à son intensité maximum au départ) et spatiales (la distance) qui expliquent l'écart initial.

de l'agent, une « harmonie », une « concorde », un équilibre, peuvent tout de même être atteints, procurant aux deux individus le plaisir de la sympathie réciproque, plaisir premier de vie sociale. Grâce à sa maîtrise de soi et ce que nous qualifierons d'*effort d'impartialité dépréciative*, l'agent va diminuer autant que faire se peut l'intensité de sa passion afin de permettre au spectateur de sympathiser avec lui. Tandis que de son côté le spectateur ne reste pas inactif. Lui-même va tenter de modifier l'intensité de sa passion, cette fois pour essayer de l'augmenter en faisant appel à sa sensibilité et son humanité afin de résorber l'écart initial, en essayant d'entrer dans le caractère de l'individu et de prendre connaissance de toutes les circonstances qui auraient pu conduire à cette passion<sup>149</sup> à travers ce que nous nommerons un *effort d'impartialité appréciative*. Comme le souligne Smith ce n'est pas la vue de la passion, ou le prix en tant que tel, mais celle de la situation qui l'excite, c'est-à-dire les conditions de production, qui amène à la sympathie (*TMS, I.i.1.10*, trad p.28). Celle-ci sera nécessairement imparfaite tant que nous ne connaissons pas les causes de la passion. Ce double mouvement contraire amène à une convergence. Leurs comportements réciproques vont tendre à l'obtention d'un point d'équilibre des intensités passionnelles, que Smith nomme « point de convenance » (*TMS, I.ii.intro.2*, trad p.56 ; *VI.iii.14*, trad p.336), juste milieu entre l'expression trop forte de l'agent et celle trop faible du spectateur<sup>150</sup>. En effet, chacun désire ardemment et « passionnément une sympathie plus complète » parce que « rien ne nous plaît tant que d'observer chez d'autres hommes une affinité avec toutes les émotions de notre âme et rien ne nous choque plus que l'apparence du contraire » (*TMS, I.i.4.7*, trad p.45 ; *I.ii.1*, trad p.32). Le point de convenance est caractéristique d'une sympathie réciproque et procure un plaisir à l'agent aussi bien qu'au spectateur parce que tous deux contemplent l'harmonie de leurs esprits. On retrouve au sein de la vie sociale le plaisir esthétique de l'ordre et de l'harmonie que Smith soulignait concernant la vie intellectuelle du philosophe dans l'*HA*. Dans la représentation de la *TSM* la convergence des sentiments moraux est fondée non pas sur le *plaisir* de la sympathie réciproque, qui est une

<sup>149</sup> Les éditeurs et traducteurs français de la *TSM* notent avec justesse que le point de convenance est d'abord défini au début de l'ouvrage (*TMS, I.ii.introduction.1-2*, trad pp.55-6) du point de vue du spectateur qui doit augmenter plus ou moins l'intensité de sa passion suivant le type de passion, sociale, asociale, ou égoïste, puis, bien plus tard, dans les développements sur la maîtrise de soi à partir du point de vue de l'acteur qui doit la diminuer plus ou moins (*TMS, VI.iii.14*, trad pp.336-7).

<sup>150</sup> « La convenance de chaque passion excitée par des objets qui ont une relation particulière avec nous-mêmes, le niveau de la passion jusqu'où le spectateur peut nous accompagner, doit de toute évidence consister en une certaine médiocrité. Le spectateur ne peut entrer dans la passion si elle est trop forte ou trop faible » (*TMS, I.ii.intro.1*, trad p.55).

conséquence de l'accord et non sa cause<sup>151</sup>, mais sur le désir quasi insatiable des hommes d'être approuvés par leurs semblables. Le plaisir de leur approbation et le malaise que nous éprouvons dans le cas contraire ont été implantés en nous par la Nature pour que nous recherchions l'accord et évitions le désaccord (*TMS*, III.2.6-7, trad p.179). En résumé, la représentation donnée par Smith de l'échange moral (de passions) est la suivante. Les passions vont être nécessairement échangées à une intensité comprise entre celle, maximale, de la passion originelle de l'agent et celle, minimale, de la passion sympathique du spectateur, qui représentent les limites d'un ensemble de négociation des sentiments moraux.

Il y a là, à n'en point douter, un parallèle frappant avec l'échange d'un bien entre deux individus. D'une part notre agent serait un vendeur désireux de vendre au prix le plus élevé possible. D'autre part le spectateur serait un acheteur désireux d'acheter le moins cher possible. Une fois encore une convergence du processus d'échange vers une valeur commune peut être atteinte car au désir d'approbation répond le désir de persuasion. Pareillement le plaisir de la sympathie réciproque s'exprime sous la forme du plaisir de la persuasion et l'absence d'approbation comme l'absence de persuasion sont sources de peine<sup>152</sup>. Rappelons que le désir d'être cru est un désir d'approbation sociale, et qu'approuver les opinions ou les sentiments de quelqu'un ne signifie rien d'autre que de sympathiser avec eux. Etant par nature des êtres sociaux, l'acheteur et le vendeur vont naturellement rechercher l'accord pour pouvoir échanger à un prix que nous qualifierons, en référence au processus moral susmentionné, de « prix de convenance ». C'est lorsque les causes du désir, soit la capacité à satisfaire un besoin pour l'acheteur, et le coût de production pour le vendeur seront jugées convenables et appropriées à leur objet, le prix proposé, qu'un accord sera trouvé entre les deux individus. Dans le but de parvenir à une évaluation sur laquelle tous deux puissent s'accorder, chacun va devoir aller au-delà de sa position initiale, partielle et égoïste. Comme l'a justement indiqué Kennedy « les individus qui participent à un marchandage doivent être centrés sur les autres, pas sur eux-mêmes » (2008). Ils se doivent de satisfaire l'amour de soi de leur coéchangiste s'ils veulent être

---

<sup>151</sup> Smith critique ici les théories utilitaristes, et en particulier son ami Hume pour faire de l'utilité la cause de l'approbation morale, et non sa conséquence (*TMS*, I.i.4.4, trad p.44). C'est la convenance et non l'utilité qui fonde, pour lui, l'approbation. Pour des compléments à ce sujet voir Pradeau (2000).

<sup>152</sup> En théorie des jeux non coopératifs l'absence d'accord, appelée point de conflit, est généralement associée à une utilité nulle. Il semblerait que pour Smith elle entraînerait plutôt une utilité négative, en raison de la peine associée à la désapprobation de l'autre. Ceci rend l'accord plus souhaitable encore (*LJ(A)*, vi.57, p.352).

assurés de pouvoir satisfaire le leur, comme le soutient Smith. Dans l'optique de réaliser un échange qui leur soit mutuellement avantageux, force est de constater qu'ils sont dans l'obligation de contenir, de modérer leur amour de soi et de tendre vers une position d'impartialité. Les concessions de l'acheteur-spectateur seront des augmentations du prix proposé, soit un effort d'impartialité appréciative. Les concessions de l'agent-vendeur prendront la forme de diminutions du prix proposé, soit un effort d'impartialité dépréciative. Une fois de plus le marché s'apparente à un lieu public où nous sommes éduqués à la maîtrise de soi et à l'impartialité. Ceci est d'autant plus vrai que les échangistes sont anonymes, et inconnus les uns pour les autres, comme le souligne à juste titre Paganelli (2010).

## b) Marchandage, prix de convenance et prix juste

Le processus amenant au prix de convenance sera le suivant. Notre marché est composé d'un acheteur-spectateur et d'un acteur-vendeur. Si nos deux individus décident d'échanger c'est incontestablement parce qu'ils améliorent leur bien-être<sup>153</sup>. Mais comment vont se répartir les gains de l'échange ? Cette situation d'échange bilatéral est typiquement indéterminée *a priori*. Le résultat final va dépendre prioritairement du rapport de force des habiletés rhétoriques, c'est-à-dire de la confrontation des pouvoirs de communication et de négociation. Par analogie avec le modèle d'échange moral, il est possible de définir un ensemble de négociation. En effet, la gamme de prix possibles est définie par une concession limite haute équivalente à la passion originelle, ou le prix le plus élevé que l'acheteur consentirait à payer, que Smith qualifie dans la *RN* de prix de monopole<sup>154</sup>, supérieur au prix naturel, et par une limite basse analogue à la passion sympathique, correspondant au prix le plus faible auquel le vendeur accepte de céder son bien, ou celui pour lequel il ne fait aucun profit, donc inférieur au prix naturel. Soit les deux prix de réservation. Tous les prix à l'intérieur de cette gamme de prix, les prix de convenance, peuvent être acceptés par les deux individus parce qu'ils augmentent le bien être de

---

<sup>153</sup> « La véritable intention du commerce est d'échanger vos propres marchandises pour d'autres dont vous pensez qu'elles vous seront plus utiles. Quand deux hommes échangent c'est indubitablement à l'avantage des deux. L'un a peut-être plus d'une certaine marchandise qu'il n'en a besoin, il échange donc une certaine quantité de celle-ci avec l'autre, pour une autre marchandise qui lui sera plus utile. L'autre homme s'accorde à échanger à partir des mêmes principes, et de cette manière le commerce mutuel est avantageux aux deux. » (*LJ(B)*, 262, p.511)

<sup>154</sup> (*WN*, I.vii.27, trad p.71).

chacun. Ils permettent en outre la définition d'un ensemble de négociation et constituent des situations paréto-améliorantes. De la même manière que l'agent et le spectateur sont amenés à échanger leur passion à une intensité comprise entre la passion originelle et la passion sympathique, le vendeur et l'acheteur vont échanger leur bien à un niveau de prix compris entre les deux prix de réservation. La sympathie joue ici un double rôle stratégique. D'une part, l'acheteur va tenter de se mettre par l'imagination à la place du vendeur afin de découvrir le prix minimum auquel il puisse vendre le bien. De même le vendeur va évaluer l'étendue du besoin et le pouvoir d'achat de son acheteur pour se représenter quel serait le prix maximum qu'il serait prêt à payer pour acquérir son bien. D'autre part, la sympathie peut aussi être utilisée lors du processus de marchandage afin de jouer avec les passions des autres et de s'octroyer un accord plus avantageux. Au final si le prix sur lequel ils se mettent d'accord est plus proche de la limite inférieure que de la limite supérieure cela signifie que, toutes choses égales par ailleurs, le pouvoir de persuasion de l'acheteur est supérieur à celui du vendeur. Autrement dit, il s'accapare une part plus importante du surplus.

Ces considérations relatives au partage du surplus permettent d'entrevoir ce que pourrait être un prix « juste » ou éthique, distinct des prix de convenance morale. Nous soutenons qu'un résultat idéal et *juste* du processus de marchandage correspondrait à une égalité des gains entre les deux agents<sup>155</sup>, c'est-à-dire lorsque ils obtiennent chacun la moitié du surplus global de l'échange. Ce prix se situe parfaitement au milieu de l'échelle de prix de convenance. Il est donc la moyenne des prix de réservation et peut être considéré comme juste dans le sens où il demande de chacun des agents un effort égal d'*impartialité* (appréciative et dépréciative). C'est-à-dire que tous deux s'écartent autant de leurs valeurs de référence, le prix de réserve de l'autre, que l'on peut considérer comme les positions « égoïstes » puisque l'intégralité du surplus va à l'un des deux. En ce sens le prix juste est impartial vis-à-vis des acteurs du marché.

Quelles hypothèses faut-il poser pour que nos deux agents échangent nécessairement au prix juste ? La première serait que les deux individus aient des pouvoirs de persuasion équivalents. Sinon l'un d'eux utiliserait sa supériorité pour obtenir une part plus importante du surplus. Ce faisant il s'approcherait de sa propre situation

---

<sup>155</sup> Notons que Turgot, que Smith avait rencontré lors de son voyage en France, définit dans *Valeurs et Monnaies* un prix juste pour l'échange bilatéral comme celui qui assure une égalité des gains des deux individus. Ce prix, la valeur appréciative, constitue la moyenne des valeurs estimatives (1769, trad p.290). Pour plus d'informations sur la conception du juste prix de Turgot voir Hervier (1997).



maximale qui, s'il est le vendeur, correspond à la limite supérieure de la gamme de prix. En outre nos deux individus ne se contenteront d'un partage égal du surplus que s'ils connaissent avec exactitude le prix de réserve de l'autre. L'information sur les deux limites de l'éventail des prix de convenance, notre ensemble de négociation, doit être connue des deux. La troisième hypothèse à laquelle nous pensons, plus spécifique à l'analyse de Smith, est qu'il y ait une symétrie des positions ou des statuts sociaux. Quiconque vit une relation de subordination ne peut obtenir d'échange juste car il n'arrivera pas à imposer sa volonté et à négocier comme il se doit. Enfin, il faudrait que nos deux agents soient rationnels, c'est-à-dire ici maximisent leur intérêt personnel afin qu'ils profitent de toute possibilité de gain. Ces quatre hypothèses convergent vers une *symétrie parfaite des agents*<sup>156</sup>, c'est-à-dire une égalité des conditions (information, pouvoir de persuasion, rationalité) et des positions des échangistes (absence de relation hiérarchique). Pour reprendre notre analogie, le prix de convenance est un prix rhétorique, d'approbation sociale, ou l'équivalent du prix de marché. Le prix juste est un prix didactique, approuvé par le spectateur impartial<sup>157</sup> car digne d'approbation : il est l'équivalent du prix naturel. Pour conclure sur ce point, l'accomplissement de l'échange est source d'un *plaisir social*, distinct de celui (individuel) émanant de l'obtention d'un bien que l'on désirait. Ce plaisir équivaut au plaisir de persuader et d'être approuvé par quelqu'un d'autre dans notre évaluation du bien. L'échange de biens apparaît comme analogue à l'échange de sentiments et de passions. Un *équilibre* de l'intensité des désirs ou des passions est atteint grâce à un processus dynamique qui restaure au final l'ordre et la tranquillité de l'esprit des deux agents économiques, satisfaits de pouvoir assouvir leur désir *et* de contempler l'harmonie de leurs esprits dans leurs évaluations sur les biens. Le plaisir « économique » et individuel se double d'un plaisir « moral » ou social. Comme l'a écrit Griswold, le processus d'échange « n'est pas simplement analogue au processus de sympathie décrit dans la *TSM* : il est construit à partir de celui-ci. » (1999, pp.297-8).

---

<sup>156</sup> Ceci rapproche une nouvelle fois notre analyse smithienne de celle de Turgot. En effet Defalvard (1998, p.1589) montre que l'égalité des gains à laquelle doit aboutir l'échange bilatéral pour Turgot est la conséquence de la libre mécanique des désirs individuels sous l'hypothèse de symétrie des agents. Plus proche de nous, elle le rapproche du modèle de Nash (1950), premier à donner une solution au problème du marchandage (à partir de la théorie des jeux) et qui aboutit à un partage égal des gains en raison de la symétrie des agents.

<sup>157</sup> L'hypothèse de symétrie des agents nécessaire à l'obtention d'un prix juste permet l'interprétation suivante. Pour un spectateur impartial, donc bien informé, si les deux individus ont les mêmes caractéristiques (des habiletés rhétoriques équivalentes) ils méritent chacun une part égale des gains à l'échange.

### c) Sympathie, échange et anonymat

Néanmoins, le lien entre sympathie et échange est plus complexe qu'il n'y paraît au premier regard. En effet, la capacité à sympathiser est fonction de la proximité sociale. Il est d'autant plus aisé de sympathiser que nous connaissons bien la personne dont nous observons le comportement puisqu'il s'agit de s'identifier à elle en essayant d'épouser son caractère. Or, cerner le caractère d'une personne s'apprend par la répétition des interactions sociales. Il en résulte que nous sympathisons plus facilement avec ceux que nous fréquentons souvent. Il est donc plus difficile de sympathiser avec des personnes que nous ne connaissons pas (*TMS, I.i.3.4*, trad p.39). Avec ces éléments à l'esprit, il devient hautement intéressant de relire le fameux passage de la *RN* sur le boucher, le boulanger et le brasseur<sup>158</sup> :

« L'homme a presque constamment besoin du secours de ses frères, et il est vain pour lui de ne l'attendre *que* de leur bienveillance. Il aura plus de chances de l'emporter s'il peut intéresser leur *amour de soi* en sa faveur, et leur montrer qu'il est de leur avantage de faire pour lui ce qu'il exige d'eux...Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur, ou du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais du souci qu'ils ont de leur propre intérêt. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur *amour de soi*, et nous ne leur parlons jamais de nos propres besoins, mais de *leurs* avantages. » (*WN, I.ii.2*, trad p.16 corrigée)

Ces lignes sont parmi les plus lues et commentées de la *RN*, avec sans doute celles où apparaît la métaphore de la Main Invisible. Il n'empêche qu'elles sont aussi sources d'interprétations multiples et de mécompréhensions. Pour les comprendre

---

<sup>158</sup> Il semble bien que Smith se soit inspiré de Mandeville pour rédiger ces lignes, comme en témoigne ce passage de la 2<sup>e</sup> partie de la *Fable des Abeilles* : Cléomène : « comme celle-ci [la société civile] est entièrement construite sur la variété de nos désirs, aussi toute la superstructure est faite des services réciproques que les hommes se rendent les uns aux autres. Comment faire accomplir ces services par d'autres quand on en a besoin, c'est le grand et presque constant souci qui occupe la vie de tout individu. Espérer que les autres vont nous servir pour rien ne serait pas raisonnable ; aussi tout le commerce que les hommes ont ensemble est nécessairement un troc constant d'une chose contre une autre. Le vendeur, qui transfère la propriété d'une chose, a son propre intérêt à cœur tout autant que l'acheteur qui acquiert ce bien ; et si vous aimez quelque chose, son propriétaire, quelques réserves ou provisions qu'il en ait, ou si fort que vous en ayez besoin, ne s'en séparera qu'en échange de quelque chose qu'il aime mieux que l'objet que vous désirez. » (1729, 6<sup>e</sup> *dialogue*, trad p.285)

convenablement reprenons le cheminement de la pensée de Smith. La société commerciale est définie comme étant une société dans laquelle tout homme est un marchand. Cela signifie qu'il ne vit qu'en échangeant le surplus du produit de son travail contre celui d'autres hommes. Les progrès de la division du travail font que l'homme ne produit plus de quoi satisfaire directement ses besoins. Est ainsi crée un système d'interdépendance universelle. Les hommes sont entièrement dépendants des autres pour la satisfaction de leurs besoins. Dans ce contexte, quels moyens vont-ils utiliser pour obtenir des autres ce qu'ils désirent ? La réponse de Smith est que l'homme doit s'appuyer « sur l'amour de soi de ses semblables, en mettant devant eux une tentation suffisante pour obtenir ce qu'il veut » (*LJ(B)*,220,p.493). Qu'il affirme que les individus dans leurs interactions économiques ont prioritairement à l'esprit leur propre avantage ne surprend guère les économistes qui ont malheureusement eu tôt fait de voir en lui le père spirituel de l'axiome d'intérêt personnel et donc de la science économique elle-même<sup>159</sup>. Pourquoi après tout ne seraient-ils pas bienveillants plutôt qu'intéressés? Un argument désormais classique est de dire que les individus sur le marché ne peuvent être bienveillants parce qu'ils sont face à des inconnus (Becker, 1981). Cette impersonnalité supposée du marché est vue comme étant une barrière empêchant aux mécanismes du spectateur de jouer leur rôle en ces lieux<sup>160</sup>. L'anonymat présumé des coéchangistes est synonyme d'absence de proximité sociale. Cela remettrait en cause l'importance de la sympathie mais aussi de la bienveillance dans l'échange de biens, puisque la bienveillance naît d'une sympathie répétée (*TMS*, VI.ii.1.4, trad p.306)<sup>161</sup>. Plus nous connaissons les gens, plus nous sympathisons avec eux et plus nous avons tendance à être bienveillants envers eux. Il n'est alors pas déraisonnable d'imaginer que la bienveillance puisse apparaître dans les relations économiques par la répétition des interactions au fur et à mesure que les individus apprennent à se connaître de mieux en mieux. En outre, soulignons que l'effectivité de la sympathie est peut-être plus liée à la distance physique qu'à la distance

---

<sup>159</sup> Les économistes de l'école de Chicago en sont les porte-parole. Pour plus d'informations voir Evensky (2005).

<sup>160</sup> Opinion que l'on trouve en particulier chez Viner (1960, p.60 ; 1972, p.82), MacFie (1967, p.104) ou plus récemment Brown (1994,b), p.53) qui soutient que la spécificité de la relation d'échange économique, la symétrie des agents, rend toute sympathie inutile. Nous avons montré au contraire que la sympathie était indispensable au processus d'échange. Sur ce point nous rejoignons Young (1997, p.66) et Phillipson (1983, p.195).

<sup>161</sup> Pour plus d'informations à ce sujet voir Nieli (1986).

sociale (*TMS*, III.3.4, trad p.198-9)<sup>162</sup>. Ce qui est essentiel dans le processus de sympathie réciproque c'est de voir et d'être vu. Comme le soutient Young, il est possible de sympathiser avec des étrangers à condition que nous nous rencontrions en face à face (1986, p.371). Toutefois, le plaidoyer smithien en faveur de l'amour de soi dans les interactions économiques est fondé sur un argument très simple. L'homme est naturellement beaucoup plus intéressé que bienveillant. Il cherche à satisfaire son intérêt personnel avant de satisfaire celui des autres. Si la nature l'a pourvu d'un fort amour de lui-même c'est avant tout pour lui permettre de survivre<sup>163</sup>. Smith n'a de cesse de répéter que la satisfaction de ses besoins les plus primaires serait menacée s'il n'en était ainsi. Car « seul un clochard dépend de la bienveillance de ses semblables, et même lui mourrait au bout d'une semaine s'il ne dépendait que d'elle » (*LJ(B)*, 220, p.493). La clé du raisonnement est que lorsque les individus « s'adressent à l'intérêt personnel de la personne », ils « manquent rarement d'atteindre leur fin immédiatement » (*LJ(A)*, vi.57, p.352). Si l'homme attend la plupart des bons offices dont il a besoin de l'amour de soi de ses semblables, c'est parce que le caractère humain est bien plus fait d'amour de soi que de bienveillance<sup>164</sup>. C'est pourquoi il aura généralement plus de chances de succès en s'adressant à leur amour de soi. Ce n'est rien d'autre que la meilleure stratégie pour les persuader<sup>165</sup>. Mais ça ne veut pas dire que nos agents économiques soient égoïstes, c'est-à-dire n'aient aucune considération pour les intérêts des personnes avec qui ils échangent. Car si l'on veut

---

<sup>162</sup> « Supposons que le grand empire de la Chine avec ses myriades d'habitants soit soudain englouti par un tremblement de terre, et voyons comment, en Europe, un homme doté d'humanité, qui n'a aucune sorte de rapport avec cette partie du monde, serait affecté en apprenant la nouvelle de cette atroce calamité. D'abord, il exprimerait très fortement, j'imagine, son chagrin pour l'infortune de ce peuple malheureux ; il ferait de nombreuses réflexions mélancoliques sur la précarité de la vie humaine et sur la vanité de tous les travaux des hommes qui peuvent ainsi être anéantis en un instant. Il raisonnerait aussi peut être, s'il est un esprit spéculatif, sur les effets que ce désastre pourrait produire sur le commerce en Europe et sur le négoce et les affaires du monde en général. Et, une fois toute cette belle philosophie terminée, une fois tous ces sentiments d'humanité convenablement exprimés, notre homme retournerait à ses affaires ou à son plaisir, se reposerait ou se divertirait avec le même bien être et la même tranquillité que si rien n'était arrivé. L'accident le plus frivole qui puisse lui arriver occasionnerait en lui un trouble plus réel. S'il devait perdre son petit doigt demain, il n'en dormirait pas la nuit, mais il ronflerait avec le plus profond sentiment de sécurité malgré la ruine de cent millions de ses frères, *pourvu qu'il ne les ait jamais vus* ; et la destruction de cette foule immense semblerait l'intéresser bien moins que sa dérisoire infortune. Un homme doté d'humanité sacrifierait-il donc volontiers la vie de cent millions de ses frères, *pourvu qu'il ne les ait jamais vus*, afin de s'épargner cette dérisoire infortune ? » (ibid)

<sup>163</sup> Mais Smith prend bien garde de ne pas réduire la nature humaine à l'amour de soi, ce qu'il affirme dès les premières lignes de la *TSM* puis en rejetant le système épicurien pour cette raison même (*TMS*, I.i.2.1, trad pp.14-5 ; VII.ii.2.14, trad p.400).

<sup>164</sup> « Ce n'est pas le doux pouvoir de l'humanité, ce n'est pas cette faible étincelle de bienveillance que la Nature a allumée dans le cœur humain, qui est ainsi capable de contrecarrer les plus fortes impulsions de l'amour de soi. » (*TMS*, III.3.4, trad p.199)

<sup>165</sup> Idée que l'on trouve chez Force (2003, p.132).

obtenir ce que l'on souhaite il faut bien donner quelque chose que l'on possède et qui satisfera l'intérêt de l'autre. C'est pour cela que « quand vous vous adressez au brasseur ou au boucher pour avoir de la bière ou de la viande vous ne lui expliquez pas à quel point vous avez besoin de celles-ci, mais comment il serait de son intérêt de vous permettre de les avoir à un certain prix » (*LJ(A),vi.46*, p.348). Il est donc nécessaire de prendre en considération l'autre et de découvrir son intérêt par le biais de la faculté de sympathie et du spectateur impartial<sup>166</sup>. De ce fait l'analyse smithienne s'écarte très nettement des hypothèses d'égoïsme ou de « non-tuism »<sup>167</sup> en soulignant la nécessaire identification et prise en compte de l'intérêt de l'autre. En outre, l'appel à la bienveillance des autres pour satisfaire la plupart de nos besoins serait considérée par les individus d'une société civilisée comme dégradant moralement car ce serait affirmer leur dépendance soumise vis-à-vis des autres. Or l'homme des sociétés avancées jouit de l'indépendance, de l'autonomie et de la liberté individuelle. Un homme digne ne s'abaissera pas à la « flatterie » ou aux « attentions serviles » pour obtenir ce qu'il désire. Il travaillera pour pouvoir échanger le produit de son travail contre le bien qu'il souhaite acquérir. Est-ce à dire que la bienveillance n'a pas sa place dans le traité d'économie smithien, comme il fut souvent avancé ? Pas exactement. Un passage de la *RN* mentionne le comportement bienveillant de parents qui épargnent et investissent pour assurer un meilleur avenir à leurs enfants (*WN,V.iii.31*, trad p.1044)<sup>168</sup>.

#### d) La sympathie « intéressée »

Notre second argument ne vise pas tant à réduire l'importance de la sympathie dans l'échange de biens et services qu'à en préciser la nature. L'objection paraît, *a priori*, plus fondamentale parce qu'elle touche à l'essence de la sympathie. Il semble somme toute raisonnable de penser qu'un vendeur essaie de se mettre par l'imagination à la place de son acheteur potentiel. Mais ce changement imaginaire de position n'est pas, contrairement à la sympathie, spontané et désintéressé<sup>169</sup>. C'est bien l'amour de soi du

<sup>166</sup> Nous nous opposons ici à Witztum (2008, p.24).

<sup>167</sup> Wicksteed (1933).

<sup>168</sup> Ce à quoi les tenants les plus radicaux de la thèse selon laquelle l'homme agit par intérêt (on pense à Becker et à ses comparses de l'école de Chicago) ont répondu que les parents étaient bienveillants aujourd'hui pour que leurs enfants s'occupent bien d'eux lors de leurs vieux jours.

<sup>169</sup> Rappelons à ce titre les premiers mots de la *TSM* : « Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a

vendeur qui le motive à prendre la place de l'acheteur. On pourrait donc dire que l'échange économique de biens et services fait apparaître une forme spécifique de sympathie, une « *sympathie intéressée* ». En empruntant la terminologie aristotélicienne nous pouvons dire que l'amour de soi est la cause finale de l'échange mais que sa cause efficiente est la sympathie. La logique est la suivante : afin de satisfaire mon amour de soi je dois connaître celui de l'autre. D'où le fait que je suis dans l'obligation d'observer la situation aussi de *son* point de vue. La sympathie et l'intérêt personnel ne sont pas des principes contradictoires de la nature humaine. En nous regardant dans les yeux des autres, en nous obligeant à adopter une posture plus impartiale sur nos désirs et notre comportement en général, la sympathie nous permet de comprendre la vraie nature de notre intérêt personnel. Comme le souligne Dupuy, l'amour de soi est une « modalité réflexive » de la sympathie (1992, p.80). Nous ne nous connaissons nous-mêmes qu'autant que nous sommes capables de nous observer à travers le regard des autres. La conscience de l'homme est profondément enracinée dans les interactions sociales et sympathiques, dont les échanges économiques sont un sous-produit.

#### e) Les exemples d'échanges bilatéraux de la RN

La reconstruction que nous venons de proposer d'une théorie smithienne de l'échange bilatéral ne doit pas laisser penser que Smith s'est totalement désintéressé de ce type de situation économique. On trouve en effet dans la *RN* trois exemples d'échanges bilatéraux : l'échange du castor et du cerf, la fixation de la rente, et la relation salariale. Nous nous intéresserons plus spécifiquement au dernier point lors du chapitre VI. Voyons comment Smith présente les deux autres cas. L'échange du castor et du cerf lui sert d'introduction à son analyse des composantes du prix des marchandises qui se déroule en deux temps (état primitif, état avancé) et en trois étapes (introduction du salaire, puis du profit, et enfin de la rente). Supposons nous dit-il que nous soyons « dans cet état primitif et rudimentaire de la société qui précède tant l'accumulation des fonds que l'appropriation privée de la terre », il apparaît que « la proportion entre les *quantités de travail* nécessaires pour acquérir différents objets soit *la seule circonstance* qui puisse fournir

---

évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaires leur bonheur, *quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux.* » (TMS, I.i.1, trad p.23)

une *règle* pour les échanger les uns contre les autres » (*WN,I.vi.1*). C'est pourquoi, si dans une nation de chasseurs « il coûte *habituellement* deux fois plus de travail pour tuer un castor que pour tuer un cerf, un castor devrait *naturellement s'échanger contre* deux cerfs ou *valoir* deux cerfs » (*ibid*).

Mais avant de poursuivre l'analyse de ces lignes nous aimerions poser une question simple : pourquoi des sauvages dont il est dit qu'ils « peuvent être pourvus par eux-mêmes en nourriture, en vêtement et en logement », c'est-à-dire en biens de nécessité, choisiraient d'échanger un castor contre deux cerfs (*LJ(A),vi.12*, p.335) ? Nous avons vu que les hommes aiment à échanger parce qu'ils sont mus par un désir naturel de persuader leurs semblables. Mais encore faut-il qu'ils aient quelque chose à échanger, d'autant plus que la monnaie est supposée absente dans l'état primitif. Ce qui va mener à l'échange mutuel c'est la création accidentelle d'un surplus. Le sauvage produit sans le vouloir plus de biens qu'il n'en a besoin pour sa consommation personnelle. Il va alors échanger ce surplus, qui sans cela n'aurait pas de valeur, contre celui d'un autre individu dans le même cas (*WN,I.ii.3*, trad p.17). Par la suite il comprend qu'il a « intérêt » à se spécialiser dans l'activité pour laquelle il possède une habileté supérieure, et la division du travail fait son apparition (*ibid*). Telle est l'histoire bien connue qui nous est contée dans la *RN*. Il semble que Smith est quelque peu modifié sa pensée sur ce sujet. En effet, la première version des *LJ* évoque une relation de don et contre don. On y apprend qu'« un sauvage qui vit de sa chasse, ayant produit plus de flèches qu'il n'en a besoin, les *donne* en *cadeau* à certains de ses compagnons qui en retour lui *donnent* du chevreuil qu'ils ont attrapé » (*LJ(A),vi.46*, p.348). Il comprend alors « qu'en faisant des flèches et en les *donnant* à ses voisins...il peut obtenir plus de chevreuil qu'il n'en aurait obtenu par sa propre chasse, il la laisse alors de côté et devient un fabricant de flèches » (*ibid*). Comment expliquer que le sauvage fasse don de ses flèches ? D'une part, le surplus de flèches n'a aucune valeur pour lui et n'en obtiendra que s'il obtient quelque chose en échange. D'autre part, s'il vit dans une tribu, comme cela semble être le cas, il connaît la personne à qui il décide d'offrir ces flèches. Or la bienveillance est directement fonction de la proximité sociale. Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'il fasse un don. Le contre don s'explique par le sentiment de gratitude ressenti par la personne bénéficiaire du don. Comme notre sauvage a travaillé, a sacrifié son temps et sa liberté pour fabriquer ces flèches le receveur va certainement ressentir le besoin de le récompenser. Il va effectuer un

contre don. Mais comme le souligne Smith dans son œuvre de philosophie morale la règle générale de la gratitude c'est de « rendre une valeur équivalente, et si possible supérieure, pour des services que nous avons reçus » (*TMS*, III.6.9, trad p.244). Ainsi on imagine que la personne ayant reçu le don va évaluer quelle est la valeur de ce qu'elle a reçu et donc de ce qu'elle doit donner en retour. Elle va choisir de donner un bien qu'elle juge (au minimum) d'égale valeur. La personne qui reçoit ce contre don va elle-même juger la valeur de ce qu'elle obtient gracieusement et ainsi une forme de jugement commun émerge : un rapport d'échange entre les deux biens donnés. Dans cette perspective les échanges apparaissent progressivement du fait de la spécialisation des individus, et non dès leurs premières rencontres. Ils viennent à remplacer les dons parce que chaque individu ne satisfait plus qu'une infime partie de ses besoins premiers par lui-même. D'une pratique involontaire et accidentelle, la production d'un surplus et son échange deviennent une nécessité vitale.

Revenons à l'exemple de l'échange du castor et du cerf. Le rapport d'échange de deux cerfs pour un castor est, comme le laissent clairement entendre l'utilisation des termes « naturel » et « habituellement »<sup>170</sup>, le prix naturel du castor par rapport au cerf. Si la valeur d'échange ou le prix naturel d'un castor est de deux cerfs c'est parce il faut deux fois plus de travail pour chasser le premier que pour chasser le second<sup>171</sup>. Il semblerait que la *quantité* de travail soit l'unique fondement du rapport d'échange entre marchandises dans l'état primitif. Mais Smith sait bien que le travail est un élément extrêmement hétérogène. C'est pourquoi il dissipe immédiatement nos doutes en précisant que même dans cette « époque la plus primitive et la plus rudimentaire de la société » il est tenu compte des différences de qualités des travaux. Par exemple, « si une espèce de travail est plus *difficile* qu'une autre, on tiendra naturellement compte de cette plus grande difficulté ; et le produit d'une heure de travail d'une sorte peut souvent s'échanger contre celui de deux heures de travail de l'autre » (*WN*, I.vi.2, trad p.53). Ou bien encore « si une espèce de

---

<sup>170</sup> « Il y a dans toute société ou dans tout voisinage un taux ordinaire ou moyen tant du salaire que du profit dans chaque emploi différent du travail et du fonds...Il y a également dans toute société ou dans tout voisinage un taux moyen ou ordinaire de la rente...On peut appeler ces taux ordinaires ou moyens les taux naturels du salaire, du profit et de la rente, au moment et au lieu où ils ont communément cours...Quand le prix d'une denrée n'est ni plus ni moins que ce qui est suffisant pour payer, à leurs taux naturels, la rente de la terre, le salaire du travail et les profits des fonds employés à la produire, à la préparer et à la mettre sur le marché, la denrée est alors vendue à ce que l'on peut appeler son prix naturel. » (*WN*, I.vi.1-4, trad p.63)

<sup>171</sup> « Il est naturel que ce qui est habituellement le produit de deux jours ou de deux heures de travail vaille le double de ce qui est habituellement le produit d'un jour ou d'une heure de travail. » (*WN*, I.vi.1, trad p.53)



travail exige un *degré peu commun d'habileté et d'ingéniosité*, l'estime que les hommes ont pour de tels talents, donnera *naturellement* une valeur à leur produit supérieure à celle qui serait imputable au temps employé à son égard » parce cette habileté supérieure est nécessairement le résultat « d'une longue application » (*WN, I.vi.3*, trad p.53). On pourrait compléter cette analyse par les développements du chapitre x du livre I où Smith distingue cinq causes de variation des salaires, donc de valorisation du travail : la pénibilité de l'emploi, la constance du revenu qui en est tiré, la probabilité de succès dans la profession, le coût de la formation, et enfin la réputation et le statut social qu'il confère. Ces cinq causes, et uniquement elles, entrent dans la détermination du prix naturel car dans l'état primitif ce prix n'a qu'une composante : le salaire. A partir de là, quand Smith soutient que deux cerfs valent un castor parce qu'il faut deux fois plus de travail pour chasser l'un que pour chasser l'autre, implicitement il tient compte de ces différences de *qualité* du travail et non simplement du *temps* de travail. Il nous faut déterminer maintenant si ce prix naturel est, comme l'affirment certains auteurs, un prix juste. Young défend l'idée que ce prix est juste en termes de justice commutative, définie par Smith comme le fait de s'abstenir de faire un mal positif ou de porter préjudice à une personne dans sa réputation, sa personne ou ses biens (1997, p.121). D'autre part Witztum, sans faire référence au passage de l'échange du castor et du cerf, soutient que « le caractère juste ou moral d'un échange dépendrait du fait qu'il reflète la contribution personnelle de chaque personne » (2008, p.425). Il nous semble possible de réconcilier ces deux perspectives de la manière suivante. En soulignant que ce prix naturel est juste parce qu'il égalise les sacrifices consentis par chacun pour obtenir les biens. Car le travail est explicitement défini par Smith comme une peine, un labeur, une perte de temps et de liberté qu'il faut, de ce fait, récompenser à sa juste valeur. Ce rapport de deux cerfs pour un castor rend égales les quantités de peine des deux chasseurs. Non seulement il rend compte des contributions de chacun mais en plus il ne lèse personne en égalisant les sacrifices consentis. C'est donc un prix juste.

La théorie de la valeur smithienne apparaît comme une théorie objective fondée sur le coût de production, réduit ici à la quantité de travail. Elle est aussi une théorie additive de la valeur, comme en atteste le passage au second temps de l'analyse : celui de l'état avancé. La première étape de ce second temps concerne l'incorporation dans le prix de la rémunération du capital : le profit, qui vient s'ajouter au salaire et forme la seconde

composante de celui-ci. Ainsi, « dès que des fonds sont accumulés entre les mains de particuliers, certains d'entre eux les emploieront naturellement à mettre à l'œuvre des gens industriels, auxquels ils fourniront matières et subsistance, pour faire un profit » (*WN, I.vi.5*, trad p.54). Deux éléments importants doivent être mentionnés : le profit n'est pas la rémunération d'un travail, il n'est donc pas une forme de salaire, et il est réglé sur des principes totalement différents de ceux des salaires. Le profit dépend selon Smith principalement du risque, de la quantité de capital utilisé et de la concurrence. Reprenons notre échange de castor et de cerf et tentons de voir comment le passage à l'état avancé le modifierait. Supposons que certains sauvages aient réussi à accumuler des fonds qui leur permettent de salarier des chasseurs et de les fournir en matériel (arcs, flèches). Le rapport de deux cerfs pour un castor ne restera le prix naturel et juste de l'échange entre ces marchandises qu'à condition que le profit dans la chasse au castor soit également le double de celui de la chasse au cerf. Si tel n'est pas le cas, le rapport d'échange devra refléter l'écart de profit ou alors l'un des deux sera lésé et l'échange ne sera plus juste. Enfin, la dernière étape du processus consiste à incorporer la troisième et ultime partie constituante du prix : la rente. De même que pour le travail et le capital, le prix naturel devra refléter l'importance de la terre dans la production du bien. Terminons les cas où Smith étudie des marchandages par un bref aperçu de la rente, négociée par le fermier avec le propriétaire foncier. Il nous explique que lorsque ce dernier rédige les termes du bail, il « tâche de ne pas laisser au tenancier une plus grande part du produit que ce qui est suffisant pour continuer le fonds à partir duquel il fournit les semences, paye le travail, achète et entretient le bétail et les autres instruments agricoles, avec les profits ordinaires que le fonds de ferme rapporte dans le voisinage » (*WN, I.xi.1*, trad p.169). Comme le profit ordinaire est aussi le profit naturel, on en déduit que le propriétaire terrien propose le prix naturel de la terre. Ce prix est juste parce qu'il ne lèse, en un sens, ni l'un ni l'autre. Il est tout juste suffisant pour inciter le fermier à poursuivre son activité, c'est-à-dire qu'il lui assure un profit minimum et équivalent à ce qu'il trouvera, en moyenne, dans les mêmes conditions d'exploitation. Si le propriétaire foncier proposait au fermier de lui faire payer une rente qui soit inférieure au prix naturel de la terre, le fermier verrait son bien être augmenter mais le propriétaire serait lésé parce qu'il n'obtiendrait pas ce qu'en moyenne une personne de sa classe touche pour l'usage de sa terre dans les environs. Bien qu'individuellement ce ne soit pas le cas, ils ont intérêt à s'accorder sur le prix naturel qui

fait état d'un effort d'impartialité commun et apparaît une nouvelle fois comme un optimum. Et s'il arrive que le propriétaire « accepte un peu moins » que la rente naturelle, c'est « parfois » par générosité et « plus souvent » par « ignorance » (*WN, I.xi.1*, trad p.169). En accord avec nos analyses précédentes, si nos agents n'aboutissent pas au prix juste et naturel c'est parce qu'il n'y a pas de symétrie entre eux. Ici on pourrait évoquer une asymétrie d'information qui aboutit à un optimum de second rang, c'est-à-dire un prix distinct du prix naturel. L'« ignorance » du propriétaire tient certainement à sa méconnaissance du taux de profit naturel dans le voisinage, ce dont profite le fermier, qui le connaît fort bien.

## CONCLUSION :

Le chapitre I a montré que le développement de la division du travail entraînait la corruption des travailleurs, c'est-à-dire la perte chez eux des parties les plus nobles de l'espèce humaine : les vertus cardinales. Smith proposait alors comme palliatif le développement de l'éducation publique de base pour les classes laborieuses. La disproportion apparente entre l'étendue du problème et la solution apportée pouvait laisser quelque peu dubitatif. Néanmoins, comme l'avait affirmé Stewart, Smith pensait qu'il existait des remèdes « naturels » à la corruption des travailleurs : le commerce et la civilisation. Ce chapitre II a été l'occasion de prouver l'assertion de Stewart concernant le premier point. En effet, nous avons reconstruit la théorie smithienne de l'échange de biens et services, du commerce « économique » à partir de ses théories morales et linguistiques. Où il apparaît que l'homme est pour Smith est animal commerçant ou échangiste au sens large que le terme « commerce » pouvait avoir à l'époque. Si l'homme passe sa vie à échanger aussi bien des mots, que des opinions, des sentiments moraux ou des biens c'est d'une part parce qu'il est un être « sympathique », et d'autre part parce qu'il est radicalement incomplet ou non autosuffisant. L'homme est, contrairement aux autres animaux, dans la nécessité de rencontrer, de communiquer et d'échanger avec ses semblables parce que son identité personnelle et sa survie dépendent en grande partie de l'assistance des autres. Et surtout ils éprouvent du plaisir lorsque ils arrivent à s'accorder, à créer une harmonie entre leurs esprits. La discussion économique leur permet de partager et d'égaliser leurs désirs et leurs volontés. L'analogie que nous avons proposée

ensuite entre la forme de discours, didactique ou rhétorique, le niveau de moralité, approbation des autres ou approbation de soi, et le prix, de marché ou naturel, de convenance ou juste, permet de mettre en exergue le caractère éthique des agents économiques pour Smith. Les contraintes morale (approbation de soi) et éthique (approbation de soi) disciplinent les individus sur le marché comme dans la vie sociale en générale<sup>172</sup>. Quand bien même échangent-ils pour satisfaire leur intérêt qu'ils n'en oublient pas de rester justes, prudents, et impartiaux. Le désir de plaire à leurs semblables et l'aversion qu'ils éprouvent à leur désapprobation tendent à les rendre « fair » et dignes de confiance. Si cela ne suffisait pas la norme éthique de l'approbation du spectateur impartial est là pour les rappeler dans le droit chemin car elle ajoute au plaisir de l'approbation sociale une nouvelle source de plaisir, un plaisir que nous avons qualifié de « moral » pour le distinguer du plaisir « économique » de consommation des biens et du plaisir « social » d'approbation des autres. La discipline du marché c'est aussi de mettre face à nous des inconnus, des étrangers et non des spectateurs partiaux et corrupteurs comme peuvent l'être nos parents ou nos amis (*TMS, III.3.39-41*, trad p.218-9). Nos passions comme nos opinions ne seront pas aussi aisément approuvées mais elles acquièrent par là une plus grande impartialité, donc un caractère vertueux parce que tout le monde peut s'y identifier. L'anonymat des relations marchandes éduque à la maîtrise de soi. A partir du modèle de la sympathie réciproque nous avons proposé de reconstruire une théorie smithienne de l'échange bilatéral. Le processus amenant à l'échange de biens semble tout à fait similaire à celui de l'échange de sentiments moraux. La faculté de sympathie joue dans les deux modèles un rôle séminal. En nous identifiant à l'autre elle nous permet de comprendre son intérêt et donc de pouvoir mieux le satisfaire afin de nous satisfaire nous-mêmes. Nous avons alors défini deux types de résultats possibles de l'échange entre un offreur et un demandeur : le prix de convenance et le prix juste. Là où le premier exprime l'approbation des deux individus, donc l'ensemble des prix entre les prix de réserve, le second renvoie à l'approbation d'un spectateur impartial, comme égalité des gains. Ce prix est juste parce qu'il est une moyenne des prix de réserve, c'est-à-dire des points de vue égoïstes de chacun sur la situation d'échange. Mais une fois qu'ils comprennent qu'ils se doivent de prendre en considération l'intérêt de l'autre s'ils veulent réussir à obtenir le bien qu'ils souhaitent, chacun va s'écarter de sa position originelle,

---

<sup>172</sup> Calkins et Werhane (1998, p.56) défendent cette idée que le commerce est une activité sociale comme une autres, et que de ce fait elle exhibe les mêmes vices et les mêmes vertus des individus.

dans un effort d'impartialité permis par la faculté de sympathie. Si chacun des deux effectue le même effort d'impartialité nous aboutirons à ce prix juste. A partir de l'échange du castor et du daim il nous a semblé possible de donner une autre signification au prix naturel et juste dans les œuvres de Smith. Il s'agit de le définir comme le prix qui égalise les quantités de peine (temps, liberté, bonheur) nécessaires à l'obtention du bien proposé. Tout ceci amène à repenser l'un des passages les plus célèbres de l'œuvre de Smith : celui du brasseur, du boulanger et du boucher. Il nous apparaissait bon de rappeler que Smith n'est ni le père spirituel de l'*homo economicus* ni de l'hypothèse d'égoïsme des agents économiques<sup>173</sup>. Ce n'est pas l'autonomie ni même l'égoïsme des individus que Smith en exergue dans ce passage. Bien au contraire. Nous devons regarder l'exemple du boucher, du boulanger et du brasseur comme un passage dans lequel c'est la considération des hommes pour leurs autres qui est mise en lumière<sup>174</sup>. Nous ne pouvons pas satisfaire notre intérêt sans satisfaire le leur dans le même temps. Nous devons par conséquent nous imaginer être à leur place. Seul ce changement de position que permet la faculté de sympathie et cette distanciation vis-à-vis de nous-mêmes sont susceptibles de nous offrir une vision de notre véritable intérêt (*TMS, III.1.3*, trad pp.171-2). Car pour comparer sereinement notre intérêt avec celui des autres nous devons prendre la place d'un spectateur extérieur et impartial (*TMS, III.3.1*, trad p.197). Si c'est à l'amour de soi que nous faisons appel c'est parce que c'est parce qu'il s'agit d'une méthode plus persuasive et efficace que de s'adresser à la bienveillance. Car « nous ne sommes pas enclins à suspecter quelqu'un de manquer d'égoïsme » alors qu'on ne pourrait en dire autant de la bienveillance (*TMS, VII.ii.3.16*, trad p.407). La bienveillance, nous pourrions l'attendre d'un ami, mais pas d'une personne qui ne nous connaît pas. Il faut donc proposer quelque chose en échange, une « tentation suffisante » pour l'inciter à échanger. Au final, parce qu'il encourage la pratique de trois des quatre vertus cardinales (prudence, justice, maîtrise de soi) le commerce apparaît comme un remède naturel à la corruption des travailleurs. Pour Smith le commerce est fondé sur la coopération et non sur le conflit. C'est pourquoi il « devrait naturellement être, entre les nations, comme entre les individus,

---

<sup>173</sup> Force (2003) montre avec beaucoup d'élégance à quel point il est fallacieux d'identifier Smith avec une conception purement égoïste de la nature humaine et qu'il faudrait bien plutôt en chercher l'origine chez des philosophes français du XVIIIe siècle comme D'Holbach, La Rochefoucauld ou Helvetius. Il suffit d'ouvrir les premières pages de la *TSM* pour comprendre que Smith ne réduit pas la nature humaine à l'amour de soi.

<sup>174</sup> Nous sommes ici en accord avec Fleischaker (1999, p.155 ; 2004, p.21) et Young dans Vivenza (2005, p.43).

un lien d'union et d'amitié » (*WN,IV.iii.c.9*, trad p.558). S'il utilise le conditionnel, c'est pour concéder dans les lignes qui suivent que malheureusement ce n'est pas toujours le cas. Son explication nous occupera au chapitre V. Avant cela nous aimerions poursuivre notre enquête sur les causes éthiques et morales de la richesse des nations. Après avoir étudié lors de ce chapitre le fondement de l'une des causes d'accroissement de la richesse, la division du travail, nous souhaitons nous intéresser à l'autre cause : l'accumulation du capital. Qu'est-ce qui pousse les hommes à chercher à s'enrichir ? Est-ce pour être plus heureux ? Le sont-ils vraiment une fois devenus riches ? Et quelle est la nature morale de la richesse sociale ? Telles sont les questions auxquelles nous nous proposons de répondre dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE III :

### RICHESSSE, VERTU ET BONHEUR

« ...sans les choses de première nécessité il est impossible de vivre et de bien vivre...il existe une espèce de l'art d'acquérir des richesses qui par nature est une branche de l'économie domestique, dans la mesure où celle-ci doit, ou bien avoir sous la main, ou bien procurer, de façon à les rendre disponibles, les richesses dont il est possible de constituer des approvisionnements, quand elles sont nécessaires à la vie et utiles à la communauté politique ou familiale. Et il semble bien que ce soit là les éléments constitutifs de la véritable richesse. Car un droit de ce genre suffisant par lui-même à assurer une existence heureuse n'est pas illimité...la forme domestique de la chrématistique a en vue une fin autre que l'accumulation de l'argent, tandis que la seconde forme a pour fin l'accumulation même. Par suite, certains pensent que cette accumulation est aussi le rôle de l'administration domestique, et ils vivent continuellement dans l'idée que leur devoir est de conserver intacte leur réserve de monnaie ou de l'accroître indéfiniment. La raison de cette attitude, c'est qu'ils s'appliquent uniquement à vivre, et non à bien vivre...

Aristote, *La Politique* (I.4 ; I.8 ; I.9)

## INTRODUCTION :

Adam Smith était un philosophe moraliste et s'est toujours considéré comme tel, même une fois son traité d'économie publié et réédité. Lorsque paraît la première édition de la *RN* en 1776 il se présente explicitement comme « ancien professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow ». On sait également qu'il consacra les derniers jours de sa vie à la préparation de l'ultime édition de la *TSM* à laquelle il tenait tout particulièrement parce qu'elle contenait des additions majeures, dont certaines seront mentionnées dans ce chapitre. Pourquoi un philosophe moraliste écossais décida-t-il de se consacrer à la rédaction d'un ouvrage entièrement dévolu à l'analyse de la nature et des causes de la richesse des nations ? L'intérêt de Smith pour les questions de nature économique n'est pas, comme l'ont longtemps cru les commentateurs, le résultat de son voyage en France où il rencontra les physiocrates et Turgot, entre autres. La découverte à la fin du dix-neuvième siècle par Canaan d'une première version de ses *LJ* datant de 1762, soit deux années avant son départ pour le continent, démontre qu'il s'y intéressait déjà. C'est donc dans ses cours de jurisprudence à l'université de Glasgow que l'on découvre les premières analyses économiques de Smith. S'il s'est consacré à ces tâches c'est semble-t-il parce qu'il suivit le plan du cours de son maître à penser, Hutcheson, qui traitait de nombreuses questions économiques. L'appétence smithienne pour l'économie apparaît comme un héritage de son maître dont il va, en bon élève, dépasser l'enseignement en publiant la *RN*. L'absence de cloisonnement des savoirs au dix-huitième siècle permettait ce genre de démarche, en particulier dans un domaine comme l'économie qui restait encore à découvrir. Nous pensons que Smith écrit son traité d'économie *en tant que* philosophe moraliste. C'est-à-dire que l'approche économique destinée à révéler *comment* augmenter la richesse des nations se fonde sur une problématique morale. C'est ce fondement moral de la problématique économique de la *RN* qu'il nous faut découvrir. *Pourquoi* selon Smith les individus comme les nations doivent-ils s'enrichir ?

Pour répondre à cette question nous pensons qu'il faut déterminer pourquoi selon lui les individus désirent s'enrichir, quelles sont les conséquences de leur quête de richesses pour eux comme pour la société, et s'ils obtiennent ou non ce qu'ils recherchent. Comme on ne pût apprendre dans la *RN* pourquoi les hommes sont naturellement portés



à échanger, on ne peut y trouver d'explication du désir d'améliorer notre condition, second ressort essentiel de l'activité économique. Les principes premiers se dévoilent dans la *TSM*, où l'on découvre que le désir d'enrichissement est la conséquence de la nature sociale de l'homme qui souhaite plus que tout être regardé, aimé et admiré par ses semblables. Bien plus encore est mentionnée une seconde modalité d'amélioration de notre condition, une autre route qui nous présente un caractère, un modèle bien différent de celui de l'homme riche et puissant : celui du sage et vertueux (I). Mais l'amélioration de notre condition, quel que soit le chemin emprunté, signifie-t-elle que nous sommes plus heureux ? Ces deux routes mènent-elles de manière égale au bonheur ? Nous essaierons de comprendre dans un premier temps si l'enrichissement individuel est source de bonheur pour l'individu et pour la société à travers la célèbre parabole du fils de l'homme pauvre (II). Le constat qui en ressort est que l'ambition excessive, le désir d'une richesse démesurée ne peut que rendre malheureux l'individu qui en est victime. Mais par un retournement dont Smith a le secret et qui tient du stoïcisme, la Nature, en leur faisant confondre les moyens et la fin, en les trompant, pousse les individus sans qu'ils en aient l'intention à promouvoir le progrès de l'humanité. Si l'enrichissement semble *a priori* inapte à rendre les hommes heureux, la vertu le peut-elle (III) ? De la part d'un moraliste qui fut confronté très tôt aux grands textes de la philosophie grecque et dont Aristote et Platon furent de notables influences, il n'est pas surprenant de constater que le bonheur soit à attendre de la pratique de la vertu. Avec toutefois, notons le bien, quelques réserves et clarifications pour rendre le bonheur accessible au plus grand nombre, et non le privilège d'une élite versée dans la contemplation du monde. Mais si la richesse n'est pas une condition suffisante du bonheur pour Smith, elle en est une condition nécessaire pour la plupart des gens (IV). Il nous semble que si Smith défend dans la *RN* l'enrichissement de la nation, donc des individus qui la composent, c'est parce qu'elle permet à tout un chacun de se procurer aisément, c'est-à-dire pour une moindre quantité de travail et de peine, les biens de nécessité et de convenance qui lui permettent de mener une vie digne et décente. Nous terminerons en montrant comment richesse, vertu et bonheur peuvent être réconciliés sous les traits de l'homme prudent.

# I : Désir d'améliorer sa condition et bonheur

## a) Le désir d'améliorer sa condition

L'enquête de Smith identifie principalement deux causes d'augmentation de la richesse des nations : la division du travail, traitée au livre I, et l'accumulation du capital, étudiée au livre II. La division du travail dépendait d'après la *RN* de la propension naturelle à l'échange. Lors de notre chapitre précédent nous avons vu que le fondement véritable de la division du travail était le désir de persuader. Celui-ci n'est autre qu'un désir d'approbation sociale concernant nos opinions et nos idées, similaire au désir de sympathie mutuelle. Si nous étudions cette fois l'accumulation du capital, il apparaît dans la *RN* qu'elle provient du désir d'améliorer notre condition. Or celui-ci est également fondé sur un désir d'approbation sociale et de sympathie<sup>175</sup>. Pour le comprendre, partons de la *RN*. A la lecture des premiers chapitres de l'ouvrage il est tentant de voir dans la division du travail la source principale, voir unique, d'augmentation de la richesse nationale pour Smith. Mais dès l'introduction du livre II, consacré à l'accumulation du capital, il précise bien que l'accumulation de capital est un préalable à toute division du travail et que cette dernière ne peut se développer « qu'à proportion de l'accumulation préalable croissante des fonds » (*WN,II.introduction.3*, trad p.310). On en déduit que ce n'est pas seulement l'existence de la division du travail qui nécessite une accumulation du capital, mais également son intensité qui est fonction du niveau d'accumulation. Si bien que la prétendue supériorité de la division du travail comme source d'enrichissement vole en éclat puisqu'elle n'est rien sans l'accumulation du capital<sup>176</sup>. La richesse d'une nation augmente parce que les individus qui la composent épargnent sur leur revenu (*WN,II.v.20*, trad p.421). De même, un individu qui souhaite s'enrichir doit être frugal et parcimonieux dans ses dépenses de consommation pour dégager une épargne qui vient accroître son

---

<sup>175</sup> Nous rejoignons ici Dellemotte (2005) qui a démontré que la sympathie était à l'origine des deux ressorts principaux de l'enrichissement : la propension à l'échange et le désir d'améliorer notre condition.

<sup>176</sup> « Le produit annuel de la terre et du travail d'une nation ne peut être accru quant à sa valeur par rien d'autre que l'accroissement soit du nombre de travailleurs productifs, soit des facultés productives des travailleurs employés précédemment. Il est évident que le nombre des travailleurs productifs d'une nation ne peut jamais beaucoup être accru qu'en conséquence d'un accroissement de capital, ou des fonds destinés à leur entretien. Les facultés productives du même nombre de travailleurs ne peuvent être accrues qu'en conséquence soit de quelque addition et amélioration des machines et des instruments qui facilitent et abrègent le travail ; soit d'une division et d'une répartition de l'emploi plus appropriées. Dans l'un et l'autre cas il faut presque toujours un supplément de capital. » (*WN,II.iii.32*, trad p.394)

capital.

Il importe donc de comprendre ce qui pousse les hommes à vouloir s'enrichir. Pour Smith « le principe qui porte à épargner, est le désir d'améliorer notre condition », un désir auquel il ne semble guère possible d'échapper puisqu'il nous poursuit tout au long de notre existence : il « naît avec nous au monde, et ne nous lâche plus jusqu'à la tombe » (*WN, II.iii.28*, trad p.392). Or « une augmentation de fortune est le moyen par lequel *la plupart des hommes* se proposent et veulent améliorer leur condition » (*ibid*, nous soulignons). Et comme le meilleur moyen de s'enrichir est « d'épargner et d'accumuler quelque partie de ce qu'ils ont acquis, soit régulièrement, soit annuellement, soit en quelques circonstances extraordinaires », les hommes sont naturellement portés à épargner (*ibid*). En résumé, ce qui pousse les individus à s'enrichir est la croyance que cela leur permettra d'améliorer leur condition. L'identification de la richesse matérielle au bien être ou à l'« utilité » semble évidente pour les économistes qui s'empressent alors de citer la *RN*. Néanmoins ils oublient trop souvent qu'avant d'écrire la *RN* Smith a écrit la *TSM*. D'une part, celle-ci donne une justification morale au désir de richesse, à savoir de répondre à l'un des désirs les plus pressants de la nature humaine : le désir d'obtenir la sympathie, l'approbation, l'amour et l'admiration de nos semblables. D'autre part, elle souligne une autre voie menant à l'amélioration de notre condition : la pratique de la sagesse et de la vertu.

## b) Le désir d'améliorer sa condition comme désir de reconnaissance

Pour bien comprendre l'origine du désir de richesse il faut comparer la condition des riches avec celle des pauvres. Dans notre imagination nous associons la situation des riches à la joie et au plaisir tandis que la vie du pauvre nous apparaît, au contraire, faite de peine et de chagrin. Or le genre humain est plus disposé à sympathiser avec la joie qu'avec la peine car il est « agréable » de sympathiser avec la première mais « douloureux » d'accompagner la seconde (*TMS, I.iii.1.9*, trad p.86)<sup>177</sup>. C'est pour cette raison que « nous faisons montre de nos richesses et que nous dissimulons notre pauvreté » (*TMS, I.iii.2.1*, trad p.91). L'homme riche est fier de sa situation, il « se glorifie de ses richesses car il sent

---

<sup>177</sup> Ceci s'explique par le fait que sympathiser avec la peine de quelqu'un c'est ressentir, bien qu'à un moindre degré, de la peine.

qu'elles attirent naturellement sur lui l'attention du monde » et que les individus sont disposés à sympathiser avec « toutes ces émotions agréables que les avantages de sa situation lui inspirent si aisément » (*TMS, I.iii.2.1*, trad p.93). Il est « observé par tout le monde » et « presque aucun mot, aucun geste ne peut venir de lui qui soit entièrement négligé » (ibid). Il est « la personne vers qui tous dirigent leurs yeux » (ibid). Symétriquement, le pauvre est « honteux de sa pauvreté » parce qu'« il sent qu'elle le place hors de la vue des hommes » et qu'ils n'ont « presque pas de compassion pour la misère et la détresse dont il souffre » (ibid). Il est privé « de la lumière de l'honneur et de l'approbation » et vit dans l'« obscurité » de son « taudis ». Les hommes « détournent leurs yeux de lui » (ibid). Mais l'homme est un être social par nature. Etre négligé ainsi « émousse nécessairement l'espoir le plus doux et déçoit le désir le plus ardent de la nature humaine » (ibid, nous soulignons). La fin « de l'ambition, de la recherche de la richesse, du pouvoir et de la prééminence », le but de « tout le labeur et tout le remue-ménage de ce monde » ce n'est pas de « répondre aux nécessités de la vie » car « le salaire du moindre ouvrier peut y répondre » (ibid, p.92). Les « avantages » que nous cherchons à obtenir « au moyen de ce *grand dessein de la vie humaine* que nous appelons l'amélioration de notre condition » c'est d'« être observés, être remarqués, être considérés avec sympathie, contentement et approbation » (ibid, nous soulignons). Et la richesse est le moyen le plus simple et le plus sûr d'obtenir cette reconnaissance sociale.

### c) Désir d'améliorer sa condition et corruption des sentiments moraux

L'analyse de la *TSM* vient, comme souvent, préciser celle de la *RN*. Mais ce n'est pas tout. Pour la dernière édition de la *TSM*, parue en 1790, Smith ajoute un tout nouveau chapitre relatif à cette corruption des sentiments moraux qui nous fait admirer les personnes de haut rang et mépriser celles d'humble condition. De manière très intéressante il souligne que cette tendance naturelle à admirer les riches et les grands et à négliger et mépriser les pauvres, bien qu'elle soit « la cause la plus grande et la plus universelle de la corruption de nos sentiments moraux<sup>178</sup> » est néanmoins « nécessaire à la fois pour établir et pour maintenir la distinction des rangs et l'ordre de la société »

---

<sup>178</sup> L'admiration pour les riches et les grands était dénoncée par Smith dans ses *LRBL* mais sans qu'y soient perçu son bienfait pour la société. Voir (*LRBL, vi.90*, p.124).

(TMS,I.iii.3.1, trad p.103). Fidèle à un type de raisonnement qu'affectionnent les stoïciens et que l'on retrouve à de nombreuses reprises dans son œuvre, il apparaît qu'un mal apparent, la corruption des sentiments moraux, produit en fait un bien réel : la paix et l'ordre de la société<sup>179</sup>. D'autre part, il peut sembler logique que Smith ait ajouté ce nouveau chapitre après la publication de la RN. Imaginons que nous soyons un lecteur de cet ouvrage avant 1790. Nous y apprenons que l'enrichissement est le moyen par le quel « la plupart des hommes » se proposent d'améliorer leur condition car il s'agit « du moyen le plus répandu et le plus évident » (WN,II.iii.28, trad p.392). Smith sous-entend clairement qu'une minorité de personnes connaît et poursuit une autre voie pour remplir ce « grand dessein de la vie humaine » qu'est l'amélioration de notre condition. Omission réparée avec la dernière édition de la TSM qui nous présente deux routes, qu'*a priori* tout oppose, pour atteindre ce but universel de la vie humaine :

« Mériter, obtenir, et savourer le respect et l'admiration du genre humain sont les grands objets de l'ambition et de l'émulation. Deux routes différentes nous sont présentées, qui mènent également à cet objet tant désiré : l'une par *l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu*, l'autre par *l'acquisition de la richesse et de la grandeur*. Deux caractères différents sont présentés à notre émulation : l'un est fait d'ambition *orgueilleuse* et d'avidité *ostentatoire*, l'autre d'*humble* modestie et d'*équitable* justice. Deux modèles différents, deux portraits nous sont représentés, selon lesquels nous pouvons façonner notre caractère et notre comportement : l'un plus *criard et clinquant* dans ses couleurs, l'autre plus *correct* et plus exquisement *beau* dans son trait ; l'un *s'imposant avec force à tout regard peu attentif*, l'autre *n'attirant l'attention de presque personne sinon de l'observateur le plus studieux et le plus appliqué*. Ce sont principalement les sages et les vertueux, un parti choisi mais *peu nombreux*, je le crains, qui sont les admirateurs réels et constants de la sagesse et de la vertu. Le gros du genre humain est fait d'admirateurs et d'adorateurs de la richesse et de la grandeur ; lesquels, ce qui peut sembler plus extraordinaire, sont le plus souvent désintéressé. » (TMS,I.iii.3.2, trad p.104, nos italiques)

Ce passage complète admirablement les analyses de la RN sur le désir d'améliorer sa condition. Il confirme que la plupart des individus pensent que la richesse et la grandeur sont les meilleurs moyens d'atteindre ce but et admirent, de ce fait, les riches et

---

<sup>179</sup> L'admiration pour les riches est favorable à l'ordre et à la stabilité de la société parce qu'elle n'est ni envieuse ni intéressée (TMS,I.iii.2.3, trad p.95).

les grands. Pourquoi est-ce considéré comme le moyen le plus « évident » ? Parce que la richesse est une notion simple et palpable, aisément identifiable, et surtout visible. Il n'est pas difficile de savoir qui est riche. Il suffit d'observer. La tâche est autrement plus ardue lorsque nous voulons discerner le caractère vertueux d'un individu. Cela demande imagination (des changements imaginaires de position répétés), entendement (intérioriser les épisodes de sympathie et d'absence de sympathie vis-à-vis de cette personne) et raison (porter un regard impartial envers celle-ci). C'est pour cela que seul « un petit nombre » admire les sages et les vertueux et que « nous voyons fréquemment que les attentions respectueuses du monde sont plus fortement dirigées vers les riches et les grands que vers les sages et les vertueux » <sup>180</sup>(ibid). Les caractères de nos deux modèles tranchent par leur opposition. A l'ostentation du riche répond l'invisibilité du sage. L'un vit dans le regard des autres, hors de lui-même, à l'affut de l'approbation et de la sympathie des autres. L'autre vit en lui-même, à la recherche de l'approbation de soi. A l'orgueil du premier s'oppose la modestie et la justice du second. La distinction entre ces deux routes rappelle la distinction d'Aristote entre la vie et la vie bonne. La richesse face à la vertu, c'est aussi le désir d'approbation et de statut social(e) face au désir d'approbation et d'amélioration de soi, le peuple face aux sages, le sens commun face à la raison, les biens extérieurs face au Bien intérieur. Dans ces conditions, quelle route choisir ? L'admiration et l'amour de nos semblables est-elle la véritable fin de la vie humaine ? Est-il préférable d'être aimé et admiré par le plus grand nombre, ou seulement par quelques sages ? Ces deux routes mènent-elles de manière égale au bonheur ? Suffit-il d'être aimé et admiré pour être heureux ? Pour apporter des réponses à ces questions tentons d'explicitier la conception smithienne du bonheur.

#### d) Approbation de soi, tranquillité de l'esprit et bonheur

Notons pour commencer qu'il semble bien que pour Smith les hommes sont, de manière générale, plus nombreux à être heureux que malheureux. Car « si vous prenez la terre entière...en moyenne, pour un homme plongé dans la douleur ou la misère, vous en trouverez vingt dans la prospérité et la joie, ou du moins dans une condition tolérable » (TMS,III.iii.9, trad p.202). Le bonheur est caractérisé par Smith comme un état de

---

<sup>180</sup> D'où le fait que « les hommes sont généralement plus désireux d'être considérés comme grands plutôt que bons. » (LRBL,ii.103, p. 131)

satisfaction maximale, une situation où rien ne peut plus augmenter notre bien-être. Pour l'atteindre il suffit, selon lui, « d'être en bonne santé, sans dette » et d'avoir « une conscience claire » (*TMS, I.iii.1.7*, trad p.85). Cette définition distingue trois éléments : le corps, l'esprit et les possessions matérielles. Concernant ce dernier élément, il apparaît que la possession de biens matériels n'a pas d'incidence sur le bonheur des individus. Une fois que l'on n'a pas de dette, « tout accroissement de fortune peut être proprement dit superflu » (*ibid*). A la fin du passage sur la Main Invisible, Smith affirme que « pour ce qui fait le réel bonheur de la vie humaine », c'est-à-dire « le bien être du corps » et « la paix de l'esprit », les pauvres « ne sont en rien inférieurs à ceux qui pourraient sembler leur être si supérieurs » (*TMS, IV.1.10*, trad p.258). Dans ce domaine « tous les différents rangs de la société sont presque au même niveau » (*ibid*). Le niveau de vie semble donc ne pas entrer dans la constitution du bonheur. Smith rejoint ici les philosophes stoïciens pour qui le bonheur est indépendant de la richesse. Si toutefois il mentionne qu'il faut ne pas avoir de dette pour être heureux c'est certainement parce qu'être endetté c'est être dépendant de quelqu'un et la dépendance est à ses yeux l'un des pires maux qui puisse affecter les hommes.

Revenons aux deux éléments les plus importants de cette première définition : la santé et la conscience claire. L'homme heureux est celui qui jouit du bien être de son corps et surtout de l'approbation de soi. La conscience rappelons-le est pour Smith le lieu où réside le spectateur impartial. Avoir une conscience claire c'est être approuvé par le spectateur impartial, c'est savoir que l'on a bien agi en toutes circonstances. L'homme heureux est celui qui agit selon les jugements du spectateur impartial puisque « la misère et le malheur ne peuvent jamais envahir un cœur qu'habite la complète satisfaction de soi » (*TMS, III.3.27*, trad p.211). Cette conception du bonheur est une nouvelle fois très proche de celle des stoïciens<sup>181</sup>. Le sage sait se montrer indifférent aux événements qui l'atteignent, qu'ils lui soient favorables ou non. Pour eux la vie humaine est un jeu dont le plaisir vient essentiellement du fait de « bien jouer, de jouer honnêtement et habilement »

---

<sup>181</sup> « Les philosophes s'efforçaient alors de montrer que le bonheur était tout entier, ou au moins pour une grande part, indépendant de la fortune ; les stoïciens qu'il l'était entièrement...La conduite sage, prudente, et bonne, était d'abord la conduite susceptible d'assurer le succès de toute espèce de tentative ; ensuite, si le succès devait faire défaut, alors l'esprit ne restait pas sans consolation. L'homme vertueux pouvait encore jouir de la complète approbation de son propre cœur et il pouvait sentir que, si fâcheux que puisse être le cours des choses à l'extérieur de lui-même, tout en lui était calme, paisible et en harmonie. En général il pouvait aussi trouver du réconfort dans la certitude qu'il possédait l'amour et l'estime de tout spectateur intelligent et impartial... » (*TMS, VII.ii.1.28*, trad p.383)

(*TMS*, VII.ii.1.24, trad p.379). Ce faisant, le bonheur repose entièrement sur ce qui dépend véritablement des individus et non sur le succès de leurs actions, dont ils ne sont que partiellement responsables. Les moyens sont plus importants que la fin, la vertu du comportement supérieure à son utilité. Nous prêtons à Smith une conception du bonheur similaire à celle-ci. Notons à présent pour finir sur cette première caractérisation du bonheur que le fait d'être sans dette, en bonne santé et d'avoir une conscience claire constitue selon lui « l'état naturel et ordinaire du genre humain », c'est-à-dire celui de la plupart des individus (*TMS*, I.iii.1.7, trad p.85). Il nous semble qu'ici Smith ne souhaite pas indiquer que la plupart des hommes sont heureux mais qu'ils ont ce qui constitue le bonheur réel. Car malheureusement ce sont les philosophes et les sages, par leurs raisonnements abstraits et impartiaux, qui seuls sont capables de comprendre que le bonheur est à portée de tous. Le bonheur tel que l'imaginent les individus est bien différent. Les hommes surestiment la différence entre telle situation permanente et telle autre, entre la richesse et la pauvreté, ou entre la vie privée et la vie publique, alors qu'en ce qui concerne le « bonheur réel », ces différences sont insignifiantes (*TMS*, III.3.31, trad p.213). Ceci constitue selon Smith « la grande source de la misère et des désordres de la vie humaine ». Si les hommes ne sont pas heureux c'est parce qu'ils se trompent sur ce qui constitue le bonheur réel, en d'autres termes la « tranquillité » et la « jouissance » (*TMS*, III.3.30, trad p.212). L'homme ne jouit de sa situation que lorsqu'il a l'esprit en paix, dans un état de quiétude et de satisfaction. Cette idée est confirmée par un autre passage de la *TSM* où il est dit que le bonheur dépend essentiellement « du calme et de la tranquillité d'esprit » (*TMS*, I.ii.3.7, trad p.72). La réunion de ces différents éléments permet de définir une seconde source classique de Smith : Epicure, pour qui le bonheur consiste dans le bien être du corps et la tranquillité de l'esprit (*TMS*, VII.2.7, trad p.297).

#### e) Liberté et bonheur

Bien que le lien ne soit explicitement mentionné, nous pensons que pour Smith un homme n'est heureux que s'il est *libre*<sup>182</sup>. Pour appuyer notre hypothèse, il faut définir la conception smithienne de la liberté. Il existe des distinctions usuelles en philosophie politique pour caractériser différentes formes de liberté et bien souvent les opposer. L'une

---

<sup>182</sup> Alvey (1998, p.443) défend également cette idée sans toutefois la développer.



des plus fameuses revient à Berlin, qui distingue la liberté négative de la liberté positive, dans le prolongement de celle de Constant entre liberté des Anciens et liberté des Modernes. La liberté négative se définit comme l'absence d'interférences, ou d'obstacles extérieurs aux actions des individus qui pourraient les empêcher d'agir comme ils le souhaitent. La liberté positive renvoie à la maîtrise de soi même, de sa destinée à travers l'obéissance à la loi civile issue du consentement des individus. Mais comme souvent nous considérons que la pensée de Smith s'accorde mal avec les positions tranchées et les clivages trop affirmés. Il préfère adopter une position médiane et réconciliatrice. Pour lui la liberté n'est ni l'absence d'interférence ni la participation active à la vie du Tout. Smith défend en fait la conception *républicaine* de la liberté<sup>183</sup>. Après le chapitre I et la question de la corruption des travailleurs nous retrouvons à l'œuvre l'influence des positions républicaines. La liberté se définit comme l'absence de possibilité d'interférence arbitraire. Elle est vue comme non domination, et pas comme non ingérence comme dans le cas de la liberté négative : quiconque est poussé à signer un contrat par des violences ou simplement par des menaces n'est pas libre (*LJ(A),ii.131,p.120*). L'asymétrie de positions est une atteinte à la liberté. A l'opposition entre droit et loi des penseurs libéraux du droit naturel, la tradition républicaine substitue celle entre liberté et servitude. Smith, qui critique fermement l'esclavage aussi bien d'un point de vue économique que moral, oppose dans la *RN* liberté et esclavage (*WN,III.iii.5*, trad pp.455-6). L'homme libre est celui qui n'est pas soumis à la domination, qui est indépendant et vit sous la protection de la loi. Smith associe souvent la liberté avec l'indépendance d'une part, et avec la sécurité d'autre part (*WN,III.iii.3*, trad p.454 ; *WN,III.iii.12*, trad p.459 et *WN,III.iv.4*, trad p.467). L'obéissance à la loi n'apparaît pas comme une contrainte mais plutôt comme une condition de la liberté. La loi ne restreint pas la liberté, elle la crée puisque « un juge est dorénavant...la source de notre liberté, de notre indépendance et de notre sécurité » (*LJ(A),v.109*, p.313). Pour Smith « la liberté et la sûreté des individus » découlent de « l'ordre et du bon gouvernement » (*WN,III.iii.12*, trad p.459 et *WN,III.iv.4*, trad p.467). La liberté est aussi l'un des « deux plus grands biens que peuvent posséder les hommes » (*LJ,iii.111,p.185*). Elle apparaît comme une condition nécessaire au bonheur lorsque Smith explique que même dans la condition la plus humble, c'est-à-dire « celle où l'on jouit de la liberté personnelle », nous avons à notre portée la plupart des plaisirs « dont nous nous

---

<sup>183</sup> Pour un exposé de la conception républicaine de la liberté, voir (Pettit, 2004).

proposons de tirer notre bonheur réel » (*TMS,III.3.31*, trad p.214). L'homme pauvre des sociétés commerciales peut vivre l'esprit tranquille parce qu'il se sait protégé comme tout citoyen dans sa personne, sa réputation et ses biens. D'où la référence smithienne, sur laquelle nous reviendrons, au « mendiant qui se chauffe au soleil » et « qui possède la sécurité pour laquelle les rois se battent » (*TMS,IV.1.10*, trad p.258). Concluons en précisant que l'homme heureux est aussi et surtout celui dont l'amour de soi est modéré, convenable et juste. C'est celui qui s'aime et s'estime tel qu'il le doit, ni trop, ni trop peu (*TMS,VI.iii.50*, trad p.356).

## II : Richesse et Bonheur : le fils de l'homme pauvre

### a) Caractéristiques du fils de l'homme pauvre

Dans l'optique de savoir si la richesse peut ou non rendre les hommes heureux, prenons l'exemple célèbre de la parabole du fils de l'homme pauvre. Cet homme que « le Ciel dans sa colère a affligé d'ambition », admire, comme beaucoup, la condition des richesses et des grands. Lorsqu'il compare sa situation avec la leur, il ne peut s'empêcher d'imaginer qu'il serait « plus à son aise » dans un palais<sup>184</sup>, qu'il se fatiguerait moins en se déplaçant dans des « machines » plutôt qu'à pied ou à cheval, et qu'avoir une multitude de domestiques « lui épargnerait bien de la peine » (*TMS,IV.1.8*, trad p.253). Ainsi, il pense qu'une fois qu'il aura obtenu tous ces avantages que semblent procurer la richesse et la puissance il pourra « demeurer satisfait et paisible, et jouir à l'idée du bonheur et de la tranquillité de sa situation » (*ibid*). Il est malheureusement victime d'une illusion. Car ce n'est que « sous les couleurs trompeuses au moyen desquelles l'imagination est susceptible de la dépeindre » que la condition des riches et des grands apparaît comme « un état parfait et heureux » (*TMS,I.iii.2.2*, trad p.94). Parce qu'il s' imagine qu'il serait pleinement heureux s'il était à leur place, le fils de l'homme pauvre décide alors de se consacrer à jamais à l'obtention de la richesse et de la grandeur. Pour atteindre son but il s'oblige dès la première année « à plus de fatigues et de soucis que l'absence de ces

---

<sup>184</sup> « Un palais sera toujours [un objet] agréable...ses effets immédiats, à savoir la commodité, le plaisir et la gaieté des gens qui y demeurent, sont tous agréables et suggèrent à l'imagination un millier d'idées agréables » (*TMS,I.ii.3.4*, trad pp.69-70)

commodités aurait pu lui causer toute sa vie durant » (ibid). Il doit « faire des études » pour se distinguer dans « quelque profession laborieuse », il travaille sans relâche pour acquérir des talents supérieurs aux autres (ibid, trad p.254). Il ne vit pas pour lui-même mais uniquement dans le regard des autres. Ce qui l'intéresse c'est d'acquérir ces talents pour les porter aux yeux du public (ibid). Son ambition le pousse à s'avilir. Elle corrompt son caractère en l'obligeant à faire « la cour aux grands », à servir « ceux qu'il déteste » et à se montrer « obséquieux envers ceux qu'il méprise » (ibid). La félicité enchanteresse qu'il s'imaginait pouvoir atteindre un jour n'est qu'un mirage. Le bonheur s'éloigne chaque jour un peu plus. Il ne réalise pas qu'il « sacrifie une quiétude réelle toujours à son portée » pour poursuivre « toute sa vie durant...l'idée d'un repos factice qu'il ne connaîtra peut être jamais » (ibid). Ce n'est qu'à l'aube de la mort que sa conscience reprend le dessus, qu'il s'observe enfin à partir du point de vue du spectateur impartial. Il constate alors que la richesse et la grandeur ne sont en réalité que des « bibelots d'utilité frivole », aussi peu aptes à le rendre heureux, c'est-à-dire à « procurer le bien être du corps et la tranquillité de l'esprit que les petites trousse de toilette des amateurs de babioles, et qu'elles sont comme elles, plus gênantes pour celui qui les transporte que ne sont commodes tous les avantages qu'elles peuvent lui procurer » (ibid). Les biens de luxe ne servent qu'à gratifier la vanité et l'amour de la distinction des hommes. La satisfaction réelle qu'elles procurent est négligeable voir insignifiante.

Sous ce jour le comportement du fils de l'homme pauvre apparaît totalement déraisonnable et irrationnel. En effet, il sacrifie un bonheur à portée de main pour une situation dans laquelle il ne peut manifestement pas être heureux. Nous avons constaté que deux des principaux éléments du bonheur pour Smith sont le bien être du corps et la tranquillité de l'esprit. Or le fils de l'homme pauvre finit « le corps épuisé par le labeur et les maladies » et « l'esprit humilié » (ibid). Il est également incapable de jouir de sa situation, tel un éternel insatisfait, car son désir de richesse est insatiable. Le fils de l'homme pauvre n'est pas simplement l'image, comme le défend Fleischacker, d'un futur leader politique (2004, p.26). A l'instar de Diatkine, nous pensons qu'il est aussi et surtout le prototype du capitaliste (2000 ; 2010). Il sacrifie son bonheur à l'obtention de la richesse et de la grandeur. Ambition et bonheur semblent être pour Smith presque totalement incompatibles car l'ambition nous fait perdre notre liberté et notre indépendance (*TMS, I.iii.2.7*, trad p.100 ; *TMS, VI.iii.40*, trad p.352). L'ambitieux supporte énormément de

peines : le travail, l'humiliation, la dépendance, la flatterie intéressée, pour n'en retirer que de biens maigres avantages en termes d' « utilité » réelle au sens où l'entend Smith, c'est-à-dire de capacité à satisfaire des besoins<sup>185</sup>. La comparaison entre les coûts et les bénéfices semble faire pencher la balance du côté des premiers. Comme le souligne Diatkine, son calcul intertemporel d'utilité semble erroné et, plus surprenant encore pour les économistes, il réitère ses erreurs (2000, p.497). En effet, Smith précise quelques lignes plus loin que l'état de lucidité et de conscience claire de l'homme ambitieux n'est que passager et transitoire, car il ne touche les hommes que lorsqu'ils sont affectés par « la maladie ou l'accablement » (ibid, p.255). La richesse et la grandeur nous apparaissent de suite sous un jour plus agréable une fois recouvrées la santé et une humeur meilleure, et alors nous reprenons le chemin qui mène à leur possession. Diatkine en conclut que la rationalité du fils de l'homme pauvre est autre, et qu'il s'agit en réalité de la maximisation du taux de profit (2000, p.499 ; 2010). Nous proposons de justifier la rationalité de l'homme ambitieux d'une autre manière. Son comportement n'est, en un sens, pas irrationnel car dans l'esprit de celui-ci les avantages à retirer de la possession des richesses compensent tous les désagréments qu'il faudra subir pour les obtenir. Il agit conformément à ce qu'il considère être son intérêt. Nous savons tous, nous dit Smith, que les avantages que nous nous proposons d'obtenir au moyen de l'amélioration de notre condition ne sont pas « le bien être ou le plaisir » mais la « vanité ». La fin de l'homme ambitieux c'est d'être regardé, aimé et admiré par ses semblables. Pour atteindre sa fin il choisit le moyen le plus évident : acquérir la richesse et la grandeur. C'est parce qu' « à tous moments il a l'occasion d'intéresser tous ceux qui l'entourent et de se rendre l'objet de leur attention et de leur affinité avec ses passions » que la grandeur l'attire tant. Et dans « l'opinion du genre humain » ces bienfaits compensent toutes les contraintes qu'une telle situation impose : « la perte de liberté » et « tout ce bien être, toute cette tranquillité, toute cette sécurité insouciantes à jamais perdus » (*TMS, I.iii.2.2*, trad pp 93-4).

---

<sup>185</sup> « Mais avec la langueur de la maladie et la lassitude de la vieillesse, les plaisirs des distinctions vaines et futiles de la grandeur disparaissent. En son cœur, il maudit l'ambition et regrette en vain le bien-être et l'indolence de la jeunesse, ces plaisirs à jamais enfuis qu'il a follement sacrifiés à ce qui, maintenant qu'il le possède, ne lui procure aucune réelle satisfaction. La grandeur apparaît sous ce jour misérable à quiconque, affligé par la mélancolie ou la maladie, en est réduit à examiner sa propre situation avec attention et à considérer ce qui fait réellement défaut à son bonheur. La puissance et la richesse apparaissent alors telles qu'elles sont, d'énormes machines compliquées composées des ressorts les plus fins et les plus délicats, inventées afin de produire quelques commodités futiles pour le corps. Des machines qui doivent être maintenues en ordre avec la plus soignée attention et qui, en dépit de tout notre soin, menacent à chaque instant d'éclater en morceaux et d'écraser dans leur chute leur infortuné propriétaire. » (*TMS, IV.1.8*, trad p.255)

## b) Le fils de l'homme pauvre et l'amour des systèmes

Le fils de l'homme pauvre savait en réalité qu'il ne devait attendre de la richesse le bien-être ou le plaisir<sup>186</sup>. Ce qui fonde son admiration des riches et des grands ce sont les « innombrables arrangements artificiels et élégants qui procurent ce bien être ou ce plaisir » (*TMS, IV.1.8*, trad p.255). Il ne pense pas que les riches et les grands sont réellement plus heureux que les autres mais qu'ils ont plus de moyens de l'être (*ibid*). Le fils de l'homme pauvre est un amoureux des systèmes, concept dont Smith s'octroie la paternité<sup>187</sup> (*Diatkine, 2010*). Nous avons ici la première facette, « sociale », du capitaliste comme « homme à système »<sup>188</sup> : un homme dont le désir insatiable de richesse masque en réalité un profond désir de reconnaissance. Ce qui l'intéresse, « c'est l'habile et ingénieux ajustement des moyens à la fin pour laquelle ils ont été prévus », et non la fin elle-même (*ibid*). Tel un stoïcien, il accorde plus de valeur à l'économie d'une machine qu'à sa production. Ce qui l'enchanté dans les palais des grands c'est leur ordre et leur harmonie, la beauté de leur arrangement<sup>189</sup>. Notons que la beauté et le plaisir de l'ordre et de l'harmonie sont des éléments récurrents dans l'œuvre de Smith, que l'on pense au plaisir de la sympathie mutuelle ou de la persuasion et au plaisir intellectuel d'élaboration d'un système philosophique. Pour revenir aux palais des grands, tout semble agencé de manière à pouvoir satisfaire les moindres de leurs désirs. Or, indépendamment de « la beauté de l'arrangement propre à les satisfaire », la « satisfaction réelle » que toutes les possessions des riches et des grands sont à mêmes de nous procurer nous apparaîtra toujours « au plus haut point méprisable et insignifiante » (*ibid*, trad p.256). Mais l'homme

---

<sup>186</sup> « Bien qu'ils puissent avoir suffisamment de chance pour atteindre cette grandeur tant souhaitée, ils sont toujours très misérablement déçus quant au bonheur qu'ils en espèrent. Ce n'est pas le bien être ou le plaisir, mais toujours un honneur d'un genre ou d'un autre, quoiqu'il s'agisse fréquemment d'un honneur très mal compris, que l'ambitieux poursuit en réalité. » (*TMS, I.iii.3.8*, trad p.107)

<sup>187</sup> « A ma connaissance personne n'a encore remarqué que cette adéquation, cet heureux arrangement des productions de l'art, est souvent davantage prisé que la fin même pour laquelle ces productions ont été prévues ; et que l'exact ajustement des moyens destinés à atteindre toute commodité ou tout plaisir est davantage apprécié que cette commodité ou ce plaisir mêmes, en l'obtention desquels tout le mérite des moyens paraîtrait consister. » (*TMS, IV.1.3*, trad p.252)

<sup>188</sup> Voir chapitre I.

<sup>189</sup> « L'adéquation d'une machine ou d'un système à la fin pour laquelle il a été prévu confère une certaine convenance et une certaine beauté à l'ensemble de ses parties et en rend agréable la pensée et la contemplation. » (*TMS, IV.1.1*, trad p.251)

à système ne voit pas les choses sous ce jour « abstrait et philosophique » (ibid). Comme l’a noté Diatkine (2010), il confond naturellement en son imagination les moyens et la fin<sup>190</sup>, la cause efficiente et la cause finale<sup>191</sup>, l’utilité et l’aptitude à l’utilité<sup>192</sup>. Le plaisir esthétique qu’il tire de la contemplation de l’ordre et de l’harmonie de l’économie des grands le conduit à voir les plaisirs de la richesse et de la grandeur « comme quelque chose de grand, de beau et de noble<sup>193</sup> », si bien que « leur obtention mérite amplement le labeur et l’angoisse que nous sommes si portés à lui consacrer » (ibid). Encore une fois notre ambitieux est persuadé que la peine qu’il souffrira pour obtenir les richesses (son « industrie acharnée ») sera compensée par le plaisir qu’il en tirera, un plaisir de nature esthétique qui vient de l’adaptation des moyens à la fin pour laquelle elles ont été créées plus que de la fin elle-même (l’utilité réelle ou le plaisir tiré de l’utilisation). Et d’après Smith « il est heureux que la nature nous abuse de cette manière » en nous faisant confondre moyens et fin :

---

<sup>190</sup> Cette confusion entre moyens et fin, dénoncée jadis par Aristote, trouve une correspondance dans l’opposition entre valeur d’usage et valeur d’échange. Le consommateur désire les biens comme valeurs d’usage, pour leur utilité, c’est-à-dire pour leur capacité à satisfaire ses besoins. Les biens sont des fins en soi. Le capitaliste, a contrario, ne s’intéresse aux biens qu’en tant que valeur d’échange, comme moyens. Son désir irrépressible et inextinguible de richesse lui interdit la jouissance de la consommation, sans cesse repoussée. Il est éternellement insatisfait car la richesse ne connaît pas de limite.

<sup>191</sup> « Les rouages d’une montre sont tous admirablement ajustés pour la fin en vue de laquelle elle a été faite, indiquer l’heure. Tous leurs mouvements variés conspirent, de la manière la plus subtile, à produire cet effet. S’ils étaient dotés d’un désir ou d’une intention de le produire, ils ne pourraient mieux faire. Cependant, nous n’assignons jamais un tel désir ni une telle intention aux rouages mais à l’horloger, et nous savons qu’ils sont mis en mouvement par un ressort qui, tout comme eux, ne vise pas les effets qu’il produit. Mais quoique pour rendre compte des opérations du corps, nous ne manquons jamais de distinguer la cause efficiente de la cause finale, pour les opérations de l’esprit nous sommes toujours très enclins à les confondre. » (*TMS, II.ii.3.5*, trad p.142)

<sup>192</sup> Smith prend deux exemples très intéressants pour illustrer l’esprit de système. Tout d’abord celui d’un amateur de montre qui ne peut supporter que celle-ci retarde de deux minutes chaque jour. Or cet homme ne sera pas nécessairement plus ponctuel. Ce qui l’intéresse ce n’est pas tant la connaissance avec précision de l’heure que la perfection de la machine qui en est le moyen (*TMS, IV.1.5*, trad p.252). D’autre part, il nous présente une situation dans laquelle un individu entre dans une pièce mal rangée, où les chaises sont posées au milieu de la pièce. Celui-ci décide de ranger les chaises, en les mettant dans une disposition plus commode. Pour l’obtenir « il se donne volontairement plus de peine que l’absence de celle-ci lui en aurait causé ». A priori, son comportement s’avère non rationnel, car il supporte une peine supérieure à ce qu’elle aurait été s’il ne l’avait fait, pour un plaisir équivalent. Comme l’indique Smith il pouvait très bien s’asseoir directement dans la pièce sans ranger les chaises et ainsi s’éviter tout ce désagrément. Ce qu’il souhaitait « ce n’était pas tant cette commodité elle-même, que l’arrangement des objets qui la procure ». A y regarder de plus près il n’est pas irrationnel. Comme il accorde plus d’importance à l’arrangement (aptitude à l’utilité) qu’à la commodité (l’utilité), l’apparent désordre de la pièce devait lui procurer une insatisfaction très importante qu’il s’est empressé de supprimer en la rangeant. De ce fait il tira un plaisir supérieur au simple fait de s’asseoir, en s’asseyant dans une pièce bien agencée, et pût donc supporter la peine de la mettre en ordre (*TMS, IV.1.4*, trad p.252).

<sup>193</sup> « Quand nous visitons les palais des grands, nous ne pouvons nous empêcher de concevoir la satisfaction qui serait la nôtre si nous en étions propriétaires et si nous disposions d’une demeure si habilement et si ingénieusement conçue. » (*TMS, IV.1.2*, trad p.252)

« C'est cette illusion qui suscite et entretient le mouvement perpétuel de l'industrie du genre humain. C'est elle qui d'abord incita les hommes à cultiver la terre, à construire des maisons, à fonder des villes et des Etats, à inventer et améliorer toutes les sciences et tous les arts qui ennoblissent et embellissent la vie humaine ; c'est elle qui a changé entièrement la face du monde, qui a transformé les forêts naturelles incultes en plaines fertiles et agréables, fait de l'océan vierge et stérile un nouveau fonds de ressources et la grande route de communication entre les différentes nations de la terre. La terre fut obligée de redoubler sa fertilité naturelle par ces travaux humains, et de nourrir un plus grand nombre d'habitants. » (TMS,IV.1.9, trad p.256)

La tonalité stoïcienne de ce passage apparaît sous deux formes. D'une part on trouve l'idée qu'un mal apparent, la nature qui nous trompe, conduit en vérité à un bien réel : le progrès de l'humanité et de la civilisation. Comme si, comme le souligne Griswold, certains doivent sacrifier leur bonheur personnel pour le bonheur de la société (1999, p.225,263). D'autre part, il ressort que les actions isolées et *a priori* égoïstes des hommes ont des conséquences non intentionnelles et bénéfiques. C'est en recherchant l'estime, l'approbation et la reconnaissance de nos semblables que nous sommes amenés sans le vouloir à faire avancer l'humanité. La Nature se sert de nous à notre insu pour remplir ses propres fins. Il n'est pas étonnant dans ce contexte de trouver quelques lignes plus loin l'occurrence de la Main Invisible.

### c) Estime de soi et bonheur

Pour terminer, nous aimerions montrer que l'absence de bonheur de l'homme riche et ambitieux, tel qu'incarné par le fils de l'homme pauvre, tient aussi à sa déraisonnable et excessive estime de soi. L'homme riche est corrompu dans son appréciation de son caractère et de sa conduite par des spectateurs trop indulgents et partiaux. Parce qu'il est aimé et admiré, lui sont pardonnés toutes sortes d'excès et de vices qui seraient sévèrement dénoncés s'ils étaient l'œuvre d'une personne d'humble condition (TMS,I.iii.3.4, trad p.105 ; WN,V.i.g.10, trad p.892). Le désir de richesse est explicitement associé par Smith avec la vanité (TMS,I.iii.2.1, trad p.92 ; WN,III.iv.16, p.475). Selon lui l'estime de soi peut être ou trop forte ou trop faible, laissant entendre par là qu'il

existe un juste milieu entre ces deux extrêmes caractérisant une estime de soi convenable (*TMS, VI.iii.22*, trad p.341). Les hommes ont une tendance naturelle à s'estimer plus que de raison, d'une part parce qu'il est difficile d'adopter un regard impartial envers soi et d'autre part « parce qu'un certain excès est moins désagréable qu'un défaut d'estime de soi » (*ibid*). Les hommes riches et ambitieux sont vaniteux, c'est-à-dire qu'ils sont victimes d'une estime de soi déraisonnable et excessive. La raison en est que lorsqu'ils jugent de leur conduite et de leur caractère ils se réfèrent à la norme inférieure de vertu, c'est-à-dire au niveau de convenance communément atteint dans le monde. L'autre norme, à laquelle se réfèrent les sages et les vertueux, est celle de la parfaite convenance. Ce faisant, et bien qu'ils soient souvent réellement très au-dessus de la moyenne des individus, ils ne ressentent pas assez leurs « faiblesses » et leurs « imperfections » et expriment « prétention », « arrogance » et « présomption » (*TMS, VI.iii.27*, trad p.344). Parce qu'ils s'admirent trop ils méprisent les autres. Ils sont victimes d'une « admiration de soi excessive<sup>194</sup> » (*ibid*). Le vaniteux veut à tout prix ressembler à ceux qu'il admire, les riches et les grands, il est victime de ce que Duesenberry (1949) appela « l'effet de démonstration » et se répand en consommations « ostentatoires » : « ses vêtements, son équipage, sa façon de vivre annoncent tous un rang plus élevé et une fortune plus grande qu'ils ne sont en réalité » (*TMS, VI.iii.37*, trad p.351). Ce qui l'intéresse c'est d'être vu avec les gens à la mode, ceux qui mènent l'opinion publique et qui attirent les regards. Rappelons que l'homme heureux est celui qui s'estime ni trop ni trop peu, celui qui « s'estime autant qu'il le doit et pas plus qu'il le doit » (*TMS, VI.iii.50*, trad p.356). Or l'homme vaniteux est constamment insatisfait et incapable de s'estimer de manière impartiale. Il ne peut donc pas être heureux<sup>195</sup>.

---

<sup>194</sup> Smith distingue l'orgueil de la vanité en (*TMS, VI.iii.34-5*, trad p.350).

<sup>195</sup> Il est bon de noter que le portrait de l'homme vaniteux n'est pas exempt d'appréciation positive de la part de Smith. Il souligne que les vaniteux sont bien souvent très au-dessus du niveau commun de convenance et que leur caractère s'accompagne de nombreuses vertus. En outre, la vanité semble la condition *sine qua non* du succès dans le monde et de la réussite de nombreux « grands hommes » qui sans cela n'auraient pu être suivis dans leurs « folles entreprises » par le peuple. On retrouve l'idée que leur sacrifice n'est pas vain.



### III : Vertu et Bonheur

#### a) Vertu et parfaite convenance du comportement

Si la première route, celle de la richesse et de la grandeur, ne mène pas à la félicité, peut être en va-t-il autrement de la seconde : celle de la sagesse et de la vertu. C'est ce qu'affirment nombre de philosophes antiques, d'Aristote à Platon en passant par les stoïciens. Smith est-il de leur côté ? Pour le savoir il nous faut revenir à ce qui constitue pour lui l'essence du comportement éthique. Nous en avons déjà esquissé les contours lors des deux précédents chapitres. Nous avons mis l'accent lors du premier chapitre sur une définition de la vertu en tant que pratiques des quatre vertus cardinales que sont la prudence, la justice, la bienfaisance et la maîtrise de soi. Puis au second chapitre nous avons évoqué le point de vue éthique comme celui permettant d'obtenir l'approbation du spectateur impartial. Nous allons à présent compléter et réconcilier ces analyses. Rappelons que dans la septième partie de la *TSM* qui fait office d'histoire de la philosophie morale d'un point de vue smithien, il définit son système comme faisant consister la vertu dans la convenance du comportement, au même titre que Platon, Aristote, ou Zénon. En d'autres termes la conduite vertueuse consiste en l'expression parfaitement convenable, c'est-à-dire juste, de toutes nos passions<sup>196</sup> et non simplement, comme le soutient par exemple Epicure, dans l'expression convenable des passions égoïstes. Ainsi, ce n'est pas la passion en elle-même qui est vertueuse ou vicieuse, mais l'intensité avec laquelle elle s'exprime chez l'individu. Par exemple, le ressentiment peut être vertueux sans que la générosité ne le soit nécessairement. Ce qui détermine le degré d'intensité convenable, et donc vertueux, de nos passions n'est autre que celui avec lequel tout spectateur impartial puisse sympathiser. Le modèle de la sympathie réciproque évoqué au chapitre II représente ce processus par lequel deux individus, un agent et un spectateur, l'un qui ressent la passion, l'autre qui l'observe, arrivent à accorder et à équilibrer l'intensité de leurs passions. L'homme vertueux est celui qui, dans ces deux

---

<sup>196</sup> « Selon certains, le tempérament vertueux ne consiste en aucune affection particulière, mais dans le gouvernement et la direction convenables de toutes nos affections, qui peuvent être vertueuses ou vicieuses selon les objets qu'elles poursuivent et selon et selon le degré de véhémence avec lequel elles les poursuivent. Selon ces auteurs, la vertu consiste donc dans la convenance. » (*TMS*, VII.i.1, trad p.367)

rôles opposés, parvient à atteindre la « mesure précise » constituée par « les sentiments sympathiques du spectateur impartial et bien informé » (*TMS, VII.ii.1.49*, trad p.394). Comme agent, il doit faire preuve d'une grande maîtrise de soi afin de modérer l'intensité de ses passions originelles, toujours plus élevées que leurs copies chez les spectateurs. Comme spectateur il doit faire preuve d'humanité, c'est-à-dire d'une grande sensibilité envers tout ce qui touche ou peut toucher l'acteur afin d'augmenter l'intensité de ses passions sympathiques<sup>197</sup>. Mais ce point de convenance diffère cependant suivant le type de passions. Smith distingue trois types de passions : les passions sociales, les passions égoïstes et les passions asociales. La Nature n'a pas fait les choses au hasard. Dans l'esprit de Smith rien de ce qu'elle a créée n'est superflu. Chaque élément doit participer aux fins qu'elle s'est assignées : la perpétuation et le bonheur de l'espèce humaine. Toutes ces passions ont leur utilité pour les individus comme pour la société. C'est pour cela qu'elles peuvent être vertueuses. Les passions asociales, et le ressentiment en particulier, sont à l'origine de la vertu de justice, pilier de la société. Les passions égoïstes participent à la perpétuation et à la propagation de l'espèce humaine. Les passions sociales sont la source principale du bonheur de la société. Ces trois types de passions se classent de la manière suivante. Il est agréable de ressentir et de partager des passions sociales, mais il est désagréable, à l'inverse, d'être victime de passions asociales. Les passions égoïstes tiennent une position intermédiaire. Le degré de communicabilité des passions est directement proportionnel à leur caractère agréable ou désagréable et va fonder le niveau d'intensité approuvé par tout spectateur impartial (*TMS, VI.iii.14-16*, trad pp.336-8). La Nature a fait de l'homme un être social en lui permettant de trouver aisément du réconfort dans le partage de ses affections sociales et en lui rendant incommode, par opposition, la sympathie avec les passions asociales. Le point de convenance est donc plutôt élevé pour les passions asociales, et plutôt faible pour les passions sociales, avec les passions égoïstes qui tiennent toujours une position médiane (*TMS, I.iii.3.4*, trad pp.69-70 ; *I.ii.4.1*, trad p.74 ; *I.ii.5.1*, trad p.77). L'homme vertueux est soucieux au plus haut point de la convenance de

---

<sup>197</sup> « L'homme possédant la vertu la plus parfaite, l'homme que par nature nous aimons et révérerons le plus, est celui qui unit la plus parfaite maîtrise de ses propres sentiments originels et égoïstes avec la sensibilité la plus exquise à la fois envers les sentiments originels et envers les sentiments sympathiques des autres. L'homme qui, à toutes les vertus douces, aimables et tendres, unit les grandes vertus redoutables et respectables, doit sûrement être l'objet naturel et convenable de notre amour et de notre admiration les plus forts. » (*TMS, III.3.35*, trad p.216)

Raphael note avec justesse que la position du spectateur est dite « impartiale » parce qu'elle est partagée (Brown 1994, p.85).

son comportement en toutes circonstances, quels que soient les évènements et les sentiments qui l'affectent<sup>198</sup>. Il est mû par le désir d'obtenir l'approbation du spectateur impartial :

« L'homme qui ne s'abandonne pas à l'empire des passions indisciplinées que la situation dans laquelle il se trouve pourrait lui inspirer naturellement et qui, au contraire, gouverne tout son comportement et toute sa conduite en accord avec ces émotions contenues et corrigées que celui qui réside au-dedans du cœur, ce grand demi dieu, prescrit et approuve ; celui-là seul est le véritable homme de vertu, le seul objet véritable et convenable de l'amour, du respect et de l'admiration. » (*TMS*, VI.iii.18, trad p.339)

## b) Vertu et spectateur impartial

Tout se passe comme si le sage tendait à s'identifier au spectateur impartial<sup>199</sup> puisque « l'amour de l'approbation de soi est l'amour de la vertu » (*TMS*, III.2.8, trad p.180). Pour comprendre ce que cela signifie véritablement, il faut identifier à la fois l'origine et le contenu de cette figure centrale de l'éthique smithienne. Comme nous l'avons expliqué au chapitre précédent, pour juger de notre propre caractère nous pouvons faire appel principalement à deux tribunaux : les spectateurs extérieurs et réels d'une part, le spectateur interne et imaginaire d'autre part (*TMS*, III.2.31-2, trad pp.191-2). D'un côté l'approbation des autres, de l'autre l'approbation de soi. Le désir primitif de l'homme c'est d'obtenir l'approbation de ses semblables. Mais lorsque nous entrons en société explique Smith, nous nous rendons bien vite compte qu'il est utopique de croire que nous pourrions obtenir l'assentiment de tous (*Corresp*, 40, p.54). En outre, le jugement du public est parfois erroné, par manque d'informations sur les circonstances particulières qui président à l'action. Parce que la Nature ne pouvait laisser l'homme dans un état d'insatisfaction permanente et qu'elle veille, avant toute chose, à son bonheur, elle lui permet de faire appel à un tribunal supérieur : celui du spectateur impartial. Ainsi nous construisons un personnage imaginaire, un spectateur « impartial<sup>200</sup> », « indifférent<sup>201</sup> » et

---

<sup>198</sup> « Une stupide insensibilité aux évènements de la vie humaine éteint nécessairement et complètement cette attention aigüe et consciencieuse à la convenance de notre conduite, qui fait l'essence véritable de la vertu. » (*TMS*, VI.iii.18, trad p.339)

<sup>199</sup> Là où le sage stoïcien s'identifie à Dieu lui-même (*TMS*, VII.ii.1.39, trad p.376). Pour les différences entre le sage smithien et le sage stoïcien, voir Brown (1994, p.74), Vivenza (2005, p.42) et Griswold (1999, p.320-3).

<sup>200</sup> (*TMS*, I.i.5.4, trad pp.49-50; I.ii.3.8, trad p.72)

« abstrait<sup>202</sup> », qui n'est « ni père, ni frère, ni ami », juste « un homme en général », qui n'a aucune relation particulière envers nous et qui vient corriger les apories du jugement des spectateurs extérieurs<sup>203</sup> : leur partialité, leur indulgence, ou leur manque d'informations qui les entraînent parfois à nous juger de manière injuste (*Corresp*,40, pp.53-4). Car ce spectateur a la particularité d'être « impartial », « équitable » et « bien informé ». Le regard impartial sur soi nécessite aussi une distanciation, un détachement et un degré élevé de maîtrise de soi. Son indifférence ne signifie pas une absence d'émotions ou de sympathie face à notre sort, mais plutôt une abstraction de tout ce qui pourrait biaiser le jugement juste de notre conduite. Est-ce à dire que le tribunal supérieur définissant la norme éthique du comportement est irréductible aux expériences sociales ? En fait non, car toute la subtilité et la pertinence de l'analyse smithienne de la conscience de soi tient à ce qu'elle est à la fois le produit de l'expérience sociale et sa transcendance<sup>204</sup>. Il est vrai, reconnaît Smith, que nos premières notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, proviennent de notre observation des réactions sympathiques des autres face à notre comportement, c'est-à-dire du miroir social (*TMS*,III.1.4-5, trad pp.173-4). Mais la voie de la sagesse est précisément de pouvoir se libérer, se rendre indépendant des jugements extérieurs en se construisant un spectateur imaginaire et impartial dont la seule voix guiderait nos vies. Le spectateur impartial, c'est l'homme « idéal<sup>205</sup> » qui transcende les normes sociales, jugeant chaque action suivant ses particularités. L'homme vertueux n'est pas « l'esclave du monde<sup>206</sup> », c'est un homme libre et juste, au sens où l'entendait Platon, c'est-à-dire parfaitement convenable dans sa conduite (*TMS*,VII.ii.1.11, trad p.372). Libre parce qu'il n'obéit qu'à sa propre loi, celle de sa conscience<sup>207</sup>. On trouve ainsi chez Smith une forme de liberté morale<sup>208</sup> qui le rapproche d'Aristote<sup>209</sup> et de Kant<sup>210</sup>, et qui est en adéquation

---

<sup>201</sup> (*TMS*,I.ii.4.1, trad p.74 ; VI.iii.5, trad p.332)

<sup>202</sup> (*Corresp*,40, p.55)

<sup>203</sup> « Si l'homme au dehors nous reproche des actions que nous n'avons jamais accomplies comme des motifs qui n'ont pas eu d'influence sur les actions que nous avons faites, l'homme au-dedans peut immédiatement corriger ce jugement faux et nous assurer que nous ne sommes en aucune manière l'objet convenable de cette censure qui a été si injustement prononcée à notre rencontre. » (*TMS*,III.2.32, trad p.192)

<sup>204</sup> Pour une opinion similaire, voir Raphael (1975, pp.90-1). Celui-ci a, en outre, montré que ce n'est que dans la sixième édition que Smith a insisté sur ce point.

<sup>205</sup> (*TMS*,III.3.29, trad p.212)

<sup>206</sup> (*Corresp*,40, p.55)

<sup>207</sup> Biziou montre que la liberté pour Smith se définit à la fois comme capacité d'agir et comme capacité de juger (2003, pp.186-90).

<sup>208</sup> Brown oppose la liberté morale de la *TSM* à la liberté économique de la *RN* (1994, p.218).

<sup>209</sup> Aristote écrivait dans sa *Métaphysique* que « l'homme libre est celui qui est à lui-même sa propre fin, et n'est pas la chose d'un autre » (*A*,2,982b25).

avec sa conception républicaine de la liberté que nous avons discutée au point précédent, c'est-à-dire comme non domination. En effet, l'homme vertueux n'est pas dominé par ses passions, qu'il maîtrise parfaitement, augmentant ou diminuant leur intensité suivant qu'il est agent ou spectateur. Il n'est pas non plus dominé par les règles extérieures issues du consensus social<sup>211</sup>. Il y a donc pour Smith principalement deux types d'individus : ceux qui obéissent au spectateur impartial, et ceux qui obéissent aux règles de moralité de leur société (*TMS*, III.5.1, trad p.229). Les premiers comparent leur comportement à la norme supérieure, celle de la convenance parfaite, et agissent par vertu. Les seconds, incapables d'atteindre un regard objectif et impartial sur eux-mêmes<sup>212</sup>, se comparent, tels les vaniteux, au « degré de médiocrité ordinaire généralement atteint dans le monde », et agissent par sens du devoir. D'un côté des êtres éthiques, de l'autre des êtres sociaux. D'une part ceux qui sont libres et n'obéissent qu'à des règles issues de leur consentement et leur approbation, d'autre part ceux qui suivent des règles extérieures à leur volonté et qui se contentent de respecter les us et coutumes établis. Reste à savoir si l'homme sage, libre et juste, est nécessairement heureux.

### c) Vertu et bonheur

Une partie de la réponse tient à l'inégalité entre le plaisir tiré de l'approbation du spectateur impartial et celui issu de l'approbation sociale, dont nous avons fait mention au chapitre II. Pour nous inciter à être vertueux, la Nature a fait du plaisir de l'approbation de soi un plaisir bien plus puissant que celui de l'approbation des autres, et supérieur à toute autre forme de plaisir<sup>213</sup>. Inversement, d'après Smith il est infiniment plus désagréable de se savoir injuste que répudié par la foule. Si bien que l'homme sage, assuré d'avoir agi de

---

<sup>210</sup> Pour des analyses comparatives de Smith avec Kant et Aristote, voir Fleischaker (1999), Biziou (2000) et Griswold (2009, p.129).

<sup>211</sup> Néanmoins, l'indépendance du sage ne doit pas, comme le soutiennent les stoïciens, l'amener à s'extraire du monde et à vivre dans le bonheur de sa contemplation.

<sup>212</sup> Nous discuterons du « self-deceit » au chapitre VII.

<sup>213</sup> « L'éloge le plus sincère peut ne donner que peu de plaisir s'il ne peut pas être considéré comme une sorte de preuve du fait d'en être digne » (*TMS*, III.2.4, trad p.177).

« De même qu'un tel éloge fait sans fondement ou fait par ignorance ne peut procurer de joie durable ou de satisfaction qui résiste à un examen sérieux ; de même, à l'opposé, quand nous y réfléchissons, nous obtenons un réconfort véritable si, quoique aucun éloge puisse ne nous être réellement adressé, notre conduite l'a toutefois mérité » (*TMS*, III.2.5, trad p.178)

manière juste, peut être indifférent à la désapprobation du monde entier<sup>214</sup>. La vertu de la conduite assure à celui qui la possède la tranquillité de l'esprit, donc le bonheur, quels que soient les événements qui l'affectent<sup>215</sup>. L'approbation de soi est le principal objet dont le sage doit se soucier car elle est suffisante en elle-même (*TMS, III.2.8*, trad p.180). Satisfait de lui-même l'homme vertueux est imperturbable et peut jouir paisiblement de sa situation car il a compris que le plus grand des plaisirs ne vient pas de la possession de biens matériels, du pouvoir ou de l'admiration du public mais de l'approbation de soi. L'approbation de soi est le plus grand des plaisirs parce que « son effet naturel » est d'« assurer la tranquillité de l'esprit », donc le bonheur (*TMS, III.2.32*, trad p.193). L'homme sage sait d'une part que le plaisir tiré de la pratique de la vertu est le plus grand de tous mais aussi qu'être digne d'éloge est le meilleur moyen d'obtenir l'éloge, donc une source supplémentaire, bien que minime, de plaisir. Il a une estime de soi convenable et appropriée, il s'aime tel qu'il le doit, c'est-à-dire tel qu'un spectateur impartial l'estimerait, ni plus ni moins. Or celui qui s'estime tel qu'il le doit manque rarement d'obtenir ce qu'il mérite. Parce qu'il sait qu'« il ne désire rien de plus que ce qui lui est dû », il « s'en satisfait complètement » (*TMS, VI.iii.50*, trad p.356). Il a en outre l'approbation de ceux qu'il admire et qui lui ressemblent : les sages. Pour lui, « l'approbation judicieuse et bien pesée d'un seul autre sage donne au cœur une satisfaction plus forte que tous les applaudissements bruyants de dix mille admirateurs ignorants mais enthousiastes » : quand Parménide s'aperçoit que tout son auditoire a déserté, à l'exception de Platon, il continue tout de même à lire (*TMS, VI.iii.31-2*, trad p.348). Enfin, « les grands caractères de la vertu », c'est d'« être aimable et digne de récompense ». Or, comme le constate Smith, il n'y a pas de « plus grand bonheur qu'être aimé, et savoir que nous le méritons » (*TMS, III.1.7*, trad p.175). Il est impossible que « la misère et le malheur » envahissent « un cœur qu'habite la complète satisfaction de soi » (*TMS, III.3.27*, trad p.211).

<sup>214</sup> « L'applaudissement du monde entier ne nous sera que peu profitable si notre conscience nous condamne ; et la désapprobation de toute l'humanité n'est pas capable de nous opprimer quand nous avons l'absolution du tribunal au-dedans du cœur, et quand notre esprit nous dit que l'humanité se trompe. » (*Corresp*, 40, p.54)

<sup>215</sup> « La constitution de la nature humaine est toutefois telle que la souffrance ne peut pas être permanente. Et si l'homme survit au paroxysme, il en vient bientôt, sans aucun effort, à jouir de sa tranquillité ordinaire. Un homme avec une jambe de bois souffre sans aucun doute d'une très considérable incommodité, et prévoit qu'il devra en souffrir tout le reste de sa vie. Cependant, il en vient rapidement à la considérer exactement comme le ferait tout spectateur impartial, c'est-à-dire comme une incommodité qui ne l'empêche pas de jouir de tous les plaisirs ordinaires de la solitude et de la société. Il s'identifie bientôt avec l'homme idéal au-dedans du cœur, il devient bientôt le spectateur impartial de sa propre situation. Il ne sanglote plus, ne se lamente plus, ne s'en plaint plus comme peut parfois le faire au début un homme faible. » (*TMS, III.3.26*, trad p.212)

#### d) Les limites au bonheur de l'homme sage

Toutefois, ce tableau idyllique du bonheur de l'homme sage doit être nuancé. Il est possible qu'il ne soit pas parfaitement heureux pour deux raisons. Premièrement parce qu'il compare sans cesse son comportement avec la norme supérieure, celle de la parfaite convenance. Il ne peut donc que ressentir continuellement ses propres imperfections et demeurer éternellement insatisfait de sa conduite (*TMS, VI.iii.24*, trad p.342). Son problème, c'est « qu'il imite l'œuvre d'un artiste divin, qui ne peut jamais être égalee », si bien que malgré tous ses efforts « il sent l'imperfection des succès, et il constate avec chagrin et affliction combien de traits éloignent la copie mortelle de l'immortel original » (*TMS, VI.iii.25*, trad p.342). L'identification complète et permanente des deux Moi, le Moi réel et le Moi imaginaire, n'est pas humainement possible pour Smith, elle relève du divin (*TMS, III.1.6*, trad p.174). D'où le fait qu'il pourrait faire preuve d'un défaut d'estime de soi et par conséquent ne pas être heureux. Secondement, parce que le spectateur impartial, aussi « idéal » soit-il pour les êtres humains, n'est qu'un « demi-dieu au-dedans du cœur ». A savoir qu'il est imparfait. Bien qu'impartial il n'est ni « omniscient » ni « d'une rectitude infaillible » (*TMS, III.2.34*, trad p.193). Seul Dieu peut juger avec perfection les actions des hommes (*ibid*). Il est possible que même l'homme doté de vertu puisse se laisser corrompre par (le bruit de) la foule et ressentir de l'injustice face aux décisions erronées des hommes<sup>216</sup>, comme le montre l'exemple de l'infortuné Calas, condamné à mort pour un crime qu'il n'avait pas commis (*TMS, III.2.12*, trad p.183). Dans ce cas il nous reste cependant un consolateur en dernier ressort : Dieu, le troisième tribunal, celui de la foi religieuse qui nous convainc qu'à défaut d'obtenir ce que nous méritons lors de cette vie nous l'obtiendrons dans une vie future (*TMS, III.2.34*, trad pp.183-4). Ce n'est pas la superstition qui nous pousse dans les bras de la religion, mais la raison, « l'amour de la vertu ».

---

<sup>216</sup> « L'homme au-dedans semble parfois, pour ainsi dire, stupéfait et confondu par la véhémence et la clameur de l'homme au dehors. La violence et le fracas avec lesquels le blâme s'abat parfois sur nous semblent stupéfier et paralyser notre sens naturel de ce qui est digne d'éloge ou de blâme ; et les jugements de l'homme au-dedans, quoiqu'ils ne soient peut-être pas absolument altérés et pervertis, sont toutefois si fortement ébranlés dans la solidité et la fermeté de leurs résolutions que leur effet naturel, assurer la tranquillité de l'esprit, est fréquemment anéanti pour une grande part...En de tels cas, ce demi dieu au-dedans du cœur paraît, comme les demi dieux des poètes, d'origine mortelle, cependant qu'il est aussi, en partie, immortel. » (*TMS, III.2.32*, trad p.193)

## IV : Richesse et Bonheur : pour une vie décente

### a) Pour une problématique morale de la RN

A ce point de notre analyse la pratique de la vertu semble un plus sûr moyen d'atteindre le bonheur que la recherche et l'obtention de la richesse. L'homme sage peut très bien se passer d'une grande partie des possessions matérielles et se contenter de ce qui est strictement nécessaire à la survie : les biens de nécessité au sens strict du terme. Il peut aussi se priver de la reconnaissance sociale (*TMS, I.iii.2.8*, trad p.101). Le fameux exemple du « mendiant qui se chauffe au soleil » sert à démontrer ceci (*TMS, IV.1.10*, trad p.258). Selon nous, il ne s'agit pas pour Smith d'affirmer que tout homme, même misérable, peut être heureux. L'exemple qu'il utilise est, comme souvent dans son œuvre, rhétorique. Précisons que cette référence est d'origine cynique et non stoïcienne, contrairement à ce qui fut souvent affirmé<sup>217</sup>. Sa position est volontairement emphatique. Car les sages ne sont qu'une infime partie de la population et il serait vain de croire que tout le monde puisse adopter un tel mépris des possessions matérielles. Smith dit bien qu'une société heureuse est une société vertueuse<sup>218</sup> mais il est conscient que tous les hommes ne sont ni ne seront jamais des sages capables de s'abstraire du regard des autres. Son ambition est plus modeste et pragmatique. Il s'agit de soutenir une société où chacun puisse mener une

---

<sup>217</sup> L'extrait de la *TMS* mettant en scène le mendiant n'est pas en effet sans rappeler la célèbre rencontre entre Alexandre et Diogène de Sinope relatée par Plutarque : « Les Grecs assemblés dans l'isthme ayant arrêté par un décret qu'ils se joindraient à Alexandre pour faire la guerre aux Perses, il fut nommé chef de cette expédition et reçut la visite d'un grand nombre d'hommes d'état et de philosophes, qui vinrent le féliciter de cette élection. Il se flatta que Diogène, qui était alors à Corinthe, lui rendrait aussi sa visite; mais, voyant que ce philosophe faisait peu de cas de lui et qu'il se tenait tranquillement dans son faubourg, il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil ; et lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu, et fixa ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : "Oui, lui répondit Diogène; ôte-toi un peu de mon soleil". Alexandre, frappé de cette réponse et du mépris que Diogène lui témoignait, admira sa grandeur d'âme; et, comme ses officiers, en s'en retournant, se moquaient de Diogène : "Pour moi, leur dit ce prince, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène". », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVIII, traduction de Ricard. Je remercie Daniel Diatkine d'avoir attiré mon attention sur ce point.

<sup>218</sup> « Tous les membres de la société humaine ont besoin de l'assistance des autres, et ils sont également exposés à leurs atteintes. Là où l'assistance nécessaire est réciproquement offerte par amour, gratitude, amitié et estime, la société est florissante et heureuse. Tous ses différents membres sont attachés les uns aux autres par les liens agréables de l'amour et de l'affection ; et ils sont, en quelque manière, attirés vers un centre commun de bons offices mutuels. » (*TMS, II.ii.3.1*, trad p.140)



vie digne et décente, c'est-à-dire apparaître en société sans se sentir honteux ou méprisé<sup>219</sup><sup>220</sup>. Plus que du revenu ou du pouvoir d'achat, c'est de la reconnaissance que Smith veut offrir aux classes inférieures<sup>221</sup>. A défaut de pouvoir espérer que tous les individus atteignent le niveau supérieur de moralité, la convenance parfaite, faisons en sorte que la plupart d'entre eux possèdent un niveau minimum de moralité, la convenance. Seuls les sages agissent en priorité dans l'optique d'obtenir l'approbation du spectateur impartial. Pour « le gros du genre humain », le principe qui guide leur conduite est le sens du devoir, c'est-à-dire le souci de se conformer aux règles générales de moralité de la société. C'est grâce à cela que « beaucoup d'hommes se comportent très *décemment* en évitant, pendant leur vie entière, tout degré de blâme considérable » (*TMS, III.5.1*, trad p.229). Selon nous, c'est parce qu'il a en tête de répondre à cette problématique morale que Smith entreprend, consciemment ou non, de rédiger un traité expliquant comment augmenter la richesse de la nation, donc des individus qui la composent. Car la croissance économique participe fortement à l'élaboration d'une société convenable et décente en offrant à tous l'accès aux biens qui répondent au sens du devoir : les nécessités et commodités de la vie. Posséder ces deux types de biens est vu comme agir conformément à une règle de moralité de la société. Ce n'est pas pour « satisfaire les *nécessités* et les *commodités* du corps » que nous cherchons à nous enrichir mais par égard pour « le respect de nos égaux, notre crédit et notre rang dans la société » (*TMS, VI.i.3*, trad p.296). L'acquisition de ces biens est un moyen d'obtenir la reconnaissance sociale.

## b) Necessités et luxes : une dichotomie économique et morale

Pour parfaitement comprendre ce point, il faut dans un premier temps éclairer la tripartition des biens qu'il développe. En effet Smith distingue les nécessités, les commodités, et les luxes<sup>222</sup>. Bien souvent la seconde catégorie est occultée par les

---

<sup>219</sup> « Un homme serait ridicule s'il apparaissait en public vêtu d'un costume très différent de ceux qu'on porte communément, alors même que son nouveau vêtement serait en lui-même très gracieux ou très commode. » (*TMS, V.1.5*, trad p.274)

<sup>220</sup> Sen (2005, p.360) a reconnu que l'appréhension smithienne de la pauvreté est très proche de celle qu'il développa en termes de « capacités », à savoir que la pauvreté n'est pas pour lui un problème de revenu mais d'absence de libertés comme pouvoir se promener dans la rue sans se sentir honteux.

<sup>221</sup> Nous poursuivons l'intuition de Muller (1993, p.58) qui soutient que l'objectif de Smith est de rendre accessibles à tous les biens permettant une vie décente. Dans cette perspective, Griswold note que « Smith souscrit à l'idéal que tout être humain devrait pouvoir bénéficier d'un niveau de vie décent » (2009, p.138).

<sup>222</sup> Traductions respectives, par Taieb, de « necessities », « conveniences » et « luxuries ». La présentation de

commentateurs car Smith assimile parfois les commodités à des nécessités, mais en un sens bien précis qu'il est nécessaire d'établir. Les biens de consommation sont d'après lui soit des nécessités soit des luxes. Par « nécessités » il entend « les denrées indispensablement nécessaires pour le soutien de la vie », soit les nécessités au sens strict, mais aussi « tout ce que la *coutume* du pays rend *indécent* pour les gens honnêtes, même de l'ordre le plus bas, de ne pas avoir » (WN, V.ii.k.3, trad p.984) : ce sont ce que nous appellerons les « biens de convenance ». Les luxes sont définis de manière négative, comme tout ce qui n'est nécessaire ni à la survie, ni à la vie en société. Les nécessités servent à assouvir les besoins vitaux, pour ne pas dire animaux, des hommes. Les biens de convenance en revanche répondent au besoin d'estime et d'approbation sociale des individus, ce sont des biens de nécessité sociale et morale<sup>223</sup> car ils contribuent, comme le souligne Hill (2010, p.11), à la dignité, la respectabilité et la survie sociale. La principale caractéristique de cette distinction entre nécessités et luxes est son ouverture. Bien loin d'être figée et universelle, la définition d'un bien de consommation comme luxe ou nécessité est dépendante du lieu, de l'époque et de la culture étudiés. Par exemple une chemise de toile n'est pas une « nécessité de la vie », c'est-à-dire une nécessité au sens strict puisque « les Grecs et les Romains vivaient...très confortablement quoiqu'ils n'eussent pas de toile » (ibid). Il en va autrement dans la Grande Bretagne du XVIIIe siècle, puisque « un honnête journalier aurait *honte de paraître en public* sans une chemise de toile, dont le manque serait supposé dénoter ce degré ignominieux de pauvreté auquel, présume-t-on, personne ne saurait tomber sans s'être extrêmement mal conduit » (ibid, trad p.985). De

---

cette tripartition vise aussi à mettre en exergue la critique que Smith adresse à Mandeville, pour qui tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à la survie doit être considéré comme luxe. Parce qu'il manque de distinguer entre nécessités et commodités, il peut de manière fallacieuse affirmer que le luxe des riches, les vices privés, font la vertu publique, c'est-à-dire, dans son esprit, assurent aux pauvres leur subsistance (les nécessités) (TMS, VII.ii.4.13, trad p.415). Dans le fameux passage où apparaît la métaphore de la Main Invisible, Smith souligne également que les désirs insatiables de luxe des riches offrent aux pauvres les biens de subsistance (TMS, IV.i.8, trad p.257). Mais à la lecture de la RN ceci n'est qu'une partie des biens réellement nécessaires à la vie d'un homme en société. Autrement dit, les dépenses vaniteuses et ostentatoires des riches ne font pas le bonheur des pauvres car elles ne leur permettent pas de se procurer les commodités, ces biens qui assurent une vie décente et digne. Mandeville a fait l'erreur classique du philosophe qui veut expliquer de nombreux phénomènes par un unique principe. Il a été victime de l'esprit de système en ne sachant discerner les commodités des luxes.

<sup>223</sup> « Par nécessités j'entends donc non seulement les choses que la nature a rendues nécessaires au rang le plus bas du peuple, mais aussi celles que les règles établies de la décence ont rendues telles. » (WN, V.ii.k.3, trad p.985)

Contrairement à Winch (1978) nous pensons donc que la distinction entre luxes et nécessités est d'ordre moral.

même, la « coutume » rend nécessaire de porter des chaussures en cuir<sup>224</sup>. Le degré de développement économique permet également de différencier les pays. Alors qu'en Angleterre hommes et femmes se doivent de porter des chaussures en cuir, en Ecosse, pays moins avancé, seuls les hommes y sont astreints. Quant à la France, hommes et femmes peuvent y paraître en société « sans discrédit, tantôt en sabots, et tantôt nu pieds » (ibid). Les nécessités sont des biens de subsistance, dans le sens où elles répondent aux nécessités vitales de l'homme, c'est-à-dire à ses trois besoins primaires : se nourrir, se vêtir et se loger. L'une des caractéristiques de l'homme c'est « la faiblesse naturelle de sa constitution » qui l'oblige à transformer tout ce que la nature lui donne (*LJ(A)*,vi.25, p.340). D'un côté la nature l'a pourvu de « la raison et de l'ingéniosité, de l'art, du stratagème et d'une capacité d'amélioration bien supérieure à celle de tout autre animal » (*LJ(A)*,vi.9, p.334). Mais « dans le même temps elle l'a mis dans une condition bien plus impuissante et sans ressources eu égard au confort et au soutien de sa vie » (ibid)<sup>225</sup>. L'homme ne trouve rien dans la nature qu'il puisse consommer pour se nourrir, sans au préalable avoir à le préparer ou l'améliorer (ibid). Il doit donc cuisiner. De même, la température de l'air est inadaptée à son corps « tendre et délicat » (ibid). C'est pourquoi il doit se vêtir. Il est dans la nécessité de travailler et de produire s'il souhaite survivre. La transformation et l'humanisation de la nature est son destin. Outre la faiblesse de sa constitution, l'homme se distingue des animaux par son « désir de raffinement et d'élégance » qui est à l'origine de la création et de la consommation des commodités et des luxes, constituant dans les pays avancés la plus grande partie de la production humaine et la source de tous les arts, de leur développement et de leur perfectionnement (*LJ(A)*,vi.16, p.337)<sup>226</sup>. Seul l'homme ne se contente pas de l'utile, il veut l'agréable. Les nécessités au sens large sont des biens de convenance car ils permettent d'être reconnu et respecté par les autres. Posséder ces biens c'est obéir aux règles morales de la société, à la coutume, donc au désir premier de la nature humaine : le désir d'approbation sociale. Répondant au sens du devoir ils permettent à leur propriétaire d'éviter tout degré de blâme. Les luxes sont des biens de vanité qui répondent à « l'amour de la distinction, si naturel à l'homme » (*TMS*,IV.1.8, trad

<sup>224</sup> « Les plus pauvre des gens honnêtes de l'un ou l'autre des deux sexes aurait honte de paraître en public sans ces chaussures » (ibid).

<sup>225</sup> Voir aussi (*LJ(B)*,207, p.487).

<sup>226</sup> « Toute l'industrie de la vie humaine est employée non pas à procurer l'offre de nos trois humbles nécessités, la nourriture, les vêtements et le logement, mais à procurer les commodités de celles-ci selon le raffinement et la délicatesse de notre goût. L'amélioration et la multiplication des matériaux qui sont les principaux objets de nos nécessités donne l'occasion à toute la variété des arts » (*LJ(B)*,209, p.488)

p.254). Ce sont des « ornements » et des « superfluités » satisfaisant le désir naturel d'être regardé et admiré par ses semblables.

Avant de poursuivre plus avant en reliant cette tripartition à la dynamique de la croissance économique, il est bon de noter trois choses. Primo, Smith ne condamne pas moralement la consommation de luxes ou tout au moins leur usage modéré, contrairement à ce qui était de bon ton de faire à son époque<sup>227</sup>. Secundo, la consommation de luxes n'est pas entièrement réservée aux riches, bien qu'elle en soit « la dépense principale » (*WN*, *V.ii.k.5*, trad p.986 ; *V.ii.e.6*, trad p.950). Les personnes d'humble condition dépensent « la plus grande partie » (et non l'entièreté) de leur revenu à l'achat de nécessités (*WN*, *V.ii.e.6*, trad p.950). Comme il le soutient dans la *TSM*, le salaire du moindre travailleur permet de répondre aux nécessités de la vie : se nourrir, se vêtir et se loger. En vérité, une grande partie de son salaire est dépensée dans l'achat de commodités et même une infime part dans celui de luxes<sup>228</sup>. Tertio, Smith recommande uniquement la taxation des luxes, et non celle des nécessités, car les impôts sur ces derniers occasionnent une hausse artificielle des salaires, pas ceux sur les luxes<sup>229</sup>.

### c) Nécessités, luxes et dynamique économique

Etudions désormais le lien entre les trois types de biens et la dynamique économique d'une nation. Pour ce faire identifions les différentes causes de la demande individuelle pour les nécessités, les biens de convenance et les luxes. Les nécessités sont demandées pour leur utilité, c'est-à-dire pour leur capacité à satisfaire un besoin naturel

---

<sup>227</sup> Smith donne pour exemples de luxes à son époque le tabac, la bière, le vin, le thé, le sucre, le chocolat, la bière, l'ale, la viande de boucherie, le cure dent, la machine à couper les ongles ou à curer les oreilles, l'argent et les diamants. Les exemples de nécessités incluent le sel, le cuir, le savon, le blé et les chandelles.

<sup>228</sup> « Quelle est la fin de l'avarice et de l'ambition, de la recherche de la richesse, du pouvoir et de la prééminence ? Est-ce pour répondre aux nécessités de la nature ? Le salaire du moindre travailleur peut y répondre. Nous observons qu'il lui procurera la nourriture et le vêtement, le confort d'une maison et d'une famille. Si nous examinons son économie avec rigueur, nous trouverions qu'il dépense une grande partie de son salaire pour des commodités qui peuvent être considérées comme des superfluités et que, dans des occasions hors de l'ordinaire, il peut même en consacrer une partie à la vanité et à la distinction. » (*TMS*, *I.iii.2.1*, trad pp.91-2)

<sup>229</sup> « Comme les salaires du travail sont partout réglés en partie par la demande de travail, et en partie par le prix moyen des articles de subsistance nécessaires, tout ce qui fait augmenter ce prix moyen doit nécessairement faire augmenter les salaires, de façon à ce que le travailleur puisse toujours être en mesure d'acheter la quantité de ces articles nécessaires que l'état de la demande de travail, qu'elle soit croissante, stationnaire, ou déclinante exige qu'il ait...Il en ait autrement des impôts sur ce que j'appelle les luxes, même sur ceux des pauvres. L'augmentation du prix des denrées imposées ne causera pas une augmentation des salaires du travail. » (*WN*, *V.ii.k.4-5*, trad pp.985-6)

de l'homme. Leur demande est nécessairement bornée car les besoins de subsistance des hommes sont limités. Un riche ne consommera pas plus de nourriture qu'un pauvre. La différence se situera plutôt dans la qualité de cette nourriture et dans le travail nécessaire à sa préparation, bien supérieurs (*WN,I.xi.c.7*, trad p.193)<sup>230</sup>. La demande pour les biens de convenance et les luxes, *a contrario*, ne connaît pas de fin. Poussés par les désirs de distinction, d'élégance, de raffinement et de perfection, les besoins non vitaux sont illimités<sup>231</sup>. Un renouvellement infini de la demande effective semble ouvert par cette perspective. La demande individuelle de biens de convenance est fonction des éléments suivants : 1) l'utilité du bien, ou sa capacité à satisfaire un besoin primaire (se loger, se vêtir, se nourrir), et surtout 2) la capacité du bien à répondre au désir de convenance et de décence du comportement. Le désir d'approbation sociale, de respect des règles établies de moralité de la société entraîne un comportement d'imitation. La demande d'un individu pour ce type de bien va augmenter lorsque le nombre de personnes qui le possèdent augment. On retrouve ici ce que Leibenstein (1950) appellera bien plus tard le « bandwagon effect ». Nous avons cette fois ce que nous appelions au chapitre précédent le « plaisir social » de consommation d'un bien, procuré par la satisfaction d'être approuvé par nos semblables. Si l'on souhaite établir une hiérarchie entre ces deux arguments de la fonction de demande, il est clair que pour Smith le second l'emporte très souvent sur le premier. Ainsi il souligne les nombreuses « coutumes eu égard à la nourriture, au vêtement et au logement qui n'ont pas de relation avec l'utilité et sont souvent contraires aux fins que ces objets se proposent de remplir ; [ces coutumes] qui nous font habiller, manger et loger d'une façon pas toujours adaptée à l'aise, à la santé et à l'utilité... » (*LJ(A),vi.17*, p.337). Les commodités ou biens de convenance sont plus utiles socialement qu'en eux-mêmes.

L'analyse devient on ne peut plus intéressante lorsque l'on aborde les luxes. Selon

---

<sup>230</sup> Ce passage de la *RN* : « L'étroite capacité de l'estomac humain limite en tout homme le désir de nourriture » (*WN,I.xi.c.7*, trad p.194) rappelle celui de la métaphore de la Main Invisible dans la *TSM* : « Le proverbe familier et vulgaire selon lequel les yeux sont plus gros que le ventre n'a jamais été mieux vérifié qu'à son propos. Son estomac a une capacité qui n'est en rien à la mesure de l'immensité de ses désirs, et il ne pourra contenir rien de plus que celui du plus humble paysan... Les riches choisissent seulement dans cette quantité produite ce qui est le plus précieux et le plus agréable » (*TMS,IV.1.10*, trad pp.256-7).

<sup>231</sup> « le désir de commodités et d'ornements semble ne pas avoir de borne ou de frontière déterminée en matière de construction, d'habillement, d'équipage et de mobilier. Aussi, ceux qui ont le commandement sur plus de nourriture qu'ils ne peuvent en consommer, sont ils toujours prêts à échanger le surplus, ou, ce qui revient au même, le prix de ce surplus, contre des contentements de cette autre sorte. On donne ce qui dépasse la satisfaction du désir limité contre l'amusement des désirs qui ne peuvent pas être satisfaits, mais qui semblent être absolument sans limite. » (*WN,I.xi.c.7*, trad p.194)

nous, la demande individuelle de luxe dans une perspective smithienne dépendra de : 1) l'utilité du bien, mais de manière encore plus marginale que pour les commodités puisque pour Smith la satisfaction réelle que ces biens sont susceptibles de procurer, indépendamment de la beauté de leur arrangement qui la favorise, « apparaîtra toujours au plus haut point méprisable et insignifiante » (*TMS, IV.1.9*, trad p.256). Les luxes ne sont souvent rien d'autre que des « bibelots d'utilité frivole », dont « certains servent parfois à quelque chose, mais dont on peut très bien se dispenser, et dont l'utilité ne justifie certainement pas la fatigue du fardeau » (*TMS, IV.1.7*, trad p.253)<sup>232</sup>. Si ce n'est pas principalement l'utilité de ces biens qui attire les hommes, qu'est ce alors ? La réponse est multiple. Tout d'abord 2) la rareté des luxes, c'est-à-dire l'insuffisance de l'offre par rapport à la demande (*LJ(A), vi.71*, p.358 ; *(B), 228*, p.496). L'exclusivité, le fait d'appartenir à une infime minorité de propriétaires augmente très sensiblement le prix que les individus sont prêts à payer pour les acquérir. C'est pour gratifier leur vanité et leur amour de la distinction que les hommes, en particulier les riches, désirent des luxes. L'exemple le plus célèbre illustrant ce propos est celui du diamant (*ibid*), considéré par Smith comme « la plus grande de toutes les superfluités » (*WN, I.xi.g.28*, trad p.243). Bien qu'il n'ait que peu d'utilité, le diamant a une très forte valeur d'échange en raison de sa rareté. De manière générale, « pour la majorité des gens riches, la principale jouissance des richesses consiste à en faire étalage » (*WN, I.xi.c.31*, trad p.204). Les luxes sont des consommations ostentatoires, destinées à attirer le regard et l'admiration des autres. Smith ajoute que cette jouissance « n'est jamais aussi complète que lorsqu'ils paraissent posséder ces marques décisives de l'opulence qu'à part eux personne ne peut posséder » (*ibid*). On trouve ici l'idée que les luxes sont ce qu'Hirsch (1976) appelle des « positional goods », à savoir des biens, matériels ou non, dont l'utilité pour leur possesseur provient principalement de la position de supériorité qu'elle leur confère<sup>233</sup>. Le plaisir que les riches tirent de la possession des biens de luxe est extérieur aux biens eux-mêmes. Il naît de la gratification de leur vanité qu'elle leur procure, du fait d'avoir ce que les autres ne peuvent avoir. Leur consommation exclut souvent celle des autres, d'où la perception d'un plaisir chez les heureux bénéficiaires. Mais les riches ne sont tout de même pas totalement indifférents aux biens en tant que tels. Ce qui les attire c'est aussi 3) la beauté des luxes,

<sup>232</sup> Les « bibelots », « babioles » et autres « colifichets » apparaissent à plusieurs reprises dans la *RN* : (*WN, III.iv.15*, trad p.474 ; *II.iii.42*, trad p.401 ; *V.i.b.7*, trad p.812).

<sup>233</sup> Pour une analyse historique et critique du concept de « positional good » voir Schneider (2007).

pour assouvir leur désir esthétique de raffinement, d'élégance et d'harmonie. Le plaisir esthétique tiré de la possession des luxes prend deux formes, suivant l'ouvrage auquel on prête attention. La *TSM* insiste, comme nous l'avons noté, sur le plaisir esthétique tiré de l'amour des systèmes : « ce n'est pas tant l'utilité qui plaît à ces amateurs de babioles que l'aptitude des machines à être utiles » (*TMS, IV.1.7*, trad p.253). C'est l'adaptation des moyens à la fin pour laquelle le bien a été conçu, plus que la fin elle-même qui nous intéresse. L'observation d'un système ou d'une machine parfaitement agencée et harmonieuse confère à cet objet une certaine beauté. Dans la *RN* la beauté des luxes retrouve un caractère moins philosophique et plus trivial. Il y est question de beauté au sens courant du terme. Les luxes sont des « ornements ». Par exemple, la demande de métaux précieux provient « en partie de leur utilité<sup>234</sup>, et en partie de leur beauté » (*WN, I.xi.c.31*, trad p.203). Quant à celle de pierres précieuses, elle dépend « entièrement de leur beauté » (*WN, I.xi.c.32*, trad p.204).

Peut-on établir une hiérarchie entre ces trois arguments de la fonction de demande de luxes ? Nous répondons que le second, la rareté, est le plus déterminant. Reprenons nos deux derniers exemples. Alors que Smith écrit au début de son paragraphe que « la demande des métaux précieux provient en partie de leur utilité, et en partie de leur beauté », quelques lignes plus loin on apprend que, « cependant, leur principal mérite provient de leur beauté, qui les rend particulièrement adaptés à l'ornement de la parure et du mobilier » (*ibid*). Mais ce n'est pas tout. Il ajoute pour clore définitivement le débat que « le mérite de leur beauté est grandement rehaussé par leur rareté » (*ibid*, trad p.204). C'est donc la rareté qui est le principal ressort de la demande de métaux précieux. Smith procède de manière similaire dans le paragraphe suivant où sont étudiés les pierres précieuses. Bien qu'il affirme au départ que « la demande de pierres précieuses provient entièrement de leur beauté », il ajoute à la phrase suivante que « le mérite de leur beauté est grandement rehaussé par leur rareté, ou la difficulté et les frais de leur extraction » (*WN, I.xi.c.32*, trad p.204). Notre hypothèse est confirmée par de nombreux autres passages, comme celui-ci :

---

<sup>234</sup> « Si l'on excepte le fer, ils sont plus utiles qu'aucun autre métal peut être. Comme ils sont moins sujets à la rouille et à l'impureté, on peut plus facilement les tenir propres ; et c'est pourquoi les ustensiles de table ou de cuisine sont souvent plus agréables quand ils en sont faits. Une bouilloire d'argent est plus propre qu'une bouilloire de plomb, de cuivre ou d'étain ; et la même qualité rendrait une bouilloire d'or bien meilleure encore qu'une bouilloire d'argent. » (*WN, I.xi.c.31*, trad p.203)

« A leurs yeux le mérite d'un objet utile ou beau à quelque degré que ce soit est grandement rehaussé par sa rareté, ou par le grand travail qu'il exige pour en rassembler une quantité considérable, ou par le grand travail qu'il exige pour en rassembler une quantité considérable, travail qu'ils sont les seuls à pouvoir s'offrir. Ils sont prêts à acheter ces objets à un prix plus élevé que des choses bien plus belles et plus utiles, mais plus courantes. » (*WN, I.xi.c.32*, trad p.204)

Cet extrait rappelle en premier lieu que les riches désirent les luxes pour gratifier leur vanité, pour se sentir supérieurs aux autres. Ils veulent par-dessus tout obtenir l'exclusivité de la consommation de certains biens afin d'être admirés<sup>235</sup>. La sélection des consommateurs va se faire par le prix de vente. Ainsi la demande d'un individu riche pour un bien de luxe augmente lorsque son prix augmente<sup>236</sup>. Le prix élevé d'un objet lui confère, aux yeux des riches, une beauté nouvelle. A l'inverse, un riche méprisera les biens accessibles à tous par leur prix modique. On a donc de leur part ce que Leibenstein (1950) appelle un « snob effect », à savoir que leur demande individuelle diminue quand le nombre de personnes possédant le bien augmente, soit l'inverse du « bandwagon effect » évoqué précédemment. Pour terminer il est possible d'imaginer une quatrième cause de la demande individuelle de luxes, qui vient compléter les trois précédentes : 4) leur appartenance aux riches. Les personnes de haut rang sont constamment épiées et surtout elles sont admirées par le plus grand nombre qui rêve de leur ressembler. Un individu qui n'est pas riche voudra certainement posséder le bien qu'arbore son modèle. Même un homme riche, en voyant que les autres individus de sa classe possèdent un tel bien pourrait être amené à vouloir se conformer à la norme de sa classe afin de répondre à la coutume, c'est à dire la règle établie dans son groupe de référence. On retrouve le second argument de la fonction de demande des commodités, cette fois appliqué aux riches, et non au plus grand nombre. Chaque classe sociale aspire à se conformer aux normes de convenance établies par le spectateur impartial de son propre groupe de référence. Le

---

<sup>235</sup> « un homme du monde pourrait parfois préférer des articles étrangers, rien que parce qu'ils sont étrangers, à des marchandises du même genre à moindre prix et de meilleure qualité fabriquées dans le pays » (*WN, IV.ii.41*, trad p.529). On peut voir cet argument comme une préfiguration de la théorie de la différenciation des produits dans la nouvelle théorie du commerce international.

<sup>236</sup> On retrouve la même idée dans son *Essai sur les Arts Imitatifs* : « Dans les arts qui s'adressent, non pas aux prudents et aux sages, mais aux riches et aux grands, aux fiers et aux vaniteux, nous ne devrions pas nous étonner si l'apparition d'une grande dépense que seules quelques personnes peuvent faire...devrait souvent prendre la place d'une beauté exquise, et contribuer également à recommander leurs productions. Comme l'idée d'une grande dépense semble souvent embellir [un objet], celle d'un bas prix semble aussi fréquemment ternir le lustre d'objets pourtant très agréables. » (*EPS*, p.182)



comportement, le caractère et les manières que l'on attend d'un homme riche sont différents de ceux que l'on attend d'une personne d'humble condition<sup>237</sup>. Ils ne doivent pas arborer les mêmes vêtements, manger de semblables mets ou s'exprimer de la même manière. Par voie de conséquence, on peut considérer que la plupart des luxes sont des biens que la coutume relative à leur classe impose aux riches. Les riches ont leurs propres coutumes que Smith qualifie de « modes<sup>238</sup> », et qu'ils adoptent autant pour se différencier des pauvres que pour exhiber leur appartenance à la classe supérieure.

#### d) Le rôle économique des riches et des grands

Le rôle économique des riches devient alors extrêmement significatif. La distinction entre les biens de luxe et les biens de convenance, les commodités, permet d'illustrer ce point. Les riches, en plus d'avoir un pouvoir de commandement sur le travail des autres, ont également un pouvoir sur leurs goûts et leurs désirs, du fait de l'admiration que leur porte les hommes<sup>239</sup>. D'après Smith, certains pans de l'économie sont totalement sous l'empire de la coutume (cause 2 des commodités) et de la mode (la coutume des riches, cause 4) des luxes), en particulier l'habillement et le mobilier (*TMS, V.1.4*, trad p.272). De par leur influence les riches, en plus de suivre ou de créer la mode, lancent souvent la coutume chez ceux qui souhaitent leur ressembler<sup>240</sup>. Mais dès que le bien qu'ils possèdent se transforme d'une mode en une coutume par effet d'imitation, il perd tout attrait à leurs yeux car il devient ordinaire. Leur amour de la vanité et de la distinction n'est plus satisfait car la rareté du bien a disparu. Quand un luxe devient commodité, c'est-à-dire nécessité sociale, sa demande par les plus nantis disparaît ou diminue significativement (*ibid*). La production en série et la coutume rendent banal et

---

<sup>237</sup> « Son air, ses manières, son maintien, tout souligne ce sens élégant et gracieux de sa propre supériorité, auquel ceux qui sont nés dans des conditions inférieures peuvent difficilement parvenir. » (*TMS, I.iii.2.4*, trad p.96)

<sup>238</sup> « La mode est différente de la coutume, ou plutôt elle en est une espèce particulière. Il n'est pas question de la mode que tout le monde porte, mais de celle que portent ceux qui sont de rang ou de dignité élevés. » (*TMS, V.1.4*, trad p.272)

<sup>239</sup> « C'est sur notre disposition à admirer, et par conséquent à imiter, les riches et les grands, que repose la capacité de ceux-ci à diriger ou à faire ce qu'on nomme la mode. Leur vêtement est le vêtement à la mode ; la langue de leur conversation est le style à la mode ; leur air et leur maintien sont le comportement à la mode. Même leurs vices et leurs folies sont à la mode... » (*TMS, I.iii.3.7*, trad p.106)

<sup>240</sup> « Le vêtement d'un homme agréable de haut rang s'impose de lui-même et se trouve bientôt admiré et imité, si particulier qu'il soit. » (*TMS, V.1.7*, trad p.275)

laid ce qui n'avait de grâce que parce qu'il appartenait à une petite minorité<sup>241</sup>. Ils sont alors poussés à formuler de nouveaux désirs pour se distinguer de la masse du peuple. Parce que le mobilier et les vêtements sont entièrement sous l'empire de la coutume et de la mode, les styles en vigueur changent continuellement, alimentant une demande effective sans cesse renouvelée<sup>242</sup>. La durée des cycles va dépendre fort logiquement de la durabilité des biens. De ce fait le style changera plus souvent dans l'habillement que dans le mobilier ou le bâtiment (*TMS, V.1.5*, trad p.273). Le processus dynamique de l'économie se résume de la manière suivante. L'impulsion première vient des riches qui souhaitent se distinguer et sont à l'origine d'une mode. Celle-ci est bientôt imitée par les rangs inférieurs qui souhaitent ressembler à ceux qu'ils admirent, victimes de ce que Duesenberry (1949) caractérisa comme « l'effet de démonstration ». La mode se transforme alors en coutume mais le bien perd tout attrait aux yeux des riches qui veulent par-dessus tout se distinguer et se lancent alors dans une nouvelle mode. Celle-ci deviendra également à terme une coutume par effet d'imitation et ainsi de suite. Les biens de luxe d'aujourd'hui sont les biens de nécessité sociale, ou de convenance, de demain, conformément au principe de la descente des richesses énoncé au début de l'ouvrage économique de Smith (*WN, II.iii.39*, trad p.399)<sup>243</sup>. Ceci laisse imaginer une dynamique de renouvellement de la demande quasi inépuisable, du fait de l'insatiabilité des désirs des hommes et du double penchant à l'imitation et à la distinction<sup>244</sup>. Smith affirme à ce propos dans les *LJ* que les hommes accordent leur préférence à quatre types de distinctions : la couleur, la forme, la variété ou la rareté, et l'imitation (*LJ(A), vi.16*, p.336). Les combinaisons possibles entre ces quatre éléments sont innombrables et laissent entrevoir par conséquent une infinité de possibilités de satisfaire le désir de distinction, donc une demande effective sans cesse

---

<sup>241</sup> « Les riches et les grands, les fiers et les vaniteux, n'admettront pas dans leurs jardins un ornement que les plus humbles des gens peuvent avoir tout comme eux. » (*EPS*, p.184)

<sup>242</sup> « Les styles d'habillement et de mobilier changent continuellement, et cette mode qui nous paraît ridicule aujourd'hui quand elle était admirée il y a cinq ans, l'expérience nous convainc qu'elle fut en vogue surtout, ou même entièrement, grâce à la coutume et à la mode. » (*TMS, V.1.5*, trad p.273)

<sup>243</sup> « Les maisons, le mobilier, l'habillement des riches deviennent, en peu de temps, utiles aux rangs inférieurs et moyens du peuple. Ils sont en état de les acheter quand les rangs supérieurs s'en lassent, et ainsi la commodité générale de tout le peuple s'améliore peu à peu, quand ce mode de dépense devient universel parmi les hommes fortunés. Dans les pays qui sont riches depuis longtemps, on trouvera souvent les rangs inférieurs du peuple en possession de maisons et de mobiliers en parfait état, mais qui pourraient les uns n'avoir pas été construites ni les autres fabriquées pour leur usage. Ce qui était auparavant une résidence de la famille Seymour, est à présent une auberge sur la route de Bath. »

<sup>244</sup> Ainsi, contrairement à Fleischacker (2004, p.118) nous soutenons que les luxes sont essentiels à la croissance économique et que par conséquent la suppression de l'amour de la vanité signifierait l'arrêt de la croissance.

renouvelée. Seul l'homme s'intéresse à des distinctions si « frivoles », qui n'apportent rien en termes d'utilité. Mais par un retournement dont Smith a le secret, c'est ce désir infini de raffinement, d'élégance et de perfection qui l'amène à changer la face du monde et à créer son propre monde. Pour finir, aux vues de cette analyse il ne fait aucun doute que pour Smith, comme pour nombre d'auteurs de l'époque, les préférences sont profondément interdépendantes et endogènes<sup>245</sup>. De plus, les inégalités de richesse et la distinction des rangs sont essentielles à la croissance économique. La comparaison sociale crée une émulation.

### e) Nécessités, luxes et vie décente

Déterminons à présent le lien entre les nécessités et les commodités de la vie, la croissance économique et la possibilité de mener une vie décente et digne. Pour Smith une nation qui s'enrichit est une nation dans laquelle les individus peuvent acheter plus aisément, c'est-à-dire moyennant une quantité moindre de travail, les nécessités et les commodités de la vie. La richesse est synonyme d'opulence, définie comme l'abondance de nécessités et de commodités. Les biens de luxe ne font pas explicitement partie de la richesse telle que Smith la définit. Ce n'est pas pour autant qu'il en condamne l'usage modéré (*WN, V.ii.k.3*, trad p.985). Ce qui l'intéresse avant tout, c'est que les travailleurs aient un accès aisé aux nécessités et aux commodités de la vie car celles-ci leur permettent de mener une vie digne et décente, c'est-à-dire convenable, comme l'a noté aussi Biziou (2009, pp198-9). La pauvreté exclut, prive des regards, et suscite un sentiment de honte (*TMS, I.iii.2.1*, trad p.93). La richesse, telle que définie par Smith, permet une forme de reconnaissance et d'intégration sociale. Elle évite aux travailleurs le malheur de la pauvreté. Comme souvent dans son œuvre, Smith s'intéresse au cas général, au plus grand nombre. Il s'agit des pauvres, qui travaillent pour obtenir leur subsistance. A l'instar de Diatkine (2000) nous considérons l'augmentation des salaires comme le critère d'optimalité économique de la RN. D'une part elle est la cause et l'effet de la croissance. D'autre part, une augmentation de salaire signifie pour le travailleur un accroissement de la quantité de biens qu'il peut consommer pour un même « sacrifice » en termes de (quantité de) travail, soit une hausse de son bien être. C'est aussi, selon nous, un critère

---

<sup>245</sup> Palacios-Huerta (2006, p.246) défend également l'idée que chez Smith la formation des préférences est endogène.

d'optimalité morale. Pour le comprendre, il nous faut tout d'abord revenir sur la théorie smithienne de la valeur et sur sa définition de la richesse.

Smith défend une théorie de la valeur travail commandé. La richesse d'un homme se mesure à « l'étendue des nécessités, des commodités et des agréments de la vie humaine dont il peut jouir » (*WN, I.v.1*, trad p.33)<sup>246</sup>. Elle se mesure, d'autre part, à la quantité de travail qu'il peut commander, c'est-à-dire reporter sur les autres. Pourquoi faut-il éviter de travailler ? Parce que le travail est explicitement défini par Smith comme une perte de temps, de liberté et de bonheur. Il y a une invariabilité inter-temporelle du sacrifice du travailleur<sup>247</sup>. Celui qui fait travailler les autres s'abstrait de la « peine » et du « mal » relatifs au travail (*WN, I.v.2*, trad p.33). Le travailleur, personnage central de l'économie smithienne, doit travailler pour vivre car il n'est pas suffisamment riche pour obliger d'autres à le faire à sa place. D'un côté il supporte la peine physique et psychologique du travail, synonyme de corruption de son corps et de son esprit. De l'autre il obtient en échange un salaire, qui lui donne le plaisir de pouvoir acheter des biens pour satisfaire ses besoins. La « récompense véritable » du travail est donc la « quantité réelle des nécessités et des commodités de la vie qu'elle peut procurer au travailleur » (*WN, I.viii.35*, trad p.90). A partir de là, une société dans laquelle la richesse croît est une société plus heureuse pour les raisons suivantes. Tout d'abord, une société en croissance est une société dans laquelle le niveau de vie des travailleurs s'accroît, c'est-à-dire, d'après Smith, la quantité de nécessités et de commodités qu'ils peuvent acheter, comme le montre l'exemple de l'Angleterre (*ibid*, trad pp.90-1). Autrement dit, la peine qu'ils doivent consentir pour subvenir à leurs besoins diminue. Ils obtiennent une satisfaction égale pour une moindre perte de bonheur ou une satisfaction supérieure pour une égale perte de temps, de liberté et de bonheur. Quoiqu'il en soit ils accroissent toujours leur bien être. Smith explique d'ailleurs que les salaires dans les sociétés commerciales sont souvent proportionnels aux peines endurées pour les exercer. Un travail pénible reçoit généralement une rémunération supérieure, toutes choses égales par ailleurs (*WN, I.x.b.2*, trad p.116). Tout comme un travail nécessitant une longue et coûteuse éducation doit être

---

<sup>246</sup> De manière analogue, Smith définit le revenu d'un individu comme son pouvoir d'achat ou de consommation sur les biens (*WN, II.ii.21*, trad p.330) et son niveau de vie comme la qualité et la quantité de nécessités et de commodités qu'il peut s'offrir (*WN, II.ii.16*, trad p.328).

<sup>247</sup> « Des quantités égales de travail doivent en tout temps et en tous lieux être de valeur égale pour le travailleur. Il doit toujours sacrifier la même portion de son bien être, de sa liberté, et de son bonheur. » (*WN, I.v.7*, trad p.36)

récompensé par une rémunération plus conséquente, compensant ce coût dans un intervalle de temps relativement modeste (*WN,I.x.b.5*, trad p.117). De plus, l'augmentation de la richesse des travailleurs peut leur offrir l'opportunité de devenir véritablement indépendants, et ainsi faire eux-mêmes travailler les autres à leur place, comme le montre l'exemple des colonies d'Amérique du Nord (*WN,IV,vii.b.2*, trad p.646). Enfin, un travailleur mieux payé est un travailleur en meilleure santé, composante essentielle du bonheur pour Smith. Tout ceci amène à conclure que si l'augmentation de la richesse nationale ne fait pas à elle seule le bonheur des individus, qui dépend principalement de la tranquillité de l'esprit, elle en accroît leur bien être. La façon dont Smith caractérise les différents états économiques de la société laisse à penser qu'il y a bien une certaine corrélation entre croissance économique et bonheur de la société. L'état progressif est qualifié de « jovial » et « cordial » parce que c'est celui dans lequel « la condition des pauvres laborieux, de la très grande majorité des gens, semble être la plus heureuse et la plus aisée » (*WN,I.viii.43*, trad p.95). Au contraire, l'état stationnaire est « morne » et « l'état déclinant, mélancolie » (*ibid*). Ce n'est donc pas un hasard si Smith fait de l'opulence, définie comme la possibilité pour un homme de se procurer à partir d'une petite quantité de travail une abondance de nécessités et de commodités de la vie<sup>248</sup>, l'un des « deux plus grands biens que les hommes puissent posséder » (*LJ(A),iii.111*, p.185). Car il l'associe explicitement au bonheur des rangs inférieurs. A partir du moment où un bien « est une nécessité ou une commodité de la vie et tend au bonheur de l'humanité », sa « cherté » est « nuisible » parce qu'elle « confine les nécessités à quelques-uns et diminue le bonheur des rangs inférieurs » (*LJ(A),vi.84*, p.362). Par conséquent « tout ce qui augmente ou maintient élevé leur prix diminue l'opulence, le bonheur et l'aise du pays » (*ibid*)<sup>249</sup>.

## f) Bonheur et possessions matérielles

Au final, la richesse entendue comme la possession des nécessités et des biens de convenance apparaît comme une condition nécessaire, bien que non suffisante, du bonheur de la plupart des individus<sup>250</sup>. Il y a un niveau minimum de richesse nécessaire

<sup>248</sup> Voir (*ED*, p.567,578) et (*LJ(A),vi.33-4*, p.343).

<sup>249</sup> La même idée se trouve en (*LJ(B),230*, p.497).

<sup>250</sup> Alvey (1998, p.442) et Fleischaker (2004, p.27) soutiennent également que pour Smith il faut un minimum de biens, au-delà de ce qui est strictement indispensable à la survie, pour être heureux. Comme Muller (1993), ce dernier défend l'idée que ces biens sont nécessaires pour que les hommes mènent une vie

au bonheur, ce que Smith caractérise comme un « degré de médiocrité humble mais décente » (*TMS,III.3.18*, trad p.207). Au-delà de ce seuil « toute augmentation de richesse est superflue » (*TMS,I.iii.1.7*, trad p.85). Posséder ces biens c'est agir par sens du devoir, par convenance et respect des règles de moralité de la société. C'est surtout éviter le malheur d'être négligé et méprisé. L'augmentation de la richesse du plus grand nombre, c'est-à-dire des classes inférieures, est une question de justice et de bonheur :

« Faut-il considérer l'amélioration intervenue dans les conditions des plus bas rangs du peuple comme un avantage ou un inconvénient pour la société ? La réponse semble à première vue largement évidente. Les domestiques, les travailleurs et les ouvriers de différentes sortes, forment la partie de loin la plus grande de toute grande société politique. Mais on ne peut jamais considérer ce qui améliore les conditions de la majeure partie comme un inconvénient pour l'ensemble. Assurément aucune société ne *peut* être florissante et heureuse, si la partie de loin la plus grande de ses membres est pauvre et misérable. En outre, il n'est que *juste* que ceux qui nourrissent, habillent et logent toute la masse du peuple, aient une part du produit de leur propre travail qui leur permette d'être eux-mêmes *tolérablement* bien nourris, logés et vêtis. » (*WN,I.viii.36*, trad pp.91-2, traduction modifiée)

Notons bien que Smith n'écrit pas qu'une société où le plus grand nombre est pauvre n'est pas heureuse mais plutôt qu'elle ne *peut* pas être heureuse. La richesse est une condition de possibilité du bonheur de la société et des individus<sup>251</sup>. Voilà pourquoi un philosophe moraliste décida d'écrire un ouvrage d'économie. La *RN* participe à l'ambition smithienne de promouvoir une société où tous les hommes puissent mener une vie digne et décente, y compris les plus pauvres de la société. La véritable problématique de cet ouvrage, considéré comme le premier traité d'économie, est d'origine morale. A l'instar de Stewart (*EPS*, p.314), Winch (1976 ; 1996, p.96) ou encore Evensky (2005, pp.213-4), nous pensons que Smith cherche dans la *RN* à promouvoir le bonheur de la société.

---

décente, sans toutefois l'expliquer, comme nous le faisons, en ayant recours à la distinction entre nécessités et commodités (2004, pp.119-20).

<sup>251</sup> Nous soutenons donc, contre Brown (1994, p.90), que l'amélioration des circonstances matérielles des travailleurs augmente leur bonheur jusqu'au seuil où ils peuvent obtenir par leur salaire toutes les nécessités et les commodités que la société impose d'avoir.

## Conclusion :

Au début de ce chapitre nous avons identifié deux routes qui mènent à la satisfaction du désir le plus pressant de la nature humaine, celui d'obtenir et de jouir du respect et de l'admiration du genre humain. Les hommes semblent avoir le choix entre l'obtention de la richesse et de la grandeur, ou la pratique de la vertu et de la sagesse. Aucune d'entre elles ne paraît parfaitement apte à mener au bonheur puisque, comme nous l'avons montré, même l'homme le plus sage peut souffrir de ne jamais atteindre la norme qu'il s'est fixée. Éternellement insatisfait, il ne peut jouir de la tranquillité de l'esprit, source essentielle de la félicité. Quant au fils de l'homme pauvre, prototype du capitaliste, il vit dans une éternelle illusion et ne peut assouvir sa soif, par définition inextinguible, de richesse. C'est précisément parce que son désir de richesse est illimité que le fils de l'homme pauvre ne peut être heureux. Nous avons montré que pour Smith une fortune modérée, composée essentiellement des nécessités et des commodités de la vie, est une condition du bonheur. Les hommes doivent posséder certains biens au-delà de ce qui est strictement nécessaire à leur survie pour mener une vie digne et décente : ce sont ce que nous avons appelé les biens de convenance. Posséder ces biens n'est rien d'autre qu'obéir aux règles de moralité de la société. S'en abstraire serait se condamner au blâme. C'est pour éviter la peine du discrédit et du mépris que les individus doivent en être pourvus. Or, la croissance économique, dont les ressorts sont analysés dans la *RN*, est précisément ce qui permet à tous d'accéder plus aisément, c'est-à-dire moyennant une moindre quantité de travail, aux biens nécessaires vitalement et socialement.

Il existe toutefois dans l'œuvre de Smith un personnage qui réconcilie vertu, richesse et bonheur : il s'agit de l'homme prudent. Étudions dans un premier temps le lien entre vertu et richesse. Quand bien même « les candidats à la fortune abandonnent trop fréquemment les chemins de la vertu », « dans les conditions moyennes et inférieures, le chemin vers la vertu et la route vers la fortune...sont heureusement dans la plupart des cas presque les mêmes » (*TMS*, *I.iii.3.8*, trad p.107 ; *I.iii.3.5*, trad p.105). Dans les rangs moyens et inférieurs de la société, la vertu est une nécessité pour atteindre la richesse et la grandeur. L'homme d'humble condition ne peut s'élever que par des talents réels et solides, et « une conduite prudente, juste, ferme et tempérée » (*ibid*). S'il veut se distinguer des autres et devenir un membre éminent de la société il se doit d' « acquérir un savoir

supérieur dans sa profession et une industrie supérieure dans l'exercice de celle-ci », et faire preuve de « probité », de « prudence », de « générosité » et de « franchise », vertus que Smith prête à l'homme prudent par ailleurs<sup>252</sup> (*TMS, I.iii.2.5*, trad p.98). La vertu obtient sa récompense<sup>253</sup> : les grandes fortunes ne s'établissent généralement qu'après « une longue vie d'industrie, de frugalité et d'application » (*WN, I.x.b.38*, trad p.133). Pour s'enrichir il faut épargner sur son revenu, donc être frugal. Pour ce faire l'homme doit lutter contre la passion de la jouissance présente en privilégiant son intérêt à long terme. Fort heureusement pour la croissance économique, le principe de frugalité l'emporte très largement chez la plupart des hommes sur l'ensemble de leur existence, bien que Smith laisse entendre qu'il y a des cycles de vie<sup>254</sup>. Et ceci pour une raison simple : la passion de la jouissance présente, bien que « parfois très violente et très difficile à contenir, n'est en général que momentanée et intermittente », quand le désir d'améliorer notre condition ne nous quitte jamais (*WN, II.iii.28*, trad p.392).

Le comportement vertueux de l'homme prudent eu égard à l'enrichissement est, comme nous l'avons évoqué au chapitre I, un comportement rationnel<sup>255</sup>. Il nous faut

---

<sup>252</sup> « Les moyens d'accroître notre fortune qu'elle [la prudence] nous recommande principalement sont ceux qui n'exposent à aucune perte ou aucun hasard : une connaissance et un talent réels dans notre métier ou notre profession, l'assiduité et l'industrie dans leur exercice, la frugalité et même un certain degré de parcimonie dans toutes nos dépenses. » (*TMS, VI.i.6*, trad p.296)

<sup>253</sup> « Même ici-bas toute vertu obtient la récompense la plus propre à l'encourager...Quelle est la récompense la plus propre à encourager l'industrie, la prudence et la circonspection ? Le succès dans toute sorte d'entreprise. Or, est-il possible que pendant une vie entière ces vertus puissent manquer de l'obtenir ? La richesse et les honneurs externes sont leur récompense convenable, et il est rare qu'elles ne puissent l'obtenir. » (*TMS, III.5.8*, trad pp.234-5)

<sup>254</sup> « Ainsi, quoique le principe de dépense prévale chez presque tous les hommes en quelques cas, et chez quelques hommes dans presque tous les cas, il semble cependant que chez la plupart des hommes, sur tout le cours de leur vie en moyenne, le principe de frugalité non seulement prédomine, mais prédomine très largement. » (*WN, II.iii.28*, trad p.392)

<sup>255</sup> L'identification de la rationalité à l'éthique est encore plus probante concernant les stoïciens, en particulier dans le paragraphe que Smith consacre à Zénon, avec cette particularité que la raison s'identifie à la nature dans leur pensée.

Premièrement, la nature a doté l'homme du désir de maximiser son intérêt personnel :

« Selon Zenon...chaque animal est *recommandé par la nature* à son propre soin et doté du principe de *l'amour de soi*, de telle sorte qu'il s'efforce de préserver non seulement sa propre existence, mais aussi toutes les différentes parties de la nature *dans le meilleur et plus parfait état dont elles soient capables*. L'amour de soi embrasse...son corps et tous ses différents membres, son esprit et toutes ses facultés ou pouvoirs, et *il désire leur conservation et leur maintien à tous dans la meilleure et plus parfaite condition* » (*TMS, VII.ii.1.16*, trad p.374)

Secondement, la nature indique à l'homme tous les éléments qui lui permettent d'atteindre cet objectif, c'est-à-dire les objets qu'il doit choisir, sources de plaisir, et ceux qu'il doit éviter, sources de peine :

« Tout ce qui tend à maintenir cet état lui est alors désigné par la nature comme devant être adéquatement choisi, et tout ce qui tend à le détruire comme devant être adéquatement rejeté. Ainsi, la santé, la force, l'agilité et le bien-être du corps, tout comme les commodités extérieures qui peuvent les favoriser, de même que la richesse, le pouvoir, les honneurs, le respect et l'estime de ceux avec qui l'on vit, sont-ils naturellement désignés comme des choses éligibles dont la possession est préférable au défaut. Au



préciser cette assertion<sup>256</sup>. L'homme prudent a une faible préférence pour le présent. En effet, il sacrifie constamment son bien-être et son plaisir présents au profit d'un bien-être et d'un plaisir plus grands à l'avenir (*TMS, VI.i.11*, trad p.298). Parce qu'il résiste avec persévérance et fermeté à la violence du plaisir de la jouissance présente, il reçoit l'entière approbation du spectateur impartial (*ibid*). Car celui-ci ne ressent pas les « sollicitations de nos appétits présents » (*TMS, IV.2.8*, trad p.264). A ses yeux notre plaisir présent ou futur est d'égale importance. Mais il sait bien que pour les personnes concernées « ces situations sont loin d'être identiques, et qu'elles les affectent naturellement de manière très différente » (*TMS, VI.i.11*, trad p.298). Si bien que lorsque « nous sacrifions le futur au présent, notre conduite lui apparaît absurde et extravagante au plus haut degré, et il ne peut entrer dans les principes qui l'influencent » (*TMS, IV.2.8*, trad p.264). A l'inverse, quand « nous agissons comme si l'objet éloigné nous intéressait autant que celui qui presse maintenant nos sens », quand nous nous abstenons d'un plaisir présent pour un plaisir futur plus grand, nos sentiments s'identifient à ceux du spectateur impartial et « il ne peut

---

contraire, la maladie, l'infirmité, la maladresse, la douleur corporelle...de même que la pauvreté, le manque d'autorité, le mépris ou la haine de ceux avec qui l'on vit, sont de la même manière désignés comme des choses à fuir et à éviter. » (*ibid*)

Troisièmement, la nature nous permet de classer nos préférences dans chacune des deux catégories, car elle nous indique ce qui d'une part maximise notre plaisir et d'autre part minimise notre peine :

« Dans chacune de ces deux classes opposées d'objets, il y en a qui semblent être davantage que les autres l'objet du choix ou du rejet. Ainsi, dans la première classe, la santé apparaît évidemment préférable à la force, et la force à l'agilité, la réputation au pouvoir, et le pouvoir à la richesse. Dans la deuxième classe aussi, la maladie doit être évitée plus que la maladresse, l'ignominie plus que la pauvreté et la pauvreté plus que la perte du pouvoir. »

Quatrièmement, le comportement vertueux et rationnel consiste à agir selon nos préférences, soit à choisir ce que nous préférons le plus, à maximiser notre plaisir et à minimiser notre peine :

« La vertu et la convenance de la conduite consistent à choisir et à rejeter tous les différents objets et circonstances selon qu'ils sont plus ou moins désignés par la nature comme les objets du choix ou du rejet ; à toujours sélectionner parmi les différents objets laissés à notre choix celui qui doit être choisi en premier quand nous ne pouvons tous les obtenir ; et à choisir encore parmi les différents objets de rejet celui qui doit être évité le moins quand nous ne pouvons tous les éviter. En choisissant et en rejetant avec ce discernement juste et précis, en portant ainsi à chaque objet le degré précis d'attention qu'il mérite selon la place qu'il occupe dans cette échelle naturelle des choses, nous conservons selon les stoïciens cette rectitude parfaite de conduite qui constitue l'essence de la vertu. »

<sup>256</sup> Au chapitre I, lors de la description de la vertu de prudence, nous avons vu que l'homme prudent choisit ce qu'il préfère, déterminé par sa capacité supérieure d'entendement et de raison, c'est-à-dire ce qui va satisfaire son intérêt à long terme, et ce grâce à sa maîtrise de soi. L'homme prudent n'est raisonnable que parce qu'il est vertueux. Celui qui n'a pas suffisamment de fermeté de caractère sera incapable d'obéir à sa raison. L'homme prudent maximise son bien être individuel sous la contrainte d'être digne d'éloge. Ceci permet de présager, comme nous le fîmes au second chapitre, que ses préférences éthiques puissent prendre le pas sur ses préférences économiques, dans le sens où il acceptera lors du marchandage un accord qui lui est moins favorable matériellement s'il pense que ce n'est pas mérité parce qu'il n'a pas été honnête, qu'il a caché des informations importantes ou qu'il considère ne pas obéir à certaines règles éthiques qu'il s'est fixées. La plaisir de l'approbation de soi vient compenser la diminution du plaisir économique.

manquer d'approuver notre comportement » (ibid). Comme il sait que cette conduite nécessite un degré de maîtrise de soi dont bien peu sont capables, il ne peut manquer de ressentir une estime et une admiration profondes et sincères. Et, précise Smith, ce n'est pas la perspective de l'amélioration de sa condition qui soutient et motive les efforts de l'homme prudent pour accéder à la fortune mais bien la conscience qu'il mérite l'estime et l'approbation de tous en agissant de manière vertueuse<sup>257</sup>. L'enseignement de Smith est que la rationalité vient d'abord de la recherche de la vertu et non de celle de l'utilité. C'est la convenance parfaite du comportement qui motive l'homme prudent, l'utilité n'en étant qu'une conséquence. Les moyens permettant d'obtenir la fin sont plus importants que la fin elle-même. C'est par désir d'être digne d'éloge qu'il maximise son bien être individuel.

C'est cet attachement à la vertu de sa conduite qui procure à l'homme prudent le bonheur. Assuré d'avoir l'entière approbation du spectateur impartial, il peut jouir de la tranquillité de l'esprit. Contrairement au fils de l'homme pauvre, il « se contente naturellement de sa situation » (*TMS*, VI.i.12, trad p.298). Ceci ne signifie pas qu'il ne cherche pas à améliorer sa condition (ibid). Par ses efforts constants et son augmentation de fortune lente mais graduelle et ininterrompue, il va pouvoir progressivement « se relâcher, dans la rigueur de sa parcimonie comme dans la sévérité de son application » (ibid, trad p.299). Il peut alors jouir de sa situation en ressentant « avec une satisfaction redoublée cet accroissement du bien-être et du plaisir, pour avoir senti auparavant la souffrance qui accompagnait leur manque » (ibid). Il ne souhaite plus quitter cette situation confortable en raison de « la sûre tranquillité dont il jouit actuellement » et ne sera lancera dans de nouvelles entreprises qu'avec la plus extrême précaution (ibid). L'ambition immodérée et excessive du fils de l'homme pauvre l'empêche d'être heureux. Il vise une position proéminente dans la société qui implique l'absence de relâche et de jouissance. L'homme prudent est d'une ambition modérée, il souhaite s'enrichir et non devenir l'un des plus riches. D'après Smith « les changements soudains de fortune contribuent rarement au bonheur », « l'homme le plus heureux est celui qui avance graduellement vers la grandeur », comme l'homme prudent (*TMS*, I.ii.5.1, trad p.79). Enfin,

---

<sup>257</sup> « C'est la conscience de cette approbation et de cette estime méritées qui est seule capable de soutenir l'agent dans une telle conduite. Le plaisir que nous devons éprouver dans dix ans nous intéresse si peu en comparaison de celui dont nous pouvons jouir aujourd'hui, la passion que le premier excite est naturellement si faible comparée à la violente émotion que le second est susceptible d'occasionner, que le premier ne pourrait jamais contrebalancer le second s'il n'était soutenu par le sens de la convenance, par la conscience que nous avons mérité l'estime et l'approbation de tous en agissant avec maîtrise de soi » (*TMS*, IV.2.8, trad pp.284-5)

l'homme prudent réconcilie vertu, richesse et bonheur parce qu'il a une estime de soi modérée et qu'il se soucie autant de sa fortune que de sa santé (*TMS, VI, i.5*, trad p.296).

# TRANSITION :

## CHAPITRE IV :

### LA METAPHORE DE LA MAIN INVISIBLE

“Tremblez, malheureux roi, votre règne est passé;  
Une invisible main suspend sur votre tête  
Le glaive menaçant que la vengeance apprête; »

Voltaire, *Ceïpe*, 1718

“Il n’y a qu’une main invisible qui règle, qui arrange et qui détermine tout ce qui se passe à nos yeux. Il n’y a que cette main par conséquent qui soit grande parce qu’elle seule distribue les vrais grandeurs. Ce sont là les sages et utiles réflexions, où la lecture de l’histoire nous doit porter. »

Dufresnoy, *L’Histoire justifiée contre les romans*, 1735

“La rapidité de leurs conquêtes aurait dû leur faire entrevoir la main invisible qui les conduisait; mais, dit l’un d’entre eux au nom de tous les autres: c’est par la force de mon bras que j’ai fait ces grandes choses, et c’est ma propre sagesse qui m’a éclairé.”

Rollin, *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Grecs*, 1731-38.

“La même sagesse qui a construit et arrangé avec tant d’art leurs divers organes, qui les a fait concourir à un but déterminé, a fait de même concourir à un but les diverses opérations qui sont les résultats naturels de l’économie de l’animal. Il est dirigé vers sa fin par une main invisible: il exécute avec précision et du premier coup, des ouvrages que nous admirons; il paraît agir comme s’il raisonnait, se retourner à propos, changer de manoeuvre au besoin, et dans tout cela il ne fait qu’obéir aux ressorts secrets qui le poussent; il n’est qu’un instrument aveugle qui ne saurait juger de sa propre action, mais qui est monté par cette intelligence adorable qui a trace à chaque insecte son petit cercle, comme elle a trace à chaque planète son orbite” Bonnet, *Contemplation de la Nature*, 1764.

## INTRODUCTION :

Le chapitre précédent a permis de montrer que le désir de richesse peut prendre deux facettes. La première est celle du fils de l'homme pauvre dont l'ambition immodérée est synonyme d'une quête infinie de richesse, par nature insatiable. A jamais insatisfait celui-ci ne peut prétendre au bonheur. A l'inverse, l'homme prudent jouit de la tranquillité de l'esprit et profite de sa situation qui s'améliore lentement mais continuellement en relâchant progressivement ses efforts d'industrie et de frugalité. Richesse, vertu et bonheur individuel ne sont donc pas incompatibles. Mais le désir d'enrichissement individuel, bien qu'il ne conduise pas toujours à la félicité, a surtout pour Smith des conséquences sociales inattendues et bénéfiques. La nature trompe et abuse les hommes en leur faisant confondre les moyens et les fins, l'utilité et l'apparence de l'utilité. Poussés par leur désir de reconnaissance, d'amour et d'admiration de leurs semblables ils sont amenés à promouvoir une fin qui n'entraîne pas dans leurs intentions : le progrès de la société<sup>258</sup>. Plus précisément, sans le vouloir et sans le savoir ils remplissent les fins de la Nature : la préservation, la propagation et le bonheur de l'espèce humaine<sup>259</sup> (*TMS, II.i.5.10*, trad p.126)<sup>260</sup>. Ce n'est nullement un hasard, selon nous, si la métaphore de la main invisible fait son apparition dans le même paragraphe de la *TSM*, immédiatement après l'évocation de la tromperie de la nature. Il n'existe que trois occurrences de la main invisible dans toute l'œuvre de Smith, et pourtant elle a suscité par le passé et suscite encore aujourd'hui une certaine fascination chez les commentateurs, en particulier chez les économistes. Il y a un parallèle frappant entre le passage de la *RN* où celle-ci est présentée et celui du boucher, du boulanger et du brasseur au début de l'ouvrage. Ce sont sans nul doute les deux extraits les plus cités de Smith mais aussi les plus sujets à controverse. Nous nous proposons de répondre à deux questions concernant la main invisible : quelle importance faut-il lui accorder dans l'œuvre de Smith ? Quelle signification doit-on lui prêter ?

---

<sup>258</sup> « C'est cette illusion qui suscite et entretient le mouvement perpétuel de l'industrie du genre humain. C'est elle qui d'abord incita les hommes à cultiver la terre, à construire des maisons, à fonder des villes et des Etats, à inventer et améliorer toutes les sciences et tous les arts qui ennoblissent et embellissent la vie humaine. » (*TMS, IV.1.10*, trad p.256)

<sup>259</sup> « c'est elle [cette illusion] qui a changé entièrement la face du monde, fait de l'océan vierge et stérile un nouveau fond de ressources et la grande route de communications entre les différentes nations de la terre. La terre fut obligée de redoubler sa fertilité naturelle par ces travaux humains, et de nourrir un plus grand nombre d'habitants. » (*TMS, IV.1.10*, trad p.256)

<sup>260</sup> Voir pour la préservation et la propagation de l'espèce : (*TMS, II.ii.3.5*, trad p.142) et pour le bonheur : (*TMS, II.iii.3.2*, trad p.164 ; *III.5.7*, trad p.234).

Les commentateurs qui répondent à la première interrogation ont tendance selon nous à verser dans l'excès, soit qu'ils en fassent la plus importante contribution à la science économique (Arrow & Hahn, 1971), soit au contraire qu'ils la considèrent comme un détail insignifiant de l'œuvre de Smith (Rothschild, 1994). Nous proposons de rétablir un juste milieu en soulignant la dimension prioritairement littéraire et esthétique de la main invisible. D'une part, l'évocation d'une main invisible n'a rien d'original à l'époque où Smith écrit puisqu'on en trouve la trace notamment chez Defoe, Voltaire, Dufresnoy, Bonnet, Robinet ou Rollin (Force, 2003, p.71). En outre il ne s'agit ni plus ni moins que d'une métaphore, c'est-à-dire d'une figure de style à dimension illustrative. La main invisible en elle-même n'ajoute pas véritablement de sens aux passages dans lesquels elle apparaît. Si bien que l'on peut aisément supprimer l'expression elle-même sans modifier la signification de ces passages. Elle est utile néanmoins en ce qu'elle attire l'esprit de système du lecteur qui se voit révéler l'économie de la nature, où la façon dont les moyens sont adaptés aux fins qu'elle se propose. Pour déterminer quelle signification précise lui donner, nous devons par conséquent définir les phénomènes qu'elle illustre et tenter d'en extraire les points communs. Avouons dès à présent qu'il est fort difficile de relier l'occurrence de l'*HA* à celles de la *TSM* et de la *RN*, si ce n'est par l'origine théiste de chacune d'entre elles (Ahmad, 1990, p.143 ; Biziou, 2003, p.60). En particulier, dans la première il semble que la « main invisible de Jupiter »<sup>261</sup> vienne perturber le cours naturel des événements de la société humaine tandis que la seconde et la troisième montrent, au contraire, une main invisible qui pousse les hommes à promouvoir l'ordre, l'harmonie et le bien-être de la société (MacFie, 1971). D'un principe explicatif des irrégularités de la nature pour les sauvages superstitieux, elle devient le témoin de l'économie de la nature pour le philosophe. C'est pourquoi rares sont ceux qui se sont penchés sur la première<sup>262</sup>. Mais une fois que l'on s'intéresse plus spécifiquement à la *TSM* et à la *RN* on ne trouve pas moins d'une vingtaine d'interprétations concurrentes <sup>263</sup>. Nous sélectionnerons et

---

<sup>261</sup> « Car il peut être observé que dans toutes les religions polythéistes, parmi les sauvages comme dans les âges les plus reculés de l'antiquité, ce sont seulement les événements irréguliers de la nature qui sont attribués au pouvoir de leurs dieux. Les feux brûlent, les corps lourds descendent et les substances les plus légères volent par la nécessité de leur propre nature ; on n'envisage jamais de recourir à la main invisible de Jupiter dans ces circonstances. Mais le tonnerre et les éclairs, la tempête et le soleil, ces événements plus irréguliers sont attribués à sa colère. » (*HA*, p.49)

La même idée est présente dans l'*History of Ancient Physics* (EPS, pp.112-3).

<sup>262</sup> A l'exception de MacFie (1971) et surtout Biziou (2003).

<sup>263</sup> Grampp (2000) en identifie 9, auxquelles on peut rattacher les noms suivants : 1) la force qui fait de l'intérêt de l'un l'intérêt des autres (Halévy, 1904) 2) le mécanisme des prix, (Arrow & Hahn, 1971) 3) une

étudierons parmi la pléthore d'exégèses celles qui sont traditionnellement avancées par les économistes (la main invisible représente le mécanisme des prix, l'optimum de Pareto ou la compétition) et celles plus courantes chez les philosophes (la représentation de la Providence divine ou des conséquences inintentionnelles des actions humaines).

## I : La métaphore de la main invisible dans la *TSM*

### a) En réponse à la querelle du luxe<sup>264</sup>

Lors du chapitre précédent nous avons étudié le contexte dans lequel apparaît la métaphore de la main invisible. Il s'agit de la réflexion de Smith sur l'esprit de système qui, en faisant confondre aux hommes les moyens et les fins, la cause efficiente et la cause finale, l'utilité et l'adaptation à l'utilité, leur fait admirer l'économie de la richesse et de la grandeur. Plus que la satisfaction réelle qu'elles procurent, c'est l'exacte et harmonieuse adaptation des moyens aux fins qui les frappent par leur beauté et les pousse à désirer eux-mêmes être riches et puissants, comme en témoigne l'exemple du fils de l'homme pauvre, dévoré par son ambition excessive et incapable d'être véritablement heureux. Mais d'après Smith il est heureux que la nature nous fasse confondre en notre imagination

---

métaphore pour l'idée des conséquences non intentionnelles (Vaughn, 1987) 4) la concurrence (Rosenberg, 1979) 5) l'avantage mutuel dans l'échange (Knight, 1947) 6) une plaisanterie ironique (Rothschild, 1994, 2001) 7) un processus évolutionniste (Cosmides & Tooby, 1994) 8) la Providence (Viner, 1927 ; Evensky, 2003), 9) la force qui restreint les exportations de capital (Persky, 1989).

Streissler (2003) en ajoute 13 : 10) la force qui contribue à la défense nationale (Grampp, 2000), 11) l'intérêt personnel qui agit sous des circonstances particulières (idem) 12) la maximisation de la richesse nationale qui sous les hypothèses de Smith est aussi la maximisation de l'emploi (Streissler, 1999) 13) la recherche du gain et de la sécurité qui maximisent la richesse sociale et l'emploi (Streissler, 2003), 14) la compétition opérant dans un contexte statique ou dynamique (Oakley, 1994), 15) une métaphore pour les conséquences socialement positives du marché (Muller, 1993), 16) la conversion du désir de statut et d'approbation sociale en formes relativement vertueuses de conduite (Muller, 1993), 17) la main invisible n'enlève pas à l'individu leur responsabilité morale dans la poursuite journalière de la richesse (Young, 1997), 18) elle indique que l'individu n'a pas besoin de posséder de « system knowledge » dans le domaine économique (Young, 1997) 19) une métaphore qui montre que le comportement et les actions reflètent les valeurs et les règles sociales (Peil, 1999), 20) elle exprime l'idée que les économies de marché produisent leur propre ordre (idem), 21) elle sert d'illustration des effets sur l'accumulation de la richesse qui pourraient être réalisés si la production et la distribution étaient coordonnées par l'échange commercial libre (idem), 22) Smith a utilisé cette expression pour indiquer un comportement gouverné par la sympathie uniquement (idem). Nous y ajouterons deux interprétations, non mentionnées mais fort intéressantes : 23) la main invisible représente les forces sociales (Fleischaker, 2004), (Taieb, 1989, p.193) 24) elle n'est qu'une métaphore, une figure de rhétorique illustrative plus que significative (Biziou, 2003).

<sup>264</sup> Brewer (2009) défend également l'idée que la Main Invisible dans la *TSM* est principalement une réponse à la querelle du luxe.

les moyens et les fins car c'est cette illusion qui entraîne le progrès de la civilisation humaine. Les hommes, sans le savoir et sans le vouloir, promeuvent les fins de la nature : la perpétuation, la propagation et le bonheur de l'espèce humaine. C'est ce phénomène que l'exemple du propriétaire foncier vient exhiber. Il est mu par une main invisible à remplir des fins qui n'entraient pas dans ses intentions. L'économie de la richesse et de la grandeur fait travailler un grand nombre de pauvres, auxquels elle offre la subsistance. Le riche propriétaire terrien ne souhaite que satisfaire sa vanité et son amour de la distinction en consommant des biens de luxe qu'il est le seul à pouvoir s'offrir. C'est « sans la moindre pensée pour les besoins de ses frères qu'il consomme en imagination toute la récolte » de ses champs (*TMS, IV.1.10*, trad p.256). Malheureusement pour lui, mais heureusement pour la société, la nature l'a pourvu d'un estomac aux capacités limitées et sans commune mesure avec « l'immensité de ses désirs » (*ibid*). Il ne peut guère consommer plus que l'humble paysan qui laboure ses terres. Sa demande de biens de subsistance est nécessairement limitée. Par conséquent il se trouve dans l'obligation de distribuer le surplus restant avec tous ceux qui sont « employés dans l'économie de la grandeur », travailleurs productifs et improductifs<sup>265</sup> (*ibid*, trad p.257). Ce n'est pas de sa vertu qu'ils obtiennent leur subsistance mais de son égoïsme<sup>266</sup>. C'est la qualité plus que la quantité qui différencie les consommations des riches de celles des pauvres, ils ne choisissent que ce qui est « le plus précieux et le plus agréable » (*ibid*). Si bien qu' :

« en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle, quoiqu'ils n'aspirent qu'à leur propre commodité, quoique l'unique fin qu'ils se proposent d'obtenir du labeur des milliers de bras qu'ils emploient soit la seule satisfaction de leurs vains et insatiables désirs, ils partagent tout de même avec les pauvres les produits des améliorations qu'ils réalisent. Ils sont conduits par une main invisible à accomplir presque la même distribution des nécessités de la vie que celle qui aurait eu lieu si la terre avait été divisée en portions égales entre tous ses habitants ; et ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, ils servent les intérêts de la société et donnent des moyens à la multiplication de l'espèce. Quand la Providence partagea la terre entre un petit nombre de grands seigneurs, elle

---

<sup>265</sup> « Quand au reste, le riche est tenu de le distribuer à ceux qui préparent, de la meilleur manière qui soit, cette petite part dont il fait lui-même usage, à ceux qui entretiennent le palais dans lequel cette petite part sera consommée, à ceux qui procurent et maintiennent en ordre les bibelots et les babioles qui sont employés dans l'économie de la grandeur. » (*TMS, IV.1.10*, trad p.257)

<sup>266</sup> « C'est de son luxe et de son caprice que tous obtiennent leur part des nécessités de la vie, qu'ils auraient en vain attendue de son humanité ou de sa justice. » (*ibid*)



n'oublia ni ne n'abandonna ceux qui semblaient avoir été négligés dans la répartition. Eux aussi jouissent de leur part de tout ce que la terre produit. Et pour ce qui fait le réel bonheur de la vie humaine, ils ne sont en rien inférieurs à ceux qui pourraient sembler leur être si supérieurs. Quant au bien-être du corps et à la paix de l'esprit tous les rangs différents de la société sont presque au même niveau, et le mendiant qui se chauffe au soleil sur le bord de la route possède la sécurité pour laquelle les rois se battent. » (ibid)

La terre semble, *a priori*, très inégalement répartie. Et pourtant tout se passe comme si ses fruits étaient à peu près également partagés entre tous. Ce passage a donné lieu à deux types de conclusion qui méritent d'être précisées (Brown, 1994, p.90). D'aucuns y voient une conclusion économique sur la distribution des biens matériels. La main invisible serait garante de la justice distributive (Young, 1997, p.169) et exhiberait ainsi une forme d'harmonie naturelle entre les intérêts des riches et des pauvres, condamnant de facto la nécessité de toute politique redistributive. Cette affirmation doit être circonscrite. Ce que le riche partage avec les pauvres ce sont uniquement les nécessités vitales. La justice distributive se limite dans cet extrait aux biens assurant la survie des hommes, non à ceux assurant leur intégration sociale. Pour reprendre notre distinction du chapitre III, le luxe des nantis ne procure pas aux personnes d'humble condition les biens de convenance ou biens de nécessité sociale, c'est-à-dire ceux qui sont indispensables à une vie décente et digne dans les sociétés commerciales. Si tel était le cas, la croissance économique n'aurait aucun intérêt en elle-même et Smith n'aurait pas eu à écrire la *RN*. C'est dans cet ouvrage, au travers de la description du système de la liberté naturelle, que l'on trouve le modèle de société qui garantit selon Smith une véritable justice distributive, c'est-à-dire un accès aisé pour les travailleurs aux biens de nécessité et de convenance<sup>267</sup>. D'autre part, certains commentateurs s'attardent sur sa signification morale, d'origine stoïcienne, selon laquelle la possession des richesses n'a pas d'influence sur le bonheur (Winch, 1996, p.63 ; Hont & Ignatieff, 1983). Le chapitre précédent a permis de souligner qu'en effet l'homme sage peut d'après Smith se passer de possessions matérielles. La main invisible montrerait alors que tous les hommes obtiennent sans difficulté, par l'amour du luxe et de la vanité des riches, les biens absolument nécessaires au bonheur, c'est-à-dire ceux qui leur permettent d'assurer leur subsistance. Il leur suffirait d'être vertueux pour être heureux. Ainsi, et contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord, la nature est arrangée de

---

<sup>267</sup> Ce que nous tenterons de démontrer au chapitre suivant.

telle sorte que tous les hommes soient sur un pied d'égalité vis-à-vis de la fin la plus importante de la vie humaine. Mais nous avons précisé que ceci n'est valable que pour une minorité d'hommes profondément sages et vertueux, capables de s'abstraire du regard des autres. Pour la multitude la pauvreté est synonyme de honte parce qu'elle suscite le mépris, la dépendance et l'exclusion. Pour eux, le bonheur passe par un niveau minimum de possessions matérielles, caractérisé comme nous venons de le rappeler par une certaine quantité de biens au-delà de ce qui est strictement nécessaire à la survie.

## b) La réalisation insoupçonnée des fins de la Nature dans la *TSM*

Notre interprétation de la main invisible dans la *TSM* est la suivante. Malgré son égoïsme apparent, le riche propriétaire foncier est amené « sans le vouloir » et « sans le savoir » par la main invisible de la Providence à servir les fins de la nature<sup>268</sup> en permettant le bien être, la perpétuation et la propagation de l'espèce. L'idée est la même qu'au début du paragraphe. La nature se sert des hommes, elle les trompe pour servir ses propres fins<sup>269</sup>. Leurs actions individuelles ont des conséquences non intentionnelles qui peuvent être bénéfiques à l'ensemble de la société. Un désordre apparent cache parfois un ordre réel, comme le soutiennent les stoïciens. Quelle est, dans ce contexte, la plus-value apportée par la main invisible ? La main invisible doit être étudiée de manière littéraire, comme une métaphore. Comme nous l'avons expliqué au chapitre II, la perfection du style vient pour Smith de la concision, de la simplicité et de la clarté du propos. Dans cette perspective, les figures de style sont réduites à des ornements qui ne font qu'illustrer de manière esthétique des phénomènes préexistants<sup>270</sup>. Elles n'ont « aucune valeur en elles-mêmes » (*LRBL, i.v.57*, p.26). Une métaphore est toujours de nature analogique ou comparative. C'est un procédé rhétorique et non explicatif<sup>271</sup>. C'est pourquoi, comme le souligne avec justesse Biziou (2003, p.269), la main invisible, tout comme Dieu, peut être supprimée des textes de Smith sans que son projet scientifique n'en soit véritablement altéré, dans la *TSM* comme dans la *RN*. Pour Smith toute métaphore se propose de relier

---

<sup>268</sup> L'idée que la Providence agit pour réaliser les fins de la nature se retrouve chez Davis (1990, p.343).

<sup>269</sup> Force (2003, pp.70-5) et Griswold (1999, p.319) défendent un point de vue similaire au nôtre.

<sup>270</sup> Letwin (1963) considère à juste titre la métaphore de la main invisible comme un simple « embellissement littéraire ».

<sup>271</sup> Cette dichotomie entre principe illustratif et principe explicatif recoupe celle entre les occurrences de la main invisible de la *TSM* et de la *RN*, et celle de l'*HA*.

deux objets qui peuvent être soit de nature corporelle, soit de nature intellectuelle. On peut donc en distinguer quatre sortes, selon que la métaphore relie un objet corporel à un objet intellectuel, un objet intellectuel à un objet corporel, deux objets corporels, ou deux objets intellectuels (*LRBL,i.65*, p.29). La métaphore de la main invisible appartient à la première catégorie. Son principal mérite est d'ordre esthétique en ce qu'elle s'adresse à l'esprit de système du lecteur. Ceci permet d'expliquer la fascination qu'elle exerce chez les lecteurs. En effet, nous pensons à l'instar de Biziou (2003, p.266) et Prévost (2001) qu'elle a principalement pour but de satisfaire leur imagination en restaurant l'ordre et l'harmonie cachées de la nature et de l'univers. Le philosophe porte à leur regard l'économie de la Nature, il en révèle les rouages invisibles, ou par quels moyens *a priori* insoupçonnés, dans le dos des hommes, elle remplit ses propres fins<sup>272</sup>. Elle illustre de manière imagée le travail de l'homme de spéculation qui découvre des principes de connexion entre des phénomènes apparemment disjoints. Le riche, aussi égoïste soit-il, sert bien malgré lui les intérêts de la société et les fins de la nature. L'économie de la grandeur s'intègre à l'économie de la Nature. Dans les deux cas c'est l'exact ajustement des moyens aux fins qui nous procure un plaisir esthétique du fait de la contemplation de systèmes ordonnés et harmonieux.

## II : La métaphore de la main invisible dans la *RN*

### a) La hiérarchie sectorielle des capitaux

Encore plus que pour l'occurrence de la *TSM*, il est primordial de restaurer le contexte dans lequel apparaît la métaphore de la main invisible dans la *RN* si l'on souhaite

---

<sup>272</sup> « Ainsi, la préservation de l'individu et la propagation de l'espèce sont les grandes fins que la Nature semble s'être proposées dans la formation de tous les animaux. Le genre humain est doté du désir de ces fins et de l'aversion envers leur contraire, de l'amour de la vie et de la terreur de l'anéantissement, du désir de la continuation et de la perpétuation de l'espèce et de l'aversion pour l'idée de son extinction totale. Mais, bien que nous soyons dotés du très fort désir de ces fins, ce n'est pas aux lentes et incertaines déterminations de notre raison qu'a été confié le soin de découvrir les moyens convenables de les produire. La Nature nous a dirigés vers la plus grande partie de ces fins par des instincts originels et immédiats. La faim, la soif, la passion qui unit les deux sexes, l'amour du plaisir et la peur de la douleur nous poussent à mettre en œuvre ces moyens pour eux-mêmes, sans aucune considération pour leur tendance à favoriser ces fins bienfaisantes que le grand Souverain de la Nature a eu l'intention de produire à travers eux. » (*TMS,II.i.5.10*, trad pp.126-7)

en comprendre le véritable sens. Selon nous, il est nécessaire de remonter jusqu'au cinquième et ultime chapitre du livre II. Dans celui-ci Smith discute des différents emplois des capitaux (agriculture, manufacture, commerce de gros, commerce de détail, commerce extérieur) et surtout de leurs contributions respectives à l'augmentation de la richesse nationale à travers la quantité de travail productif qu'ils mobilisent et la valeur qu'ils ajoutent « au produit annuel de la terre et du travail du pays » (*WN,II.v.1*, trad p.413). Il constate que si tous les emplois de capitaux sont avantageux pour la société et complémentaires<sup>273</sup>, ils augmentent de manière très inégale la richesse de la nation<sup>274</sup>. La hiérarchie est la suivante. C'est le capital investi dans l'agriculture qui mobilise la plus grande quantité de travail productif, grâce à la nature et aux « bêtes de trait », et qui accroît le plus à la richesse nationale parce qu'il contribue aux trois formes de revenu : le salaire pour les ouvriers agricoles, le profit pour le fermier, et la rente pour les propriétaires (*WN,II.v.12*, trad pp.417-8). Viennent ensuite par ordre décroissant le capital du manufacturier qui ajoute au produit brut les salaires des ouvriers et ses propres profits et qui mobilise une grande quantité de travail productif, celui du marchand en gros qui n'ajoute que son propre profit à la valeur du produit manufacturé et qui emploie principalement le travail productif des individus qui transportent les marchandises, et enfin celui du détaillant qui ne fait que remplacer avec profit le capital du marchand auquel il achète les marchandises et qui est le seul travailleur productif employé (*WN,II.v.9-11*, trad pp.416-7). Smith affine par ailleurs sa distinction en définissant trois types de commerce en gros : le commerce intérieur (acheter une marchandise dans un endroit du pays et la revendre dans un autre), le commerce extérieur de consommation

---

<sup>273</sup> « Sans capital employé à fournir le produit brut à un certain degré d'abondance, aucun genre de manufactures ou de commerce ne pourrait exister. Sans capital employé à la manufacturer, la partie du produit brut qui nécessite beaucoup de préparation avant d'être propre à l'usage et à la consommation soit ne serait jamais produite, parce qu'il n'y en aurait point de demande, soit, si elle était produite spontanément, n'aurait point de valeur d'échange, et ne pourrait rien ajouter à la richesse de la société. Sans capital employé à transporter le produit brut ou manufacturé des lieux où il abonde à ceux où il manque, on ne pourrait pas produire plus des deux produits que ce qui serait nécessaire pour la consommation du voisinage... Sans capital employé à morceler et à diviser certaines portions du produit brut ou manufacturé, en petites parcelles convenant aux demandes intermittentes de ceux qui en ont besoin, chacun serait obligé d'acheter une plus grande quantité des marchandises qui lui seraient nécessaires que ses besoins immédiats ne l'exigeraient. » (*WN,II.v.4-6*, trad pp.413-4)

<sup>274</sup> « Chacune de ces quatre façons d'employer un capital est essentiellement nécessaire soit à l'existence ou à l'extension des trois autres, soit à la commodité générale de la société » (*WN,II.v.3*, trad p.413)

« Cependant, des capitaux égaux, employés de chacune de ces quatre façons différentes, mettront en mouvement des quantités très différentes de travail productif, et augmenteront aussi dans des proportions très différentes la valeur du produit annuel de la terre et du travail de la société à laquelle ils appartiennent. » (*WN,II.v.8*, trad p.416)

(acheter des marchandises étrangères pour la consommation intérieure) et le commerce extérieur de transport (transporter le surplus d'un pays à un autre) (*WN,II.v.24*, trad p.423). A partir des mêmes critères il aboutit à la conclusion que parmi ces trois formes de commerce en gros c'est le commerce intérieur qui emploie le plus de travail productif et qui accroît le plus la richesse nationale car il remplace deux types de capitaux distincts qui soutiennent chacun le travail productif de la nation), puis le commerce extérieur de consommation qui remplace aussi deux types de capitaux mais qui ne soutient le travail productif de la nation que pour l'un des deux, et pour finir le commerce extérieur de transport qui ne soutient aucunement l'industrie domestique, mais plutôt celles des deux pays concernés (*WN,II.v.31*, trad p.428). On aboutit à la hiérarchie sectorielle suivante, par ordre décroissant d'importance : agriculture, manufactures, commerce intérieur, commerce extérieur.

## b) L'histoire européenne face à l'ordre naturel des progrès de l'opulence

Le livre III de l'ouvrage s'inscrit dans la lignée de cette analyse. Il est considéré souvent à juste titre mais de manière quelque peu réductrice comme la partie historique de l'ouvrage. En effet, Smith y retrace l'histoire du développement économique des différentes nations, avec en point de mire la comparaison entre l'Europe et les nouvelles colonies britanniques d'Amérique du Nord. Il décrit en premier lieu dans un chapitre spécifique l'ordre naturel du progrès de l'opulence. Une nation explique-t-il doit d'abord développer son agriculture avant de promouvoir l'essor de ses manufactures, puis en dernier lieu faire croître son commerce extérieur en dirigeant prioritairement son capital selon cet ordre de succession (*WN,III.i.8*, trad p.438). Cet ordre est « naturel » en ce que les besoins vitaux, satisfaits par l'agriculture, précèdent toujours chez les hommes ceux de commodités et de luxes, pourvus grâce aux manufactures et au commerce extérieur<sup>275</sup>. Mais surtout il est « naturel » et « nécessaire » parce qu'il répond aux « inclinations

---

<sup>275</sup> « Comme la subsistance précède, dans la nature des choses, la commodité et le luxe, l'industrie qui procure la première doit nécessairement précéder l'industrie qui pourvoit aux seconds. La culture et l'amélioration de la campagne, qui procure la subsistance, doivent donc nécessairement précéder la croissance de la ville, qui ne fournit que les moyens de la commodité et du luxe. Ce n'est que le produit en surplus de la campagne, ou ce qui dépasse l'entretien des cultivateurs, qui constitue la subsistance de la ville, laquelle ne peut donc croître qu'avec l'accroissement de ce produit en surplus. » (*WN,III.i.2*, trad pp.434-5)

naturelles de l'homme » qui, « à profit égal ou à peu près », préférera généralement employer son capital dans l'agriculture plutôt que dans les manufactures<sup>276</sup>, et dans les manufactures plutôt que dans le commerce extérieur<sup>277</sup>, et ce pour des raisons de sécurité. Toutes choses égales par ailleurs le risque et l'incertitude déterminent le choix des capitalistes. A gain espéré équivalent, leur aversion pour le risque fait qu'ils choisissent l'emploi de leur capital qui est le plus « sûr », c'est-à-dire celui qui leur permet au mieux de voir, contrôler et commander celui-ci. Ceci correspond à l'emploi le plus proche d'eux, physiquement et socialement<sup>278</sup>. L'intensité de la sympathie est une fonction inverse de la distance physique et sociale. Le niveau d'investissement aussi. Ces deux phénomènes sont le reflet de propensions naturelles de l'homme. D'autre part, l'ordre naturel est optimal en ce qu'il permet la maximisation de la richesse nationale sur le long terme. En effet il y a une coïncidence non fortuite entre cet ordre naturel de développement et la hiérarchie sectorielle eu égard à la richesse nationale présentée au cinquième chapitre du livre II. Mais l'ordre naturel n'est pas nécessairement l'ordre réel, ou plutôt l'ordre réel ne se conforme pas toujours à l'ordre naturel. Il s'agit d'un idéal qui, malheureusement, se trouve fréquemment perturbé par les actions humaines. Comme en témoigne l'exemple de l'Europe, étudiée par Smith lors des trois chapitres restants du livre, qui a suivi un ordre de développement inversé. L'agriculture fut découragée par, entre autres, la loi de primogéniture, le recours massif à l'esclavage et des lois restreignant le commerce du blé (chapitre II), si bien que les villes ont connu un essor considérable avant la campagne, tiré par le commerce extérieur et les manufactures (chapitre III) et que ce sont les cités qui ont permis les progrès de l'agriculture, et non l'inverse comme cela aurait dû être le cas<sup>279</sup>

---

<sup>276</sup> « A égalité de profits ou presque, la plupart des hommes choisiront d'employer leurs capitaux plutôt dans l'amélioration de la terre que dans les manufactures ou le commerce extérieur » (*WN, III.i.3*, trad p.435)

<sup>277</sup> « Lorsqu'on recherche un emploi pour un capital, à égalité de profits ou presque, on préfère naturellement les manufactures au commerce extérieur, pour la même raison qu'on préfère naturellement l'agriculture aux manufactures. » (*WN, III.i.7*, trad p.437)

<sup>278</sup> « Celui qui emploie son capital dans la terre l'a plus sous ses yeux et sous son commandement, et sa fortune est beaucoup moins exposée à des accidents que celle du commerçant, souvent obligé de confier celle-ci non seulement aux vents et aux flots, mais aussi aux éléments plus incertains de la folie et de l'injustice humaines, en faisant dans des pays éloignés beaucoup crédit à des hommes, du caractère et de la situation desquels il est rarement complètement instruit. Au contraire, il semble que le capital que le propriétaire foncier immobilise dans l'amélioration de sa terre soit aussi bien garanti que ne peut le permettre la nature des affaires humaines. » (*WN, III.i.3*, trad p.435)

« De même que la capital du propriétaire foncier ou du fermier est plus sûr que celui du manufacturier, qui est en tout temps plus sous ses yeux et sous son commandement, est plus sûr que celui du marchand étranger. » (*WN, III.i.7*, trad p.437)

<sup>279</sup> « Mais, quoique cet ordre naturel de choses ait dû dans une certaine mesure se produire dans toute société, il a été totalement inversé à de nombreux égards dans tous les Etats modernes d'Europe. C'est le

(chapitre IV). Il en résulte un progrès « nécessairement lent et incertain » de la richesse des nations européennes, comparé à celui des colonies d'Amérique du Nord (*WN,III.iv.19*, trad p.475). Le philosophe doit alors offrir une explication à ce développement économique désordonné et sous optimal. Le livre IV fournit une réponse simple et évidente : l'ordre réel et « contre nature » est conforme aux prescriptions du système mercantile (chapitre I), qui concentre l'essentiel des critiques de Smith (chapitres II à VII, auxquels s'ajoute une conclusion spécifique). L'ordre naturel de développement est, quant à lui, conforme au système que préconise Smith, celui de la liberté naturelle, évoqué dans les dernières lignes du livre IV en guise de conclusion et comme point d'orgue de sa réflexion sur les systèmes d'économie politique (*WN,IV.ix.51*, trad p.784).

### c) Des inclinations naturelles de l'homme à l'ordre naturel de développement

La métaphore de la main invisible est utilisée lors du second chapitre du livre IV, soit précisément au cœur de sa critique du système mercantile. Celui-ci vise à démontrer que de manière générale<sup>280</sup> les restrictions faites aux importations de marchandises étrangères sont à la fois inutiles et néfastes pour la société dans son ensemble. Autrement dit, les gains des producteurs protégés et de l'Etat, par les recettes tirées des droits de douane, sont inférieurs aux pertes pour les consommateurs nationaux. Le bien-être général s'en trouve diminué. Cette réflexion smithienne, dans laquelle surgit la main invisible, s'étale sur treize paragraphes. Le problème à résoudre est posé dès les premières lignes du chapitre. Il ne fait aucun doute que les restrictions aux importations et le monopole du marché intérieur stimulent la production des secteurs protégés et sont d'un grand

---

commerce extérieur de certaines de leurs villes qui a introduit toutes leurs plus fines manufactures, ou celles qui étaient propres à la vente au loin ; et ce sont les manufactures et le commerce extérieur ensemble qui ont donné naissance aux principales améliorations de l'agriculture. Les us et coutumes que la nature de leur gouvernement initial introduisit, et qui demeurèrent après les grandes modifications subies par ce gouvernement, les forcèrent nécessairement à cet ordre rétrograde et contre nature. » (*WN,III.i.9*, trad p.438)

<sup>280</sup> Smith mentionne deux cas dans lesquels il peut être justifié d'avoir recours à de telles mesures. Premièrement lorsque l'industrie est nécessaire à la défense nationale, comme avec « l'acte de navigation » britannique (*WN,IV.ii.24*, trad p.521). Le discours smithien est sans équivoque. Comme « la défense est beaucoup plus importante que l'opulence, la loi sur la navigation est, peut-être, le plus sage de tous les règlements commerciaux de l'Angleterre » (*WN,IV.ii.30*, trad p.523). Secondement, lorsque les marchandises domestiques concurrencées par l'extérieur sont sujettes à un impôt intérieur. Il semble alors « raisonnable » pour Smith « que le produit semblable de l'industrie étrangère se trouve soumis à un impôt égal », par souci d'éviter une concurrence déloyale (*WN,IV.ii.31*, trad pp.523-4).

avantage aux producteurs qui, privés de concurrence extérieure, peuvent obtenir des surprofits. Mais l'introduction de tels règlements de commerce par les législateurs est perçue par Smith comme une distorsion, c'est-à-dire dans son cadre d'analyse comme une perturbation de la distribution naturelle des capitaux entre les secteurs, car elle « dirige souvent une part à la fois du travail et du fonds de la société plus grande que celle qui y serait allée sans cela » (*WN, IV.ii.2*, trad p.509). La question qui se pose alors est de savoir si cette répartition artificiellement modifiée de l'emploi des capitaux est la plus avantageuse pour la société dans son ensemble, c'est-à-dire si elle permet une richesse et un revenu national maximum, ou si elle ne sert que les intérêts des propriétaires du capital bénéficiant de la protection<sup>281</sup>. La bienveillance supposée du gouvernement est-elle utile ou contreproductive ? Est-elle la servante de l'intérêt générale ou d'intérêts partiels en agissant de la sorte ? Le capital étant une ressource rare, il doit être utilisé aussi efficacement que possible. Qui satisfait au mieux cette exigence ?

C'est alors que, cinq paragraphes avant d'introduire la main invisible, Smith en expose le principe. Si le gouvernement souhaite réellement que l'allocation des ressources soit la plus avantageuse pour la société, c'est-à-dire maximise la richesse, le revenu et l'emploi de la nation, il est inutile qu'il intervienne. Les agents économiques dirigent généralement d'eux-mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, leurs fonds vers les emplois les plus bénéfiques pour la société. Le capitaliste, qui ne souhaite rien tant qu'améliorer sa condition, cherche à maximiser son profit. Pour ce faire « il s'efforce continuellement de trouver l'emploi le plus avantageux à tout le capital qu'il peut commander » (*WN, IV.ii.4*, trad p.510). Quand bien même « c'est son propre avantage qu'il a en vue, et pas celui de la société<sup>282</sup> », la poursuite de son intérêt personnel « le conduit naturellement, ou plutôt nécessairement, à préférer l'emploi qui est le plus avantageux à la société » (*ibid*). Soit le miracle de la main invisible, sans la main invisible ! Ou le sens sans l'illustration métaphorique. Pour expliquer ce phénomène Smith étudie les procédures de décision du

---

<sup>281</sup> « Aucun règlement de commerce ne peut accroître la quantité d'industrie dans une société au-delà de ce que son capital peut entretenir. Un règlement de commerce ne peut qu'en dévier une partie dans une direction qu'elle n'aurait pas pu prendre autrement ; et rien n'assure que cette direction artificielle puisse être plus avantageuse à la société que celle que l'industrie aurait prise d'elle-même. » (*WN, IV.ii.3*, trad p.510)

<sup>282</sup> « Le seul motif qui détermine le propriétaire d'un capital à l'employer dans l'agriculture, ou dans les manufactures, ou dans quelque branche donnée du commerce en gros ou en détail est la considération de son propre profit privé. Les différentes quantités de travail productif que ce capital peut mettre en mouvement, et les différentes valeurs qu'il peut ajouter au produit annuel de la terre et du travail de la société, selon qu'il est employé de l'une ou l'autre de ces différentes façons, n'entrent jamais dans ses préoccupations. » (*WN, II.v.37*, trad p.431)



capitaliste et identifie deux temps. Tout d'abord le capitaliste « s'efforce d'employer son capital aussi près de lui que possible », si bien qu'il emploiera autant que faire se peut « au soutien de l'industrie domestique » (*WN, IV.ii.5*, trad p.510). Ecartons d'emblée l'idée qu'il s'agisse de l'expression d'une forme de préférence nationale de la part du capitaliste, thèse implicite chez Grampp (2000). Smith précise bien qu'il ne soutient l'industrie domestique qu'à condition d'en retirer les profits ordinaires des fonds (*ibid*). Le capitaliste « n'est pas nécessairement le citoyen de quelque pays particulier que ce soit » (*WN, III.iv.24*, trad p.479). D'où le fait que « le lieu d'où il poursuit son commerce lui est dans une grande mesure indifférent » et que « le moindre dégoût lui fera déplacer son capital, et avec lui toute l'industrie qu'il soutient, d'un pays à un autre » (*ibid*). Le propriétaire du capital est à proprement parler « un citoyen du monde » (*WN, V.ii.f.5*, trad p.958). L'unique motif qui le pousse à employer ses fonds dans l'agriculture, dans les manufactures ou dans le commerce intérieur ou extérieur, c'est « la considération de son propre profit privé » (*WN, II.v.37*, trad p.431). Dans le cas où les profits du commerce extérieur viendraient à surpasser ceux de l'industrie domestique, les « intérêts et les inclinations naturels des hommes », c'est-à-dire la recherche du gain maximum, vont les porter naturellement à préférer cette fois le commerce extérieur (*WN, IV.vii.c.87*, trad p.724). Et même dans ce cas ils satisfont l'intérêt général en rétablissant l'équilibre naturel des différents capitaux et en ramenant progressivement le prix de marché à son niveau naturel<sup>283</sup>. Ce n'est par conséquent qu'« à égalité de profits ou presque » que le marchand préfère investir dans le

---

<sup>283</sup> « Mais si dans l'un de ces emplois lointains, qui dans les cas ordinaires sont moins avantageux au pays, le profit s'élevait un peu plus haut que celui qui est suffisant pour compenser la préférence naturelle donnée aux emplois plus proches, cette supériorité de profit enlèvera des fonds aux emplois plus proches, jusqu'à ce que les profits de tous reviennent à leur niveau normal. Cette supériorité de profit est cependant une preuve que, dans les conditions réelles de la société, ces emplois lointains sont quelque peu insuffisamment pourvus en fonds comparativement à d'autres emplois, et que le fonds de la société n'est pas distribué de la manière la plus adéquate entre tous les différents emplois qui s'y font. C'est une preuve que quelque chose est soit acheté moins cher soit vendu plus cher qu'elle ne devrait l'être, et que quelque classe particulière est plus ou moins opprimée...Même si jamais le même capital n'entreprendra dans un emploi lointain la même quantité de travail productif que dans un emploi proche, le premier peut être aussi nécessaire que le second au bien être de la société, parce qu'il se peut que les marchandises dont il fait le commerce soient nécessaires à de nombreux emplois plus proches. Mais si les profits des emplois qui font le commerce de telles marchandises sont au-dessus de leur niveau normal, ces marchandises seront vendues plus cher qu'elles ne devraient l'être, ou à un prix un peu au-dessus de leur prix naturel qui opprimerait plus ou moins tous les gens engagés dans les emplois les plus proches. Leur intérêt en ce cas exige donc que quelque fonds soit retiré de ces emplois les plus proches, et dirigé vers cet emploi lointain, pour ramener les profits à leur niveau normal, et ramener le prix des marchandises dont il fait le commerce au prix naturel de celles-ci. Dans ce cas extraordinaire, l'intérêt public exige que quelque fonds soit retiré des emplois qui dans les cas ordinaires sont plus avantageux au public, et dirigé vers un emploi qui dans les cas ordinaires l'est moins. Et dans ce cas extraordinaire, les intérêts et les inclinations naturels des hommes coïncident aussi exactement avec l'intérêt public que dans tous les autres cas ordinaires. » (*WN, IV.vii.c.87*, trad pp.723-4)

commerce intérieur plutôt qu'extérieur<sup>284</sup> (*WN,IV.ii.6*, trad p.510). Comment dès lors expliquer son choix ? L'argument est précisément le même que lorsqu'il décrivait l'ordre naturel des progrès de l'opulence au chapitre premier du livre III. Le capitaliste maximise son profit sous la contrainte du risque. A égalité de profit, il choisira la solution d'investissement la plus sûre, c'est-à-dire la plus proche de lui physiquement, pour le voir et le commander, et socialement, par une meilleure connaissance des lois de la société et du caractère des individus. Par exemple, dans le commerce intérieur son capital n'est « jamais aussi longtemps hors de son contrôle » que dans le commerce extérieur de consommation (*ibid*). En outre, il a une meilleure connaissance du « caractère » et de la « situation des personnes en qui il place sa confiance », ainsi que des lois de son pays d'origine (*ibid*). Parce qu'elle place le capitaliste dans une situation où il bénéficie de moins d'informations et de contrôle sur son capital, l'exportation est synonyme pour lui de « risque » et d' « embarras ». C'est alors que Smith rappelle qu'il a montré auparavant, au cinquième et dernier chapitre du livre II pour être exact, qu'un capital employé dans le commerce intérieur mobilise plus de travail productif que lorsqu'il est employé dans le commerce extérieur de consommation, et qu'il accroît plus fortement la richesse et le revenu national. Il en conclut fort logiquement qu' « à égalité de profits ou presque », chaque individu est conduit « naturellement » à employer son capital de façon à maximiser la richesse, le revenu et l'emploi national (*ibid*). Rappelons que nous avons tiré la même conclusion de la lecture du premier chapitre du livre III à l'aune du cinquième chapitre du livre II. En poursuivant leurs inclinations naturelles, qui les portent à la sécurité, les hommes promeuvent l'ordre naturel de développement qui est un ordre optimal.

---

<sup>284</sup> La citation suivante semble indiquer en effet que les capitalistes expriment une sorte de biais national : « Le pays où il réside constitue ainsi, si je puis dire, le centre autour duquel les capitaux des habitants de tout pays circulent continuellement, et vers lequel ils tendent toujours, quoique des causes particulières puissent parfois les en écarter et les repousser vers des emplois plus éloignés. »

C'est comme si le capital d'une nation gravitait autour de l'industrie domestique. Pour justifier cette assertion smithienne nous proposons deux arguments : 1) les exportations servent principalement à écouler des marchandises nationales en surplus et qui par conséquent resteraient sans cela sans valeur (*WN,II.v.33*, trad p.428). C'est la théorie smithienne du « vent for surplus ». Elles sont donc, à la base, des produits de l'industrie domestique. On ajoutera qu'à l'époque les coûts de transport ainsi que les très nombreuses restrictions à la liberté du commerce que Smith dénonce avec véhémence diminuaient considérablement la profitabilité du commerce extérieur. 2) les importations peuvent avec le temps être remplacées par des produits locaux lorsque la demande ne cesse de s'intensifier (*WN,III.iii.16*, trad p.461). Elles encouragent donc l'industrie domestique qui va progressivement se substituer aux importations.

#### d) La réalisation des fins de la Nature dans la RN

Une fois qu'il a décidé d'employer son capital au sein de l'industrie domestique, le capitaliste doit effectuer une seconde décision : celle de choisir dans quelle activité nationale il va l'employer. Son choix sera guidé par l'unique considération de son gain privé. Ce qu'il souhaite avant tout c'est maximiser son profit, c'est-à-dire faire en sorte que le produit de son industrie soit de la plus grande valeur possible, car plus grande est la valeur qu'il ajoute à l'objet ou aux matières, plus important est son profit (*WN,IV.ii.8*, trad p.512). Or le revenu national est égal à la valeur d'échange du produit de l'industrie nationale (*WN,IV.ii.9*, trad p.512). Par voie de conséquence, le capitaliste est amené sans le vouloir et sans le savoir à rendre maximum le revenu national, donc à servir l'intérêt général :

« Comme chaque individu s'efforce dans la mesure du possible à la fois d'employer son capital à soutenir l'industrie domestique, et de diriger cette industrie de façon à ce que son produit puisse être de la plus grande valeur, chaque individu travaille donc forcément à rendre le revenu annuel de la société aussi grand que possible. Certes, il n'entre généralement pas dans son intention de faire avancer l'intérêt public, et il ne sait généralement pas non plus combien il le fait avancer. En préférant soutenir l'activité domestique que l'activité étrangère, il ne vise que sa propre sécurité ; et, en dirigeant cette industrie de façon que son produit puisse être de la plus grande valeur, il ne vise que son propre gain. Et il est en ce cas, comme en bien d'autres, conduit par une main invisible pour faire avancer une fin qui ne faisait point partie de son intention. Et ce n'est pas toujours le pire pour la société qu'elle n'en fit point partie. En poursuivant son propre intérêt il fait souvent avancer celui de la société plus efficacement que s'il y visait vraiment. » (*WN,IV.ii.9*, trad pp.512-3)

La question posée au début du chapitre trouve une réponse à présent. Puisque les actions intéressées des agents économiques ont des conséquences inintentionnelles bénéfiques pour la société, l'action du gouvernement dans l'allocation des ressources n'est généralement pas nécessaire. Octroyer le monopole à l'industrie domestique dans quelque activité que ce soit s'avère être au final « soit inutile, soit nuisible » (*WN,IV.ii.11*, trad p.513). C'est décider à la place des individus comment ils devraient employer leurs

capitaux. Or, Smith n'a pas peur d'affirmer que cette liberté de choix est un « des droits les plus sacrés de l'humanité » (*WN,IV.vii.b.44*, trad p.667). En outre, la structure informationnelle du marché est bien trop complexe pour être appréhendée par un homme d'Etat ou un législateur. La connaissance y est à la fois immense et fragmentée. Il apparaît donc « évident » pour Smith que chaque individu peut « de sa place » bien mieux juger que les décideurs politiques dans quel type d'activité domestique il doit employer son capital pour lui donner la plus grande valeur et ainsi maximiser le revenu national (*WN,IV.ii.10*, trad p.513)<sup>285</sup>. En d'autres termes, « la sagesse qui arrangea le système des affections humaines, aussi bien que celui de toutes les autres parties de la nature, semble avoir jugé que l'intérêt de la grande société du genre humain serait mieux servi en dirigeant l'attention principale de chaque individu sur la portion particulière de cette société qui appartient le plus à la sphère de ses compétences et de sa compréhension » (*TMS,VI.ii.2.3*, trad p.319). L'homme politique qui serait « assez fou et présomptueux » pour se croire capable de décider pour les individus la façon dont il devrait employer leurs capitaux « non seulement se chargerait de la plus inutile des attentions, mais s'arrogerait une autorité qu'il est impossible de confier en toute tranquillité non seulement à une seule personne, mais aussi à tout conseil ou sénat que ce soit » (*WN,IV.ii.10*, trad p.513).

#### e) Main invisible et conséquences inintentionnelles bénéfiques

Ainsi nous avons retrouvé dans la *RN* l'idée selon laquelle les actions purement intéressées des hommes peuvent avoir des conséquences bénéfiques pour la société. L'intérêt personnel du capitaliste semble l'amener à concourir inconsciemment à l'intérêt général. Smith mentionne explicitement qu'il existe « bien d'autres cas » où les hommes sont portés par une main invisible à remplir des fins qui n'entraient pas dans leurs intentions. Il soutenait déjà de manière analogue dans la *TSM* que les conséquences des actions humaines « dépendent de la fortune, et non de l'agent » (*TMS,II.iii.intro.2*, trad p.149). Il n'est pas surprenant dans ce contexte de voir l'œuvre de Smith fourmiller

---

<sup>285</sup> Young (1997) reprend la distinction d'Haakonssen entre « system knowledge » et « contextual knowledge » pour souligner à juste titre que la main invisible exprime dans la *RN* l'idée que les individus n'ont pas besoin de « system knowledge » pour maximiser la richesse sociale. Pour preuve cet autre passage, où il est dit que « la loi devrait toujours confier aux gens le soin de leur propre intérêt, puisque dans leur situation locale ils sont généralement capables de mieux en juger que le législateur ne le peut » (*WN,IV.v.b.16*, trad p.600).

d'exemples de conséquences non intentionnelles des actions individuelles et intéressées. Le plus souvent, comme dans les passages où apparaît la main invisible, ces conséquences non voulues sont positives pour la société. L'exemple le plus cité est sans conteste celui des propriétaires fonciers qui par amour du luxe et de la vanité ont perdu leur pouvoir et leur autorité (*WN,III.iv.10*, trad pp 471-2). Alors qu'ils dépensaient auparavant, et par obligation, le surplus du produit de leurs terres à l'entretien de travailleurs improductifs et dépendants, le développement des manufactures et du commerce extérieur dans les villes leur permirent de gratifier leur amour de la distinction en achetant des biens de luxe qu'eux seuls pouvaient se procurer. Ce faisant et sans le vouloir, à partir de motivations purement égoïstes ils mirent fin au système féodal en même temps qu'ils rendirent libres et indépendants une grande partie de la population (travailleurs agricoles, fermiers, domestiques...) qui vivait jusque-là sous leur entière domination<sup>286</sup>. Ce qui est moins souvent cité en revanche, c'est que les mêmes causes ont eu les mêmes conséquences pour le clergé. Par le développement du commerce et des manufactures ils purent dépenser pour eux-mêmes tout le produit de leur terre. D'une part leur hospitalité et leur charité diminua. D'autre part, à l'instar des propriétaires fonciers ils furent contraints de dégager des rentes plus conséquentes afin de satisfaire leurs besoins en luxes. Ce qui les amena à rendre indépendants les tenanciers de leurs terres et permit, sans qu'ils en aient l'intention, les progrès de l'agriculture et le développement des campagnes. C'est ainsi que « les liens d'intérêt, qui attachaient au clergé les rangs inférieurs du peuple, furent de la sorte peu à peu brisés et dissous » et le furent « même plus tôt que ceux qui attachaient les mêmes rangs du peuple aux grands barons » parce que la richesse de l'église était inférieure à la leur (*WN,V.i.g.25*, trad p.803). Sans qu'ils n'aient « la moindre intention de servir le public », ces deux ordres de la société furent les agents d'« une révolution de la plus grande importance pour le bonheur public » (*WN,III.iv.17*, trad p.475). En effet, le développement du commerce et des manufactures, dont ils furent à l'origine de l'essor par leur demande de biens de luxe, introduisirent graduellement parmi les habitants de la campagne « qui avaient jusque-là vécu presque continuellement dans un état de guerre avec leurs voisins et de dépendance servile envers leurs supérieurs, ordre et bon gouvernement, et partant la liberté et la sureté des individus » (*WN,III.iv.4*, trad p.467). L'égoïsme des propriétaires fonciers et des membres du clergé est donc la source de

---

<sup>286</sup> Nous reviendrons sur ce point lors du dernier chapitre.

bienfaits économiques et politiques pour la société. Dans le même ordre d'idées, la séparation du pouvoir judiciaire des pouvoirs législatifs et militaires, ce « grand avantage des temps modernes sur les temps anciens, et le fondement de cette plus grande sécurité dont nous jouissons eu égard à notre liberté, notre propriété et notre vie », a en réalité été introduite « par chance » (*LRBL,ii.203*, p.176). A l'origine une même personne exerçait ces différentes fonctions et c'est pour se débarrasser de la « partie la plus laborieuse et la moins glorieuse de son pouvoir » que ce « magistrat suprême » décida d'abandonner le pouvoir judiciaire, sans penser par là une seule seconde au bonheur de la société (*ibid*). Mais pour un économiste l'exemple le plus probant de conséquences inintentionnelles bénéfiques est celui dont Smith fait mention dans son analyse du marché du blé. Ainsi, il affirme qu'il existe une identité des intérêts, *a priori* opposés, du marchand de blé et de la grande majorité du peuple (*WN,IV.v.b.3*, trad p.591). Cet argument est d'une importance capitale pour lui afin de justifier la liberté parfaite du commerce du blé comme politique optimale de prévention des famines (*WN,IV.v.b.7*, trad p.595). L'intérêt du revendeur intérieur, comme des consommateurs, est que le prix du blé égalise autant que possible l'offre et la demande, c'est-à-dire qu'il soit un prix d'équilibre<sup>287</sup>. Il est de l'intérêt du marchand de blé de proposer le prix qui soit « aussi haut que l'exige la rareté réelle de la saison » car il lui permettra de vendre tout son blé au prix le plus élevé et de faire un profit maximum, tout en satisfaisant au mieux les besoins des consommateurs (*ibid*). S'il propose un prix supérieur à ce prix d'équilibre, l'offre va devenir supérieure à la consommation saisonnière et il court le risque « non seulement de perdre une grande partie de son blé par des causes naturelles, mais d'être obligé de vendre ce qui en reste pour bien moins qu'il n'aurait pu en obtenir plusieurs mois avant » (*ibid*). *A contrario*, un prix trop faible entraîne une consommation supérieure à l'offre de la saison et non seulement le marchand perd une partie de ses profits mais surtout il expose les consommateurs « à souffrir avant la fin de la saison des horreurs épouvantables d'une famine, au lieu des rigueurs de la disette » (*ibid*, trad p.592). Grâce à sa connaissance du marché, aussi bien du côté de l'offre (« l'état de la récolte ») que de la demande (« ses ventes quotidiennes, hebdomadaires et mensuelles »), le marchand est « en état de juger avec plus ou moins de justesse » quel prix va permettre de proportionner la consommation à la récolte (*ibid*). C'est « sans avoir en

---

<sup>287</sup> « Il est de l'intérêt des gens que leur consommation quotidienne, hebdomadaire et mensuelle, soit proportionnée aussi exactement que possible à l'offre de la saison. C'est aussi celui du revendeur intérieur de blé. » (*ibid*)

vue l'intérêt des gens » qu'il est « conduit nécessairement, par la considération de son propre intérêt, à les traiter, même dans les années de rareté, à peu près de la même façon que la maître prudent d'un navire est quelquefois obligé de traiter son équipage » (ibid). Son désir de gain maximum le porte naturellement et sans qu'il en ait l'intention à satisfaire l'intérêt général. Enfin, la division du travail elle-même « d'où proviennent tant d'avantages, n'est à l'origine l'effet d'aucune sagesse humaine, prévoyant et projetant l'opulence générale à laquelle elle donne lieu » (WN,I.ii.1, trad p.15). Elle est le fruit des actions individuelles, et en particulier du désir de persuader, mais non de leur dessein.

Pourtant, force est de constater que les actions intéressées des hommes n'ont pas toujours des conséquences positives pour la société. Smith affirme qu'il existe « bien d'autres cas » où les hommes remplissent des fins positives pour la société qui n'entraient pas dans leurs intentions, et non qu'ils sont toujours portés par une main invisible. Cette division du travail, tant vantée au livre I, est aussi la source de la corruption des travailleurs, comme nous l'avons montré au premier chapitre. D'autre part, Smith dénonce la persistance de l'esclavage et son impossible éradication dans les républiques en raison de l'orgueil et de l'amour de la domination des hommes (WN,III.ii.10, trad p.444). Les conséquences néfastes de l'intérêt personnel pour le bien être de la société c'est aussi le comportement spéculatif des « projectors » à l'origine de la crise bancaire en Angleterre et en Ecosse qui oblige à des régulations gouvernementales sur le taux d'intérêt et la circulation monétaire. Enfin, c'est de manière générale le système mercantile, cible prioritaire de Smith au livre IV de la RN<sup>288</sup>, cette forme de gouvernement économique en faveur des intérêts des capitalistes mais au détriment de l'intérêt général<sup>289</sup>.

#### f) Deux occurrences pour une même signification

Au terme de cette étude de la métaphore de la main invisible dans la RN il apparaît que sa signification et sa portée sont extrêmement similaires à l'occurrence de la TSM. Il s'agit de manière générale d'une image des conséquences inintentionnelles bénéfiques des actions individuelles<sup>290</sup>. L'intérêt personnel du capitaliste le porte

---

<sup>288</sup> On trouvera chez Muller (1993, pp.85-90) un panorama plus exhaustif de conséquences négatives de l'intérêt personnel chez Smith.

<sup>289</sup> Le prochain chapitre étudiera en détail le système mercantile.

<sup>290</sup> Cette interprétation est l'une des plus répandues dans la littérature. On la retrouve, entre autres, chez Fleischacker (1999), Pack (1995), Muller (1993), Young (1997, p.169).

naturellement et nécessairement, mais sans le vouloir ni le savoir, à satisfaire l'intérêt général parce qu'il maximise la richesse sociale et l'emploi et que cette augmentation de la richesse profite à tous. Dans le cas « ordinaire » (les profits sont supérieurs ou égaux dans le commerce intérieur et le commerce extérieur) comme dans le cas « exceptionnel » (les profits sont supérieurs dans le commerce extérieur), les « inclinations naturelles des hommes » les portent nécessairement à employer leurs fonds de la manière la plus avantageuse pour la société (*WN,IV.vii.c.87*, trad pp.723-4). Elle illustre métaphoriquement la sagesse providentielle de la Nature qui plante en l'homme des principes naturels qui les amènent à remplir ses propres fins sans qu'ils en aient conscience<sup>291</sup>. Le désir naturel de gain maximum et la préférence pour la sécurité portent les hommes à favoriser l'ordre naturel de progrès de l'opulence <sup>292</sup>, c'est-à-dire celui concourant à la plus forte augmentation des richesses, du bien-être de la société (par le biais de l'augmentation du niveau de vie des travailleurs) et de la population (positivement corrélée à la richesse nationale<sup>293</sup>). Ce sont donc les trois grandes fins de la Nature présentées dans la *TSM* qui sont réalisées : la perpétuation, la propagation et le bien-être de l'espèce. La main invisible reste dans le contexte économique de la *RN* une métaphore ayant pour but de susciter l'amour des systèmes du lecteur en représentant les chaînes invisibles reliant les parties et le tout, les individus et la société, c'est à dire en révélant l'ordre et l'harmonie de la Nature. Elle satisfait le plaisir esthétique du lecteur en reliant la cause efficiente (l'intérêt personnel

---

<sup>291</sup> « Mais, bien que nous soyons dotés du très fort désir de ces fins [de la Nature : la préservation et la propagation de l'espèce] ce n'est pas aux lentes et incertaines déterminations de notre raison qu'a été confié le soin de découvrir les moyens convenables de les produire. La Nature nous a dirigés vers la plus grande partie de ces fins par des instincts originels et immédiats. La faim, la soif, la passion qui unit les deux sexes, l'amour du plaisir et la peur de la douleur nous poussent à mettre en œuvre ces moyens pour eux-mêmes, sans aucune considération pour leur tendance à favoriser ces fins bienfaisantes que le grand Souverain de la Nature a eu l'intention de produire à travers eux » (*TMS,II.i.5.10*, trad p.127).

Nous contestons par là l'idée de Fleischacker (2004, p.140) et Minowitz (2004, p.399) selon laquelle la métaphore de la main invisible perdrait sa connotation providentielle dans la *RN*.

<sup>292</sup> De nombreux économistes ont voulu voir dans la métaphore de la main invisible le caractère autorégulé du marché (Blaug, 1985), la tendance à l'égalisation des taux de rendement des facteurs de production (Arrow & Hahn, 1971), ou une anticipation de l'optimum de Pareto. Nous ne nions pas que l'on puisse trouver des éléments justifiant que Smith ait présenté ce type d'analyse. Mais ceux-ci ne se trouvent pas au chapitre second du livre IV, où apparaît la main invisible. Il faut plutôt les chercher au chapitre sept du premier livre, qui présente la gravitation du prix de marché autour du prix naturel, au dixième chapitre de ce même livre consacré à la tendance à l'égalisation des taux de profit et de salaires, et enfin en (*WN,IV.vii.c.88*, trad p.724) où il est dit que « les intérêts privés et les passions des individus les disposent naturellement à diriger leurs fonds vers les emplois qui dans les cas ordinaires sont les plus avantageux à la société ». La signification non parétienne de la main invisible est affirmée par Biziou (2003), Persky (1989), Brown (1994), et Khalil (2000). A l'instar de Brown (1994, p.182) et Biziou (2003, p.198) nous avons montré que le cadre d'analyse de la main invisible dans la *RN* est celui de l'histoire du progrès de l'opulence des sociétés humaines.

<sup>293</sup> (*WN,I.viii.42*, trad p.94)



des capitalistes) à la cause finale (l'augmentation de la richesse sociale). Car « chaque partie de la nature, quand on l'examine attentivement, prouve quel soin providentiel son Auteur y a apporté, et nous pouvons admirer la sagesse et la bonté de Dieu jusque dans la faiblesse et la folie des hommes » (*TMS, II.iii.3.2*, trad p.165).

## Conclusion : éthique de la main invisible et système de la liberté naturelle

Bien qu'elles se rejoignent sur de nombreux points les occurrences de la main invisible dans la *TSM* et la *RN* doivent cependant être séparées car, comme nous l'avons constaté, la *RN* souligne à moult reprises les effets néfastes des actions égoïstes des capitalistes, émanations du système mercantile. C'est donc qu'il existe des conditions au pouvoir bienfaisant de la main invisible. Nous en identifions deux, intimement liées : l'éthique des agents économiques et la tendance vers le système de la liberté naturelle, résultante du comportement éthique des législateurs. Contrairement à ce qu'affirme Brown (1994, p.26), la main invisible n'est pas en dehors du discours moral. Nous soutenons à l'instar de Biziou<sup>294</sup> (2003) et Young (1997)<sup>295</sup> qu'elle ne décharge pas les agents économiques de leur responsabilité et de leur devoir moral. Bien plus encore, nous affirmons avec Evensky (2005, p.216) et Pesciarelli (1989, p.534)<sup>296</sup> qu'afin que l'intérêt du capitaliste le conduise à promouvoir l'intérêt de la société il est nécessaire qu'il soit prudent. Il existe une éthique de la main invisible dans la *RN* qu'il nous faut mettre à jour. L'homme prudent est caractérisé dans la *TSM* comme peu prompt à prendre des risques, ou s'il le fait ce n'est qu'après avoir scrupuleusement étudié les conséquences probables de son projet, c'est-à-dire s'il suppose d'une quantité d'informations suffisante (*TMS, VI.i.12*, trad p.299). Il privilégie une augmentation de fortune lente mais certaine et continue (ibid, trad p.298). Ces éléments coïncident avec le caractère du capitaliste présenté dans le contexte de la main invisible dans la *RN*. S'il préfère investir son capital dans le commerce intérieur plutôt que le commerce extérieur de consommation ou de transport c'est par

---

<sup>294</sup> Il souligne par ailleurs à juste titre que la main invisible manipule les hommes à travers leurs vertus (2001, p.28).

<sup>295</sup> Calkins & Werhane (1989) soulignent que « même la main invisible n'est pas exempte de l'influence des vertus ».

<sup>296</sup> Pesciarelli qualifie l'homme prudent de « promoteur visible de la main invisible ».

aversion pour le risque, parce qu'il préfère un investissement plus « sûr » (car il possède plus d'informations sur les lois et le caractère des individus de son pays) et dont les retours sont plus fréquents et moins incertains<sup>297</sup> : en un mot il est prudent. Ce n'est pas un hasard si Smith compare le marchand de blé, serviteur de la main invisible, à un maître navigateur « prudent » (*WN, IV.v.b.3*, trad p.592). Cependant, le capitaliste doit aussi exhiber une autre vertu cardinale : la justice. Pour que la réalisation de son intérêt personnel coïncide avec celle de l'intérêt général il est nécessaire qu'il respecte l'intérêt de ses concurrents et des consommateurs en agissant conformément aux règles de droit de l'activité économique et en ne cherchant pas à obtenir par la législature de privilèges (subventions à l'innovation ou à l'exportation, restrictions aux importations) qui créeraient une concurrence déloyale. L'éthique des agents économiques est une condition sine qua non de la réalisation conjointe de leurs intérêts personnels et de l'intérêt général. Comment dès lors les amener naturellement à adopter ces comportements vertueux ? L'exemple du marchand de blé peut servir de référence. Si par « excès d'avarice » il élève trop son prix il va subir l'« indignation » publique et la diminution de ses profits (*ibid*). Comme nous l'avons souligné au chapitre II, les comportements non vertueux peuvent entraîner la désapprobation sociale et la baisse des ventes à long terme. Pour éviter la corruption des agents économiques et profiter des bienfaits de la main invisible il faut tendre vers le système de la liberté naturelle<sup>298</sup>. Le marché discipline les hommes, c'est là sa principale vertu. Pour qu'il y ait harmonie et non conflit d'intérêts entre offreurs et demandeurs, il faut, comme en atteste l'exemple paradigmatique du marché du blé, que soit mise en place « la liberté illimitée, sans restriction du commerce des grains » (*WN, IV.v.b.7*, trad p.595). La main visible du gouvernement ne doit pas diriger l'économie. En revanche, elle doit créer le cadre nécessaire à son fonctionnement optimal, et ce cadre c'est le système de la liberté naturelle, un système dans lequel tous les secteurs et toutes les classes de la société sont traitées équitablement et impartialement. C'est en tendant vers ce système harmonieux et parfait que l'on permettra aux individus de réaliser, sans qu'ils en

---

<sup>297</sup> « Mais il est très rare que les retours du commerce extérieur de consommation soient aussi rapides que ceux du commerce intérieur. Les retours du commerce intérieur surviennent en général avant la fin de l'année, et parfois trois ou quatre fois dans l'année. Il est rare que les retours du commerce extérieur de consommation surviennent avant la fin de l'année, et ils n'arrivent quelquefois pas avant deux ou trois ans. Un capital employé dans le commerce intérieur fera donc parfois douze opérations, ou sortira et reviendra douze fois, avant qu'un capital employé dans le commerce extérieur de consommation n'en ait fait une. » (*WN, II.v.27*, trad p.424)

<sup>298</sup> On retrouve cette idée chez Brown (1994) et Evensky (2005, p.192).

aient l'attention, l'ordre naturel de développement de la société, synonyme de croissance maximum et de justice distributive. C'est ce qu'il nous faut démontrer à présent.

## PARTIE II: ECONOMIE, POLITIQUE ET MORALE

## CHAPITRE V :

### DES DISCOURS SUR LA SOCIETE COMMERCIALE : LES SYSTEMES D'ECONOMIE POLITIQUE

« Trade is in its Nature Free, finds its own Channel and best directeth its own Course: and all Laws to give it Rules, and Directions and to Limit, and Circumscribe it, may serve the Particular Ends of Private Men, but are seldom Advantageous to the Publick. Governments in Relation to it, are to take a Providential Care of the Whole, but generally to let Second Causes work their own way...Laws to Compel the Consumption of some Commodities, and prohibit the use of others, may well do enough, where Trade is forc'd, and only Artificial, as in France; But in Countries inclin'd by Genius, and adapted to it by Situation, such Laws are needless, unnatural and can have no Effect conducive to the Publick Good.”

Charles D'Avenant, *An Essay on the East India Trade*, (1696)

## INTRODUCTION :

Après avoir esquissé lors du troisième livre de la *RN* un tableau historique des progrès de l'opulence dans les différentes nations et expliqué, en particulier, que l'Europe n'a pas suivi l'ordre naturel de développement de la richesse, Smith s'attaque lors du livre IV aux systèmes de pensée économique, aux théories qui fondent et légitiment des pratiques qui ont considérablement retardé (le système mercantile) ou pourraient retarder (le système agricole) les progrès de l'opulence des nations européennes. Dans son introduction au livre IV il se propose de définir l'« économie politique ». Si l'économie est pour Smith fondamentalement « politique », c'est parce qu'elle constitue une « branche de la science d'un homme d'Etat ou d'un législateur » et qu'elle se propose deux objectifs distincts : « procurer au peuple une subsistance abondante ou un revenu abondant » d'une part, « assurer à l'Etat ou collectivité un revenu suffisant pour les services publics » d'autre part, soit enrichir à la fois le peuple et le souverain (*WN, IV.introduction.1*, trad p.481). La réponse au premier objectif, l'enrichissement du peuple, a donné lieu selon lui à deux systèmes d'économie politique : le « système de commerce » et le « système agricole », qui ne s'accordent ni sur la définition de la nature de la richesse, ni sur l'identification de ses causes et encore moins sur le rôle du politique, essentiel, dans l'économie. Au-delà de leurs différences insurmontables, ces deux systèmes font l'objet d'une critique commune qui en limite dès le départ la portée scientifique : ce sont des discours rhétoriques<sup>299</sup>, partiels et partiiaux, tendant à magnifier l'importance qui du commerce et des manufactures, pour le système mercantile), qui de l'agriculture, dans le cas du système physiocratique<sup>300</sup>. Parce que les théories économiques ont un impact réel sur les pratiques économiques<sup>301</sup> et qu'elles nuisent bien souvent au bien être de la société il est nécessaire selon Smith d'en rétablir la vérité au travers d'un discours didactique, juste et impartial.

---

<sup>299</sup> Voir chapitre II.

<sup>300</sup> Le système physiocratique des économistes français naît pour Smith en réaction aux politiques mercantilistes de Colbert qui avaient sous-estimé abusivement l'importance de l'agriculture dans la création de richesse : « Comme on dit, si le bâton est trop courbé d'un côté, on ne le redresse qu'en le courbant autant de l'autre. Les philosophes français, qui ont proposé le système représentant l'agriculture comme la seule source du revenu et de la richesse de tout pays, semblent avoir adopté ce dicton ; et de même que dans le plan de M.Colbert l'industrie des villes était certainement surestimée en comparaison de celle de la campagne, de même dans leur système elle semble être tout aussi certainement sous-estimée. » (*WN, IV.ix.4*, trad p.756)

<sup>301</sup> « J'ai tâché, dans le quatrième livre, d'expliquer, aussi complètement et clairement que possible, ces différentes théories, et les principaux effets qu'elles ont eus à des époques et dans des nations différentes » (*WN, introduction and plan of the work, 8*, trad pp. 3-4).

« Presque aucune nation » écrit-il « n'a traité pareillement et impartialement chaque sorte d'industrie » (*WN,IV.introduction and plan of the work.7*, trad p.3). C'est ce que propose Smith avec le système de la liberté naturelle, un système permettant une maximisation de la richesse sociale et une distribution juste de celle-ci. Seul ce cadre optimal et idéal permet de garantir que généralement les intérêts privés des agents économiques puissent favoriser l'intérêt général et que le commerce soit « entre les nations comme entre les individus, un lien d'union et d'amitié » (*WN,IV.iii.c.9*, trad p.558)<sup>302</sup>. C'est ce que nous étudierons lors de la seconde partie de ce chapitre (II). Malheureusement, la réalité économique est bien différente :

« Le commerce, qui devrait naturellement être, entre les nations, comme entre les individus, un lien d'union et d'amitié, est devenu la plus fertile des sources de discorde et d'animosité. L'ambition capricieuse des rois et des ministres n'a pas été, dans notre siècle et dans le précédent, plus fatale au repos de l'Europe que la *jalousie mal placée des marchands et des manufacturiers*. La violence et l'injustice de ceux qui gouvernent l'humanité sont un mal ancien, contre lequel, j'en ai peur, la nature des affaires humaines ne peut pas grand-chose. Mais, quoiqu'on ne puisse peut-être pas corriger la *rapacité sordide, l'esprit de monopole, des marchands et des manufacturiers, qui ne sont, ni ne devraient être les dirigeants de l'humanité*, on peut très facilement l'empêcher de nuire à la tranquillité de tout autre qu'eux-mêmes. » (ibid)

Les marchands et les manufacturiers, c'est-à-dire les propriétaires du capital, ont perverti et corrompu la nature du commerce, devenu une source perpétuelle de conflit et d'inimitié plutôt que de paix et d'échanges mutuellement bénéfiques. Ils sont les architectes du système mercantile, objet incessant des attaques de Smith dans la *RN* parce qu'il nuit à la croissance de la richesse nationale, donc au sort des plus pauvres (I).

---

<sup>302</sup> Il y a incontestablement, comme l'a affirmé Muller (1993, p.170) une dimension pédagogique à la *RN*. L'ouvrage vise à éduquer les hommes politiques en faisant appel à leur intérêt pour le bien commun et à leur esprit de système. C'est pourquoi il faut leur présenter ce qu'est la parfaite machine politique et comment ses rouages ont été enrayés par le système mercantile.

# I: Le système mercantile <sup>303</sup>, discours rhétorique d'économie politique

## a) Les critiques économiques du système mercantile

Si Smith entreprend tout au long de la *RN*, comme il le confesse lui-même, une « très violente attaque...contre l'ensemble du système commercial de Grande Bretagne » (*Corresp*, 208, p.251) exposée, d'après Stewart, sur un ton d'indignation dont il n'était manifestement pas coutumier (*EPS*, p.316), c'est parce que ce système, contrairement au système agricole<sup>304</sup>, a été adopté par de nombreuses nations et qu'il a très sensiblement retardé les progrès de l'opulence des nations européennes, comme il l'a démontré lors du livre III. Puisque les discours ont une influence sur le réel, il est primordial d'en déceler les erreurs et les omissions. Les auteurs mercantilistes se fourvoient de prime abord sur la question de la *nature* de la richesse, considérée comme monétaire et non réelle, confondant ainsi les deux fonctions de la monnaie comme instrument de commerce et réserve de valeur. S'ils s'abîment dans la « Midas-fallacy » (Winch, 1996, p.110), c'est parce que « *dans le langage courant* », s'enrichir est synonyme d'acquérir de l'argent en plus grande quantité (*WN*, IV.i.1, trad p.482, nos italiques). Ils pensent alors qu'il en est d'une nation comme d'un homme, à savoir qu'elle s'enrichit en amassant de l'or et de l'argent (*WN*, IV.i.2, trad p.482) et que l'abondance de métaux précieux est nécessaire en cas de conflit armé avec une nation étrangère pour supporter l'effort de guerre (*WN*, IV.i.4, trad p.483). Pour Smith il est évident que la richesse ne consiste pas dans l'argent, mais bien plutôt « dans ce que l'argent achète, et qui n'a de valeur que pour l'achat » (*WN*, IV.i.17, trad p.492). Il n'est pas désiré par les hommes pour lui-même, mais pour ce qu'il leur permet d'acheter (*ibid*, p.493). L'argent n'est selon lui que la « grande roue de la circulation » (*WN*, II.ii.23, trad p.330). Cette première erreur, fondamentale, va conduire logiquement les auteurs du

---

<sup>303</sup> Bien que l'expression de « système mercantile » apparaisse en premier lieu sous la plume de Mirabeau (Hont, 2005, p.372), c'est Smith qui en construit le concept (Spector, 2003).

<sup>304</sup> C'est la raison pour laquelle Smith ne s'étend pas considérablement sur la critique du système agricole (un chapitre lui est consacré, contre huit pour le système mercantile) : « Le système qui représente le produit de la terre comme la seule source du revenu et de la richesse de tout pays, n'a, pour autant que je sache, jamais été adopté par aucune nation, et il n'existe actuellement qu'en France dans les spéculations de quelques hommes de grand savoir et de grande ingéniosité. Il ne vaudrait certainement pas la peine d'examiner très en détail les erreurs d'un système qui n'a jamais fait de mal nulle part au monde, et n'en fera probablement jamais » (*WN*, IV.ix.2, trad p.755)

système mercantile à considérer que, dans un pays dépourvu de mines de métaux précieux, il n'est possible de s'enrichir, c'est-à-dire d'amasser de l'argent, qu'en ayant une balance commerciale excédentaire (*WN,IV.viii.1*, trad p.739). Si bien que « le grand objet de l'économie politique devint nécessairement de diminuer autant que possible l'importation des denrées étrangères destinées à la consommation intérieure, et d'accroître autant que possible l'exportation du produit de l'industrie domestique » (*WN,IV.i.35*, trad p.506). D'où le recours massif des nations ayant adopté les principes mercantilistes à des mesures protectionnistes de restrictions et d'interdiction des importations et d'encouragement des exportations<sup>305</sup>. Le politique investit massivement le champ économique et impose sa logique de rapport de force, de conflit d'intérêts et de guerre au commerce (international), appréhendé dès lors et fallacieusement comme un jeu à somme nulle<sup>306</sup>.

## b) La critique philosophique du système mercantile

Par-delà les critiques économiques adressées au système mercantile par Smith il y a selon nous plus profondément une critique philosophique. Ce système ne peut prétendre à incarner un véritable discours scientifique<sup>307</sup> (ou didactique). En d'autres termes, il constitue un discours *rhétorique* d'économie politique car il est partiel, partial, et fondé sur le sens commun et la sophistique plutôt que sur la raison, l'impartialité et la vérité. L'essence du système mercantile est la légitimation et la défense au sein de la sphère politique des intérêts des capitalistes car marchands et manufacturiers en sont les inventeurs, les « architectes » (*WN,IV.viii.54*, trad p.754). Acteurs du monde économique, ils ne peuvent raisonnablement en être les observateurs impartiaux. Nous

---

<sup>305</sup> Les restrictions à l'importation sont deux sortes : soit des mesures visant à restreindre l'importation de marchandises destinées à la consommation intérieure et que l'on peut produire à l'intérieur, soit des mesures visant à restreindre l'importation de marchandises provenant de pays avec lesquels la balance commerciale est déficitaire. Elles consistaient en droits de douane élevés voir en interdictions absolues. Celles-ci sont étudiées aux chapitre II et III du quatrième livre.

Les encouragements à l'exportation prennent la forme de « retours de droits », de « gratifications », de « traités de commerce avantageux conclus avec les Etats étrangers » et d'établissement de colonies. Ces mesures font l'objet des chapitres IV, V, VI et VII du même livre.

<sup>306</sup> « Chaque nation a été façonnée à regarder avec envie la prospérité de toutes les nations avec lesquelles elle commerce, et à considérer le gain qu'elles font comme une perte pour elles » (*WN,IV.iii.c.9*, trad p.558)

<sup>307</sup> Nous sommes sur ce point en accord avec Brown (1994, p.192). Biziou (2003, p.258) explique, à partir des critères de pertinence scientifique élaborés par Smith dans l'*HA*, que le système mercantile pêche par excès de simplicité et de familiarité.



découvrons la seconde facette, politique, du capitaliste en tant qu'homme à système<sup>308</sup> qui parvient à imposer un ordre économique basé sur la satisfaction de son propre intérêt, au détriment de l'intérêt général. Comment sont-ils capables d'imposer leurs vues ? De quelle manière parviennent-ils à persuader les hommes d'Etat de légiférer en leur faveur ? La réponse tient à la connaissance que chaque classe possède de son propre intérêt et du lien qu'il entretient avec l'intérêt de la société. Smith souligne dans un premier temps que l'intérêt des propriétaires fonciers est « rigoureusement et indissolublement lié à l'intérêt général de la société » car « tout ce qui favorise l'un ou s'y oppose, favorise l'autre ou s'y oppose » (WN,I.xi.p.8, trad p.296). En effet, l'accroissement de la richesse et du revenu national tendent à faire augmenter la rente de la terre (WN,I.xi.p.4, trad p.295). Néanmoins, leur « indolence » naturelle, fruit de la « facilité et de la sécurité de leur situation » les rend incapables de comprendre véritablement leur intérêt propre et l'intérêt général (WN,I.xi.p.8, trad p.296). L'intérêt des travailleurs, d'autre part, « est aussi rigoureusement lié à l'intérêt de la société que celui du premier » car l'état progressif de la société entraîne une augmentation du salaire réel, qui devient supérieur au niveau de subsistance (WN,I.xi.p.9, trad p.296). Toutefois, en raison des effets corrupteurs de la division du travail sur leur esprit<sup>309</sup> les travailleurs sont incapables de comprendre l'intérêt général et son lien avec leur intérêt propre (ibid, trad p.297). Le problème ne vient pas tant du fait que « sa condition ne lui laisse point le temps de recevoir l'information nécessaire », mais plutôt de « son éducation<sup>310</sup> » comme de ses « habitudes » qui sont « telles qu'elles le rendent inapte à juger, fût-il complètement informé » (ibid). C'est pourquoi ils souffrent d'un manque criant de représentativité politique, aux conséquences économiques néfastes (ibid).

*A contrario*, quand bien même leur intérêt est souvent en contradiction avec l'intérêt général<sup>311</sup> parce qu'ils souhaitent restreindre la concurrence pour asseoir leur pouvoir sur les prix et maximiser leur profit, les propriétaires du capital, troisième classe

---

<sup>308</sup> Le chapitre III a décrit la dimension morale ou sociale du capitaliste comme homme à système.

<sup>309</sup> Voir chapitre I.

<sup>310</sup> D'où l'importance politique de l'éducation pour Smith que nous soulignons dans ce chapitre.

<sup>311</sup> « Mais le taux de profit n'augmente pas, comme la rente et le salaire, avec la prospérité de la société, et ne baisse pas avec son déclin. Au contraire, il est naturellement bas dans les pays riches, et élevé dans les pays pauvres, et il est toujours plus élevé dans les pays qui vont le plus rapidement à la ruine. L'intérêt de ce troisième ordre n'a donc pas le même lien avec l'intérêt général de la société que celui qu'ont les deux autres » (WN,I.xi.p.10, trad p.297).

L'intérêt des capitalistes peut être favorable à l'intérêt général parce qu'ils souhaitent élargir le marché (WN,I.xi.p.10, trad p.298). En outre, il arrive parfois que des lois établies sous leur impulsion soient « justes et raisonnables » (WN,IV.viii.3, trad p.740).

de la société, parviennent avec une facilité déconcertante à imposer leurs vues en faisant croire aux hommes politiques qu'il en va de leur intérêt et de celui de la nation de légiférer en leur faveur. D'une part, les capitalistes possèdent un niveau d'intelligence décuplé par le progrès économique. Ce sont, à l'instar des philosophes, des hommes à système (Diatkine, 2000). Après les dimensions « sociale » et « politique » de l'esprit de système du capitaliste nous aimerions souligner ici sa dimension économique. Son système est précisément l'entreprise dont il détient le capital. Le capitaliste veille à l'organisation, à l'ordre et à la perfection de son système, de sa machine, de son entreprise. Pour le justifier il faut noter les caractéristiques de son activité économique. L'expression qui revient le plus souvent est que le capitaliste fait des « plans » et des « projets » pour la pérennisation et le développement de sa firme, c'est-à-dire en vue du profit qu'il peut espérer en retirer (*WN,I.xi.p.10*, trad p.297)<sup>312</sup>. En outre les capitalistes sont souvent qualifiés de « faiseurs de projets » lorsqu'ils sont ambitieux et peu averses au risque (*WN,II.ii.57*, trad p.346)<sup>313</sup>. Notons que dans un passage de la *RN* Smith utilise les termes « plan » et « système » comme synonymes, ce qui atteste de leur proximité sémantique (*WN,III.iii.8*, trad p.457). Poursuivons l'investigation en définissant précisément le rôle du capitaliste au sein des entreprises. Sa première fonction est de distribuer les tâches, c'est-à-dire « d'établir une division et une répartition de l'emploi appropriées, qui mettent les travailleurs en état de produire la plus grande quantité d'ouvrage possible » (*WN,I.viii.57*, trad p.101). Une fois la main d'œuvre répartie, il doit la pourvoir « des meilleures machines que soit lui soit eux puissent imaginer » (*ibid*)<sup>314</sup>. En d'autres termes, il tente d'améliorer la division du travail et participe directement ou indirectement au processus d'innovation en trouvant lui-même de nouveaux procédés et en achetant les dernières inventions. Il vise la perfection de sa machine, c'est-à-dire la configuration lui assurant le maximum de profit. Pour ce faire, il en manipule et en déplace les différentes pièces, humaines comme non humaines. Les travailleurs n'existent plus en tant qu'hommes mais en tant que rouages d'une machine à perfectionner. L'activité du capitaliste ne correspond pas à un travail de direction et d'inspection (*WN,I.vi.6*, trad pp.54-5). Il s'agit plutôt d'observer de l'extérieur l'entreprise, la machine du capitaliste, et d'en planifier la production. Cela nécessite une collecte et un traitement d'informations nombreuses sur le prix du marché, les perspectives de profit, la

<sup>312</sup> Pour d'autres occurrences voir (*WN,II.ii.64*, trad p.351, *II.ii.69*, trad p.354).

<sup>313</sup> Voir aussi (*WN, II.ii.64*, trad p.351 ; *II.ii.69-72*, trad pp.354-7 ; *II.ii.74-77*, trad pp.360-2 ; *II.iv.15*, trad p.411 ; *II.v.37*, trad p.431). Nous discuterons de ce point au chapitre VII.

<sup>314</sup> Voir aussi (*WN,II.intro.4*, trad p.310)

qualité et la quantité de biens produits, l'état de la concurrence, la recherche de nouvelles innovations, ce que Smith ne manque pas de souligner<sup>315</sup>... Tout ceci ne peut qu'amener l'entendement des capitalistes, comme celui des philosophes, à un niveau extrêmement élevé, et d'autant plus que la concurrence sera forte (*WN, V.i.e.30*, trad p.851). Ils doivent faire des calculs pour déterminer où le profit est le plus élevé (*WN, II.v.37*, trad p.431) et sans cesse innover pour obtenir des surprofits momentanés (*WN, I.x.b.43*, trad p.134). Passant leur vie à faire des plans et des projets les capitalistes héritent d'une subtilité d'entendement qui leur procure un avantage cognitif sur les propriétaires fonciers et les travailleurs et dont ils savent habilement tirer profit. Obnubilés par le profit, ils sont amenés naturellement et sans le vouloir à développer des qualités de jugement, de vigilance, d'attention et de dextérité intellectuelle hors du commun (*WN, V.i.e.30*, trad p.851).

En outre, par leur richesse, les principaux marchands et manufacturiers de la nation « s'attirent la plus grande part de la considération publique » (*WN, I.xi.p.10*, trad p.297). Il leur reste alors à s'attirer les bonnes grâces des hommes d'Etat. Une activité dans laquelle ils excellent. Comme l'écrit Smith, leur « clameur » et leur « *sophistique* » les « *persuade* facilement que l'intérêt privé d'une partie de la société, et d'une partie subordonnée de celle-ci, est l'intérêt général de la société toute entière » (*WN, I.x.c.25*, trad p.150). La supériorité cognitive des capitalistes sur les propriétaires fonciers, hommes d'Etat,<sup>316</sup> combinée à l'absence de représentation politique des travailleurs, expliquent leur éclatant pouvoir de persuasion et la défense de leurs intérêts par les instances législatives. Le discours rhétorique, rappelons-le, vise à persuader par tous les moyens, fût-il nécessaire de mentir, de cacher des informations ou de tromper l'autre. L'unique but du rhétoricien est d'atteindre ses propres fins. L'« esprit de monopole » du capitaliste, que Smith n'est jamais las de dénoncer, peut être interprété comme le reflet de son « désir de persuader, de guider et de diriger les autres personnes » qui est, ne l'oublions pas, « l'un

---

<sup>315</sup> « Il se peut que le commerce de l'épicier soit nécessaire à la commodité des habitants, et que l'étroitesse du marché ne permette pas qu'on y emploie un capital plus grand. Cependant, il faut que l'homme non seulement vive de son commerce, mais en vivre conformément aux qualifications que ce commerce exige. Non seulement il faut qu'il possède un petit capital, mais il faut qu'il sache lire, écrire et compter, ainsi qu'assez bien apprécier cinquante ou soixante sortes, peut-être, de marchandises, leurs prix, leurs qualités, et les marchés où on les obtiendra à meilleur compte. En bref, il faut qu'il ait toutes les connaissances nécessaires au grand marchand... » (*WN, I.x.b.36*, trad p.131)

<sup>316</sup> Evensky (2005, p.190) note de manière très juste que « la sophistique des mercantilistes était un succès parce qu'elle tirait avantage d'une asymétrie d'information sur les législateurs, c'est-à-dire, les propriétaires terriens ».

des plus forts de nos désirs naturels » et qu'il assouvit aussi bien auprès des législateurs que des travailleurs<sup>317</sup> ou des banquiers pour financer ses projets<sup>318</sup> (*TMS, VII.iv.25*, trad p.447). Les capitalistes sont en réalité les *sophistes*<sup>319</sup> des sociétés commerciales. Pour reprendre l'analogie établie lors du second chapitre entre échange de sentiments moraux et d'opinion, ils sont approuvés et crus mais sans généralement en être dignes. Nous avons identifié deux contraintes (éthique et sociale) permettant d'entrevoir la nécessité pour les agents économiques d'adopter des discours didactiques. Que certains capitalistes n'agissent pas conformément aux recommandations du spectateur impartial n'est pas, en soi, particulièrement étonnant puisque les hommes de grande vertu sont, d'après Smith lui-même, peu nombreux. Ce qui est plus étonnant est que leur comportement ne soit pas réprouvé socialement, en particulier par les législateurs.

Nous avons constaté que les capitalistes bénéficient d'un avantage informationnel et cognitif sur ces derniers. Mais cela n'explique pas tout. Smith émet des doutes quant à la sincérité de l'engagement des hommes politiques pour le bien commun. Bien que les talents rhétoriques des marchands et des manufacturiers soient indéniables, il semble qu'ils se laissent aisément convaincre et donnent souvent la priorité à leur propre intérêt sur celui de la nation. Face à l'égoïsme de capitalistes corrompus se dressent des hommes politiques eux-mêmes corrompus. Retraduit en termes plus contemporains, les agents économiques sont des chasseurs de rentes qui trouvent un écho favorable auprès d'hommes politiques qui agissent par intérêt personnel<sup>320</sup>. La réputation, l'ambition et la pression des capitalistes<sup>321</sup> les font dévier du chemin de la vertu<sup>322</sup>. L'esprit pragmatique de Smith fait voler en éclat l'idéal classique de l'homme politique, serviteur désintéressé

---

<sup>317</sup> « Dans les délibérations publiques, sa voix [le travailleur] est donc peu entendue et encore moins considérée, sauf en quelques occasions particulières, quand sa clameur est excitée, suscitée, et soutenue par ceux qui l'emploient, non pour des objets qui le concerne lui, mais pour des objets qui les concernent eux » (*WN, I.xi.p.9*, trad p.297).

<sup>318</sup> La relation de crédit sera étudiée lors du chapitre VII.

<sup>319</sup> La « sophistique » des marchands et des manufacturiers est évoquée à de nombreuses reprises, en plus des cas déjà évoqués (*WN, IV.i.9*, trad p.486 ; *IV.ii.38*, trad p.527 ; *IV.iii.c.10*, trad p.559)

<sup>320</sup> Sur le lien entre Smith et la théorie des choix publics, voir Anderson (1989).

<sup>321</sup> Voir par exemple le retrait du projet de loi de Walpole et son abandon total par ses successeurs face aux pressions des capitalistes (*WN, V.ii.k.40*, trad p.1004)

<sup>322</sup> « Le membre du parlement qui soutient toute proposition pour renforcer ce monopole, est sûr d'acquérir non seulement la réputation de comprendre le commerce, mais aussi une grande popularité et une grande influence auprès d'un ordre d'hommes que le nombre et la richesse rendent fort importants. En revanche s'il s'y oppose, et encore plus s'il a assez d'autorité pour pouvoir les contrecarrer, ni la probité la plus reconnue, ni le rang le plus élevé, ni les plus grands services publics ne peuvent le protéger de l'abus et de la calomnie les plus infâmes, des insultes personnelles, et parfois de danger réel, venant de l'outrage insolent des monopoleurs furieux et déçus » (*WN, IV.ii.43*, trad pp.532-3)

du bien commun<sup>323</sup>. Un phénomène d'anti-sélection ou d'aléa moral se produit sur le marché politique, les législateurs sages et impartiaux étant évincés au profit de « cet animal insidieux et rusé qu'on appelle vulgairement homme d'Etat ou politicien, dont les conseils sont dictés par les fluctuations momentanées des affaires » et dont la probité n'est pas la qualité première (*WN,IV.ii.39*, trad p.528 ; *LJ(B)*,327, p.539). Au final, le système mercantile est la réalisation du discours rhétorique des capitalistes sur l'économie. Celui-ci est partiel et partial. Il ne vise qu'à favoriser leurs intérêts propres, sans considération aucune pour le bien-être général. Il soutient l'industrie des « riches » et des « puissants » mais « néglige » et « opprime » celle des « pauvres » et des « indigents » (*WN,IV.viii.4*, trad p.740). Le commerce et les manufactures sont fortement encouragés et protégés quand l'agriculture est négligée et découragée<sup>324</sup>. La liberté du consommateur d'acheter le moins cher possible est constamment violée. Les capitalistes « se plaignent beaucoup des effets nocifs des salaires élevés dans l'augmentation du prix...mais ils ne disent rien des effets nocifs des profits élevés » (*WN,I.ix.24*, trad p.114). Autrement dit, « ils sont muets sur les effets pernicieux de leurs propres gains » mais ne manquent pas de se plaindre de ceux des autres (*ibid*). Ils veulent le monopole du marché intérieur tout en ayant la liberté la plus étendue de vendre leurs marchandises à l'étranger (*WN,IV.iv.1*, trad p.565). Le discours mercantile est basé sur des « idées courantes », des « préjugés » et réussit à s'imposer parce qu'il a « semé la confusion dans le sens commun des hommes » grâce à la « sophistique intéressée » des capitalistes (*WN,IV.iii.c.10*, trad p.559). Mais quelles sont concrètement les conséquences économiques globales de l'application de ce système fallacieux d'économie politique<sup>325</sup>?

### c) Les conséquences économiques du système mercantile

L'histoire des économies européennes relatée par Smith au livre III de la *RN* révèle comment le système mercantile a engendré un progrès très lent et incertain de l'opulence car en favorisant le commerce et les manufactures et en décourageant le

<sup>323</sup> Bien qu'il soit obligé d'en appeler à ce type d'homme, forcément rare, pour mettre en place le système de la liberté naturelle.

<sup>324</sup> Le système agricole exhibe l'excès inverse en encourageant l'agriculture au détriment du commerce et des manufactures, considérés comme improductifs, en réaction à la politique colbertiste d'inspiration mercantiliste (*WN,IV.ix.49*, trad p.783-4). En cela il est aussi un discours rhétorique, car partial et partiel, d'économie politique.

<sup>325</sup> Pour les conséquences politiques du système mercantile, voir plus spécifiquement Diatkine (2007).

développement agricole, celles-ci ont suivi une évolution contraire à l'ordre naturel<sup>326</sup>. Erigeant de nombreux obstacles *artificiels* à la parfaite liberté du commerce, le système mercantile contrarie la répartition *naturelle* des fonds de la société résultant des « intérêts privés » des individus, jugée par Smith comme étant nécessairement la plus avantageuse (WN,IV.vii.c.88, trad p.724). Les contraintes ainsi instituées à la mobilité du travail (lois d'apprentissage et d'implantation, lois sur les pauvres), du capital (corporations, monopoles, restrictions aux importations, subventions aux exportations) et de la terre (lois de primogéniture et substitutions), sont donc sans conteste inutiles et néfastes<sup>327</sup>. Bien qu'elles ne puissent pas forcément anéantir toute croissance, elles la restreignent nécessairement<sup>328</sup>. Par conséquent l'économie ne peut atteindre son taux de croissance optimal ou naturel en raison d'institutions imparfaites, et en particulier des lois partiales qui empêchent l'harmonisation de l'intérêt privé et de l'intérêt général. Le système mercantile est cette situation dans laquelle « les lois positives d'un pays » sont « perverties par rapport à ce que la justice naturelle prescrirait...à cause de l'intérêt d'ordre particuliers de la société [les marchands et les manufacturiers], qui tyrannisent le gouvernement » (TMS,VII.iv.36, trad p.452). L'intérêt du consommateur y est subordonné et sacrifié à celui du producteur (WN,IV.viii.49, trad p.753). Le commerce international devient une source perpétuelle d'animosité, de conflits et de guerres<sup>329</sup> (WN,IV.iii.c.9, trad p.558). La richesse d'un pays entraîne la jalousie de ses voisins<sup>330</sup> là où ceux-ci devraient se réjouir<sup>331</sup> et

---

<sup>326</sup> Voir le chapitre précédent.

<sup>327</sup> « Tous les différents règlements du système mercantile, perturbent nécessairement plus ou moins cette distribution naturelle des fonds qui est la plus avantageuse » (WN,IV.vii.c.89, trad p.724)

« Toute perturbation de la distribution naturelle des fonds est nécessairement préjudiciable à la société dans laquelle elle survient » (WN,IV.vii.c.97, trad p.727)

<sup>328</sup> « C'est ainsi que tout système qui tâche, soit, par des encouragements extraordinaires, de diriger vers une espèce particulière d'industrie une plus grande part du capital de la société que ce qui s'y dirigerait naturellement, soit, par des restrictions extraordinaires, de détourner d'une espèce particulière d'industrie quelque part du capital qui y serait employée sans cela, ruine en réalité le grand dessein qu'il entend favoriser. Il retarde, au lieu d'accélérer, le progrès de la société vers la richesse véritable et la grandeur, et diminue, au lieu de l'accroître, la valeur véritable du produit annuel de sa terre et de son travail » (WN,IV.ix.50, trad p.784). Notons que cette critique intervient dans le chapitre sur le système agricole et qu'elle s'applique aux deux systèmes.

<sup>329</sup> « Voisins, ils sont nécessairement ennemis, et la richesse et la puissance de chacun deviennent, pour cette raison, plus redoutables à l'autre...Ils sont tous les deux des nations riches et industrieuses ; et les marchands et les manufacturiers de chacune, redoutent la concurrence du savoir-faire et de l'activité de leurs homologues. La jalousie mercantile est excitée et enflamme en même temps qu'elle s'enflamme, par la violence de l'animosité nationale » (WN,IV.iii.c.13, trad p.561)

« Toutes les jalousies entre différentes nations, et les préjudices de cette sorte, sont extrêmement néfastes pour le commerce et limitent l'opulence publique » (LJ(B),264, p.512)

<sup>330</sup> « C'est cependant par de telles maximes [mercantilistes] qu'on a appris aux nations que leur intérêt consistait à appauvrir tous leurs voisins » (WN,IV.iii.c.9, trad p.558)

Notons que l'explication qu'en donne Smith est surprenante a priori. En effet, c'est un principe par ailleurs

profiter des bénéfices mutuels du libre commerce<sup>332</sup>, y compris lorsqu'ils sont de niveau de développement inférieur. Le système mercantile, régi dans les échanges entre nations par le droit international, aboutit à une sorte d'état de nature où règnent en maîtres le conflit, la ruse, l'absence de coopération et les représailles<sup>333</sup>. La logique du pouvoir et de la domination s'impose au détriment de l'égalitarisme et de la coopération commerciale. Le patriotisme politique l'emporte sur le cosmopolitisme économique, comme en atteste la rivalité franco-anglaise que Smith dénonce avec force parce que la liberté du commerce entre ces deux nations riches, peuplées et voisines serait extrêmement avantageuse à l'une comme à l'autre (*WN, IV.iii.c.12*, trad p.561 ; *TMS, VI.ii.2.3*, trad p.318).

Le bilan économique du système mercantile est simple à établir. En tant que système d'économie politique il doit maximiser la richesse du peuple et du souverain. Il ne réussit malheureusement à atteindre aucun de ces objectifs<sup>334</sup>. En détournant les capitaux de leur destination naturelle et optimale, il augmente le revenu de quelques capitalistes au détriment de celui de la masse du peuple<sup>335</sup>. Tout monopole est nuisible aux trois sources de revenu<sup>336</sup>, donc aux trois classes, y compris à la classe capitaliste elle-même car même s'il entraîne une hausse du *taux* de profit, « il empêche la *somme* du profit de monter aussi haut qu'elle pourrait le faire autrement » puisqu'il restreint « l'accroissement naturel du capital » (*WN, IV.vii.c.59*, trad p.703, nous soulignons). Concernant la richesse du souverain,

---

très noble, l'amour de notre nation, qui peut être responsable de ce sentiment de jalousie et d'envie envers la prospérité et la puissance des pays voisins (*TMS, VI.ii.2.3*, trad p.317).

<sup>331</sup> « quoique la richesse d'une nation avoisinante soit militairement et politiquement dangereuse, elle est certainement commercialement avantageuse. » (*WN, IV.iii.c.11*, trad p.559)

<sup>332</sup> « Une nation qui s'enrichirait par le commerce extérieur a certainement plus de chances d'y parvenir quand ses voisins sont tous des nations riches, industrielles et commerçantes » (*WN, IV.iii.c.11*, trad p.560).

<sup>333</sup> « Les nations indépendantes et voisines, puisqu'elles n'ont aucun supérieur commun pour arbitrer leurs disputes, vivent toutes dans une crainte et un soupçon constants les unes envers les autres. Chaque souverain, n'attendant guère de justice de ses voisins, est disposé à les traiter avec aussi peu de justice qu'il en attend de leur part. Le respect des lois des nations, ou de ces règles que les Etats indépendants professent ou auxquelles ils prétendent être obligés d'obéir dans leurs rapports les uns avec les autres, n'est souvent guère plus qu'un pur semblant et qu'une vaine profession. Pour le plus petit intérêt, à la suite de la plus infime provocation, nous voyons tous les jours ces règles éludées ou même directement violées sans honte ni remords. » (*TMS, VI.ii.2.3*, trad p.318)

<sup>334</sup> « J'ai tâché de montrer dans le quatrième livre de cette enquête que le système mercantile n'a pas été très favorable au revenu de la grande masse du peuple, au produit annuel de la terre et du travail du pays. Il ne semble pas qu'il l'ait été plus au revenu du souverain, pour autant du moins que ce revenu dépende des droits de douane » (*WN, V.ii.k.25*, trad p.997).

<sup>335</sup> « Favoriser le petit intérêt d'un seul petit ordre d'hommes dans un seul pays est préjudiciable à l'intérêt de tous les autres ordres de ce pays, et de tous les hommes dans tous les autres pays » (*WN, IV.vii.c.60*, trad p.704)

<sup>336</sup> « Le monopole rend toutes les sources originelles de revenu, les salaires du travail, la rente de la terre, et les profits des fonds, beaucoup moins abondantes qu'elles ne le seraient autrement » (*WN, IV.vii.c.60*, trad p.704)

Smith souligne que les subventions à l'exportation et les restrictions aux importations ont tous les mauvais effets des impôts sur les biens de nécessité et qu'elles ne procurent in fine aucun revenu au gouvernement (*WN, V.ii.k.13*, trad p.990). Ces politiques protectionnistes favorisent, en outre, la fraude, la contrebande et la surestimation de la position de la balance commerciale (*WN, V.ii.k.27-9*, trad pp.997-9). Enfin, la *RN* s'achève, et ce n'est pas un hasard, sur un exposé de l'inquiétante explosion de la dette publique (*WN, V.iii*, trad pp.1031-81) (due en particulier au financement des guerres <sup>337</sup>), menaçant de ce fait l'avenir même des sociétés commerciales<sup>338</sup>, et dont le système mercantile est tenu pour responsable parce qu'il en fait l'apologie (*WN, V.iii.52*, trad p.1056). L'échec de ce système est patent.

## II: Le système de la liberté naturelle, discours didactique d'économie politique

### a) Le système de la liberté naturelle comme discours didactique et scientifique

Le système de la liberté naturelle est l'envers du système mercantile, son antithèse, son double ou encore son être-autre<sup>339</sup>. Il constitue un discours didactique d'économie politique basé sur la raison du philosophe, spectateur (et non acteur) impartial<sup>340</sup> et héraut de l'intérêt général de la société commerciale dont il décrit la véritable nature, la forme idéale, parfaite et harmonieuse permettant de maximiser la richesse du peuple et du souverain, donc réalisant les deux objectifs d'un système d'économie politique. Qu'il soit une utopie<sup>341</sup> ne doit pas empêcher de vouloir s'en rapprocher. Il est défini principalement

---

<sup>337</sup> (*WN, II.iii.35*, trad p.396 ; *IV.i.26*, trad p.496 ; *IV.vii.c.64*, trad p.707).

<sup>338</sup> Voir sur ce point Alvey (1998) et (2003).

<sup>339</sup> On retrouve cette idée, entre autres, chez Winch (1978, p.81 ; 1996) et Brown (1994, p.193).

<sup>340</sup> Ceci vient confirmer l'intuition de Bittermann (1940, p.520) pour qui Smith tient le rôle du spectateur impartial dans la *RN*. Selon nous, c'est à travers sa description du système de la liberté naturelle qu'il se met à la place d'un spectateur impartial de l'économie politique, comme le soutient Jaulin (2007, pp.271-2).

<sup>341</sup> « Certes, il est aussi absurde de compter que la liberté du commerce soit jamais entièrement rétablie en Grande Bretagne que de compter qu'on y établisse jamais *Oceana* ou *Utopia*. Non seulement les préjugés du public, mais aussi, ce qui est bien plus invincible, les intérêts privés de beaucoup d'individus s'y opposent irrésistiblement » (*WN, IV.ii.43*, trad p.531)



par Smith de manière négative, comme le système qui « s'établit de lui-même » une fois que « tous les systèmes soit de préférence soit de restriction » ont été complètement éliminés (*WN,IV.ix.51*, trad p.784). La liberté remplace le protectionnisme, l'intérêt du producteur est subordonné à celui du consommateur<sup>342</sup>, l'action individuelle des agents économiques privés supprime l'intervention de l'Etat dans l'allocation des ressources, illusoire et présomptueuse, inutile et néfaste<sup>343</sup> :

« C'est ainsi que les intérêts privés et les passions des individus les disposent naturellement à diriger leurs fonds vers les emplois les plus avantageux à la société. Mais si en fonction de cette préférence naturelle ils en dirigent trop vers ces emplois, la chute du profit dans ceux-ci et la hausse dans tous les autres les disposent immédiatement à modifier cette distribution défectueuse. Ainsi, sans aucune intervention de la loi, les intérêts privés et les passions des hommes les conduisent à diviser et à distribuer le fonds de toute société entre tous les différents emplois qui s'y font, presque dans la proportion qui est la plus conforme à l'intérêt de la société toute entière. » (*WN,IV.vii.c.88*, trad p.724)

A l'instar de tout système philosophique convaincant, le système de la liberté naturelle repose sur un grand principe simple, familier et accessible au sens commun<sup>344</sup> : la libre poursuite par chacun de son intérêt personnel dans le respect des règles de justice<sup>345</sup>, c'est-à-dire la liberté d'exercer ce droit « sacré » qu'à chaque homme de pouvoir utiliser ses fonds (capital, travail ou terre) comme bon lui semble (*WN,IV.vii.b.44*, trad p.667). Le système de la liberté naturelle promeut et met en place une « liberté parfaite » qui consiste, dans le cas du marchand, à bénéficier d'une liberté d'entrée et de sortie quasi-totale, soit de pouvoir « changer de négoce aussi souvent qu'il lui plaît » (*WN,I.vii.6*, trad p.64). De manière analogue, la « liberté parfaite » des travailleurs est définie comme étant la situation dans laquelle « chacun serait parfaitement libre tant de choisir l'occupation qui

---

<sup>342</sup> « La consommation est l'unique fin et l'unique but de toute production ; et on ne devrait s'occuper de l'intérêt du producteur que dans la mesure où il peut être nécessaire pour favoriser celui du consommateur. La maxime est si parfaitement évidente par elle-même qu'il serait absurde de s'efforcer de la démontrer » (*WN,IV.viii.49*, trad p.753).

<sup>343</sup> « Le souverain est complètement déchargé d'un devoir, dont la tentative d'exécution l'exposera toujours à d'innombrables désillusions, et pour l'exécution convenable duquel aucune sagesse humaine ni savoir humain ne saurait jamais suffire : le devoir de surveiller l'industrie des particuliers, et de la diriger vers les emplois les plus adaptés à l'intérêt de la société » (*WN,IV.ix.51*, trad p.784)

<sup>344</sup> Voir Dellemotte (2002).

<sup>345</sup> « Tout homme, tant qu'il ne viole pas les lois de justice, est laissé parfaitement libre de poursuivre son propre intérêt à sa guise, et de mettre tant son industrie que son capital en concurrence avec ceux de n'importe quel autre homme ou ordre d'hommes. » (*WN,IV.ix.51*, trad p.784)

lui conviendrait que d'en changer aussi souvent qu'il lui conviendrait » (*WN, I.x.a.1*, trad p.115). En favorisant cette liberté de choix individuel on étend les possibilités de satisfaction du désir naturel de tout homme d'améliorer sa condition, désir si puissant qu'il permet la poursuite du progrès économique envers et contre toutes les nuisances mercantiles<sup>346</sup>. Ce plaidoyer pour la liberté du commerce n'est pas, malgré des similitudes frappantes<sup>347</sup>, une adoption par Smith des thèses physiocratiques suite à son voyage en France. L'idée que le système de la liberté naturelle entraîne une maximisation de la richesse sociale, maintes fois répétée dans la *RN*<sup>348</sup>, est déjà affirmée de manière implicite dans un manuscrit inédit datant de 1755 dont Stewart cite deux courts extraits dans sa biographie de Smith afin de faire taire toute polémique :

« Man is generally considered by statesmen and projectors as the materials of a sort of political mechanics. Projectors disturb nature in the course of her operations in human affairs ; and it requires no more than to let her alone, and give her fair play in the pursuit of her ends, that she may establish her own designs...Little else is requisite to carry a state to the highest degree of opulence from the lowest barbarism, but peace, easy taxes, and a tolerable administration of justice ; all the rest being brought about by the natural course of things » (*EPS*, p.322)

Ces passages révèlent que selon Smith le système de la liberté naturelle réalise les fins de la nature : à savoir la perpétuation, la propagation et le bien-être de l'espèce. Mais en plus d'offrir aux hommes les « deux plus grands biens qu'ils puissent posséder », la

---

<sup>346</sup> « Il [Quesnay] ne semble pas avoir pensé que dans le corps politique, l'effort naturel que fait constamment chaque homme pour améliorer sa condition, est un principe de conservation capable de prévenir et de corriger à bien des égards les mauvais effets d'une économie politique dans une certaine mesure à la fois partielle et oppressive. Quoiqu'une telle économie politique retarde, sans doute, plus ou moins le progrès naturel d'une nation vers la richesse et la prospérité, elle n'est pas toujours capable de l'arrêter totalement, et encore moins de la faire rétrograder...dans le corps politique, la sagesse de la nature a heureusement et amplement prévu de quoi remédier à bien des mauvais effets de la sottise et de l'injustice de l'homme, comme elle l'a fait dans le corps naturel pour remédier à ceux de son indolence et de son intempérance. » (*IV.ix.28*, trad p.769)

<sup>347</sup> « Mais ce système, avec toutes ses imperfections, est peut-être ce qu'on a publié de plus proche de la vérité sur le sujet de l'économie politique, et mérite bien pour cela la considération de tout homme qui veut examiner avec attention les principes de cette science très importante. Quoique en représentant le travail employé sur la terre comme le seul travail productif, les motions qu'il inculque soient peut être par trop étroites et bornées, en représentant pourtant la richesse des nations comme consistant, non dans les richesses inconsommables de l'argent, mais dans les biens de consommation annuellement reproduits par le travail de la société, et en représentant la parfaite liberté comme le seul expédient efficace pour rendre cette reproduction annuelle la plus grande possible, sa doctrine semble être à tous égards aussi juste qu'elle est généreuse et libérale. » (*WN, IV.ix.38*, trad p.774)

<sup>348</sup> Voir (*WN, IV.vii.b.39*, trad p.665 ; *IV.ix.17*, trad p.763 ; *IV.ix.38*, trad p.774).

liberté et l'opulence (*LJ(A),iii.111*, p.185), une société (idéale) conforme au système de la liberté naturelle distribue les richesses de manière juste<sup>349</sup> et optimale (pour la croissance économique). Toutes les classes sociales, et non seulement les travailleurs (la majorité de la population), voient leur revenu atteindre son niveau maximum<sup>350</sup>. En d'autres termes le système de la liberté naturelle crée une société où la justice distributive est réalisée (sans intervention de l'Etat dans l'allocation des ressources)<sup>351</sup>. C'est pourquoi les lois (mercantiles) qui sont des « violations évidentes du système de la liberté naturelle » sont qualifiées d'« injustes » (*WN,IV.v.b.16*, trad p.600).

## b) La vérité retrouvée du commerce

Enfin, il permet au commerce de retrouver sa vraie nature, corrompue par le système mercantile : être un lien d'union et d'amitié entre les individus et les nations. Comme l'a brillamment expliqué Hont (2005, p.373), Smith n'a pas écrit la *RN* uniquement pour répondre au paradoxe de la société commerciale, mais aussi dans le but d'apporter une solution nouvelle au problème de la compétitivité internationale des pays riches, minés d'après les auteurs de l'époque par des coûts en travail trop élevés<sup>352</sup>. L'éloge de la division du travail permet d'expliquer comment un pays riche peut maintenir des prix relativement bas et rester compétitif vis-à-vis d'un pays pauvre malgré des salaires élevés, et ce grâce aux gains de productivité réalisés<sup>353</sup>. De manière générale, la théorie smithienne du commerce international a connu, jusqu'à il y a peu, un succès d'estime très limité parce qu'il est reproché à Smith de ne pas avoir découvert le principe des avantages

---

<sup>349</sup> Opinion que nous partageons avec Hont & Ignatieff (1983), Young & Gordon (1996) et Verbrug (2000) même si nous nous en démarquons en soulignant que ce n'est pas seulement le revenu du plus grand nombre ou, ce qui équivalent pour Smith, des plus pauvres qui est maximisé mais celui des trois classes.

<sup>350</sup> « L'établissement d'une justice parfaite, d'une liberté parfaite, et d'une égalité parfaite, est le secret très simple qui assure le plus efficacement le plus haut degré de prospérité aux trois classes » (*WN,IV.ix.17*, trad p.763)

<sup>351</sup> La seconde raison pour laquelle Smith n'octroie au gouvernement qu'un domaine d'action limité eu égard à la justice distributive est le risque que ses interventions ne virent en un constructivisme et un autoritarisme destructeurs de toute liberté individuelle. Nous développons ce point en conclusion de du chapitre présent. On en conclut, à l'instar de Griswold (2009), que ce n'est pas par aveuglement eu égard au sort des plus pauvres que Smith limite l'action gouvernementale en matière de justice à la justice commutative. Bien au contraire, puisque l'instauration du système de la liberté naturelle leur permettrait de maximiser leur revenu et de mener une vie décente et digne.

<sup>352</sup> Voir l'opinion de Hume selon laquelle les pays riches, nécessairement moins compétitifs, devraient abandonner le commerce extérieur (Hont, 2005, p.269).

<sup>353</sup> (*ED*, p.567; *LJ(A),vi.33*, p.343 ; (*A*),*vi.34*, p.344 ; (*B*),215, p.491 ; *WN,Li.10*, trad p.12).

comparatifs<sup>354</sup> (Bloomfield, 1976, p.456). Il est indéniable que certains passages de la *RN* se cantonnent à la définition des avantages absolus comme principe explicatif de l'échange international (*WN,IV.ii.12*, trad p.514). Néanmoins, son analyse se ne limite pas à cela et possède une richesse que seul un regard rétrospectif permet d'apprécier à sa juste valeur. Alors qu'il postule que les pays riches sont supérieurs économiquement aux pays pauvres à la fois dans la production de biens agricoles et dans celle de biens manufacturés (*WN,I.i.4*, trad p.8), Smith défend tout de même l'idée que des gains mutuels à l'échange entre des pays à niveau de développement inégal sont possibles. Comment l'expliquer ? Même si les nations les plus riches « surpassent en général tous leurs voisins en agriculture autant qu'en manufacture...c'est communément plus leur supériorité manufacturière qui les différencie que leur supériorité agricole » parce que dans l'industrie le prix final est plus lié au niveau d'avancement technologique que dans l'agriculture, où le cout en travail est prépondérant (ibid). Il en conclut que « quoique le pays pauvre, malgré l'infériorité de sa culture, puisse dans une certaine mesure rivaliser avec le pays riche quant au bon marché et à la bonté de son blé, il ne peut prétendre à une telle concurrence quant à ses manufactures » (ibid). L'un des indicateurs de richesse d'un pays est justement le prix relatif entre biens agricoles et biens manufacturés (*WN,I.xi.n.3*, trad pp.284-5). L'industrie permet une division du travail beaucoup plus approfondie que l'agriculture, d'où les rendements nettement supérieurs que l'on peut y dégager. Comme un pays plus avancé est un pays où la division du travail est plus poussée, on en déduit l'avantage supérieur ou comparatif dont jouissent les pays riches eu égard à la production de biens manufacturés et l'écart plus important qu'on y trouve entre le prix de ces biens, en perpétuelle diminution, et ceux des biens agricoles. Ce qui différencie ces deux types de biens ce sont aussi les coûts de transport, plus élevés pour les biens agricoles (*WN,I.xi.c.5*, trad p.192 ; *I.xi.e.37-8*, trad p.225). En résumé, le prix international d'un bien dépend pour Smith des trois facteurs suivants : le niveau technologique, le prix des biens de subsistance et les coûts de transport (Elsmlie & James, 1993). Reste à déterminer théoriquement les raisons de l'échange international. A ce titre, Smith propose d'expliquer la spécialisation par les dotations relatives et les prix relatifs des facteurs de production), anticipant par là le modèle Heckscher-Ohlin-Samuelson (Bloomfield, 1976 ; Myint, 1977 ; Elsmlie & James,

---

<sup>354</sup> Myint (1977, p.234) défend l'idée que Smith n'aurait pas pu soutenir le modèle d'avantages comparatifs ricardien en raison d'hypothèses contraires à son modèle (l'absence de mobilité internationale du capital et le travail comme unique facteur de production).

1993). L'exemple dont est tiré ce raisonnement concerne les relations commerciales entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique du Nord. Ces dernières ont tout intérêt à exporter vers l'Angleterre des biens agricoles et à en importer des biens manufacturés, moins chers à acheter qu'à produire, les coûts de transports pour les biens manufacturés étant faibles et l'avantage technologique de l'Angleterre étant conséquent, car la terre y est relativement beaucoup plus abondante que le capital et le travail<sup>355</sup> et le surplus agricole très important, les colonies étant « sous peuplées » (*WN, IV.vii.b.44*, trad p.667 ; *IV.vii.c.51*, trad p.700). Les gains tirés d'un commerce international libre sont nombreux pour Smith. Il permet tout d'abord une meilleure efficacité dans l'allocation des ressources, des produits ou des machines moins cher(e)s étant importés plutôt que produits (ou achetés sur le marché domestique), ceci permettant à terme d'augmenter la production nationale (*WN, II.ii.33*, trad p.334 ; *IV.ii.12*, trad p.514). De plus, l'augmentation des possibilités de choix offertes aux consommateurs accroît leur bien-être (*WN, IV.i.31*, trad p.502)<sup>356</sup>. Enfin, l'ouverture au commerce extérieur élargit le marché et augmente la concurrence, donc stimule la division du travail<sup>357</sup> et la croissance<sup>358</sup>, et permet de donner une valeur aux biens superflus sur le marché domestique<sup>359</sup>. Pour finir sur ce point notons toutefois que malgré toute la richesse de l'analyse par Smith du commerce international, reconnue aujourd'hui comme étant sur de nombreux points une anticipation de la nouvelle théorie du commerce international (Elmslie & James, 1993, p.72), celui-ci reste très évasif quant à la répartition des gains à l'échange. Il évoque simplement l'idée que ces gains dépendent de la quantité de travail productif national mobilisée pour la production du bien échangé (*WN, IV.iii.c.4-6*, trad pp.553-5)<sup>360</sup>. Autrement dit, les gains nationaux sont égaux si les deux marchandises ont été produites domestiquement, mais seront inégaux si l'un des deux exporte un produit précédemment importé (*ibid*). Le système de la liberté naturelle révèle la vérité du commerce : il constitue un échange mutuellement avantageux, favorisant la paix et l'amitié entre les nations qui « ressembleraient ainsi aux différentes provinces d'un grand empire » (*WN, IV.v.b.39*, trad p.610). L'« émulation » se substituerait à l'« envie » et aux « préjugés » nationaux (*TMS, VI.ii.2.3*, trad p.318).

<sup>355</sup> D'où la conjonction exceptionnelle de salaires et de profits élevés que l'on y trouve.

<sup>356</sup> Une intuition du commerce intra-branche peut être décelée en (*WN, IV.ii.41*, trad p.529).

<sup>357</sup> Voir (*WN, V.i.e.26*, trad p.847).

<sup>358</sup> Smith évoque la substitution aux importations par l'effet d'une demande croissante en (*WN, III.iii.16*, trad p.461) ainsi que les transferts de technologie en (*WN, IV.vii.c.80*, trad p.719 ; *IV.ix.41*, trad p.777).

<sup>359</sup> Sur la théorie smithienne du « vent for surplus » voir Kurz (1992).

<sup>360</sup> Qui dépend, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, du secteur de production concerné.

### c) Système de la liberté naturelle et liberté du commerce

Après avoir établi les nombreux bienfaits du système de la liberté naturelle (liberté, opulence, distribution juste de la richesse, liens d'union et d'amitié entre les nations), il nous reste encore à répondre à deux interrogations. Quel est le rôle de l'homme d'Etat dans le système de la liberté naturelle ? Comment peut-il le mettre en place ? Comme nous l'avons noté précédemment le système de la liberté naturelle émerge lorsque tous les systèmes de privilèges et de préférences ont été supprimés. Le principal rôle du législateur est par conséquent d'établir une parfaite liberté du commerce. Pour réaliser ce but, il se trouve dans l'obligation d'identifier et de faire disparaître tous les obstacles et toutes les restrictions à la mobilité nationale et internationale des facteurs de production. Dans la lignée de Skinner (1996, pp.184-5), nous identifions quatre sources principales d'interventions gouvernementales indispensables au rétablissement de la parfaite liberté du commerce. La première consiste à supprimer des lois qui purent être raisonnables à d'autres moments de l'histoire, c'est-à-dire dans des sociétés pré-commerciales où la sécurité de la propriété privée n'était pas assurée, mais qui ne sont plus justifiées à l'ère de la société commerciale (*WN, III.ii.4*, trad p.440). Les exemples donnés par Smith concernent les lois de succession, de primogéniture en particulier, et de substitution qui ont pour effet de limiter la vente, le partage et les améliorations de la terre (*WN, III.ii.2-5*, trad pp.439-41). La seconde renvoie à des règlements d'origine ancienne et non justifiée (économiquement) mais toujours persistants. Il s'agit pour la plupart de lois contraignant la mobilité du travail comme les privilèges des corporations et l'apprentissage (*WN, I.x.c.42*, trad p.158) ou bien encore les lois sur les pauvres ou sur le domicile (*WN, I.x.c.45*, trad p.160), qui constituent des violations manifestes de la propriété la plus « sacrée » et la plus « inviolable » de toutes, celle que tout homme a de son propre travail (*WN, I.x.c.12*, trad p.143). La troisième catégorie d'intervention de l'Etat consiste à anéantir toute position de privilège ou de monopole du marché intérieur. Le législateur doit être un spectateur extérieur et impartial du marché. Pour que le système économique fonctionne de manière optimale il est nécessaire que l'homme d'Etat s'abstrait des intérêts particuliers, qu'il traite de manière égale et impartiale chaque ordre, chaque classe, chaque citoyen, afin de garantir la réalisation de l'intérêt général. De ce fait, Smith condamne fermement toutes les

formes de privilèges et de monopoles, « contraires à la justice et l'égalité de traitement que le souverain doit à tous les ordres différents de la société » (*WN,IV.viii.30*, trad p.748). Enfin, il existe un ensemble d'obstructions à la liberté du commerce international, héritées pour la plupart de l'esprit mercantile, sous la forme de restrictions et d'interdictions à l'importation et de subventions aux exportations, qu'il est nécessaire, comme toutes les autres, d'éliminer. Cette présentation sommaire laisse à penser que Smith est un avocat doctrinaire du libéralisme économique.

### III : Le rôle séminal du gouvernement dans le système de la liberté naturelle

#### a) Gouvernement et opulence de la société

Cependant, comme l'a remarqué il y a bien longtemps déjà Viner (1927)<sup>361</sup>, il existe dans son œuvre de nombreuses exceptions à la règle générale de parfaite liberté du commerce, ce qui amène à infléchir sensiblement ce constat prématuré. Smith défend l'intervention du gouvernement pour, entre autres, la fixation d'un taux d'intérêt maximum (*WN,II.iv.15*, trad p.411), étudiée au chapitre VII, l'interdiction de circulation de petites coupures (*WN,II.ii.91*, trad p.369), la protection des industries naissantes (*WN,IV.ii.13*, trad p.515), militaires (*WN,IV.ii.24*, trad p.521) ou très risquées parce qu'entreprises avec des nations « barbares » (*WN,V.i.e.2*, trad p.834 ; *V.i.e.30*, trad p.851), des politiques protectionnistes en guise de représailles à des restrictions imposées par les politiques mercantilistes d'une nation étrangère<sup>362</sup> (*WN,IV.ii.49*, trad p.526), la régulation

<sup>361</sup> Voir aussi, entre autres, Pack (1991 a et b), Skinner (1996), Biziou (2003), Young (1997), Samuels & Medema (2005).

<sup>362</sup> Les nations mercantilistes se trouvent dans une situation semblable au dilemme du prisonnier. Imaginons deux pays, respectivement l'Angleterre et la France, dont Smith n'a de cesse de préconiser l'ouverture réciproque.

	Ouverture	Protection
Ouverture	(+2 ; + 2)	(-2 ; +4)
Protection	(+4 ; -2)	(-1 ; -1)

des hypothèques (*WN, V.ii.h.17*, trad p.976), le contrôle de la qualité des biens (*WN, I.x.c.13*, trad p.143), faire respecter l'exécution des contrats (*WN, I.ix.16*, trad p.111), réguler parfois le commerce du blé (*WN, IV.v.b.39*, trad p.610) ou imposer les exportations de laine (*WN, IV.viii.29*, trad p.747), protéger la création littéraire et les innovations technologiques (*LJ(A), ii.31-33*)...

Notons toutefois que ces actions gouvernementales relèvent de cas particuliers et ne remettent pas fondamentalement en cause le plaidoyer smithien pour la liberté du commerce qui doit rester un objectif à atteindre mais qui ne prend sens qu'une fois révélés les trois principaux devoirs du souverain dans le système de la liberté naturelle :

« premièrement, le devoir de protéger la société de la violence et de l'invasion d'autres sociétés indépendantes ; deuxièmement le devoir de protéger, autant que possible, chaque membre de la société de l'injustice ou de l'oppression de tout autre membre, ou le devoir d'établir une administration stricte de la justice ; et, troisièmement, le devoir d'ériger et d'entretenir certains travaux et institutions publics, qu'il ne peut jamais être de l'intérêt d'un individu, ou de quelques individus d'ériger et d'entretenir, parce que le profit ne pourrait jamais en rembourser la dépense à un individu ou à quelques individus, quoiqu'il puisse souvent faire plus que la rembourser à une grande société. »  
(*WN, IV.ix.51*, trad pp.784-5)

---

D'après lui ils gagneraient tous deux à l'échange international, c'est-à-dire à coopérer. S'ils échangent des biens intégralement produits dans leur pays, ils obtiendront (d'après Smith) des gains égaux, soit par exemple (+2) pour les deux. Si, comme dans l'exemple de Smith, l'un coopère, l'Angleterre, mais que l'autre, la France, ne coopère pas (se protège), on obtient (A : -2, F : + 4) ; et inversement si c'est A qui se protège et F qui coopère, d'où (A : + 4, F : - 2). Enfin, si les deux pays choisissent de se protéger, les deux sont, d'après lui, perdants : on aura (A : -1, F : -1). Chaque pays va supposer que l'autre agit en fonction de son intérêt qui est d'opter pour la protection quoi que fasse le partenaire. En effet, si l'Angleterre coopère, la France a intérêt à se protéger (+4 contre +2) car elle bénéficiera d'une extension du marché pour ses produits (donc d'une possible extension de la division du travail) sans accroître la concurrence sur son marché intérieur. Et si l'Angleterre choisit de se protéger la France a, de même, intérêt à se protéger (-1 contre -2).

On aboutira ainsi à une solution (collective) sous-optimale où les deux pays perdront (-1, -1). Il s'agit d'un équilibre stable, mais sous-optimal, menant à une forme de guerre commerciale sans fin, assez représentative selon nous du monde mercantiliste décrit par Smith. En effet, une fois les deux pays installés dans une attitude protectionniste, aucun des deux n'est incité à supprimer ses droits de douane de façon unilatérale. Smith est d'ailleurs tout à fait conscient de cette impasse possible, soulignant que « ce genre de représailles peut être de bonne politique, lorsqu'il y a une chance qu'elles amèneront la révocation des droits élevés ou des interdictions dont on se plaint » (*WN, IV.ii.49*, trad p.526). La solution, il l'a bien compris, serait que les deux pays choisissent mutuellement de restaurer le libre échange en s'engageant à travers la signature d'un traité de commerce (A : + 20, F : +20). C'est pourquoi il en appelle explicitement à la sagesse des hommes d'Etat pour négocier de tels accords de restauration du libre - échange (ibid, trad p.527) et instituer le système de la liberté naturelle au niveau international.



Ainsi, défense, justice et biens publics sont les trois domaines d'activité privilégiés des hommes d'Etat constituant d'après nous les conditions de possibilité et d'effectivité de la liberté des activités économiques que Smith appelle de ses vœux. D'où le rôle séminal du politique dans le système économique smithien, trop souvent négligé<sup>363</sup>. Le premier devoir du souverain est donc d'assurer la défense nationale, considérée par Smith comme « beaucoup plus importante que l'opulence » (*WN,IV.ii.30*, trad p.523). C'est pourquoi « l'acte de navigation » instaurant des lois protégeant l'industrie britannique de la défense de concurrents étrangers est tout de même « le plus sage de tous les règlements commerciaux de l'Angleterre » (*ibid*). Peut-être est-ce là une réminiscence de l'esprit républicain de Smith pour qui la guerre reste le plus noble des arts. Ou plus simplement l'idée que le développement économique n'est envisageable à long terme que si la nation est préservée de menaces et d'éventuelles attaques de nations aux intentions belliqueuses. Pour ce faire, il recommande l'instauration d'une armée permanente et le développement de l'éducation physique<sup>364</sup>. Mais si, comme nous le pensons, la défense est pour Smith une condition nécessaire de l'opulence, elle n'en est pas une condition suffisante. Elle doit être complétée par le second devoir du souverain, l'administration de la justice, qui est certainement le plus important de tous. La justice est le « pilier principal qui soutient toute la construction » sociale (*TMS,II.ii.3.4*, trad p.141). Elle implique un traitement égal et impartial de tous les ordres et de tous les citoyens par les hommes d'Etat et les magistrats, spectateurs impartiaux de la société (*LJ(A),ii.90*, p.104), qui définissent avec précision les droits de propriété et surveillent leur application, qui créent des lois justes pour servir l'intérêt général et dont les pouvoirs sont séparés afin de garantir la liberté individuelle<sup>365</sup>. L'opulence maximale ne naît pas que de la liberté parfaite mais de sa conjonction avec l'égalité et la justice parfaites (*WN,IV.ix.17*, trad p.763). Si l'Angleterre jouit d'un haut

---

<sup>363</sup> L'auteur qui a accordé le plus d'attention à l'importance du politique chez Smith est sans conteste Winch (1978 ; 1983 ; 1992 ; 1996). On trouvera aussi chez Haakonssen (1981), Biziou (2003) et Evensky (2005) de remarquables études de la science smithienne du législateur.

<sup>364</sup> Voir chapitre I.

<sup>365</sup> « Quand le pouvoir judiciaire est uni au pouvoir exécutif, il est presque impossible que la justice ne soit pas sacrifiée à ce que l'on appelle vulgairement la politique. Les personnes chargées des grands intérêts de l'Etat peuvent, même sans visées malhonnêtes, croire quelquefois nécessaire de sacrifier à ces intérêts les droits d'un particulier. Mais la liberté de chaque individu, le sentiment qu'il a de sa propre sûreté dépende de l'administration impartiale de la justice. Pour que chaque individu se sente parfaitement assuré dans la possession de tous ses droits, il n'est pas seulement nécessaire que le pouvoir judiciaire soit séparé du pouvoir exécutif, mais il faut encore qu'il en soit aussi indépendant que possible. Le juge ne devrait pas être amovible selon le caprice du pouvoir exécutif. Le payement régulier de ses appointements ne devrait pas dépendre du bon vouloir de celui-ci, ni même de sa bonne économie. » (*WN,V.i.c.25*, trad p.823)

degré de prospérité ce n'est pas à la liberté de son commerce (très imparfaite) qu'elle le doit mais à la bonne administration de sa justice (*WN,IV.vii.c.54*, trad p.701). Tout comme la défense nationale, l'administration impartiale de la justice est une condition nécessaire à long terme de l'opulence<sup>366</sup>. Enfin, le troisième devoir du souverain consiste à créer et à entretenir des institutions publiques qui répondent aux défaillances du marché et à ses effets pervers, comme la corruption des travailleurs. Plus précisément, il s'agit d'institutions facilitant le commerce (routes, ponts, ports, canaux) d'une part, et encourageant l'instruction d'autre part. Nous pouvons aisément imaginer les bénéfices économiques tirés de l'éducation. A l'école, les individus utiliseront leur imagination et leur entendement. Etant instruits, en outre, en sciences qui leur seront utiles, telles que la géométrie et la mécanique (*WN,V.i.f.55*, trad p.881), leur capacité d'innovation sera maintenue en vie. Ils pourront alors participer au processus d'innovation, ceci entraînant des gains de productivité. Les travailleurs verront leur condition s'améliorer car la richesse de la nation augmentera. Peut-être seront-ils en mesure d'acheter des connaissances et d'améliorer leur intelligence en s'ouvrant aux « sciences les plus sublimes » pour compenser les effets abêtissants de leur activité répétitive et uniforme. La vertu de prudence sera encouragée en raison de l'amélioration de leur entendement, ce qui leur permettra de mieux comprendre leur intérêt. Par voie de conséquence, les trois devoirs du souverain dans le système de la liberté naturelle créent par leur conjonction une structure institutionnelle préalable, nécessaire et propice au développement de l'opulence d'une nation par la liberté du commerce<sup>367</sup>.

## b) Gouvernement, vertu et bonheur de la société

Cependant, la fin ultime du système de la liberté naturelle n'est pas l'enrichissement national, mais le bonheur de la société. Tout d'abord, nous avons vu au chapitre III que l'accroissement des richesses est une condition nécessaire du bonheur des

---

<sup>366</sup> « Il est rare que le commerce et les manufactures puissent fleurir longtemps dans un Etat qui ne jouit pas d'une administration régulière de la justice, où les gens ne se sentent pas assurés dans la possession de leur bien, où la loi ne soutient pas la loyauté des contrats, et où l'autorité de l'Etat n'est pas supposée être régulièrement employée à contraindre au paiement de leurs dettes ceux qui sont capables de payer. En bref, il est rare que le commerce et les manufactures puissent fleurir dans un Etat où il n'y a pas un certain degré de confiance dans la justice du gouvernement. » (*WN,V.iii.7*, trad p.1035)

<sup>367</sup> Sur le rôle fondamental des institutions dans le développement économique des nations chez Smith on consultera avec intérêt l'article classique de Rosenberg (1960) et Mehta (2005).

sociétés en permettant au plus grand nombre de mener une vie décente et digne. D'autre part, Smith souligne que rien n'est plus à même de promouvoir le bonheur de la société humaine que « la prédominance générale de la sagesse et de la vertu » (*TMS, IV.2.1*, trad p.261), comme le montre si bien sa comparaison entre une société d'homme vertueux, « florissante et heureuse », et une société de « marchands », qui ne fait que « se maintenir » (*TMS, II.ii.3.1-2*, trad p.140). Or, ajoute-t-il, « tout gouvernement n'est qu'un remède imparfait à leur absence » (*TMS, IV.2.1*, trad p.261). Agent d'éducation morale, le gouvernement doit veiller à la « bonne discipline » des citoyens, décourager « tous les vices et toutes les inconvenances » et prescrire certains « bons offices mutuels » (*TMS, II.ii.1.8*, trad p.133), c'est-à-dire créer les conditions de réalisation d'une société heureuse. Mais rien ne tant plus à exhiber le fondement moral du gouvernement pour Smith que son plaidoyer pour l'éducation publique des gens du peuple qui a pour but explicite de lutter contre la corruption des travailleurs, soulignée au chapitre I. Ce n'est pas un hasard si l'analyse de la corruption des travailleurs apparaît dans une section du livre V de la *RN* consacrée à la dépense publique pour l'éducation de la jeunesse. Afin d'en montrer la richesse, nous avons cité au chapitre I à maintes reprises le cinquantième paragraphe de cette première section du livre V. Or, on trouve dans le paragraphe immédiatement précédent l'idée selon laquelle le gouvernement doit pallier l'insuffisante vertu des citoyens :

« Dans certains cas l'état de la société place nécessairement la plupart des individus dans des situations telles qu'elles engendrent naturellement en eux, sans aucune attention du gouvernement, presque toutes les *capacités et les vertus* que cet état exige, ou peut être peut permettre. Dans d'autres il ne les y place pas, et quelque attention du gouvernement est nécessaire pour prévenir la *corruption* et la dégénérescence presque totales de la grande masse du peuple. » (*WN, V.i.f.49*, trad p.877)

Ainsi le gouvernement doit offrir le remède approprié à la corruption des travailleurs : l'éducation publique, qui œuvre à la pratique des vertus cardinales et à l'amélioration de la faculté de sympathie (3). Ceci n'est guère étonnant puisque les modèles éducatifs sur lesquels il s'appuie ouvertement sont républicains (2). Mais en premier lieu il faut préciser que l'attention du gouvernement doit se porter principalement pour Smith sur l'éducation des gens du peuple car ceux-ci en ont un besoin bien plus

pressant que les personnes de haut rang (1).

## 1) Pauvreté et Education

La comparaison sociale est extrêmement significative. Les personnes aisées n'entrent jamais dans la profession qui en fera des membres distingués de la société avant l'âge de dix-huit ans. Leurs parents, désireux qu'ils réussissent, sont prêts à payer autant qu'il le faudra pour atteindre ce but. En conséquence, les enfants des personnes de rang et de fortune ont tout le temps d'acquérir de grandes connaissances et un entendement supérieur<sup>368</sup>. Il se peut qu'ils ne soient pas correctement éduqués, mais ce n'est jamais dû à l'insuffisance de la dépense consentie. Si tel est le cas il faut mettre en cause « l'application de cette dépense<sup>369</sup> » (*WN, V.i.f.52*, trad p.880). Les gens du peuple, par opposition, « ont peu de temps de trop pour l'éducation » (*WN, V.i.f.53*, trad p.880). De plus, l'indigence des parents ne leur permet pas de financer leur éducation. Ils ont « à peine les moyens de les entretenir même dans l'enfance » (*ibid*). Si bien que dès qu'ils sont capables et en âge de travailler « il leur faut s'appliquer à quelque métier par lequel gagner leur subsistance » (*ibid*). Un dernier point de comparaison attire l'attention : celui du caractère des professions exercées et de leur impact sur l'intelligence des individus. Smith souligne que les emplois dans lesquels les personnes de haut rang passent la plus grande partie de leur vie ne sont pas, « comme ceux des gens du peuple, simples et uniformes » (*WN, V.i.f.52*, trad p.880). Au contraire, ils sont considérés comme extrêmement complexes et de ce fait « ils exercent plus la tête que le bras » (*ibid*). Il en conclut que leur entendement est maintenu en activité permanente, décuplant ainsi leur intelligence, quand celui des travailleurs s'engourdit, faute d'exercice (*WN, V.i.f.53*, trad p.880). Mentionnons enfin un dernier avantage des personnes riches. Leur emploi ne les occupe que peu de temps et s'avère peu fatigant. Si bien qu'ils bénéficient généralement

---

<sup>368</sup> « Dans une société civilisée et commerciale, l'éducation des gens du peuple exige peut être plus l'attention du public que celle des gens de quelque rang et quelque fortune. Les gens de quelque rang et de quelque fortune ont généralement entre dix-huit et dix-neuf ans avant d'entrer dans l'activité, la profession, ou le métier particuliers par lesquels ils se proposent de se distinguer dans le monde. Avant d'en arriver là, ils doivent acquérir, ou du moins se préparer à acquérir par la suite, chaque accomplissement capable de leur attirer l'estime publique, ou de les en rendre dignes. Leurs parents ou leurs tuteurs sont généralement assez désireux que leur éducation soit ainsi accomplie, et font dans la plupart des cas assez volontiers la dépense nécessaire à cette fin. » (*WN, V.i.f.52*, trad p.879-80)

<sup>369</sup> « C'est rarement faute de maitres, mais par la négligence et l'incapacité des maitres qui sont disponibles, et par la difficulté, ou plutôt l'impossibilité qu'il y a dans l'état actuel des choses à en trouver de meilleurs. » (*WN, V.i.f.52*, trad p.880)

d'un temps de loisir conséquent qu'ils peuvent consacrer à « se perfectionner dans toute branche de la connaissance utile ou d'ornement dont ils peuvent avoir jeté les bases ou pour laquelle ils peuvent avoir acquis quelque goût dans leur jeunesse » (*WN, V.i.f.52*, trad p.880). La condition des travailleurs est en tous points inversée : leur travail est « si constant et si sévère qu'il leur laisse peu de loisir et moins d'inclination à s'appliquer, ou même à penser à autre chose » (*WN, V.i.f.53*, trad p.880). Absence de temps de loisir et de ressources, occupation abrutissante, sont autant de facteurs qui amènent les travailleurs à négliger l'éducation, pourtant si essentielle à l'épanouissement de leur caractère (*LJ(B), 330*, p.540). Au final, même s'il ne faut pas s'attendre à ce que les gens du peuple soient plus instruits que les personnes de rang et de fortune, ils peuvent aisément acquérir les parties essentielles de l'éducation, à savoir lire, écrire et compter, avant même d'atteindre l'âge d'être employés dans des occupations constantes et uniformes (*WN, V.i.f.54*, trad p.880)<sup>370</sup>. Par un effort budgétaire modique, le gouvernement doit « encourager », « faciliter » voir même « imposer » à tous les individus la nécessité d'acquérir ces parties séminales de l'éducation (*ibid*). L'exemple à suivre pour Smith est celui des écoles paroissiales écossaises dans lesquelles presque tous les gens du peuple ont appris à lire et, pour une grande partie d'entre eux, à écrire et compter également, ceci moyennant une participation financière si modeste que « même un travailleur ordinaire peut en avoir les moyens » (*WN, V.i.f.55*, trad p.881). La quasi gratuité de l'école est une condition sine qua non de son attrait auprès des classes laborieuses. Smith insiste aussi sur l'utilité du contenu qui doit y être enseigné. Il est sans intérêt note-t-il, face à un besoin si pressant d'éducation, d'instruire les gens du peuple avec de « vagues notions de latin » qui ne leur serviront peut être jamais par la suite (*ibid*). L'instruction de cette classe de la société, pour qu'elle soit aussi « accomplie que possible », doit bien plutôt se concentrer sur la « géométrie » et la « mécanique », deux sciences dont nombre de métiers ordinaires offrent des occasions d'utilisation et d'application (*ibid*). D'autant plus qu'elles ouvrent la voie à la découverte « des plus sublimes et des plus utiles des sciences » (*ibid*, traduction corrigée).

## 2) Les modèles républicains de l'Antiquité : Rome et Athènes

---

<sup>370</sup> Idée qu'il puise une nouvelle fois chez les républiques antiques de Grèce et de Rome (*WN, V.i.f.42*, trad p.872).

Smith a utilisé une perspective humaniste civique dans le but de décrire les effets délétères de la division du travail sur le caractère des hommes<sup>371</sup>. Nous pensons qu'il l'utilise également dans son plaidoyer pour l'éducation publique. En effet, contrairement à Harpham (1984, p.770) et Fleishacker (2004, §49), nous partageons l'idée de Griswold (1999, p.293) et Winch (1978, p.113 ; 1996, p.119) selon laquelle pour Smith l'éducation est principalement concernée par le caractère moral des citoyens. Elle a pour but de prévenir l'extinction des parties les plus nobles du caractère humain chez la grande majorité du peuple. En d'autres termes, elle vise à offrir aux travailleurs les conditions et les circonstances dans lesquelles leurs « vertus sociales, intellectuelles et martiales » sont maintenues en vie. Une fois de plus nous faisons le lien avec la théorie éthique développée dans la *TSM*. Si bien que nous ajoutons à la perspective de Griswold et Winch que la description par Smith du contenu de l'éducation prend sens une fois qu'elle est vue à la lumière des quatre vertus cardinales et du sens du devoir.

La connaissance et l'admiration de Smith pour les cultures grecques et romaines ne font aucun doute<sup>372</sup>. Il les utilise comme modèles, montrant la façon dont elles ont encouragé la pratique des vertus civiques et martiales (*WN*, *V.i.a.12*, trad p.795 ; *V.i.f.58*, trad p.882). Dans les républiques grecques et romaines de l'antiquité, l'esprit martial des citoyens était maintenu en encourageant, en facilitant et même en leur imposant la pratique d'exercices gymniques et militaires. Ils avaient déjà compris « que toute sorte de travail constant blesse le corps et le rendait moins apte aux exercices militaires » (*LJ(A)*, *iv.82*, p.231)<sup>373</sup>. C'était là l'une des justifications de l'esclavage. A Athènes aucun homme libre n'était employé à de tels travaux manuels et répétitifs. Les « arts

---

<sup>371</sup> Voir chapitre I.

<sup>372</sup> Comme en témoignent de nombreux passages de ses œuvres comme (*WN*, *V.i.f.39-40*, trad p.870-1) et (*LRBL*, *ii.117*, p.138). Ce qu'il souligne et qui l'a profondément influencé est la dimension éthique de l'éducation antique. Il s'agit clairement de permettre au citoyen de cultiver les parties les plus nobles du caractère humain. Les deux composantes de l'éducation : les exercices militaires et la musique, étaient complémentaires. Les exercices militaires devaient durcir son corps et son tempérament, le rendre courageux et apte à faire la guerre. La musique avait pour finalité d'adoucir son caractère et d'humaniser son esprit pour « le disposer à remplir tous les devoirs sociaux et moraux de la vie publique et privée » (*ibid*).

<sup>373</sup> Le même constat revient en (*LJ* (B), *39*, p.411) et dans la *RN* : « Dans plusieurs des anciens Etats de Grèce...les emplois des artisans et des manufacturiers étaient considérés comme nuisibles à la force et à l'agilité du corps humain, comme le rendant incapable de ces habitudes auxquelles leurs exercices militaires et gymnastiques tâchaient de le former, et par là plus ou moins inapte à endurer les fatigues et à affronter les dangers de la guerre. De telles occupations n'étaient considérées que comme propres aux esclaves, et il était interdit aux citoyens libres de l'Etat de les exercer. » (*WN*, *IV.ix.47*, trad p.780)

On retrouve ce constat dans la *Politique* d'Aristote (*I*, *11*, *1259a*, trad p.69).

mécaniques » étaient exercés uniquement par des esclaves (*LJ(A),iv.69*, p.226)<sup>374</sup>. Les citoyens étaient encouragés à la pratique des exercices militaires en offrant à ceux qui y excellaient « de faibles bourses » et des « petites marques de distinction » (*WN,V.i.f.58*, trad p.882)<sup>375</sup>. Les incitations monétaires sont, dans l'esprit de Smith, des moyens efficaces pour promouvoir l'industrie. Mais le mot clé ici est « distinction ». Les hommes sont des êtres sociaux qui veulent être aimés et admirés. Le vainqueur d'une compétition olympique bénéficiait de l'admiration de ses concitoyens. Smith souhaite que ces méthodes soient utilisées dans les nations civilisées pour favoriser l'épanouissement de l'esprit martial, considéré comme lui-même pour eux comme une partie essentielle du caractère humain. C'est donc tout naturellement que Smith lui-même promeut les « bourses » et autres « marques de distinction » pour encourager la pratique des exercices gymniques et militaires. L'Etat quant à lui en tirera de grands bénéfices puisque c'est de l'esprit martial des citoyens que dépendent la sécurité et la défense de toute nation. Il doit cependant être soutenu par une armée permanente. Le débat sur la comparaison entre armée permanente et milice était très sensible dans l'Ecosse du XVIIIe siècle. Smith était l'un des membres fondateurs de l'*Edinburgh Poker Club*, un cercle d'intellectuels écossais dont le but était l'instauration d'une milice écossaise. De nombreux humanistes civiques tels que Ferguson, Kames et Robertson étaient également membres de ce club. Smith le quitta en 1774. Deux ans plus tard, il publiait son traité d'économie dans lequel il plaidait pour une armée permanente<sup>376</sup>. Ce faisant il s'attira les foudres de certains de ses amis, Ferguson<sup>377</sup> et Carlyle<sup>378</sup> en particulier. Mais a-t-il vraiment oublié ses principes républicains ? A l'instar de Montes (2004) et Winch (2009), nous pensons que non. S'il soutient une telle position c'est principalement parce qu'il pense que, contrairement à ce que disent les « hommes de principes républicains », une armée permanente n'est pas une menace pour la liberté des citoyens, sauf si « l'intérêt du général et celui des principaux officiers ne sont pas liés nécessairement au maintien de la constitution de l'Etat »

---

<sup>374</sup> Voir aussi (*WN,IV.vii.a.3*, trad p.557)

<sup>375</sup> Voir sur le même thème (*WN,V.i.a.12*, trad p.795).

<sup>376</sup> « Cependant, de quelque manière qu'une milice puisse être disciplinée ou exercée, elle doit toujours être très inférieure à une armée permanente bien disciplinée et bien exercée » (*WN,V.i.a.23*, trad p.799).

« Une armée permanente bien disciplinée est supérieure à toute milice...Ce n'est donc que par le moyen d'une armée régulière que la civilisation d'un pays peut être perpétuée, voire conservée pendant longtemps » (*WN,V.i.a.39*, trad p.806).

<sup>377</sup> Ferguson envoya à Smith une missive dans laquelle il manifeste son admiration pour l'ouvrage de Smith, à l'exception de sa position sur cette question (*Corresp*, p.193-4).

<sup>378</sup> Voir Montes (2004, p.64) sur le pamphlet publié anonymement par Carlyle à l'encontre de Smith.

(*WN, V.i.a.41*, trad p.807). Quand le commandement des forces militaires est placé entre les mains de ceux qui possèdent la plus grande part de l'autorité civile, quand « le souverain est lui-même le général, et que la haute et la petite noblesse principale du pays fournit les officiers en chef de l'armée », une armée permanente « ne peut jamais être dangereuse pour la liberté » (*ibid*). La même justification que celle des républicains, à savoir la préservation de la liberté des citoyens, est donc utilisée par Smith pour soutenir une opinion opposée : l'établissement d'une armée régulière plutôt qu'une milice<sup>379</sup>. Notons pour finir sur ce point que la fondation d'une armée permanente est vue par Smith comme une conséquence nécessaire du progrès économique<sup>380</sup>. Ce n'est pas pour autant qu'il faut considérer que la position smithienne en matière d'éducation est fondée uniquement sur l'utilité que le gouvernement peut espérer en obtenir. Comme réponse à la corruption, l'éducation vise principalement l'excellence du caractère des individus. Et justement l'esprit martial est « l'un des traits les plus essentiels du caractère d'un homme » (*WN, V.i.f.60*, trad p.883), ce qui montre bien l'attachement de Smith aux principes républicains. C'est une condition suffisante aux yeux de Smith pour requérir l'intervention du gouvernement. Il établit un constat similaire eu égard à l'ignorance et à la stupidité des gens du peuple. Ainsi « un homme sans l'usage convenable des facultés intellectuelles d'un être humain est, s'il est possible, plus méprisable que même un lâche, et semble être mutilé et déformé dans un trait encore plus essentiel du caractère de la nature humaine » (*WN, V.i.f.61*, trad p.884). C'est pourquoi, même si l'Etat n'en tirait aucun avantage, « il devrait toujours veiller à ce qu'ils ne soient pas totalement incultes » (*ibid*). C'est bien une problématique éthique qui sous-tend l'analyse smithienne de l'éducation.

### 3) Education, Vertus et Sympathie

<sup>379</sup> Montes (2004, p.69) et Winch (1978 ; 2009, p.177) ont noté également que bien qu'il plaide pour une armée permanente Smith utilise toujours le cadre conceptuel de l'humanisme civique.

<sup>380</sup> L'établissement d'une milice est rendu impossible par « le progrès des manufactures » et « l'amélioration dans l'art de la guerre » (*WN, V.i.a.8*, trad p.793). Les individus ne peuvent plus et ne veulent plus délaisser leur activité productive le temps d'aller sur le champ de bataille sans être rémunérés. Tandis que dans le même temps les progrès techniques et scientifiques s'appliquent à la guerre avec notamment l'apparition des armes à feu qui réduisent l'importance de la force et de l'agilité physique (*WN, V.i.a.21*, trad p.798). Etre soldat devient un métier à part entière. Ce qui ne signifie pas qu'il faille pour autant abandonner la culture de l'esprit martial, trait de caractère de grande noblesse. L'argument éthique prend le pas sur l'argument utilitaire.



Le caractère moral de l'éducation tient au fait qu'il s'agit d'un espace important de socialisation, d'apprentissage des règles de moralité de la société donc du sens du devoir (*TMS, III.5.1*, trad p.230). Elle permet une amélioration de la faculté de sympathie, comme le soutient Cohen (1989, p.69), conséquemment à la multiplication des interactions sociales avec des individus aux caractères différents qu'elle oblige à avoir. L'école est de ce fait le premier lieu où les individus apprennent à cultiver la vertu de maîtrise de soi. Les parents sont naturellement protecteurs et partiaux. L'enfant en bas âge obtient sans difficulté leur sympathie, sans avoir à modérer ses passions. Mais quand il arrive à l'école, il comprend très vite que s'il souhaite que ses compagnons partagent ses passions il se doit d'en restreindre l'expression. Il entre alors « dans la grande école de la maîtrise de soi » et apprend à être de plus en plus maître de lui-même (*TMS, III.3.22*, trad p.208). Nous avons souligné précédemment le rôle dévolu aux exercices militaires dans la culture de l'esprit martial et l'honneur qu'il procure à ceux qui y excellent. Mais nous avons aussi mis en exergue le lien inextricable entre l'esprit martial et la maîtrise de soi. Cultiver l'esprit martial c'est également cultiver la maîtrise de soi face au danger et à la mort. L'homme courageux sera en outre le premier à se défendre face aux injustices qui pourraient lui être faites. La justice peut être préservée là où l'éducation n'est pas négligée. Smith cite l'exemple de l'Angleterre où un enfant dès l'âge de six ou sept ans « peut gagner de trois à six pence par jour » (*LJ(B), 330*, p.540). Comme nous l'avons vu, la pauvreté des parents fait qu'ils « trouvent préférables de les envoyer tôt au travail » (*ibid*). Le résultat est simple : leur éducation est laissée de côté et Smith pense qu'il s'agit là « d'un de leurs plus grand malheurs » (*ibid*). Car, étant incapables de lire, écrire et compter, « ils n'ont pas d'idées de la façon dont ils peuvent se divertir » et finissent dans la débauche et l'alcoolisme. Ceci aboutit au rejet de l'autorité parentale. Quand Smith écrit que l'éducation « leur est d'un immense secours », il a en tête que cela les rendra plus respectueux des coutumes et des lois (*ibid*), c'est-à-dire plus enclins à agir selon le sens du devoir. Un bon citoyen est celui qui respecte les règles de justice. Mais c'est plus que cela.

Smith met l'accent sur les bienfaits politiques de l'instruction. Parmi ceux-ci on compte la stabilité du gouvernement et le fonctionnement approprié de la représentativité. Il ajoute qu'« un peuple instruit et intelligent est toujours plus convenable et discipliné qu'un peuple ignorant et stupide » (*WN, V.i.f.61*, trad p.884). C'est un élément de plus selon nous pour penser que l'éducation est favorable au sens du devoir et à la vertu de

justice. Il y a pareillement un effet favorable de l'éducation sur la bienfaisance sous le voile de l'esprit civique. Dans les peuples instruits, les individus connaissent leur intérêt réel et sont capables de se former une idée de l'intérêt général<sup>381</sup>. Ils peuvent faire des choix politiques libres car ils sont « plus capables de ne pas se laisser abuser par les plaintes intéressées de la faction et de la sédition » et de ce fait « moins enclins à s'égarer dans une opposition injustifiée et inutile aux mesures du gouvernement » (ibid). Et puisque Smith considère par ailleurs que les factions sont l'une des plus importantes sources de corruption des sentiments moraux parce qu'elles nous dévient de la poursuite de l'intérêt général<sup>382</sup>, ceci montre bien la dimension morale, ou anti-corruptrice, qu'il prête à l'éducation. En ouvrant la possibilité d'une représentation de l'intérêt national, l'éducation des gens du peuple peut être vue comme une première étape vers une meilleure représentativité politique des classes travailleuses (Winch, 1978 ; Robertson, 1983). Elle permettrait, en outre, de diminuer d'autant l'influence pernicieuse des propriétaires du capital sur les législateurs que Smith n'a de cesse de dénoncer. L'instruction donne aux hommes un sentiment de dignité et de respectabilité individuelle qui les dispose à se sentir « plus susceptibles d'obtenir le respect de leurs supérieurs légaux, et donc plus disposés à respecter ceux-ci » (ibid). Tout ceci est favorable à la paix et à l'ordre de la société. Quand on sait que dans les pays libres « la sécurité du gouvernement dépend beaucoup du jugement favorable que peut former le peuple de sa conduite » il est fondamental « qu'il ne fut pas enclin à la juger sans réfléchir ou par caprice » (ibid). Un bon citoyen est aussi et surtout un citoyen libre dans ses jugements et ses choix politiques.

## CONCLUSION : vers la société de la liberté naturelle, réalité ou utopie ?

---

<sup>381</sup> Nous sommes sur ce point en parfait accord avec Haakonssen (2009, p.160) selon lequel l'éducation est un moyen pour Smith de permettre aux travailleurs d'acquérir une connaissance minimale de leur intérêt et de son lien avec l'intérêt général.

<sup>382</sup> « Parmi tous les corrupteurs des sentiments moraux, les factions et le fanatisme ont toujours été de loin les plus importants » (*TMS, III.3.43*, trad p.221).

Mais il reste à déterminer comment concrètement le législateur peut mettre en place le système de la liberté naturelle. Sur ce point Smith n'apporte pas dans la *RN* de réponse claire. C'est selon lui à la sagesse du législateur de déterminer comment supprimer les entraves à la liberté des échanges<sup>383</sup>. L'unique conseil qu'il formule dans son traité d'économie est d'agir de manière progressive et pragmatique. Il s'agit là d'une critique implicite des physiocrates, jugés trop dogmatiques et « spéculatifs » parce qu'ils veulent imposer par des changements radicaux l'ordre naturel de parfaite liberté et de parfaite justice à la société. La pensée économique du système agricole est libérale, leur pensée politique, le despotisme légal, ne l'est pas (Hont, 2005, p.362). Les physiocrates commettent deux erreurs : croire que les progrès de l'opulence ne sont possibles que dans un système de parfaite liberté et de parfaite justice<sup>384</sup>, et oublier que ce système est un idéal, par définition inatteignable. Ce qui n'empêche pas de souhaiter s'y conformer au plus près. La question n'est pas véritablement pour Smith de savoir comment réaliser intégralement le système de la liberté naturelle en supprimant tous les privilèges et en établissant une justice parfaite. Des obstacles insurmontables s'y opposent. D'une part l'existence inébranlable d'intérêts privés et de factions séduisant ou faisant pression sur les hommes politiques (*WN*, *IV.ii.43*, trad p.531 ; *IV.v.b.53*, trad p.615). D'autre part, le fait que tout système de droit réel, « positif », ne peut être qu'une approximation du système de droit « naturel », idéal, dont chaque loi est approuvée par le spectateur impartial, donc juste (*TMS*, *VII.iv.36*, trad p.452). Enfin, en supprimant certains inconvénients du système mercantile, le législateur risque d'en créer de nouveaux plus néfastes encore (*WN*, *IV.vii.c.44*, trad p.696). La société commerciale ne peut se transformer pleinement en société de la liberté naturelle, mais elle peut tendre vers celle-ci. L'élément déterminant du processus d'évolution de la société vers le système de la liberté naturelle est sans aucun doute le caractère vertueux des hommes d'Etat et des législateurs auquel Smith fait de nouveau appel lors de la dernière édition de la *TSM*<sup>385</sup>, dans ce qui s'apparente à un retour

---

<sup>383</sup> « Il faut donc laisser à la sagesse des hommes d'Etat et des législateurs futurs le soin de déterminer de quelle façon ouvrir peu à peu le commerce colonial, quelles restrictions supprimer en premier et lesquelles en dernier, ou de quelle façon rétablir peu à peu le système naturel de la liberté et de la justice parfaites » (*WN*, *IV.vii.c.44*, trad p.696)

<sup>384</sup> « Si une nation ne pouvait prospérer sans jouir de la liberté parfaite et de la justice parfaite, aucune nation au monde n'eût jamais pu prospérer » (*WN*, *IV.ix.28*, trad p.769)

<sup>385</sup> Young (1997, p.177), Biziou (2003, p.159), Evensky (2005) et Hanley (2009, p.161) insistent également sur le rôle fondamental du caractère vertueux de l'homme d'Etat pour la réalisation du système de la liberté

de l'auteur à l'humanisme civique (Evensky, 2005, p.208). Ces nouveaux passages contiennent une critique des excès de l'esprit de système dans le domaine politique dont sont fautifs, sans qu'il les nomme, les physiocrates qui souhaitent imposer de force un ordre social aux citoyens, sans égard pour leur liberté individuelle et leurs coutumes. L'homme politique, émerveillé par la beauté et la perfection de la machine sociale qu'il imagine<sup>386</sup> (le système de la liberté naturelle) dont tous les rouages concourent au bonheur de la société, traite les individus comme des pièces sur un échiquier, oubliant que dans la société humaine chaque pièce a son propre principe de mouvement<sup>387</sup>. Il a la présomption de croire qu'il est « le seul homme sage et estimable de la communauté, auquel ses concitoyens doivent s'accommoder et non l'inverse (*TMS, IV.ii.2.18*, trad p.324). L'esprit de système poussé à son paroxysme, ce désir pathologique d'introduction de changements radicaux à tout prix (*TMS, VI.ii.2.17*, trad p.324), sont destructeurs de toute liberté. La prudence du législateur doit être, en particulier, de reconnaître que les individus sont généralement mieux placés que lui pour décider comment employer leurs fonds d'une manière qui leur soit la plus avantageuse. Sa justice et son impartialité doivent l'amener à respecter et à traiter de manière égale tous les ordres, toutes les factions et tous les individus<sup>388</sup> et à constituer ainsi une société équilibrée, ordonnée et harmonieuse car, pour Smith, l'esprit public repose sur deux grands principes : « un certain respect et une certaine révérence pour la constitution ou la forme de gouvernement actuellement établie ; ensuite, une désir sincère de rendre la condition de nos concitoyens aussi sûre, respectable et heureuse que nous le pouvons » (*TMS, VI.ii.2.11*, trad p.321). Ceux dont l'esprit public n'est pas « mû par la bienveillance et l'humanité » mais par l'esprit de système, oublient

---

naturelle.

<sup>386</sup> « La perfection de la police, le développement du commerce et des manufactures, sont de nobles et magnifiques objets. Les contempler nous plaît, et tout ce qui peut les favoriser nous intéresse. Ils font partie du grand système de gouvernement, et les rouages de la machine politique semblent se mouvoir avec plus d'harmonie et d'aisance par leur moyen. Nous prenons du plaisir à observer la perfection d'un système si beau et si grand, et nous sommes gênés tant que nous n'avons pas ôté le moindre obstacle qui pourrait perturber ou encombrer tant soit peu la régularité de ses mouvements » (*TMS, IV.i.11*, trad pp.258-9).

<sup>387</sup> « Il semble imaginer qu'il est capable de disposer les différents membres d'une grande société aussi aisément que la main dispose les différentes pièces sur un échiquier. Il ne s'aperçoit pas que les pièces sur l'échiquier n'ont d'autre principe de mouvement que celui que la main leur imprime, alors que sur le grand échiquier de la société humaine chaque pièce a un principe de mouvement propre, entièrement différent de celui que le législateur pourrait choisir de lui imprimer. » (*TMS, IV.ii.2.17*, trad p.324)

<sup>388</sup> « L'homme dont l'esprit public est entièrement mû par l'humanité et la bienveillance respectera les pouvoirs et les privilèges établis, ceux des individus eux-mêmes, et plus encore ceux des grands ordres et sociétés dont l'Etat est composé. Même s'il estime que certains d'entre eux sont en partie abusifs, il se contentera de modérer ce qu'il ne peut détruire sans une grande violence. » (*TMS, VI.ii.2.16*, trad p.323)

parfois ce premier principe et tombent dans une forme d'autoritarisme<sup>389</sup>. Smith nous convie à une leçon de réalisme politique. Ce n'est pas l'objectif ni la vision du législateur qui sont mises en cause, mais leur application pratique<sup>390</sup>. Smith lui recommande alors de respecter, comme Cicéron, la divine maxime de Platon : « ne jamais faire violence à son pays, pas plus qu'à ses parents » en conformant autant que possible ses mesures « aux habitudes et aux préjugés les plus répandus chez les gens » et en remédiant « autant qu'il peut aux inconvénients qui peuvent surgir de l'absence de ces règles auxquelles les gens répugnent à se soumettre » (*TMS, IV.ii.2.16*, trad p.323). Autrement dit, comme Solon, « lorsqu'il ne pourra établir le meilleur système de lois, il s'efforcera d'établir le meilleur que les gens puissent supporter<sup>391</sup> » (*ibid*, trad p.324). Comme le souligne à juste titre Winch (1983), la position de Smith sur la mise en œuvre des décisions politiques relève d'une approche de « second best », l'optimum de premier rang étant inatteignable pour les raisons que nous venons d'évoquer. Au final, l'homme d'Etat est le garant de la justice (commutative principalement<sup>392</sup>) et de la liberté individuelle qu'elle crée<sup>393</sup>. Si, comme nous l'avons vu, l'objectif du gouvernement est bien que les citoyens soient vertueux ou, tout au moins, se comportent de manière convenable, l'homme d'Etat lui-même doit exhiber des qualités morales supérieures : bienveillance étendue, maîtrise de soi, courage,

---

<sup>389</sup> « Au contraire, l'homme de système est susceptible par suffisance de se trouver très sage, et il est souvent à ce point amoureux de la beauté supposée de son plan idéal de gouvernement qu'il est incapable de souffrir la moindre déviation par rapport à n'importe laquelle de ses parties. Il cherche à l'établir complètement et dans toutes ses parties, sans se soucier des grands intérêts ou des puissants préjugés qui pourraient s'y opposer » (*TMS, IV.ii.2.17*, trad p.324)

<sup>390</sup> « Une certaine idée générale et même systématique de la perfection de la police et du droit est sans doute nécessaire pour diriger les vues de l'homme d'Etat. Mais insister pour établir, et pour établir d'un seul coup en dépit de toute opposition, tout ce que cette idée peut sembler exiger, est souvent le plus haut degré de l'arrogance. » (*TMS, IV.ii.2.18*, trad p.324)

<sup>391</sup> Comme le note avec justesse Hont (2005, p.375), le système de la liberté naturelle doit se construire pour Smith à partir de l'ordre existant et de la liberté réelle qu'il a produit.

<sup>392</sup> Le législateur peut également intervenir, mais avec circonspection et prudence, dans le domaine de la justice distributive qui relève d'après Smith de la vertu de bienfaisance, et donc d'actes volontaires, qui ne créent pas de mal réel positif et ne suscitent alors qu'un sentiment de déception et non du ressentiment comme dans le cas des infractions à la justice (commutative). C'est pourquoi les devoirs de bienfaisance sont très difficilement codifiables (voir chapitre I) :

« Le magistrat civil est chargé du pouvoir non seulement de préserver la paix publique en limitant l'injustice, mais également de promouvoir la prospérité de la communauté en établissant une bonne discipline, en décourageant tous les vices et toutes les inconvenances. Il peut donc prescrire des règles qui non seulement prohibent les préjudices mutuels entre concitoyens, mais aussi exigent, jusqu'à un certain point, les bons offices mutuels. » (*TMS, II.ii.1.8*, trad p.133)

Cependant, il précise bien qu'il s'agit là d'un « des devoirs du législateur...qui exige la plus grande des délicatesses et des modérations » car « le négliger entièrement expose la communauté à de grands désordres et à des atrocités choquantes, le porter trop loin est destructeur de toute liberté, sécurité et justice » (*ibid*).

<sup>393</sup> Le lien entre liberté et protection de la loi a été développé au chapitre III.

impartialité et justice. Afin de mettre en place le système de la liberté naturelle, Smith semble lancer un appel aux grands hommes de prudence supérieure, généraux, hommes d'Etat ou législateurs, ces êtres d'exception au caractère infiniment sage et vertueux, antithèses des travailleurs corrompus, et seuls capables de réformer la société sans sombrer dans l'autoritarisme ou le constructivisme<sup>394</sup>.

## CHAPITRE VI :

---

<sup>394</sup> Voir chapitre I.

# DES DISCOURS A LA REALITE ECONOMIQUE : LA RELATION SALARIALE AU PRISME DES DISCOURS D'ECONOMIE POLITIQUE

“When a labourer is oppressed by the combined plagues of dearness of provisions, incessant labour and low wages .... indifference will take place of emulation, and thus the main springs of industry will be destroyed .... he will carry his industry no further, than to procure [his family] temporary and partial relief; and out of the little he earns by constant labour, he will retain a reserve, to purchase the cup of oblivion, to enable him to forget, for a few hours occasionally, the galling yoke of double bondage, to a hard hearted, mercenary master, and a numerous, distressed family. Can it be expected, that the labour or industry of a person so situated, will be equal to that of him, who is generously paid, in a degree proportioned to the advantages derived from his ingenuity, close application, or hard bodily labour; .... In the one case, you must be satisfied with the common drudgery of an enervated slave; in the other, you may expect new efforts of ingenuity, extraordinary exertions of abilities, and every good effect of a mind at peace, and a body in the vigour of health ...” (Mortimer, *Elements of Commerce, Politics and Finances*, 1772, cité dans Coats, 1958)

## INTRODUCTION :

Pour rendre compte de la critique smithienne du système mercantile nous proposons une étude de la relation salariale, que nous relierons aux développements du chapitre II sur le concept d'échange afin de savoir si celle-ci réunit les conditions qui pourraient en faire un échange *fair* et mutuellement avantageux. Ou n'y a-t-il pas plutôt une spécificité de la relation salariale ? Etant entendu que les propriétaires du capital, maîtres à penser du système commercial, sont parties prenantes de cet échange, notre intuition nous porterait à répondre par la négative. Afin de répondre de manière argumentée à cette question, la distinction entre discours rhétorique et discours didactique est une nouvelle fois mobilisée.

Dans la *RN* la relation salariale se présente sous la forme de l'échange par le travailleur de ses facultés productives, ajoutant de la valeur aux marchandises et permettant au propriétaire du capital de dégager un profit, contre un salaire. Elle est vue principalement et dans un premier temps comme une véritable lutte entre ces deux types d'agents économiques, ou entre les deux classes sociales qu'ils représentent, et comme aboutissant à une issue très souvent favorable aux employeurs. C'est à une compréhension approfondie de cette supériorité marquée et répétée des propriétaires du capital dans l'échange salarial que nous souhaitons nous consacrer. Dans cette optique, nous proposons d'appliquer la dichotomie entre discours rhétorique et didactique à la relation salariale, et ce de deux manières. D'une part, nous mettrons en exergue l'utilisation par les acteurs économiques, ou plus précisément par les propriétaires du capital, de discours rhétoriques de défense partielle et moralement illégitime de leurs intérêts et leurs conséquences sur la négociation salariale, la distribution des richesses et le taux de croissance de l'économie. D'autre part, nous appliquerons ces catégories linguistiques au propre discours, bicéphale, de Smith sur l'échange salarial. L'utilisation successive d'un discours de nature rhétorique, présentant la vision traditionnelle mais partiellement fallacieuse du problème, puis d'un discours didactique révélant la vérité cachée sur cette question sonnent comme une nouvelle preuve des talents de composition de l'auteur de la *RN*, resté à jamais, si l'on put en douter, professeur de rhétorique. Tout comme le système de la liberté naturelle vient à point nommé résoudre les apories du système mercantile, la hausse des salaires apporte une solution à l'apparent conflit d'intérêt entre employeurs et salariés qui structure pour une grande partie la répartition des richesses dans les sociétés commerciales. La littérature récente sur Smith ne manque pas de souligner la dimension



littéraire de ses œuvres<sup>395</sup>. Soulignons néanmoins que fort peu ont tenté d'utiliser les propres concepts de Smith, tels qu'on les trouve dans les *LRBL*, afin de percevoir sous un nouveau jour ses autres textes. Alors que cette méthode d'analyse est explicitement rejetée par Brown sous prétexte qu'elle serait improductive<sup>396</sup>, certains eurent tout de même la hardiesse d'entreprendre l'investigation de la structure rhétorique de ses ouvrages, sans avoir recours aux catégories littéraires purement smithiennes. En démontrant que le système de la liberté naturelle est un discours didactique sur l'économie politique devant guider des législateurs sages et impartiaux, nous avons indirectement souscrit à l'opinion générale selon laquelle la *RN* est majoritairement un discours didactique<sup>397</sup>, bien qu'il soit possible d'y identifier des passages de nature rhétorique<sup>398</sup>. Nous nous inscrivons dans cette lignée en soulignant cette fois que deux discours sur la relation salariale peuvent être discernés dans la *RN*. Le premier est un discours rhétorique dans lequel l'échange salarial est présenté du point de vue des employeurs d'une part, et de celui des employés d'autre part. Dans cette perspective microéconomique, partielle et limitée, leurs intérêts personnels semblent contradictoires et irréconciliables. Il s'agit là d'une approche par le sens commun, amenant à voir la relation salariale comme éminemment conflictuelle et injuste. Le second discours est didactique et offre un point de vue macroéconomique, impartial et extérieur, où il semble possible de réconcilier les intérêts personnels des deux protagonistes au sein d'un cercle vertueux de croissance optimale. La dichotomie entre ces deux formes de discours réfléchit celle entre les deux principaux systèmes de pensée en économie politique, dont ils sont l'expression : le système mercantile et le système de la liberté naturelle, deux représentations contradictoires du monde économique.

## I : Discours rhétorique et relation salariale : richesse, autorité et négociation salariale.

---

<sup>395</sup> Pour un résumé de cette littérature on se reportera à Vivenza (2005).

<sup>396</sup> Voir Brown (1994, p.16-19, 24), bientôt rejointe par Fleischacker (2004, §2).

<sup>397</sup> On trouvera ce point de vue chez Skinner (1975, p.4), Campbell (1971, p.31) et Brown (1994).

<sup>398</sup> Voir Skinner (1979), Endres (1991), Muller (1993, p.123,150,187) et Hueckel (2009).

## a) Des multiples théories de la fixation des salaires chez Smith

La présentation des liens qui unissent discours rhétorique et relation salariale appelle une analyse à deux niveaux. D'un côté, il y a la façon dont Smith lui-même nous offre, dans un premier temps seulement, un discours rhétorique sur cette relation. Plus précisément, il s'agit de la description de l'échange salarial à partir du point de vue partiel, partial et limité de chacun des protagonistes pris séparément : ceci constitue selon nous l'approche du sens commun. D'autre part, lors du chapitre II nous avons montré que les relations d'échange sont pour Smith des relations de persuasion durant lesquelles chacun tente d'utiliser sa rhétorique pour persuader l'autre d'échanger à un prix qui lui soit favorable. De ce fait, nous tenterons de savoir si la relation salariale est pour l'auteur de la *RN* une relation d'échange comme les autres et comment travailleurs et capitalistes utilisent leur pouvoir de persuasion durant les négociations sur les salaires.

L'analyse smithienne de la fixation des salaires est extrêmement riche et protéiforme. Blaug<sup>399</sup> (1962, pp.44-5) estime ainsi qu'il existe cinq théories différentes des salaires dans l'œuvre de Smith : le minimum de subsistance, le fonds de salaires, la productivité, le résidu et le marchandage. Dans le cas présent, nous montrerons que c'est une erreur de voir chez Smith une théorie du salaire de subsistance, ou plus précisément que celle-ci ne s'applique qu'à l'état stationnaire. Nous soulignerons au contraire l'importance de la négociation et du lien entre salaire et productivité<sup>400</sup>. De manière générale, la relation salariale est décrite dans la *RN* comme une relation d'échange dans laquelle le travailleur met à disposition du capitaliste ses facultés productives contre un salaire. Au premier regard, il semble que le travail est pour Smith une marchandise comme les autres dont le prix résulte de la confrontation de l'offre et de la demande (*WN*, I.viii.40, trad pp.93-4). Plus précisément, l'offre va s'adapter à la demande, quel que soit l'état des progrès de la richesse de la société. Dans un pays en forte croissance, où l'accumulation du capital et les progrès de l'opulence sont rapides, la demande de travail, supérieure à l'offre, entraîne une hausse des salaires réels qui provoque à son tour un

---

<sup>399</sup> Là où Schumpeter (1954, trad p.269-70, 377-9) n'en relevait que trois : le minimum de subsistance, le fonds de salaires et la productivité.

<sup>400</sup> En outre Smith propose au chapitre X du livre I une étude précise et argumentée des différences de salaires entre professions et de leur tendance naturelle à l'égalisation dans les conditions du système de la liberté naturelle sur laquelle nous reviendrons lors du prochain chapitre.

accroissement de la population active proportionnel à terme à celui de la demande de travail. Contrairement à ce qui est généralement affirmé, Smith ne présente pas un modèle « biologique » où l'augmentation de la population viendrait nécessairement contrecarrer à long terme la hausse du niveau de vie, à court terme, des travailleurs. Elle l'accompagne, plutôt qu'elle ne l'anéantit<sup>401</sup>, ce qui permet d'entrevoir une hausse continue de leur richesse réelle, que Smith ne manque pas de souligner concernant ses compatriotes (*WN, I.viii.35*, trad p.90)<sup>402</sup>. Pourtant, il apparaît que la négociation et le marchandage sont également des éléments essentiels à la détermination des salaires<sup>403</sup> car la relation salariale n'est pas anonyme, elle est personnelle et privée. Le prix du travail nous dit-il ne peut nulle part être établi « très exactement...du fait que l'on paye souvent des prix très différents au même endroit et pour le même genre de travail », non seulement en raison des « capacités différentes des ouvriers », mais aussi et surtout de « la libéralité ou la dureté des maîtres » (*WN, I.viii.34*, trad p.90)<sup>404</sup>. D'où le fait que « là où la loi ne règle pas les salaires », il est impossible de déterminer avec exactitude « ce que sont les salaires les plus habituels » (*ibid*). Smith va encore plus loin en affirmant que la loi elle-même est souvent impuissante face aux processus de marchandage<sup>405</sup>. On en conclut que l'offre et la demande influencent le salaire (le rapport entre les deux détermine l'évolution à la hausse ou à la baisse du salaire) mais qu'en dernier ressort c'est la négociation qui fixe le prix définitif et précis du travail.

---

<sup>401</sup> « La récompense libérale du travail, en les mettant en état de mieux pourvoir aux besoins de leurs enfants, et par conséquent d'en élever un plus grand nombre, tend naturellement à élargir et étendre ces limites. Il faut aussi remarquer qu'elle le fait nécessairement presque dans la proportion qu'exige la demande de travail. Si cette demande est continuellement croissante, la récompense du travail doit nécessairement encourager le mariage et la multiplication des travailleurs de telle sorte qu'elle leur permette d'alimenter une population continuellement croissante. Au cas où elle serait moindre que ce qu'il faudrait à cet égard, la pénurie de bras l'augmenterait bientôt, et au cas où elle serait plus grande, leur multiplication excessive l'abaisserait bientôt à ce taux nécessaire. Le marché serait tellement sous approvisionné dans un cas, et tellement surapprovisionné dans l'autre, qu'il forcerait son prix à revenir rapidement à ce taux approprié que réclament les circonstances de la société. C'est ainsi que la demande d'hommes, comme celle de n'importe quelle autre denrée, règle nécessairement la production d'hommes, l'accéléralant quand elle va trop lentement, et l'arrêtant quand elle progresse trop rapidement. C'est cette demande qui règle et détermine dans tous les différents pays du monde, en Amérique du Nord, en Europe, en Chine l'état de la propagation, qui la rend rapidement progressive dans le premier, lente et graduelle dans le second, et complètement stationnaire dans le dernier. » (*WN, I.viii.40*, trad pp.93-4)

<sup>402</sup> Au contraire, en Chine la demande de travail stagne depuis un long moment et la population reste constante.

<sup>403</sup> Cette idée se retrouve aussi chez Phelps Brown (1976, p.250) et Skinner (1979, p.157).

<sup>404</sup> Comme nous le verrons le salaire dépend donc de variables macroéconomiques (le rapport entre l'offre et la demande de travail et la variation de l'accumulation du capital) et microéconomiques (la négociation et les incitations).

<sup>405</sup> « L'expérience semble montrer que la loi ne peut jamais correctement les régler, quoiqu'elle en ait souvent eu la prétention (*WN, I.viii.34*, trad p.90). »

## b) Des conditions inégales de l'échange salarial

Pourquoi Smith prétend-il qu'il existe une suprématie des propriétaires du capital dans ces négociations salariales ? Pour le comprendre il nous semble fondamental de repartir de la théorie smithienne de la valeur. La valeur d'échange d'un bien est mesurée par la quantité de travail qu'elle permet à son possesseur d'acheter ou de commander. La théorie smithienne de la mesure de la valeur incarne une véritable révolution dans la façon de concevoir la richesse. La valeur étant fondée sur le travail, la richesse est vue telle un pouvoir d'achat sur les choses, et par extension un pouvoir d'achat sur les autres hommes. Dans l'optique de répondre à Hobbes et de mettre à jour la spécificité de la société commerciale eu égard à la société féodale, Smith avance que le pouvoir dans les sociétés commerciales comporte nécessairement une dimension économique. Un célèbre passage de la *RN* illustre ce point (*WN, I.v.3*, trad p.34). L'homme riche est défini comme celui qui a la capacité de mettre en mouvement une importante quantité de travail. Il peut s'abstraire des contraintes du travail en reportant sur les autres la peine et la perte de temps et de liberté qu'il implique. Le capital, défini comme un fonds de subsistance permettant d'employer du travail productif, est fondamentalement pour Smith une relation sociale. Nous soutenons à nouveau que l'homme riche peut, de manière générale, être identifié dans la *RN* sous les traits du capitaliste, tandis qu'à l'opposé le travailleur représente l'homme pauvre, insuffisamment nanti pour pouvoir faire travailler les autres à sa place. Cette inégalité de richesse marque ainsi une différence de rang social. Quand le propriétaire du capital utilise le fond qu'il a accumulé en vue de faire travailler les autres pour retirer du profit de la valeur qu'ils ajoutent au produit, le travailleur est celui qui est dans l'obligation de travailler pour survivre. C'est pourquoi Smith se refuse à assimiler le profit à une forme de salaire d'inspection ou de direction, l'activité du capitaliste ne relevant pas du travail au sens où il l'entend. Ce sont là deux catégories de revenu aux origines et aux causes bien distinctes<sup>406</sup>. L'origine conflictuelle du partage de la valeur

---

<sup>406</sup> « On peut peut-être penser que les profits des fonds ne sont qu'un nom différent pour le salaire d'une sorte particulière de travail, le travail d'inspection et de direction. Ils sont cependant entièrement différents, sont réglés par des principes tout à fait différents, et n'ont aucune proportion avec la quantité, la difficulté ou l'ingéniosité de ce soi-disant travail d'inspection et de direction. Ils sont entièrement réglés par la valeur des fonds employés, et sont plus ou moins grands à proportion de l'étendue de ceux-ci » (*WN, I.vi.6*, trad p.54).

ajoutée tient au fait que le profit est défini comme un prélèvement sur le produit du travail (*WN,I.viii.8*, trad p.76). Par conséquent, ceteris paribus le capitaliste voit irrémédiablement toute concession de hausse de salaire comme une atteinte à son intérêt personnel. Pour résumer, le salaire résulte de la négociation entre des représentants des rangs supérieurs de la société face à ceux des rangs inférieurs.

Quelles sont donc les *conditions* dans lesquelles le « contrat » est signé entre les deux parties ? Dans la *RN* Smith distingue quatre fondements de l'autorité et de la subordination : la supériorité de qualités personnelles, d'âge, de naissance (et) ou de fortune (*WN,V.i.b.4-8*, trad pp.810-3). Puisque la richesse est source d'autorité nous en déduisons que les propriétaires du capital sont en mesure de pouvoir imposer leurs vues aux travailleurs, dont ils sont les modèles (*WN,IV.vii.c.61*, trad p.704). Le principe d'autorité est, en outre, extrêmement puissant. Smith explique que les hommes sont naturellement enclins à « respecter une autorité et une supériorité établie, quelle qu'elle soit », et qu'en raison de la « modestie naturelle de l'humanité » ils ne se croient pas fondés à « remettre en cause l'autorité de ceux qui sont au-dessus d'eux » (*LJ(A),v.121*, p.318). La subordination envers les personnes de haut rang semble difficilement contestable. Puisqu'ils sont naturellement peu prompts à remettre en cause toute forme d'autorité, les hommes cautionnent indirectement les relations de domination. Mais l'ouvrage où s'exprime avec le plus de clarté le lien entre richesse et déférence sociale est sans nul doute la *TSM*, comme nous l'avons expliqué au chapitre III. Dans un chapitre ajouté à la sixième édition, soit après la publication de la *RN*, Smith explique qu'il existe une tendance naturelle chez l'homme à admirer, voir à « vénérer » les riches et les puissants, et à négliger et mépriser les personnes d'humble condition qui, bien qu'elle soit la plus grande cause de corruption de nos sentiments moraux, n'en est pas moins nécessaire à l'ordre et à la stabilité de la société. C'est une nouvelle preuve selon nous du peu de contestation des propositions des capitalistes qu'il faut attendre de la part des travailleurs. Enfin, Smith dénonce le désir profond des riches et des puissants de « soutirer tout ce qu'ils peuvent de leurs inférieurs » (*LJ(A),i.54*, p.23)<sup>407</sup>. Ce comportement est l'expression de *l'amour de la domination*. Tout au long de ses œuvres, Smith défend la thèse selon laquelle les conditions d'existence ont une influence profonde sur l'éthique et la

---

<sup>407</sup> La même idée est réitérée quelques lignes plus loin (*LJ(A),i.56*, p.24).

morale des individus<sup>408</sup>. Les sphères politique, économique et éthique forment un tout. Il affirme par exemple que les deux principaux bienfaits tirés du développement du commerce et des manufactures sont, *a priori*, purement *politiques*, à savoir l'« ordre » et le « bon gouvernement » (*WN, III.iv.4*, trad p.467). Mais parce qu'ils sont la source de la liberté et de la sécurité individuelles, ces bouleversements politiques vont entraîner une modification des comportements éthiques : la maîtrise de soi des peuples barbares va laisser place à l'humanité des peuples civilisés. Par ailleurs, la disparition du système féodal marque la fin de la dépendance des travailleurs, improductifs pour la plupart, envers leurs riches employeurs, pour l'essentiel des propriétaires fonciers. Dans la société commerciale chaque homme est un marchand, si bien que l'indépendance doit être entendue au sens d'absence de dépendance *personnelle* (*WN, III.iv.11*, trad p.472). L'acheteur d'un bien commande et acquiert le produit du travail d'une multitude d'hommes qu'il lui est concrètement impossible de connaître individuellement et dont il n'assure qu'une infime part de l'entretien. La dépendance est si diffuse et multilatérale qu'elle en devient imperceptible. Mais la dépendance n'est-elle pas insidieusement réintroduite dans la société commerciale par le biais de la relation salariale ? Est-ce que le développement du travail productif et la croissance de la richesse sont susceptibles d'éradiquer toute forme de domination, y compris au sein des entreprises ? Le capitaliste ne s'est-il pas substitué au propriétaire foncier dans le rôle du maître dominateur ? Que Smith utilise le terme de « maîtres » pour qualifier les propriétaires du capital est selon nous un indice venant étayer la thèse de la subordination des travailleurs dans la relation salariale. En effet, c'est ce même mot qu'il utilise lorsqu'il décrit les propriétaires d'esclaves qui, aveuglés par leur amour de la domination, sont incapables de réaliser que l'utilisation productive d'esclaves, en plus d'être moralement condamnable et injuste<sup>409</sup>, est économiquement irrationnelle<sup>410</sup>, les esclaves étant beaucoup plus coûteux au final que des travailleurs libres salariés parce qu'ils n'ont aucun intérêt à être industriels et

---

<sup>408</sup> Nous reviendrons sur ce point en conclusion de la thèse.

<sup>409</sup> L'esclavage viole l'un des droits les plus sacrés de l'homme, à savoir celui de pouvoir employer son fonds, sa propriété privée (travail, capital ou terre) comme bon lui semble et d'en retirer un revenu.

<sup>410</sup> En étant l'un des premiers à dénoncer de manière rigoureuse les méfaits économiques de l'esclavage Smith fournit une contribution significative à la cause anti esclavage (Griswold 1999, p.200 ; Davis dans McNulty 1968, p.364).

Sur une interprétation économique de l'esclavage chez Smith en termes d'arbitrage entre profit et domination voir Lapidus (2002) et Lewis (2000, pp.285-6).

productifs étant donnée leur absence totale de propriété du produit du travail<sup>411</sup>. L'amour de la domination fait agir les hommes contre leur intérêt personnel (réel)<sup>412</sup>. Toute relation de dépendance corrompt les mœurs aussi bien du dominé, tenté par des «attentions serviles » et porté à tromper son maître, que du dominateur qui, profitant à plein de sa position de supériorité, essaiera par tous les moyens de rabaisser la personne sous sa dépendance<sup>413</sup>. Pour en finir sur ce point, nous avons défini une forme *non discursive* de rhétorique, fondée sur l'inégalité de rang social. Avant même que ne débute le processus de négociation, les « maitres » profitent d'une supériorité persuasive non pas en raison de leur habileté rhétorique mais de leur supériorité de fortune qui confère aux hommes une forme d'autorité. Les capitalistes risquent d'être crus et approuvés plus que de raison, c'est-à-dire sans en être dignes. Travailleurs et propriétaires du capital sont dans des *positions asymétriques*, ce qui fait de la relation salariale une relation d'échange spécifique et biaisée.

### c) La domination des capitalistes dans la relation salariale

---

<sup>411</sup> « Il ressort, me semble-t-il, de l'expérience de tous les temps et de toutes les nations que l'ouvrage fait par des esclaves, quoiqu'il paraisse ne coûter que leur entretien, est en définitive le plus cher de tous. Un homme qui n'acquiert point de propriété, ne peut avoir d'autre intérêt que de manger autant que possible, et de travailler aussi peu que possible. Tout l'ouvrage qu'il fait au-delà de ce qui est suffisant pour acheter son propre entretien, ne peut que lui être extorqué par la violence, et non par quelque intérêt qui lui soit propre. Dans l'ancienne Italie, tant Plinie que Columelle ont remarqué combien la culture du blé, lorsqu'elle tomba sous la gestion des esclaves, a dégénéré, combien elle devint sans profit pour le maître. Au temps d'Aristote il n'en allait pas beaucoup mieux dans l'ancienne Grèce. Parlant de la république idéale décrite dans les lois de Platon, pour entretenir cinq mille hommes oisifs (le nombre de guerriers supposés nécessaires à la défense de la république idéale) avec leur femme et leurs serviteurs, il faudrait, dit-il, un territoire d'une étendue et d'une fertilité sans borne, comme les plaines de Babylone » (WN,III.ii.9, trad p.444)

Sur le même thème du coût relatif plus élevé des esclaves eu égard aux travailleurs libres voir aussi (WN,I.viii.41, trad p.94). Smith met l'accent plus spécifiquement sur l'absence d'innovations de la part des esclaves parce que celles-ci étaient considérées par les maitres comme des marques de « paresse », d'un « désir d'épargner son propre travail aux dépens du maitre », si bien qu'au lieu d'une « récompense », « il essuyait probablement un torrent d'insultes, peut-être quelque punition » (WN,IV.viii.47, trad p.781)

<sup>412</sup> « L'orgueil de l'homme fait qu'il aime dominer, et rien ne le mortifie autant que d'être obligé de condescendre à persuader ses inférieurs. Aussi, partout où la loi le permet et où la nature de l'ouvrage en donne les moyens, préférera-t-il le service des esclaves à celui des hommes libres » (WN,III.ii.10, trad p.444)

<sup>413</sup> Smith souligne en (LJ(A),v.4-7, p.332-3) que la probité et la diminution des actes criminels sont le fait du développement du commerce qui augmente sensiblement le nombre de travailleurs productifs (indépendants) de la nation. Le taux de criminalité est plus élevé en France qu'en Angleterre parce que les dépendants y sont proportionnellement plus nombreux.

Partant, on présume que les conflits salariaux seront rarement favorables aux travailleurs. Le point de départ de Smith est d'établir une comparaison historique des salaires des travailleurs relative aux différents états de la société. Selon lui, le produit du travail est « la récompense naturelle du travail », ou bien encore son « salaire naturel » (*WN, I.viii.1*, trad p.75). Dans les sociétés dites « primitives », c'est-à-dire celles où il n'y a ni accumulation du capital, ni appropriation privée de la terre, l'entière du produit du travail revient au travailleur. Mais dans les sociétés avancées, celui-ci doit partager le produit de son travail avec les propriétaires de la terre et du capital (*WN, I.vi.5*, trad p.54). Le capitaliste lui offre la matière sur laquelle il s'exerce et dont il augmente la valeur. L'émergence de cette survalueur va donner naissance à un conflit distributif entre les deux principaux personnages du procès de production<sup>414</sup>. Les salaires sont fixés par un contrat résultant d'une négociation entre les travailleurs et leurs maîtres. *A priori* leurs intérêts personnels, tels qu'ils les perçoivent, sont divergents voir totalement contradictoires, les travailleurs désirant « obtenir autant que possible », et les capitalistes « donner aussi peu que possible » (*WN, I.viii.11*, trad p.77). L'une des spécificités de la relation salariale c'est aussi, comme le souligne Smith, que cet échange qui se produit en apparence entre deux individus, un travailleur et le capitaliste qui le salarie, se transforme très vite en lutte ouverte entre deux classes sociales dont ils sont les représentants. En effet, « les premiers sont portés à se coaliser pour faire hausser les salaires du travail, les seconds pour les faire baisser » (*ibid*). L'intérêt personnel prend irrémédiablement une dimension collective dans l'échange salarial. Cette présentation sommaire de la relation salariale relève selon nous de l'utilisation par Smith d'un discours rhétorique s'adressant au sens commun du lecteur en la décrivant à partir du point de vue partial et limité de ceux qui échangent. Admettons que nous nous mettions tour à tour à la place des travailleurs puis des capitalistes, nous constaterions dans le premier cas qu'ils souhaitent le salaire le plus élevé qui soit, tandis que les seconds désirent minimiser les coûts salariaux pour maximiser leurs profits. Qu'en est-il du rapport de force entre les deux groupes sociaux ? Il est sans conteste en défaveur des travailleurs. Les forces en présence sont inégales, asymétriques. Le résultat que nous pressentons est confirmé. Plus qu'une influence, les « maîtres » semblent posséder dans

---

<sup>414</sup> « La valeur que les ouvriers ajoutent aux matières se résout donc dans ce cas en deux parties, dont l'une paye leurs salaires, l'autre les profits de leur employeur sur la totalité des fonds de matières et salaires qu'il a avancés » (*WN, I.vi.5*, trad p.54)



les négociations un pouvoir de domination quasi absolu leur permettant d'imposer leurs vues aux travailleurs<sup>415</sup>. Que Smith essaie de faire sympathiser son lecteur avec le sort des travailleurs montre l'injustice qu'il ressent face à cette situation et une forme de compassion qu'il éprouve en observant leur révolte<sup>416</sup>. Face à l'inhumanité des capitalistes et leurs complots<sup>417</sup>, et face à l'iniquité et l'inefficacité<sup>418</sup> de la loi se dressent la violence et le vacarme des coalitions de travailleurs<sup>419</sup> qui est justifiée, pour ne pas dire légitimée, par le fait qu'ils « agissent avec la folie et l'extravagance des hommes désespérés » parce qu'ils doivent « périr d'inanition ou effrayer leurs maîtres pour qu'ils consentent immédiatement à leurs exigences » (*WN, I.viii.13*, trad pp.78-9).

Smith énumère les nombreux avantages dont bénéficient les capitalistes. Tout d'abord ils sont moins nombreux, ce qui leur permet de se rassembler, de s'entendre et de se coaliser plus facilement. De plus, ils sont « toujours et partout dans une sorte de coalition tacite, mais constante et uniforme, pour ne pas faire hausser les salaires au-dessus de leur taux effectif », c'est là « l'état habituel, et peut-on dire, naturel des choses<sup>420</sup> » (*WN, I.viii.13*, trad p.78). Mais l'avantage déterminant qu'ils possèdent est de nature économique et concrète, à savoir que leur richesse leur permet de survivre bien plus longtemps sans avoir de revenu grâce aux fonds qu'ils ont amassés. Plus les conflits perdurent, et plus ils sont en position de force :

« Dans tous ces conflits les maîtres peuvent tenir bien plus longtemps. Un propriétaire foncier, un fermier, un maître manufacturier, ou un marchand, n'emploieraient ils qu'un

---

<sup>415</sup> « Il n'est, cependant, pas difficile de prévoir laquelle des deux parties aura, dans toutes les circonstances ordinaires, l'avantage dans le conflit, et forcera l'autre à consentir à ses conditions » (*WN, I.viii.12*, trad p.77).

<sup>416</sup> En prenant parti pour les travailleurs, Smith fait œuvre de rhétoricien, une fois encore.

<sup>417</sup> « On entend, a-t-on dit, souvent parler des coalitions de maîtres, mais souvent de celles d'ouvriers. Mais celui qui croit pour autant que les maîtres se coalisent rarement, est aussi ignorant du monde que du sujet... Les maîtres entrent aussi quelquefois dans des coalitions particulières pour faire baisser les salaires du travail au-dessous de ce taux. Ces coalitions sont toujours conduites dans le plus grand silence et le plus grand secret, jusqu'au moment de leur exécution, et quand les ouvriers se rendent, comme cela arrive quelquefois, sans résistance, personne n'en entend jamais parler, quoiqu'ils s'en ressentent durement » (*WN, I.viii.13*, trad p.78).

<sup>418</sup> En fixant un salaire maximum, la loi de 1768 n'incite pas les travailleurs à être industriels et limite ainsi leur productivité, ce qui est préjudiciable à l'intérêt même des capitalistes (*WN, I.x.c.61*, trad pp.166-7).

<sup>419</sup> « Mais, que leur coalition soit défensive ou offensive, on en entend toujours abondamment parler. Pour parvenir à une décision rapide, ils ont toujours recours aux clameurs les plus bruyantes, et parfois aux violences et aux outrages les plus choquants » (*WN, I.viii.13*, trad p.78).

<sup>420</sup> Il y a ici un parallèle évident avec la théorie des choix publics dans laquelle il est montré que les groupes peu nombreux font un lobbying plus efficace auprès des pouvoirs publics que les groupes de grande envergure. Les intérêts des premiers sont « concentrés » alors que ceux des travailleurs sont plus « diffus », ce qui explique l'asymétrie de pouvoir de lobbying. Voir Olson (1965).

seul ouvrier, pourraient généralement vivre un an ou deux sur les fonds qu'ils ont déjà acquis. Sans emploi, un grand nombre d'ouvriers ne pourraient subsister une semaine, quelques-uns pourraient subsister un mois, et guère un an. A long terme l'ouvrier peut être aussi nécessaire à son maître que son maître ne lui est ; mais la nécessité n'est pas si immédiate. » (WN,I.viii.12, trad pp.77-8)

Il est fondamental de noter également que Smith met en lumière la supériorité des capitalistes *au-delà* de la sphère économique. En d'autres termes il montre qu'ils bénéficient d'un soutien de leurs intérêts auprès des instances législatives, contrairement aux travailleurs. Ceci est l'expression du système mercantile, ou de la politique partielle des législateurs envers les propriétaires du capital qui sont protégés de la concurrence extérieure ou intérieure comme des travailleurs. Le pouvoir économique de ces derniers est confirmé et renforcé par la loi, dont Smith dénonce implicitement la partialité et l'injustice<sup>421</sup>. D'une part elle ne permet qu'à eux seuls de se coaliser. D'autre part, il n'existe aucune loi contre les coalitions visant à réduire les salaires, alors qu'on en dénombre « beaucoup » contre celles formées pour les augmenter<sup>422</sup>. Il s'agit d'un indicateur du fort pouvoir de persuasion des capitalistes. Comment font-ils pour convaincre les hommes politiques de voter des lois en leur faveur ? Puisque les conflits salariaux se résument en définitive à une lutte entre classes sociales, il est nécessaire pour y répondre de prendre en considération la connaissance qu'a chaque classe de son propre intérêt et de son lien avec l'intérêt général. Comme nous l'avons souligné lors du chapitre précédent, Smith soutient que l'intérêt des travailleurs est strictement identique à celui de la société car dans une société en croissance leurs revenus, les salaires réels, augmentent. Toutefois, en raison des effets délétères de la division du travail sur leur esprit<sup>423</sup> ils sont incapables de comprendre leur intérêt réel et son lien avec l'intérêt général. C'est pourquoi ils subissent un manque criant de représentativité politique. *A contrario*, les propriétaires du capital connaissent parfaitement leur intérêt et imposent leurs vues aux législateurs en

---

<sup>421</sup> « Quand les maîtres se coalisent entre eux pour réduire le salaire de leurs ouvriers, ils entrent communément dans un pacte ou un accord privé, pour ne pas donner plus qu'un certain salaire sous peine d'une certaine sanction. Si les ouvriers devaient entrer dans une coalition contraire du même genre, pour ne pas accepter un certain salaire sous peine d'une certaine sanction, la loi les punirait très sévèrement ; et si elle agissait impartialement elle traiterait les maîtres de la même manière » (WN,I.x.c.61, trad p.167).

<sup>422</sup> « ...la loi autorise leurs coalitions, ou du moins ne leur interdit pas, tandis qu'elle les interdit aux ouvriers. Nous n'avons pas de lois contre les coalitions formées pour faire baisser le prix de l'ouvrage ; mais nous en avons beaucoup contre celles formées pour le faire hausser » (WN,I.viii.12, trad p.77).

<sup>423</sup> Voir le chapitre I et la perte de la prudence.

leur faisant croire qu'il est de l'intérêt de la société de légiférer en leur faveur, bien qu'ils sachent que ce n'est généralement pas le cas. L'influence des capitalistes dans le monde politique est une conséquence de leur pouvoir rhétorique, même si les législateurs semblent prompts à se laisser convaincre. Prêts à tout pour faire avancer leurs intérêts, ils sont les *sophistes* de la société commerciale. Les chasseurs de rentes capitalistes trouvent un écho favorable chez des hommes politiques qui cherchent plus souvent à satisfaire leur intérêt personnel que celui de la nation. Voici qu'apparaît une nouvelle caractéristique de la relation d'échange salarial : *l'asymétrie des pouvoirs de persuasion* des deux individus et par extension, de deux classes sociales. Alors que les capitalistes usent et abusent de leur habileté rhétorique pour s'assurer des rentes, les travailleurs en sont incapables parce qu'ils sont abrutis par le processus de production. On anticipe en conséquence un processus de persuasion unilatéral, toujours à l'avantage des capitalistes.

#### d) Amour de la domination et relation salariale : la corruption des capitalistes

Pour résumer, l'échange qui prend place entre employeurs et employés est profondément conflictuel et injuste. Un accord est atteint dans des conditions inéquitables telles qu'une asymétrie de positions et de pouvoirs de persuasion, à laquelle s'ajoute la partialité de la loi. Il en résulte que les propriétaires du capital vont s'accaparer la plus grande part du produit du travail en imposant leurs vues à des travailleurs impuissants. Quelle explication peut-on apporter au comportement de prédateur des capitalistes ? C'est selon nous l'amour de la domination, forme corrompue de l'intérêt personnel, qui constitue l'ultime ressort de leur comportement. Maintenir les travailleurs dans la pauvreté c'est les enchâsser dans la dépendance et la déférence (WN,I.viii.48, trad p.97)<sup>424</sup>. De manière générale, les propriétaires du capital sont animés par des passions égoïstes *immodérées*, donc vicieuses. C'est la raison pour laquelle ils peuvent être victimes d'une mécompréhension de leur intérêt personnel et agir *contre* celui-ci. Un exemple éclairant et en rapport direct avec la relation salariale nous est donné par Smith. L'avidité des capitalistes est tenue pour responsable de la tendance des travailleurs au surtravail lorsqu'ils sont payés à la pièce. En effet, « si les maîtres écoutaient toujours les voix de la

---

<sup>424</sup> Voir Perelman (1989, p.511).

*raison* et de *l'humanité*, ils seraient souvent obligés de *tempérer* l'application de beaucoup de leurs ouvriers plutôt que de la stimuler » parce que l'homme qui travaille avec « la *modération* lui permettant de travailler *constamment*, non seulement préserve le plus longtemps sa santé, mais *exécute* au cours de l'année *la quantité d'ouvrage la plus grande* » (WN, I.viii.44, trad p.96, nos italiques). Ce passage est extrêmement riche de sens. Rappelons que la vertu de prudence est caractérisée par Smith par la modération de l'intérêt personnel, une constance de l'effort, une supériorité de raison, une vision à long terme de l'enrichissement individuel et la préservation de la santé<sup>425</sup>. Tout ce qui fait défaut ici. Il est démontré une nouvelle fois le fait que l'absence de vertu, en l'occurrence de prudence, entraîne une efficacité économique sous optimale. L'emploi des termes de « raison » et d'« humanité » n'est pas fortuit. Il explique pourquoi les « maîtres » n'agissent pas conformément à leur intérêt personnel réel. L'absence de « raison » résulte en une vision abusivement court-termiste de l'enrichissement et démontre leur incapacité à modérer leurs passions égoïstes. La cupidité et l'avidité ne sont pas approuvées par le spectateur impartial parce qu'elles manifestent une absence totale de considération du bien être des autres. Ces passions sont néfastes pour la personne qui les ressent et pour ceux qui en sont les victimes. Ici les travailleurs ruinent leur santé et sont moins productifs à long terme. C'est bien d'« humanité », définie par Smith comme une capacité exacerbée à sympathiser <sup>426</sup>, dont les capitalistes sont cruellement dépourvus. Comme nous l'expliquions au chapitre I, ils ne voient leur entreprise que comme une immense machine dont les travailleurs sont, comme les machines, de simples rouages. L'asymétrie de positions ou de rang social entre travailleurs et capitalistes a pour conséquence un processus de sympathie unilatéral et ascendant. Les pauvres travailleurs sympathisent avec la condition des riches et puissants capitalistes mais ces derniers ne sympathisent pas avec la condition des travailleurs. De par leur position sociale, les capitalistes n'essaient généralement pas de se mettre à la place des travailleurs. Cela signifie qu'ils ne peuvent atteindre une position impartiale et comprendre leur véritable intérêt éclairé<sup>427</sup>. Comme

---

<sup>425</sup> Voir chapitre I.

<sup>426</sup> En conclusion de la thèse nous montrerons que l'humanité est pourtant la principale vertu des peuples civilisés.

<sup>427</sup> Il pourrait nous être objecté qu'en limitant les salaires et en restreignant la croissance les capitalistes ont, au contraire, parfaitement compris leur intérêt à long terme parce que le taux de profit diminue avec les progrès de la richesse (WN, I.ix.23, trad p.114 ; WN, I.ix.10, trad p.107) et atteint des niveaux très bas dans les pays riches (WN, I.xi.p.10, trad p.297). Néanmoins, les capitalistes sont peut-être plus intéressés par la masse de profit que par son taux. Or, la diminution du taux de profit n'empêche pas à la quantité de

nous le montrions au chapitre II, le commerce est mutuellement avantageux si et seulement si les individus sympathisent avec leur coéchangiste et découvrent leurs préférences respectives. L'incapacité des capitalistes à sympathiser avec la condition des travailleurs est une conséquence de la corruption naturelle des sentiments moraux des hommes. Les riches et les puissants (capitalistes) méprisent les pauvres (travailleurs). Ils ne sont pas accoutumés à s'identifier à eux. D'où le fait qu'ils sont tentés de leur payer des salaires faibles et de les pousser au surmenage même si ces deux conduites sont contraires à leur intérêt réel. Les passions peuvent être plus fortes que la raison. Là où ce comportement s'avère problématique c'est lorsque l'on se rappelle que le taux de croissance de l'économie est une fonction croissante de la masse salariale. S'il est refusé aux travailleurs la part du surplus qui leur est due, les progrès de l'opulence sont ralentis. En d'autres termes, des salaires trop bas entraînent un taux de croissance sous optimal. Le système mercantile, dont les capitalistes sont les architectes et les brillants avocats, empêche l'économie d'atteindre son *taux de croissance naturel*, c'est-à-dire le taux de croissance maximal dans les conditions du système de la liberté naturelle.

## II : Discours didactique et relation salariale : le cercle vertueux de croissance

### a) De l'ordre réel à l'ordre idéal

---

profit d'augmenter, comme l'a remarqué Winch (1996, p.112). Au contraire, d'après Smith elle augmente encore plus rapidement car « de grands fonds, quoique de faible rapport, s'accroissent en général plus rapidement que de faibles fonds de grand rapport » (WN,I.ix.11, trad p.108). « L'argent, comme on dit, engendre l'argent. Le dernier million est souvent plus facile à gagner que le premier écu » (ibid). Ajoutons à cela que des taux de profit trop élevés tendent à corrompre les mœurs des capitalistes qui perdent leur esprit de frugalité et nuisent à leur enrichissement personnel et à celui de la nation (WN,IV.vii.c.61, trad p.704). Enfin, le système de la liberté naturelle et l'état progressif de la société sont désignés comme étant les plus favorables au bien-être et à la prospérité des trois classes (WN,IV.ix.17, trad p.763 ; WN,I.viii.43, trad p.95)

La relation salariale semble condamner les travailleurs à être pauvres et dépendants des nouveaux maîtres de la société commerciale : les capitalistes, qui ne leur octroient que la portion congrue du surplus dont ils sont pourtant les créateurs, mais non les propriétaires, par leur travail. Smith est selon nous profondément insatisfait de cette situation de dépendance et d'inégalité « oppressive » et injuste<sup>428</sup> (ED, p.564). Bien que la richesse d'une société ait principalement pour origine le travail des hommes (et la terre) (WN,II.iii.3-4, trad pp.380-1), la société commerciale ne récompense pas généreusement ceux qui sont directement à la source de cette création de richesses et les rétribue en proportion inverse de leurs efforts. Plus un homme est riche, plus il s'abstrait de la peine du travail pour vivre dans l'aise et le luxe<sup>429</sup>. Ces passages des LJ et de l'ED dénonçant les inégalités de richesse dans la société commerciale ne seront pas repris par Smith dans la RN bien qu'ils lui servent à introduire ce qui deviendra la problématique de son ouvrage : à savoir comment répondre au paradoxe de la société commerciale, très inégalitaire dans sa répartition des revenus, mais néanmoins suffisamment riche pour que « le plus bas et le plus méprisé des membres de la société civilisée » soit bien plus riche que « le sauvage le plus actif et le plus respecté » (ED, p.564), ou encore que le paysan anglais, « industriel et frugal » soit plus riche que le roi africain « maître absolu des vies et des libertés de dix mille sauvages nus <sup>430</sup> » (WN,I.i.11, trad p.14)<sup>431</sup>. La réponse apportée immédiatement dans

---

<sup>428</sup> « Mais eu égard au produit du travail de la société dans son ensemble il n'y a jamais quelque chose comme une division égale et *équitable* » (ED, p.563, nous soulignons)

Trop souvent selon nous les lecteurs de Smith ont tendance à croire que parce que les inégalités de richesse sont nécessaires à la croissance Smith accepte nécessairement le niveau existant d'inégalités. Nous soutenons que les inégalités de richesse sont essentielles à la croissance, comme l'a montré le chapitre III, mais que celles-ci atteindraient un niveau optimal dans le système de la liberté naturelle.

<sup>429</sup> « Le marchand riche et opulent qui ne fait rien d'autre que donner quelques indications, vit dans un état d'aise, de luxe et d'abondance de toutes les commodités et délicatesses de la vie bien supérieur à celui de ses vendeurs, qui font tout le travail. Eux aussi, excepté leur confinement, sont dans un état d'aise et d'abondance bien supérieur à celui de l'artisan dont le travail fournit les marchandises. Le travail de cet homme est également relativement tolérable ; il travaille couvert, protégé de l'inclémence du temps, et assure sa subsistance de manière aisée si l'on compare avec le travailleur pauvre. Il doit lutter avec tous les inconvénients du sol et de la saison, est continuellement exposé à la fois à l'inclémence du temps et au travail le plus difficile. Donc celui qui soutient tout l'édifice de la société et fournit les moyens de la commodité et de l'aise au reste de la population n'en possède lui-même qu'une infime part et est caché dans l'obscurité. Il supporte sur ses épaules toute l'humanité et incapable de soutenir la charge est écrasé par son poids et enfoncé dans les parties les plus profondes de la terre, d'où il soutient tout le reste » (LJ(A),vi.27-8, p.341).

On retrouve la même idée en (ED, p.564).

<sup>430</sup> La supériorité du plus humble des travailleurs salariés sur le sauvage le plus nanti est donc aussi bien économique (son revenu) que morale, de part les vertus qu'il exhibe (l'industrie et la frugalité sont les éléments essentiels de la vertu cardinale de prudence) et la liberté et l'indépendance dont il jouit.

<sup>431</sup> On trouvera d'autres versions de ce paradoxe en (WN,I.introduction and plan of the work.4, trad p.2), (LJ(A),vi.23-4, p.339 ; LJ(B), 211, p.489 ; ED, p.563),

les deux cas, comme dans la *RN*, sera la division du travail. Il est généralement admis par les commentateurs que le fait que l'ouvrier anglais soit présenté comme plus riche que le prince indien suffit aux yeux de Smith à légitimer la répartition des revenus dans la société commerciale. Comme si l'ordre réel, existant, garantissait la justice distributive. Nous pensons que ce n'est pas le cas. La société commerciale, minée par les relents mercantilistes, ne permet d'atteindre qu'un second best. La justice distributive est optimale dans les conditions du système de la liberté naturelle uniquement. L'ordre mercantile fait obstacle à une distribution plus juste des richesses que Smith semble appeler de ses vœux à de nombreux moments dans ses écrits<sup>432</sup>. Il se fait bien souvent l'avocat de l'augmentation du niveau de vie des plus humbles parce qu'ils sont les plus nombreux, comme s'il identifiait de manière utilitariste l'intérêt général au bonheur du plus grand nombre. Or le niveau de vie des travailleurs est directement lié au taux de croissance de l'économie. Ce ne sont pas dans les pays les plus riches que les conditions de vie des classes laborieuses sont les meilleures, mais dans ceux où le taux de croissance est le plus fort. Et comme nous l'avons expliqué au chapitre précédent il n'est possible de maximiser le taux de croissance d'une économie qu'en supprimant les obstacles à la liberté du commerce érigées par le système mercantiliste, c'est-à-dire en tendant vers le système de la liberté naturelle. Dans ces conditions optimales, la relation salariale n'apparaîtrait plus comme une lutte entre deux classes aux intérêts antagoniques. Une convergence, pour ne pas dire une harmonie, de leurs intérêts personnels peut être envisagée. Smith offre un exemple probant de ce phénomène : il s'agit du modèle de développement des colonies d'Amérique, qui suit l'ordre naturel et ainsi connaît une croissance de sa richesse et de sa population bien plus forte que tous les pays avancés d'Europe. Là bas, les salaires sont substantiellement plus élevés qu'en Angleterre, ce qui permet aux travailleurs de devenir aisément et rapidement *indépendants* : en d'autres termes, de devenir *leur propre maître*<sup>433</sup>. Doit-on en conclure que le rapport de force peut être inversé ? Pas exactement.

---

<sup>432</sup> Idée que nous partageons avec Rotschild (1995, p.714) et Fleischaker (1999, p.164, 311). Verbrug (2000) et Witztum (1997) soutiennent que le système de la liberté naturelle n'est pas toujours juste parce qu'il peut mener à un état déclinant de l'économie. Nous pensons au contraire que dans l'esprit de Smith c'est l'absence de système de la liberté naturelle qui cause l'état déclinant. Comme nous l'avons expliqué au chapitre précédent, le système de la liberté naturelle est juste parce qu'il assure la plus grande prospérité des trois classes.

<sup>433</sup> « Chaque colon obtient plus de terre qu'il peut en cultiver. Il n'a point de rente et d'impôts à payer. Aucun propriétaire foncier ne partage avec lui ce qui est son produit, et la part du souverain n'est souvent qu'une part infime. Il a tous les motifs de rendre aussi grand que possible un produit, qui doit presque entièrement lui appartenir. Mais sa terre est souvent si étendue qu'il peut rarement lui faire

## b) Réconcilier les intérêts des deux classes

Nous avons présenté, comme le fait Smith, la relation salariale du point de vue des travailleurs et des capitalistes pris séparément, c'est-à-dire des personnages directement impliqués dans l'échange. Parce qu'ils en sont les protagonistes, et qu'il existe une asymétrie de positions sociales et de pouvoir de persuasion, ils adoptent une vision partielle et partiale de la relation salariale. Ce discours *rhétorique* a révélé un *antagonisme des intérêts privés* des capitalistes et des travailleurs. Cependant, il est possible de discerner également un discours *didactique* sur la relation salariale qui s'abstrait des positions biaisées des participants à l'échange salarial pour adopter un point de vue extérieur et *impartial*. Seul le philosophe, voix de la raison, est à même de révéler les chaînes invisibles qui relient des phénomènes en apparence discordants (HA,ii.12, p.45-6). C'est la tâche que réalise Smith concernant la relation salariale. Afin de remplir le vide qui sépare l'intérêt des maîtres de celui des travailleurs il établit une corrélation positive entre salaire et productivité du travail en totale contradiction avec l'opinion dominante de son temps<sup>434</sup>, dont la thèse principale était que la pauvreté des travailleurs est utile et nécessaire pour les contraindre à être industriels. La relation salariale cristallise l'opposition entre système mercantile et système de la liberté naturelle. Dans le premier l'échange est vu comme un conflit d'intérêts opposés, un jeu à somme nulle, alors que dans le second il se présente comme un processus coopératif et mutuellement avantageux.

---

produire, avec toute son industrie et toute celle d'autrui qu'il peut obtenir, le dixième de ce qu'elle est capable de produire. Il est donc fortement incité à rassembler des travailleurs de tous les coins, et de les récompenser par les salaires les plus libéraux. Mais ces salaires libéraux, joints à l'abondance et au bon marché de la terre, font bientôt que ces travailleurs le quittent pour devenir eux-mêmes propriétaires fonciers et récompenser avec la même libéralité d'autres travailleurs qui bientôt les quittent pour la même raison qu'ils ont quitté leur premier maître » (WN,IV.vii.b.2, trad p.646).

<sup>434</sup> « On prétend que, dans les années bon marché, les ouvriers sont en général plus oisifs qu'à l'ordinaire, et dans les années chères qu'ils sont plus industriels. On en a donc conclu qu'une subsistance abondante, relâche leur industrie, et qu'une maigre subsistance l'accélère. On ne saurait mettre en doute qu'un peu plus d'abondance qu'à l'ordinaire puisse rendre quelques ouvriers oisifs ; mais il semble improbable que l'effet serait le même sur la plus grande partie des ouvriers, ou que les hommes travailleraient en général mieux quand ils sont mal nourris que quand ils le sont bien, quand ils sont découragés qu'au moment où ils ont bon moral, quand ils sont souvent malades que quand ils sont en général en bonne santé. On a observé que parmi les gens du peuple les années de disette sont généralement des années de maladie et de mortalité, qui ne peuvent manquer de diminuer le produit de leur industrie. » (WN,I.viii.45, trad pp.96-7)

Ce constat est à nuancer car il semble que se dessine à l'aube du XVIIIe siècle un changement d'attitude chez les auteurs britanniques eu égard au travail, sous la plume de Defoe, Vanderlint, Berkeley et Hume (Coats, 1958).



Tout d'abord, aussi grand l'amour de la domination des capitalistes soit il, les salaires ne peuvent infiniment baisser. Il existe une limite naturelle, un minimum de subsistance car « un homme doit toujours vivre de son ouvrage, et son salaire doit au moins être suffisant pour son entretien » (*WN, I.viii.15*, trad p.79). Ce salaire minimum doit même être supérieur à ce qui est nécessaire à la survie de l'ouvrier car il faut qu'il puisse entretenir sa famille afin de renouveler la classe travailleuse (*ibid*). Sa justification est également morale, car il constitue le salaire « le plus bas qui soit compatible avec l'humanité élémentaire<sup>435</sup> » (*WN, I.viii.16*, trad p.80). Rappelons que pour Smith une faible rémunération du travail est moralement condamnable en ce qu'elle entraîne une relation de dépendance. Il s'impose dans ses œuvres comme un apologiste des hauts salaires et plaide de ce fait ouvertement pour une amélioration du niveau de vie des plus pauvres<sup>436</sup> (travailleurs), critère ultime de *progrès économique et moral* de la société. C'est avec enthousiasme qu'il rend compte de l'augmentation du revenu réel des travailleurs à son époque<sup>437</sup> car il est impossible selon lui de « considérer ce qui améliore les conditions de la majeure partie comme un inconvénient pour l'ensemble » (*WN, I.viii.36*, trad pp.91-2). Ce qui répond à l'intérêt du plus grand nombre est conforme à l'état général. L'augmentation du niveau de vie des travailleurs répond à un impératif de justice distributive, en plus d'être une condition du bonheur de la société<sup>438</sup> :

« Faut-il considérer l'amélioration intervenue dans les conditions des plus bas rangs comme un avantage ou un inconvénient pour la société ? La réponse semble à première vue largement évidente. Les domestiques, les travailleurs et les ouvriers de différentes

---

<sup>435</sup> Ce qui n'empêche pas les capitalistes, comme nous l'avons vu, de vouloir faire baisser les salaires en dessous de ce taux, manifestation ultime de l'amour de la domination.

<sup>436</sup> De manière générale Smith défend les intérêts des travailleurs en soulignant par exemple que lorsque la loi leur est favorable elle est « toujours juste et équitable » (*WN, I.x.c.61*, trad p.166). En outre il s'oppose à la taxation des salaires et des biens de nécessité mais pas à celle des biens de luxe (car celle-ci n'entraînerait pas de hausse des salaires monétaires), consommations privilégiées des riches (*WN, V.ii.k.5-6*, trad p.986). Il défend même l'idée d'une politique de (légère) progressivité de l'impôt car il estime qu'« il n'est pas très déraisonnable que les riches contribuent à la dépense publique, non seulement en proportion de leur revenu, mais aussi un peu au-delà de cette proportion » (*WN, V.ii.e.6*, trad p.950).

<sup>437</sup> « Au cours du siècle actuel, la récompense véritable du travail, la quantité véritable des nécessités et des commodités de la vie qu'elle peut procurer au travailleur, s'est accrue peut être dans une proportion encore plus grande que son prix en monnaie... Le fait qu'on se plaigne couramment que le luxe s'étend même aux rangs les plus bas de la population, et que les pauvres laborieux ne se contentent plus de la nourriture, de l'habillement et du logement qui les satisfaisaient autrefois, peut nous convaincre que ce n'est pas seulement le prix en monnaie du travail qui a augmenté, mais que c'est aussi sa récompense véritable » (*WN, I.viii.35*, trad pp.90-1)

<sup>438</sup> Voir le chapitre III.

sortes, forment la partie de loin la plus grande de toute grande société politique...Assurément aucune société ne peut être florissante et heureuse, si la partie de loin la plus grande de ses membres est pauvre et misérable. En outre, il n'est que *juste* que ceux qui nourrissent, habillent et logent toute la masse du peuple, aient une part du produit de leur propre travail qui leur permette d'être convenablement bien nourris, habillés et logés. » (WN,I.viii.36, trad p. 92 modifiée)

Il faut toujours garder à l'esprit, nous rappelle Smith, que les travailleurs sont des consommateurs et que « la consommation est l'unique fin et l'unique but de toute production » et non l'inverse, comme tend à le faire penser l'application des principes mercantiles (WN,IV.viii.49, trad p.753).

### c) Le modèle de croissance réconciliateur

Son raisonnement repose essentiellement sur la description d'un cercle vertueux liant salaires et croissance. Dans une perspective que l'on qualifiera de macroéconomique et dynamique, il identifie trois états possibles de l'économie. Dans chacun d'eux, l'évolution des salaires, de la richesse et de la population vont de pair (WN,I.viii.40, trad p.93). La variable centrale du modèle de croissance smithien est la demande de travail, à laquelle l'offre de travail va s'ajuster. Là où la demande de travail décroît, les pauvres voient leur situation se détériorer et vivent dans la misère, la population diminue et l'accumulation du capital ainsi que la richesse déclinent. Smith cite en exemples de ce phénomène de régression économique le Bengale et les colonies des Indes orientales (WN,I.viii.26, trad p.85). L'état stationnaire est défini comme celui dans lequel la richesse nationale stagne, la demande de travail est constante et la condition des travailleurs est difficile et précaire car leur salaire est limité au minimum de subsistance. La Chine en est un exemple (WN,I.viii.24-5, trad pp.83-4). Enfin, le troisième état est l'état progressif de la société caractérisé par une augmentation de la richesse, des salaires et de la population<sup>439</sup>. Lorsque un pays connaît une forte expansion économique la population s'accroît considérablement et les salaires deviennent très supérieurs au minimum vital<sup>440</sup>. En effet,

---

<sup>439</sup> « La marque la plus décisive de la prospérité d'un pays est l'accroissement du nombre de ses habitants » (WN,I.viii.23, trad p.82)

<sup>440</sup> « Effet de la richesse croissante, la récompense libérale du travail est donc la cause de la population

la demande de travail augmente consécutivement à l'accroissement de la richesse nationale<sup>441</sup>. Dans l'état progressif de la société le travail devient (le facteur de production) relativement rare vis-à-vis du capital, et partant son prix augmente. Parce qu'elle entraîne « une rareté des bras », la hausse de la demande de travail provoque une rupture de la coalition naturelle des maîtres pour faire baisser les salaires (WN,I.viii.17, trad p.80). Désormais en « compétition », ils « enchérissent les uns sur les autres pour obtenir les ouvriers », ce qui aboutit à une hausse substantielle du niveau de vie des travailleurs<sup>442</sup>. Dans les conditions optimales du système de la liberté naturelle, c'est-à-dire là où la loi est impartiale, le salaire de marché issu de la négociation va tendre à être égal à ce salaire naturel supérieur au minimum de subsistance<sup>443</sup> car les travailleurs sont en position de force lorsque la demande de travail augmente<sup>444</sup>. Si Smith écrit un ouvrage pour expliquer comment augmenter la richesse de la nation, c'est bien par souci d'améliorer le niveau de vie du plus grand nombre et de leur offrir une vie décente et convenable. Ce n'est pas le niveau de richesse atteint par un pays qui compte mais son évolution. La croissance importe plus que l'opulence elle-même. Ainsi, Smith affirme avec force que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les pays les plus riches ne sont pas ceux où les salaires réels, donc le niveau de vie, sont les plus élevés. La condition des travailleurs ne peut être meilleure que dans les pays en forte croissance, ce qui revient à dire qu'ils sont dans l'état progressif<sup>445</sup>. Plus cette croissance est élevée, et plus leur sort s'améliore, comme en atteste la comparaison effectuée par Smith entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord. Quand bien

---

croissante. S'en plaindre, c'est se lamenter sur l'effet et la cause nécessaires de la prospérité publique la plus grande » (WN,I.viii.42, trad p.94). Voir aussi (WN,I.viii.23,39-40, trad pp.82-3, pp.93-4).

<sup>441</sup> « Le demande de ceux qui vivent de salaires s'accroît donc nécessairement avec l'accroissement du revenu et du capital de tout pays, et ne peut pas croître sans lui. L'accroissement du revenu et du capital, c'est l'accroissement de la richesse nationale. La demande de ceux qui vivent des salaires s'accroît donc naturellement avec l'accroissement de la richesse nationale, et ne peut pas croître sans lui. » (WN,I.viii.21, trad p.81)

<sup>442</sup> Parce que Smith parle de salaire « naturel » et qu'il établit un lien entre prix des biens de nécessité et salaire, les commentateurs ont eu tôt fait d'assimiler ce salaire naturel au minimum de subsistance. Nous avons montré que le salaire naturel est égal au salaire de subsistance uniquement à l'état stationnaire, qu'il lui est supérieur dans l'état progressif, et inférieur dans l'état déclinant.

<sup>443</sup> Puisque par définition les capitalistes ne bénéficieront plus de l'appui de la loi qui leur permettait de ne pas augmenter les salaires au-delà d'un certain seuil, le marchandage sera plus équilibré et tendra d'autant plus vers le salaire naturel que ceux-ci prendront conscience de l'effet productif d'une augmentation des salaires.

<sup>444</sup> Nous expliquerons au prochain chapitre qu'il en est du travail, comme de toute autre marchandise : dans le cadre du système de la liberté naturelle, les processus de marchandage qui aboutissent au prix de marché sont rendus invisibles car le prix de marché tend à être égal au prix naturel.

<sup>445</sup> « Ce n'est pas la grandeur même de la richesse nationale, mais son accroissement continu qui entraîne une hausse des salaires du travail. Ce n'est donc pas dans les pays les plus riches que les salaires sont les plus élevés, mais dans les pays les plus florissants ou dans ceux qui s'enrichissent le plus rapidement. » (WN,I.viii.22, trad p.81)

même cette dernière ne rivalise guère avec le pays du vieux continent en termes de niveau de richesse, elle est « bien plus florissante et elle avance bien rapidement vers une nouvelle acquisition de richesses » (*WN, I.viii.23*, trad p.82). C'est pourquoi les salaires et la croissance démographique y sont nettement plus élevés (*WN, I.viii.22-3*, trad pp.81-2). Tous ces éléments forment les « symptômes » de la bonne santé économique d'un pays :

« Effet nécessaire de la richesse nationale croissante, la récompense libérale du travail en est donc le symptôme naturel. De l'autre côté le maigre entretien des pauvres laborieux est le symptôme naturel que les choses sont au point mort, et leur situation famélique qu'elles régressent rapidement. » (*WN, I.viii.27*, trad p.85)

« Il convient peut être d'observer que c'est dans l'état progressif, tandis que la société va progressant vers l'acquisition nouvelle, plutôt que quand elle est parvenue au comble de ses richesses, que la condition des pauvres laborieux, de la très grande majorité des gens, semble être la plus heureuse et la plus aisée. Elle est dure dans l'état stationnaire, et misérable dans l'état déclinant. L'état progressif est en réalité pour tous les différents ordres de la société l'état jovial et cordial. L'état stationnaire est morne ; l'état déclinant, mélancolie. » (*WN, I.viii.43*, trad pp.94-5, nos italiques)

#### d) Croissance, hausse des salaires réels et indépendance

Débutent alors le second temps du cercle vertueux. Les hauts salaires sont l'*effet* mais aussi la *cause* de la croissance de la richesse nationale (*WN, I.viii.42*, trad p.94). Un travailleur bien payé est enclin à fournir plus d'efforts et ainsi à augmenter la quantité d'ouvrage qu'il réalise<sup>446</sup>. Smith a réalisé que le fait de lier salaire et productivité crée un

---

<sup>446</sup> C'est cette conséquence productive de l'augmentation des salaires que semblent oublier les partisans de la théorie selon laquelle Smith a une théorie du salaire de subsistance à long terme (Schumpeter, 1954 ; McNulty, 1968 ; Blaug, 1985 ; Pack, 2001). Grâce à cette augmentation de la productivité, l'accroissement de la population n'est plus un frein nécessaire à la hausse des salaires. Il ne fait que l'accompagner. Et une perspective de croissance soutenue à long terme est envisageable. Le salaire n'est de subsistance que dans l'état stationnaire. Or, le spectre de l'état stationnaire est d'un horizon lointain (estimé par Smith à deux cents cinquante ans) et dans l'exemple qu'il donne d'une économie se trouvant dans cette situation, la Chine, il ne manque pas de souligner qu'elle a atteint le « summum de richesses *que lui permet la nature de ses lois et de ses institutions* » (*WN, I.viii.24*, trad p.83). Smith souligne plus particulièrement son très faible développement du commerce extérieur. Dans les conditions du système de la liberté naturelle, la Chine pourrait se remettre à croître. En résumé, nous soutenons qu'il n'y a pas chez Smith, contrairement à chez Ricardo (ou chez la plupart des économistes classiques), de théorie du salaire de subsistance à long terme.

système d'émulation particulièrement efficace<sup>447</sup>. Il existe une corrélation positive entre le revenu des travailleurs et leur productivité car « l'espérance reconfortante d'améliorer sa situation, et de finir ses jours peut être dans l'aise et l'abondance » les incite à utiliser au maximum leurs capacités physiques et intellectuelles et les rend par conséquent « plus actifs, plus diligents et plus prompts » (*WN, I.viii.44*, trad p.95)<sup>448</sup>. Remarquons que ce comportement est typique de l'homme prudent parce qu'il travaille plus pour s'enrichir à long terme et relâcher ses efforts à la fin de sa vie, plutôt que pour consommer immédiatement<sup>449</sup>. Mieux rémunéré, le travailleur peut se procurer une « subsistance abondante » et de meilleure qualité qui « accroît sa force corporelle » et lui permet ainsi de travailler plus et donc d'augmenter son salaire... En améliorant leur santé, la hausse du niveau de vie des travailleurs pourrait constituer un palliatif à la corruption physique des travailleurs<sup>450</sup>. Au final, contrairement à ceux qu'ils sont accoutumés à penser, les maîtres capitalistes ne devraient pas toujours baisser les salaires s'ils veulent préserver leurs profits. Leur intérêt personnel réel doit les porter à consentir à une « récompense libérale du travail » afin d'encourager les travailleurs à augmenter leur niveau d'effort, argument qui rappelle étrangement la théorie du salaire d'efficience (Akerlof, 1982)<sup>451</sup>. La

---

L'idée que les incitations monétaires conditionnent la performance des travailleurs est un thème récurrent de la RN qui lui permet de montrer la supériorité économique des travailleurs libres sur les esclaves et qu'il applique même aux professions enseignantes et aux juges (*WN, V.i.f.2-4*, trad pp.854-5).

<sup>447</sup> « De même que la récompense libérale du travail encourage la propagation, elle accroît de même l'industrie des gens du peuple. Le salaire du travail est un encouragement à l'industrie, qui comme toute qualité humaine, s'améliore à proportion de l'encouragement qu'elle reçoit. » (*WN, I.viii.44*, trad p.95)

<sup>448</sup> A l'inverse, la réduction des salaires entraîne une baisse de la productivité car il « semble improbable que...les hommes travailleraient mieux quand ils sont mal nourris que quand ils le sont bien, quand ils sont découragés que quand ils ont bon moral, quand ils sont souvent malades que quand ils sont en général en bonne santé » (*WN, I.viii.45*, trad pp.96-7).

<sup>449</sup> Même si, comme nous l'avons montré précédemment dans ce chapitre, ce système d'émulation poussé à son paroxysme peut devenir contre-productif pour le capitaliste et encore plus pour le travailleur (*WN, I.viii.44*, trad p.96). Ce dernier est imprudent car sa faculté de calcul (le premier élément de la prudence) faillit. En effet, il minimise la baisse d'utilité à long terme consécutive à la répétition des efforts entrepris qui finissent par ruiner sa santé. L'absence de prudence du travailleur n'est en réalité que la conséquence des effets corrompteurs de la division du travail, comme nous l'avons montré lors du chapitre I.

Il y a donc ici comme une notion d'effort optimal, la productivité horaire augmentant dans un premier temps avec la hausse du salaire puis diminuant au-delà d'un certain seuil de fatigue atteint par le travailleur.

<sup>450</sup> Voir chapitre I.

<sup>451</sup> Au final, la relation salariale, telle que Smith la conçoit, pourrait être représentée par un modèle principal agent de théorie des jeux. Le travailleur et l'employeur sont dans une situation de dilemme du prisonnier séquentiel. Le capitaliste verse en début de période un salaire et souhaite un niveau d'effort maximum du travailleur. Mais il sait que ce dernier a intérêt à fournir un niveau d'effort minimum, quel que soit son salaire. Il va donc verser un salaire faible. Mais Smith défend l'idée que le versement de salaires élevés entraîne un niveau d'effort élevé (réciprocité positive). Tandis que des salaires faibles conduisent à un niveau d'effort minimum (réciprocité négative). En termes contemporains, les travailleurs ne sont pas des

négociation entre travailleurs et capitalistes doit se faire sur la base d'une coopération. Le capitaliste doit trouver le mécanisme incitatif permettant de maximiser l'effort du travailleur. Le cercle vertueux de croissance se résume ainsi : l'augmentation de la richesse nationale provoque une hausse de la demande de travail (parce que l'accumulation du capital augmente) entraînant une élévation des salaires et une hausse de la population. Celle-ci génère une augmentation de la productivité des travailleurs, ce qui accroît la richesse nationale et ainsi de suite. Puisque des salaires élevés conduisent à un accroissement du produit du travail, les capitalistes ne sont plus dans l'obligation de diminuer leurs profits. L'échange entre capitalistes et travailleurs peut s'avérer mutuellement avantageux. Dans le système de la liberté naturelle les intérêts personnels des capitalistes et des travailleurs, à défaut d'être strictement identiques, peuvent être réconciliés et harmonisés. Parce que pour Smith la croissance est indissociable d'une amélioration du niveau de vie des plus humbles, la pauvreté des travailleurs est préjudiciable au succès économique d'une firme comme d'une nation. De plus, les bienfaits tirés de salaires élevés ne sont pas seulement de nature économique, ils sont aussi de nature morale. En obtenant des salaires supérieurs au salaire de subsistance, les travailleurs peuvent espérer se libérer de la dépendance salariale. En effet, grâce à ces hauts salaires ils peuvent épargner et accumuler à terme des fonds suffisants pour devenir les maîtres de leur propre destinée, ce que montre l'exemple de l'Amérique du Nord (*WN,IV.vii.b.2*, trad p.646). Le plaidoyer smithien en faveur de l'indépendance a des fondements économiques et moraux. Parce qu'ils jouissent de l'entièreté du produit de leur travail, les travailleurs indépendants sont plus productifs. Mais ce sont aussi des

---

*homo economicus* mais plutôt des *homo reciprocans*, comme semblent en attester certaines expériences (Fehr, Kirchsteiger & Riedl, 1993). La situation socialement optimale nécessite la coopération des deux, tandis que la situation individuellement optimale implique la défection des deux. Ce qui donne, par exemple :

	Travailleur	
	Effort élevé	Effort faible
Capitaliste		
Salaire élevé	(2 ; 2)	(-1 ; 3)
Salaire faible	(3 ; -1)	(0 ; 0)

D'après Smith, si les capitalistes distribuent des salaires élevés les travailleurs vont fournir un niveau d'effort élevé, et donc atteindre la situation mutuellement avantageuse, bien qu'elle ne soit pas un équilibre de Nash.

individus au comportement plus *décent*<sup>452</sup>.

## CONCLUSION :

A partir de la dichotomie entre discours rhétorique et discours didactique nous avons réinterprété l'opposition entre les deux principaux systèmes d'économie politique : le système mercantile, cible principale des attaques de Smith dans la *RN*, et le système de la liberté naturelle, qu'il soutient ouvertement. Pour illustrer la dichotomie entre ces deux formes de discours sur l'économie politique nous avons choisi d'étudier la relation salariale. A la lumière d'un discours rhétorique le prix du travail est déterminé par le marchandage entre deux parties aux pouvoirs asymétriques. Les capitalistes ont un avantage considérable dans le rapport de force qui les oppose aux salariés en raison de leur supériorité sociale, source d'autorité, et rhétorique, qui leur permet de bénéficier de lois préférentielles. Les travailleurs semblent alors condamnés à ne recevoir qu'une infime portion du produit de leur travail et à vivre continûment dans la misère et l'indigence avec un salaire gravitant autour du minimum de subsistance. Cette relation d'échange salarial semble être un commerce inéquitable parce qu'elle repose sur une inégalité très nette des conditions sociales, politiques et intellectuelles. Elle entraîne, en outre, un taux de croissance, un niveau d'inégalités et une répartition des richesses sous optimaux. Le progrès de l'opulence est retardé par le système mercantile avec ses lois protectionnistes, ses bas salaires, et ses avantages donnés aux manufactures et au commerce extérieur au détriment de l'agriculture. Toutefois, il existe un cas dans lequel les travailleurs peuvent revendiquer et obtenir des hausses de salaires : l'état progressif de la société. En adoptant un point de vue extérieur et impartial sur la relation salariale il est possible d'établir une convergence d'intérêts entre capitalistes et travailleurs au sein d'un cercle vertueux de

---

<sup>452</sup> « Rien ne peut être plus absurde que la croyance que les hommes travailleraient en général moins quand ils travaillent pour eux-mêmes que quand ils le font pour autrui. Un ouvrier indépendant pauvre sera en général plus industrieux que même un compagnon qui travaille à la pièce. L'un jouit de tout le produit de sa propre industrie ; l'autre le partage avec son maître. L'un, dans son être séparé, indépendant, est moins exposé aux tentations des mauvaises fréquentations qui dans les grandes fabriques ruinent si souvent les mœurs de l'autre. La supériorité de l'ouvrier indépendant sur les serviteurs loués au mois ou à l'année et qui ont le même salaire et le même entretien qu'ils fassent peu ou beaucoup, peut être encore plus grande. » (*WN*, I.viii.48, trad p.98)

croissance ouvrant la voie à une répartition plus juste des richesses et à la possibilité pour les travailleurs de gagner leur indépendance. Le système de la liberté naturelle crée les conditions d'une croissance maximale, naturelle, qui amène une amélioration du niveau de vie du plus grand nombre, c'est-à-dire des travailleurs. S'il constitue une forme d'idéal à atteindre, la question reste de savoir, dans le contexte de la relation salariale, comment modifier les comportements des capitalistes afin qu'ils cessent de vouloir à tout prix diminuer les salaires et d'empêcher au salaire de marché, issu de la négociation, de se conformer au salaire naturel ; soit celui qui prévaudrait dans les conditions du système de la liberté naturelle où ni capitalistes ni législateurs ne seraient corrompus par leur amour de la domination pour les uns, par leur désir de réputation pour les autres.

L'amour de la domination amène les hommes à agir contre leur propre intérêt. Il est si profondément ancré dans la nature humaine que Smith ne croit pas à une éradication totale de l'esclavage, d'autant plus que dans les nations démocratiques les législateurs sont eux-mêmes propriétaires d'esclaves (*LJ(A),iii.114,p.186*). Transposé à la relation salariale, cela signifie que même s'il est parfois de l'intérêt des capitalistes d'augmenter les salaires ils ne se résoudront pas à le faire pour garder les travailleurs sous leur dépendance. L'efficacité économique est sacrifiée sur l'autel de l'amour de la domination. Les passions prennent le pas sur la raison. Incapables de s'imaginer à la place des travailleurs, ils ne peuvent appréhender l'effet réel de la hausse des salaires sur la productivité à long terme. Ce manque de sympathie envers les classes laborieuses et d'adoption d'un point de vue impartial par les capitalistes est préjudiciable pour la société toute entière car il entraîne un taux de croissance inférieur au taux de croissance potentiel ou naturel. Peut-on imaginer que la relation salariale se transforme d'une lutte entre classes sociales en un processus coopératif et mutuellement avantageux ? Pour cela, il faudrait que l'économie atteigne son taux de croissance maximum, donc que l'on se rapproche du système de la liberté naturelle. Dans celui-ci, la prégnance des capitalistes sur la sphère législative serait abolie, car l'administration de la justice comme les lois seraient impartiales. Le pouvoir de domination des maîtres s'en trouverait considérablement diminué, et la négociation serait plus juste. D'autre part, il faut garder à l'esprit que l'un des devoirs principaux dans le système de la liberté naturelle est de promouvoir une éducation publique pour tous dans l'optique de lutter contre les effets délétères de la division du travail. Il est nécessaire et primordial que les travailleurs prennent conscience de l'identité entre leur intérêt et celui



de la société et participent plus activement aux débats politiques. L'éducation constitue une première étape vers une meilleure et plus juste représentation de la classe travailleuse au sein du corps politique. Mais finalement la solution pourrait peut-être venir des capitalistes eux-mêmes. Pourquoi ne pas imaginer que certains puissent découvrir le cercle vertueux de croissance et tenter de le mettre en application ? Pour cela il faudrait que nous rencontrions des capitalistes non corrompus par l'amour de la domination et l'absence de sympathie envers les personnes de rang inférieur. Parce qu'ils seront vertueux, ils utiliseront des discours didactiques dans la négociation salariale<sup>453</sup>. C'est-à-dire qu'ils proposeront aux travailleurs le prix naturel de leur travail, donc la part du surplus qui leur est due. Dignes d'être crus (ou approuvés), ils obtiendront l'approbation de tout spectateur impartial. Ce type de comportement n'est pas inenvisageable de la part du capitaliste. Comme le philosophe, l'homme d'Etat ou le penseur didactique, le capitaliste est un homme à système, au sens économique du terme. Son système, sa machine, est son entreprise. Il est accoutumé à faire des plans et des projets, donc à réfléchir à l'efficacité économique de sa firme à long terme à travers des décisions d'investissement, il scrute le marché et étudie la conjoncture. Au contraire des travailleurs, son intelligence est exacerbée par le développement économique. Mu par une idée de la perfection de son système, il distribue le travail de la manière la plus efficiente qui soit et offre aux travailleurs les meilleures machines. Il arrange les rouages (travailleurs et machines) de sa machine abstraite et spéculative comme la main (dé)place les pièces sur un échiquier. La solution est peut-être là.

Pour terminer, nous souhaitons revenir sur la dichotomie entre discours rhétorique et discours didactique qui structure notre propos sur la relation salariale. D'aucuns penseront que celle-ci n'est pas aussi simple, tranchée et évidente qu'il n'y paraît à la lecture de notre analyse. La persuasion, après tout, n'est pas absente du langage didactique puisqu'elle en constitue un objectif secondaire. Partant, il serait tentant de considérer la défense affichée par Smith des intérêts des travailleurs comme une habile rhétorique dissimulée derrière un voile de prose scientifique. Selon nous, bien qu'il ait peut-être eu une certaine empathie pour les travailleurs il a réussi à prouver scientifiquement et de manière impartiale que ce qui est bon pour eux, l'est aussi pour la société dans son ensemble. La justification est économique aussi bien que morale, comme

---

<sup>453</sup> Voir chapitre II.

toujours. Des salaires élevés sont la cause et l'effet d'une croissance soutenue. Et ce qui est à l'avantage du plus grand nombre, ne peut être néfaste pour le tout. Smith était l'avocat scientifique des travailleurs (pauvres). Même si l'ouvrier anglais est plus riche que le prince indien, ce résultat du progrès économique est convenable mais pas nécessairement optimal. Smith montre que le travailleur est d'autant plus riche que l'on supprime les relents mercantilistes qui minent la société commerciale. En conduisant l'économie sur son sentier de croissance maximum, on permet au salaire naturel de s'élever bien au-delà de la stricte subsistance. Seul le système de la liberté naturelle garantit une allocation *optimale et juste* des ressources. Ceci grâce au marché et son processus de gravitation. Voici l'objet de notre ultime chapitre.

## CHAPITRE VII :

# VERTUS ET JUSTICE DU MARCHE

« Par ces inductions & exemples, je crois qu'on comprendra que le prix ou la valeur intrinsèque d'une chose, est la mesure de la quantité de terre & du travail qui entre dans sa production, eu égard à la bonté ou produit de la terre, & à la qualité du travail. Mais il arrive souvent que plusieurs choses qui ont actuellement cette valeur intrinsèque, ne se vendent pas au Marché, suivant cette valeur: cela dépendra des humeurs & des fantaisies des hommes, & de la consommation qu'ils feront.[37] Si un Seigneur coupe des canaux & élève des terrasses dans son Jardin, la valeur intrinsèque en sera proportionnée à la terre & au travail; mais le prix de la vérité ne suivra pas toujours cette proportion: s'il offre de vendre ce Jardin, il se peut faire que personne ne voudra lui en donner la moitié de la dépense qu'il y a faite; & il se peut aussi faire, si plusieurs personnes en ont envie, qu'on lui en donnera le double de la valeur intrinsèque, c'est-à-dire, de la valeur du fond & de la dépense qu'il y a faite. Si les Fermiers dans un État sèment plus de blé qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, beaucoup plus de blé qu'il n'en faut pour la consommation de l'année, la valeur intrinsèque & réelle du blé correspondra à la terre & au travail qui entrent dans sa production: mais comme il y en a une [38] trop grande abondance, & plus de Vendeurs que d'acheteurs; le prix du blé au Marché tombera nécessairement au-dessous du prix ou valeur intrinsèque. Si au contraire les Fermiers sèment moins de blé qu'il ne faut pour la consommation, il y aura plus d'acheteurs que de Vendeurs, & le prix du blé au Marché haussera au-dessus de sa valeur intrinsèque. Il n'y a jamais de variation dans la valeur intrinsèque des choses; mais l'impossibilité de proportionner la production des marchandises & denrées à leur consommation dans un État, cause une variation journalière, & un flux & reflux perpétuel dans les prix du Marché. Cependant dans les Sociétés bien réglées, les prix du Marché des denrées & marchandises dont la consommation est assez constante & uniforme, ne s'écartent [39] pas beaucoup de la valeur intrinsèque...»

Richard CANTILLON, *Essai sur la Nature du Commerce en général*, 1755.

## INTRODUCTION :

Lors du chapitre II nous avons proposé une reconstruction d'une théorie smithienne de l'échange bilatéral à travers l'identification d'une analogie entre communication des sentiments moraux, des opinions et des biens. Ceci nous a permis de

définir les caractéristiques d'un prix juste entre deux contractants et de mettre en exergue les vertus du commerce à travers la discipline morale qu'impose le marché. La question qui nous intéresse ici est de savoir si ce raisonnement peut être ou non applicable à un marché où se rencontrent une multitude d'offreurs et de demandeurs, principal objet d'étude de Smith. En d'autres termes, il s'agit de déterminer si le prix naturel défini au chapitre vii du livre I peut être considéré comme un prix juste et de préciser quelles sont les conditions institutionnelles permettant ou nuisant à la réalisation d'un prix juste et favorisant des comportements moraux sur le marché. La réponse ne peut être établie, selon nous, qu'en montrant à quel point l'analyse par Smith du marché dans la *RN* est révélatrice de l'opposition entre système mercantile et système de la liberté naturelle établie au chapitre V et illustrée au chapitre VI. Elle est basée sur le principe de gravitation du prix de marché autour du prix naturel, ce dernier étant défini par opposition au prix de monopole. L'influence de Newton<sup>454</sup>, dont Smith fait l'éloge (*HA,IV.67*, p.98), est ici comme dans d'autres parties de ses œuvres<sup>455</sup> tout à fait incontestable et ne se limite pas à l'emploi analogique du concept newtonien mais s'étend à sa méthode d'inspection philosophique : à savoir la déduction à partir du minimum de principes dont nous avons communément l'expérience de l'explication d'un grand nombre de phénomènes unis dans une même chaîne causale (*LRBL,ii.133*, pp.145-6). En effet, ce principe de gravitation correspond très exactement à ce qu'il décrit dans son *HA* comme un principe d'explication scientifique, restaurant la tranquillité de l'esprit perturbé, par des phénomènes inexpliqués, en lui offrant une vision ordonnée et harmonieuse de la nature<sup>456</sup>. Le chaos apparent des multiples et incessants mouvements de prix sur le marché trouve une explication et une cohérence à travers l'application d'un principe unique, simple et familier, source d'un

---

<sup>454</sup> On trouvera chez Skinner (1976) un résumé de la pensée dominante selon laquelle Smith utilise à de nombreuses reprises la méthode newtonienne d'analyse scientifique en tant que créateur de système(s). Celui-ci va même plus loin en affirmant que l'économie de Smith est conçue à l'image de la physique newtonienne (1979, p.110). Redman (1993) et Montes (2003) pointent toutefois les limites de ce type d'interprétation et essaient d'identifier ce qu'est vraiment le « newtonisme » de Smith.

<sup>455</sup> Dellemotte (2002) a montré que le principe de sympathie est l'équivalent pour Smith dans la sphère morale du principe de gravitation dans le monde physique. Blaug (1992[1980], p.52, cité dans Montes (2003), p.145) soutient pour sa part que le rôle central joué par la sympathie dans la *TSM* et l'intérêt personnel dans la *RN* « doivent être vus comme des tentatives délibérées de Smith d'appliquer la méthode newtonienne tout d'abord à l'éthique et ensuite à l'économie ».

<sup>456</sup> « La philosophie, en représentant les chaînes invisibles qui relient tous ces objets disjoints, tente d'introduire de l'ordre dans ce chaos d'apparences discordantes, d'apaiser ce tumulte de l'imagination, et d'en restaurer, lorsqu'il étudie les grandes révolutions de l'univers, ce ton de calme et de tranquillité qui est à la fois le plus agréable en lui-même et le plus adapté à sa nature » (*HA,II.12*, p.45-6).

plaisir esthétique (*HA,II.1*, p.37 ; *LRBL,ii.134*, p.146)<sup>457</sup>. Ceci explique peut-être l'attraction que ce principe a exercé sur de multiples générations d'économistes mais aussi la confusion qu'il a jeté dans leur esprit. En effet, nombreux sont les commentateurs, y compris Schumpeter (1954)<sup>458</sup>, pourtant l'un de ses plus fervents détracteurs, à faire l'éloge du chapitre VII du livre I de la *RN* comme étant la meilleure partie analytique, voir le cœur de l'argumentation économique de tout l'ouvrage. D'aucuns y voient une préfiguration de concepts néoclassiques comme l'équilibre général walrasien<sup>459</sup> ou la concurrence parfaite<sup>460</sup> (Robbins (1935, pp.68-9), Stigler (1977, p.5), Samuelson (1977), Hollander (1987, p.65), Blaug (1962), Schumpeter (1954), Arrow & Hahn (1971, p.2), Beraud (2005), Witztum (2010)). Sans que cela soit au centre de nos préoccupations dans ce chapitre, notons toutefois qu'il serait plus prudent selon nous de porter le regard vers la théorie des marchés contestables<sup>461</sup> (Aspromourgos, 2007, p.51), la concurrence imparfaite<sup>462</sup> (McNulty, 1967, p.397) ou la théorie autrichienne du processus de marché<sup>463</sup> pour s'approcher aujourd'hui de ce que Smith avait en tête. Ce qui l'éloigne du monde néoclassique c'est en particulier sa conception de la concurrence, typique de la tradition classique, basée sur la compétition, la rivalité entre producteurs amenant à une baisse des prix par la course à l'innovation, et non comme dans le paradigme néoclassique une

---

<sup>457</sup> Smith soutient que les hommes s'adonnent à la philosophie parce que son étude est un « bien en lui-même », procurant un plaisir propre et se suffisant à lui-même, et non en raison des avantages personnels qu'ils pourraient retirer de leurs découvertes (*HA,III.3*, p.51). Voir aussi (*LRBL,ii.134*, p.146).

<sup>458</sup> « La théorie rudimentaire de l'équilibre du chapitre vii, de loin le meilleur élément de théorie économique élaboré par A.Smith, montre en fait la direction vers Say et, à travers l'œuvre de ce dernier, vers Walras. Les développements purement théoriques du XIXe siècle consistent, pour une très grande part, en des améliorations sur la base de celle-ci » (1983 [1954], p.268)

<sup>459</sup> Montes (2003) et Winch (1997) critiquent l'idée selon laquelle Smith serait un précurseur de la théorie de l'équilibre général.

<sup>460</sup> Alors que Beraud (2005) défend simplement l'idée que l'analyse de Smith ouvre la voie à celle des marchés parfaits, Blaug (1962) va plus loin en affirmant que l'on peut trouver chez lui toutes les hypothèses de la concurrence parfaite mis à part l'homogénéité du produit. Le marché smithien s'en distingue en fait sur bien d'autres points. D'une part, il n'y a pas de prix unique (*WN,I.vii.10*, trad p.65). D'autre part, chez les néoclassiques l'offre et la demande sont des forces symétriques alors que chez Smith c'est l'offre qui s'adapte continuellement à la demande effective (au prix naturel). L'analyse smithienne des prix n'explique que les déviations du prix de marché vis-à-vis du prix naturel, l'inadéquation de l'offre à la demande effective, sans déterminer le niveau du prix de marché (Aspromourgos, 2007). Enfin, parce que son analyse ne présente pas de fonction de demande, il est impossible de le voir comme un précurseur de l'équilibre partiel marshallien (*ibid*).

<sup>461</sup> Smith parle de concurrence libre et « ouverte », signifiant par là une possibilité pleine et entière de mobilité des facteurs de production sur laquelle il insiste par ailleurs comme condition sine qua non de la gravitation car elle seule garantit que les agents économiques puissent bénéficier des opportunités temporaires et donc réguler le marché.

<sup>462</sup> Les producteurs smithiens ne sont pas preneurs de prix, ils ont la capacité de les faire baisser grâce à l'amélioration de la division du travail et la découverte de nouvelles innovations qui peuvent leur assurer un pouvoir de marché à long terme lorsqu'ils réussissent à préserver leurs secrets de fabrication.

<sup>463</sup> A ce sujet voir Bradley (2010).

appréhension de la concurrence en termes de structure de marché, ou de degré d'atomicité (McNulty (1967), p.397<sup>464</sup>). Le sens courant du terme « concurrence » est transposé au monde économique dans une analogie avec la compétition sportive (Stigler (1956) dans McNulty (1967), p.395 ; Chandra (2004)), que Smith ne manquât pas d'utiliser dans un célèbre passage de la *TSM* relatif au spectateur impartial (cité au chapitre III) (*TSM, II.ii.2.1*, trad p.136). Néanmoins, il est à noter que plusieurs commentateurs ont dénoncé l'absence d'originalité de la pensée de Smith sur le marché vis-à-vis des analyses de ses contemporains tels Turgot, Cantillon, Steuart ou Boisguillebert et dont il avait, en outre, parfaitement connaissance (Viner (1927), Beraud (2005), Mc Nulty (1968), Rashid (1992)). Peut-être que l'originalité de Smith ne se situe pas strictement sur le plan économique. La thèse que nous défendons ici est qu'elle se trouve dans son appréhension morale des interactions des agents économiques sur le marché et de leurs résultats : des prix justes. S'il est une qualité que personne ne niera à Smith, c'est son esprit de synthèse. Nous souhaitons montrer que le marché, dans les conditions du système de la liberté naturelle, est à la fois efficace et juste.

## I : Marché économique et Marché moral

### a) Le marché moral (du Bien)

Dans la lignée de Duboeuf (1985 ; 2004) et Otteson (2002), nous soutenons qu'une lecture croisée de la *TSM* et de la *RN* laisse apparaître qu'il existe une analogie frappante entre l'émergence et l'évolution des règles morales, les us et coutumes, et celle des règles économiques : les prix. Pour le comprendre, il nous faut revenir à l'analyse smithienne du sens du devoir, esquissée lors du chapitre III. Selon Smith, bien peu d'hommes sont capables de se conformer en toutes circonstances aux prescriptions du spectateur impartial. C'est pourquoi les sages et les vertueux sont un petit nombre. Si l'ordre et la stabilité de la société sont assurés en l'absence d'un degré considérable de vertu chez la grande majorité des individus, c'est parce que grâce à la sagesse de la nature ceux-ci peuvent agir

---

<sup>464</sup> Comme le mettent en avant Reid (1989), Blaug (1962), et Skinner & Campbell dans leur introduction à la *RN* (1976), Smith est plus intéressé par le processus de marché que par sa structure et son résultat final. A l'instar des économistes de la tradition autrichienne, il se focalise sur la tendance vers l'équilibre plus que sur les propriétés de l'équilibre lui-même. Cette primauté de l'analyse dynamique sur l'analyse statique est une constante de l'œuvre économique de Smith.

généralement de manière décente et convenable<sup>465</sup> tout au long de leur vie en se conformant aux règles de moralité qu'ils observent dans leur société (*TMS, III.5.1*, trad p.229). Le rôle du sens du devoir, ou de la conformation aux règles de moralité, est ainsi de corriger notre trop grande partialité envers nous-mêmes (*TMS, III.4.5-6*, trad p.225) et « les représentations erronées de l'amour de soi » (*TMS, III.4.12*, trad p.227) afin d'éviter l'inconvenance de nos sentiments, donc la désapprobation sociale (source de déplaisir)<sup>466</sup>. Obéir aux règles de la société est le moyen le plus simple et le plus sûr, et celui demandant le moins d'effort de réflexion, afin d'obtenir l'approbation sociale et la sympathie mutuelle dans la plupart des cas<sup>467</sup>. Cependant, plus encore que leur rôle social, c'est leur genèse qui nous intéresse au premier point. A défaut de pouvoir réguler leur comportement à partir de leurs propres normes, internes et impartiales, les hommes peuvent choisir de se conformer aux règles générales de la société en mémorisant leurs interactions sociales

---

<sup>465</sup> En accord avec Griswold (1999), et contrairement à Otteson (2002), nous soutenons que les règles de moralité ne prescrivent pas des comportements vertueux mais uniquement décents et convenables, soit le degré inférieur de moralité.

<sup>466</sup> Smith en donne plusieurs exemples dès le début de la *TSM*, soit avant même d'en avoir défini le concept, pour en montrer l'importance dans la vie quotidienne :

« Nous pouvons souvent approuver une plaisanterie, trouver tout à fait juste et convenable le rire de notre compagnie, alors que nous-mêmes ne rions pas, peut-être parce que nous sommes d'une humeur grave ou bien parce que notre attention est fixée sur d'autres objets. Nous avons appris toutefois, par expérience, quelle sorte de plaisanterie est dans la plupart des occasions susceptible de nous faire rire et nous constatons que celle-là en est une. Nous approuvons donc le rire de notre compagnie et sentons qu'il est naturel et adéquat à son objet. En effet, bien que dans notre actuelle disposition d'esprit nous ne pouvons pas aisément entrer dans l'humeur de la compagnie, nous sommes sensibles à ce que, dans la plupart des occasions, nous devrions nous joindre cordialement à ce titre.

La même chose arrive souvent avec toutes les autres passions. Un étranger vient à passer à côté de nous dans la rue, portant toutes les marques de la plus profonde des affections, et on nous dit immédiatement qu'il vient d'apprendre la nouvelle de la mort de son père. Il est impossible, en un pareil cas, de ne pas approuver son chagrin. Cependant il peut souvent arriver, et sans aucun défaut d'humanité de notre part, qu'étant si loin d'entrer dans la violence de son chagrin, nous puissions à peine concevoir le commencement d'un quelconque souci à son sujet. Peut-être que son père et lui-même nous sont totalement inconnus ; ou bien nous sommes occupés à d'autres choses et nous ne prenons pas le temps de représenter dans notre imagination les différentes circonstances de détresse auxquelles il doit penser. Toutefois nous avons appris, par expérience, qu'une telle infortune excite naturellement un très grand degré de chagrin et nous savons que si nous prenions le temps de considérer sa situation, complètement et dans tous ses détails, nous devrions sans aucun doute sympathiser le plus sincèrement avec lui. Et c'est sur la conscience de cette sympathie conditionnelle que notre approbation donnée à son chagrin est fondée, même dans ces cas où la sympathie ne se manifeste pas réellement. Les règles générales portant sur les sentiments d'autrui avec lesquels nos sentiments sont communément en correspondance corrigent, là comme en beaucoup d'autres occasions, l'inconvenance de nos émotions présentes. » (*TMS, I.i.3.3-4*, trad pp.39-40)

<sup>467</sup> En suivant les règles morales, les individus régulent automatiquement (sans réflexion) l'intensité de leur passion au niveau permettant généralement d'obtenir le plaisir de la sympathie réciproque. Ils évitent ainsi le coût psychologique (et économisent du temps) de l'effort d'identification par l'imagination au caractère et à la situation de la personne grâce à leur expérience qui leur dicte la conduite à suivre dans ces circonstances, comme le montre l'exemple cité dans la note précédente de la sympathie avec un homme inconnu qui vient de perdre son père.

vécues en tant qu'acteur et observées en tant que spectateur<sup>468</sup>. A partir de l'internalisation par la raison de ces expériences sympathiques, ceux-ci vont naturellement choisir (rejeter) les conduites qui dans la majorité des cas permettent d'obtenir l'approbation (la désapprobation) sociale parce qu'elles sont sources de plaisir (déplaisir)<sup>469</sup>. La raison ne détermine pas *a priori* ce qu'il est bon de faire ou de ne pas faire. L'homme n'a pas été doté par la nature d'un sens moral. Les règles générales de moralité sont « ultimement fondées sur l'expérience de ce que nos facultés morales, notre sens du mérite et de la convenance, approuvent ou désapprouvent dans des cas particuliers » (*TMS, III.4.8*, trad p.226). Puisque chacun agit de la sorte, la règle de moralité de la société apparaît comme le produit inintentionnel et naturel de la vie des hommes en société<sup>470</sup> où s'échangent librement et en permanence des jugements moraux, donc des informations sur les conduites à adopter et à rejeter si nous souhaitons jouir des plaisirs de la vie sociale. La règle morale de la société centralise en quelque sorte les informations privées disséminées chez chacun des individus, la règle de moralité individuelle prescrivant un certain niveau d'intensité passionnelle dans un cas général donné, et représente la valeur communément admise<sup>471</sup>, résultat des « sentiments convergents du genre humain » (*TMS, III.4.11*, trad p.227). C'est pourquoi, nous nous accordons avec Otteson (2002) pour parler de « marché de la

---

<sup>468</sup> « Nos observations continues sur la conduite des autres nous mènent insensiblement à former pour nous-mêmes certaines règles générales à propos de ce qu'il est approprié et convenable de faire ou d'éviter. Certaines de leurs actions heurtent tous nos sentiments naturels. Nous entendons tout le monde autour de nous exprimer une semblable aversion à leur propos. Cela confirme encore davantage, voire exaspère, notre sens naturel de leur difformité. Nous sommes convaincus que nous les observons du point de vue convenable quand nous voyons que d'autres personnes les observent du même point de vue. Nous formons la résolution de n'être jamais coupables de ces mêmes actions ; ni de devenir jamais de cette manière, et pour quelque raison que ce soit, l'objet de la désapprobation universelle. Ainsi, nous établissons naturellement pour nous-mêmes une règle générale selon quoi de telles actions doivent être évitées parce qu'elles sont susceptibles de nous rendre odieux, méprisables ou punissables, de faire de nous les objets de tous ces sentiments pour lesquels nous avons la plus grande crainte et la plus grande aversion. D'autres actions, au contraire, suscitent notre approbation, et nous entendons tout le monde autour de nous exprimer la même opinion favorable à leur propos. Tout le monde est empressé de les honorer et de les récompenser. Elles excitent tous ces sentiments pour lesquels nous avons, par nature, le désir le plus fort : l'amour, la gratitude, l'admiration du genre humain. Nous ambitionnons de les accomplir ; ainsi nous établissons naturellement pour nous-mêmes une règle d'un autre genre, selon quoi toutes les occasions d'agir de la sorte doivent être soigneusement recherchées. » (*TMS, III.4.7*, trad pp.225-6)

<sup>469</sup> « L'éducation la plus vulgaire nous apprend à agir, dans toutes les occasions importantes, avec une sorte d'impartialité entre nous et les autres, et même le commerce ordinaire du monde est capable d'ajuster nos principes actifs à quelque degré de convenance. » (*TMS, III.3.7*, trad p.201)

<sup>470</sup> De nombreux commentateurs ont fait le rapprochement entre le concept d'ordre spontané et l'analyse smithienne du jugement moral, en particulier Campbell (1971), Muller (1993), Haakonssen (1981), et Teichgraber (1986).

<sup>471</sup> « A tous les âges et dans tous les pays du monde les hommes ont dû s'occuper des caractères, des intentions et des actions les uns des autres, et bon nombre de règles et maximes estimées de conduite de la vie humaine ont dû être établies et approuvées par commun consentement. » (*WN, V.i.f.25*, trad p.864)



morale » chez Smith.

## b) Du marché moral au marché économique (des biens)

Si l'on reprend et généralise notre analyse de l'échange du chapitre II, il est possible d'établir un parallèle entre le processus économique de marché et le processus moral. Le marché économique est un lieu de marchandage, de négociation entre individus où se confrontent les offres et les demandes. La persuasion s'opère grâce aux prix proposés, approuvés ou désapprouvés, correspondant aux évaluations individuelles sur les biens et qui une fois mis en relation aboutissent à la détermination d'une valeur générale, le prix de marché. Comme dans le cas du marché moral où les individus forgent par leur expérience leurs propres règles pour obtenir la sympathie à travers la détermination d'un niveau d'intensité passionnelle communément approuvé lors des interactions morales, les échangistes se déterminent des règles de persuasion, c'est-à-dire des stratégies de niveaux de prix susceptibles d'obtenir l'approbation dans la majorité des cas grâce à leur expérience des interactions économiques sur le marché<sup>472</sup> (*LJ(B)*, 222, p.494). C'est la confrontation de ces stratégies individuelles qui va permettre la formation d'un prix général du marché. Dans le raisonnement smithien du modèle de gravitation, les producteurs offrent dans le but de satisfaire la demande effective au prix naturel. Si leur offre est insuffisante, les consommateurs, rationnés, vont se retrouver en situation de concurrence et certains proposeront des prix d'achat plus élevés pour obtenir le bien considéré (*WN, I.vii.9*, trad p.65). Dans le cas inverse, les producteurs vendront une partie de leur production à des prix moins élevés pour persuader les consommateurs d'acheter (*WN, I.vii.10*, trad p.65). C'est bien la concurrence libre entre individus qui produit spontanément une représentation sociale des jugements individuels fragmentés sur les biens, le prix de marché. Valeurs économiques et morales naissent de manière non intentionnelle des interactions sociales libres d'une multitude d'individus et évoluent à chaque instant au gré des nouvelles confrontations. Les prix comme les valeurs morales sont relatifs au temps et au lieu donnés. Une coutume peut être valable aujourd'hui mais

---

<sup>472</sup> « Les maximes générales de la moralité sont formées, comme toutes les autres maximes générales, à partir de l'expérience et de l'induction. Dans une grande variété de cas particuliers, nous observons ce qui plaît ou déplaît à nos facultés morales, ce qu'elles approuvent et désapprouvent et, par induction à partir de cette expérience, nous établissons des règles générales. » (*TMS, VII.ii.2.6*, trad p.426)

remise en question quelques années plus tard. Une norme de comportement sera approuvée dans une société ou un groupe social, et pas dans une autre. De même, les prix sont sujets à d'incessants mouvements en réponse aux déviations continues vis-à-vis du prix naturel, à l'inadéquation de l'offre eu égard à la demande effective, les individus réagissant aux signaux envoyés par les prix en réallouant leurs facteurs de production. La stabilité des normes économiques et morales n'est pas parfaite et immuable, mais elle est suffisante pour assurer une relative harmonie de la société sur le long terme, de nouvelles normes succédant aux anciennes et créant par là un renouvellement des régularités de comportements. Le marché n'est pas toujours à l'équilibre, mais il tend sans cesse vers celui-ci. Le désir d'approbation et son double, le désir de persuasion<sup>473</sup>, amènent naturellement à une convergence des jugements sur les conduites et les productions humaines, résultant de l'action des hommes mais non de leurs desseins. Les hommes s'accordent sur les sentiments moraux comme sur les prix, en faisant converger leurs évaluations *a priori* dissonantes grâce à un effort réciproque d'impartialité. Chacun participe à l'élaboration de la règle, le prix, en tant qu'acteur-offreur et spectateur-demandeur mais sans pouvoir l'imposer par lui-même. La communication et les échanges libres de sentiments moraux et d'opinions sur les biens aboutissent à des représentations communes, les coutumes et les prix, exprimant le consensus social. La norme ainsi créée est le produit d'une généralisation des passions et des désirs individuels. Elle s'impose comme une transcendance des jugements particuliers. Le marché est un spectateur impartial des appréhensions subjectives sur la valeur des productions humaines. La recherche d'un accord sur le marché moral ou économique est naturelle parce qu'elle résulte du désir de la sympathie mutuelle et du désir de persuasion, tous deux sources de plaisir. Affirmer que les prix et les valeurs morales résultent d'un processus semblable de marché où s'échangent librement les sentiments moraux ou les opinions sur les biens n'est toutefois pas suffisant pour soutenir qu'il existe une dimension morale aux prix eux-mêmes.

## II : Le caractère moral du prix naturel

---

<sup>473</sup> C'est sur ce point que notre analyse diffère de celle d'Otteson (2002), pour qui seul le désir d'améliorer sa condition pousse les hommes à rechercher l'accord et donc à échanger sur le marché. Selon nous, c'est le désir de persuader qui joue ce rôle fondamental.

## a) Le principe de gravitation

D'une part, le chapitre II a permis de montrer que l'on pouvait reconstruire une théorie smithienne de l'échange bilatéral. D'autre part, le lecteur des œuvres de Smith possède la fameuse analyse du modèle de gravitation du chapitre vii du livre I de la *RN* consacrée aux échanges entre une multiplicité indéfinie d'offreurs et de demandeurs. Est-il possible de faire le lien entre les deux, c'est-à-dire d'expliquer le passage d'une quantité finie et faible d'acteurs à une quantité indéfinie, nombreuse et évolutive d'offreurs et de demandeurs, et les conséquences de ces changements sur le prix de marché (et inversement) ? En d'autres termes, peut-on élaborer une théorie générale (smithienne) du marché ? Nous répondons par l'affirmative. Pour le démontrer, repartons de la situation initiale du chapitre II : la présence d'un agent-offreur et d'un spectateur-demandeur qui s'accordent sur un prix de convenance mutuellement bénéfique. Supposons maintenant que l'offre reste fixe mais que le nombre de demandeurs augmente, et passe d'une à deux personnes. Que va-t-il se passer ? Comme le souligne Smith à deux reprises dans ses *LJ* ((A),vi.71-2, p.358 ; (B),228, p.496), un mécanisme d'enchère va se développer naturellement entre les deux demandeurs. A supposer que leur désir d'obtenir l'objet soit d'égale intensité, le plus riche l'emportera nécessairement au final (*ibid*). On en conclut que la hausse de la demande, à offre égale, entraîne une augmentation du prix de marché au-dessus de son prix habituel et courant, le prix naturel, ceci conduisant à une élévation des profits de l'offreur-vendeur. Ces surprofits vont attirer de nouveaux entrants sur le marché. Nous arrivons au second cas, symétrique du premier, également évoqué par Smith, cette fois dans la *RN*. Supposons que la demande effective soit fixée et que nous n'ayons qu'un offreur, épicier en l'occurrence, dans une ville donnée. La situation de monopole dont il jouit, créant une concurrence entre les acheteurs, lui permet de vendre au prix maximum qu'ils peuvent acquitter, le prix de monopole, très supérieur au prix naturel, évalué en termes de coûts de production. Quel sera l'effet du passage d'un à deux offreurs-épiciers ? La concurrence fera son œuvre, ici comme ailleurs, et réduira le prix de vente, et les profits, chez les deux épiciers (*WN*,II.v.7, trad p.415). Le prix de marché pourra alors tendre à nouveau, à la baisse cette fois, vers le prix courant ou naturel au fur et à mesure que la concurrence va s'intensifier.

Le modèle de gravitation de la *RN* n'apparaît dès lors que comme une

généralisation et un prolongement logique de cette réflexion lorsqu'il existe une multiplicité indéfinie d'offreurs et de demandeurs. Il repose sur l'idée que le prix de marché, résultat de la confrontation de l'offre et de la demande, gravite continuellement autour du prix naturel, équivalent au coût nécessaire à la production et à l'acheminement du bien sur le marché. Autrement dit, en moyenne ou à moyen terme, le prix de marché tend vers l'équilibre, c'est-à-dire qu'il tend à être égal au prix naturel<sup>474</sup>, situation dans laquelle l'offre est parfaitement égale à la demande effective<sup>475</sup>. Comment Smith justifie-t-il la tendance spontanée du marché vers l'équilibre ? Tout simplement par le fait que le prix naturel est le point où se rejoignent l'intérêt des producteurs, qui doivent éviter à tout prix d'offrir plus que la demande effective pour ne pas avoir à vendre des biens moins cher, et des consommateurs, qui ne doivent pas demander plus que l'offre, sous peine de voir le prix de vente augmenter. Le prix naturel harmonise les intérêts des offreurs et des demandeurs<sup>476</sup>. Si l'offre est tantôt supérieure, tantôt inférieure à la demande effective, la mobilité des facteurs de production et la variation consécutive de leur rémunération<sup>477</sup>, donc de leur prix, va entraîner un processus naturel de rééquilibrage. Dans le premier cas, une partie de la production amenée sur le marché doit être vendue à un prix inférieur, ce qui « doit réduire le prix de l'ensemble » (*WN, I.vii.10*, trad p.65). Le prix de marché tombe en dessous du prix naturel en raison de la concurrence accrue des vendeurs et l'écart entre les deux prix dépendra de l'étendue de cette concurrence, fonction de l'écart initial entre offre et demande effective, et de leur volonté d'écouler immédiatement leurs

---

<sup>474</sup> Selon Blaug (1962) et Ahiakpor (2007), Smith soutient l'idée (développée plus tard par Marshall) selon laquelle le prix est déterminé à court terme par l'offre et la demande et à long terme par le coût de production. Bien que le parallèle soit intéressant, il nous semble plus raisonnable d'évoquer l'horizon temporel du moyen terme concernant le prix naturel, car à long terme les conditions de production, donc le prix naturel, se modifient.

<sup>475</sup> « Quand la quantité sur le marché est juste suffisante pour fournir la demande effective et pas plus, le prix de marché vient naturellement à être exactement, ou autant qu'on puisse en juger, le même que le prix naturel. Toute la quantité disponible peut être écoulee à ce prix, et ne peut l'être à plus. » (*WN, I.vii.11*, trad p.65)

<sup>476</sup> « La quantité de chaque denrée mise sur le marché s'adapte naturellement à la demande effective. C'est l'intérêt de tous ceux qui emploient leur terre, leur travail ou leurs fonds à mettre une denrée sur le marché que la quantité ne soit jamais supérieure à la demande effective ; et c'est l'intérêt de tous les autres qu'elle ne lui soit jamais inférieure. » (*WN, I.vii.12*, trad p.66)

<sup>477</sup> « Si à un moment [la quantité de chaque denrée mise sur le marché] dépasse la demande effective, certaines des parties composantes de son prix doivent être payées au-dessous de leur taux naturel. S'il s'agit de la rente, l'intérêt des propriétaires fonciers les portera immédiatement à retirer une partie du produit de leur terre ; et s'il s'agit du salaire ou du profit, l'intérêt des travailleurs dans un cas, et de ceux qui les emploient de l'autre, les portera à retirer de cet emploi une partie de leur travail ou de leurs fonds. La quantité mise sur le marché ne sera bientôt plus suffisante pour fournir la demande effective. Toutes les différentes parties de son prix s'élèveront jusqu'à leur taux naturel, et tout le prix jusqu'à son taux naturel. » (*WN, I.vii.13*, trad p.66)

marchandises qui est fonction du type de produit concerné<sup>478</sup> (ibid). Dans le second cas, le processus est symétrique. La compétition a lieu cette fois entre les demandeurs, dont certains sont rationnés. Alors, « plutôt que d'en manquer, certains d'entre eux seront prêts à donner plus<sup>479</sup> » (*WN,I.vii.9*, trad p.65). L'écart entre le prix naturel et le prix de marché dépend ici aussi de l'« âpreté » de la concurrence, fonction de l'importance pour les consommateurs d'acquérir la denrée, soit de l'élasticité prix de la demande, relative au type de bien mis sur le marché<sup>480</sup>, et de leur richesse, soit le revenu qu'ils souhaitent et peuvent consacrer à l'acquisition de la marchandise) (ibid)<sup>481</sup>. Le prix, source nécessaire et suffisante d'information sur le marché, signale la rareté ou l'abondance des biens (*LJ(B)*,228, p.496)<sup>482</sup>. La magie du marché tient surtout à son pouvoir de véridicité (Brown, 1994b, p.74 ; Foucault, 2004, p.33). La confrontation de l'offre et de la demande, les négociations et les marchandages révèlent les vrais prix. La valeur objective des biens, relative à la production technique et sociale, est mise en lumière, à long terme ou en moyenne, par les désirs et les volontés subjectives lors des échanges, rendant ainsi invisibles les processus de marchandages parce qu'ils n'affectent pas véritablement les résultats finaux (Brown, 1994b). Le marché est un processus de validation sociale de la production. Doit-on en conclure, comme le fit Foucault (2004), que le prix perd ainsi toute connotation de justice<sup>483</sup> ? Rien n'est moins sûr.

## b) Prix naturel et justice commutative

Prenons la définition première du prix naturel. Il s'agit du coût nécessaire à la production et à l'acheminement du bien sur le marché, constitué de salaires, de profit et de

<sup>478</sup> « Un même excédent donnera lieu à une concurrence bien plus grande dans l'importation de denrées périssables que dans l'importation de denrées durables, bien plus grande, par exemple, dans l'importation des oranges que dans l'importation de fêrilles. » (*WN,I.vii.10*, trad p.65)

<sup>479</sup> Sur la non unicité du prix de marché chez Smith, voir Benetti (1981).

<sup>480</sup> « La même pénurie occasionnera généralement une concurrence plus ou moins âpre, selon qu'il est plus ou moins important pour les concurrents d'acquérir la denrée. De là le prix exorbitant des nécessités de la vie pendant le siège d'une grande ville ou pendant une famine. » (*WN,I.vii.9*, trad p.65)

<sup>481</sup> « Quand il n'est pas assez produit pour fournir tout le monde, la fortune des enchérisseurs est le seul élément de régulation du prix. » (*LJ(B)*,228, p.496)

Smith précise en (*LJ(A)*,71-2, p.358) que la richesse des acheteurs est l'élément déterminant lorsque leur désir d'obtenir l'objet est égal. Le processus aboutit naturellement à une enchère où le plus riche emporte le bien.

<sup>482</sup> Voir Aspromourgos (2007, pp.37-9) pour plus de détails sur ce point.

<sup>483</sup> Dans cette voie interprétative, Duboeuf (2004, p.1478) et Fleishacker (2004, p.132) considèrent, à tort selon nous, que le prix naturel smithien ne relève que de l'efficacité productive de la société, pas du domaine de la justice.

rente, évalués à leur taux naturel. Smith précise immédiatement que les taux naturels de profit, de salaire et de rente sont à entendre comme des taux « courants », « habituels », « ordinaires » ou « moyens » (*WN, I.vii.1*, trad p.63). Dans ce contexte, le prix naturel est une moyenne des prix de marché dont l'unité spatiale est réduite au « voisinage »<sup>484</sup>. Même cette définition *a priori* positive du prix naturel n'est pas exempte d'une interprétation morale. La moyenne peut être considérée, à la manière d'Aristote, dont Smith connaît fort bien la philosophie morale, comme une norme de justice<sup>485</sup>. Le prix naturel est impartial vis-à-vis du marché, et des individus qui y participent, parce qu'il supprime virtuellement les épisodes où chaque côté du marché a obtenu des positions de force, généralement temporaires grâce à la concurrence libre. « Centre de repos et de continuation », il assure un équilibre parfait entre l'offre et la demande, n'avantageant ni l'une ni l'autre, mais profitant aux deux. Il est explicitement considéré comme ce que « vaut » la marchandise, ou ce qu'elle « coûte vraiment » à celui qui la met sur le marché (*WN, I.vii.5*, trad p.63). En outre, le prix naturel possède un attribut essentiel des règles de justice : sa précision, son exactitude, à la différence du prix de marché (*TMS, III.6.10*, trad p.244 ; *WN, I.v.3*, trad p.34). Il correspond « ni plus ni moins » ou « précisément » à ce qui est suffisant pour payer la rente, le salaire et le profit à leurs taux habituels ou naturels. Il constitue le prix « central » vers lequel le prix de tous les biens gravitent continuellement (*WN, I.vii.15*, trad p.67). Mais comme souvent dans l'œuvre de Smith il est possible de

---

<sup>484</sup> Rosier (1992) soutient la même idée.

<sup>485</sup> Young (1997) interprète le prix naturel comme un prix assurant la justice commutative. Il défend l'idée qu'un producteur n'obtenant pas le taux de profit naturel doit se sentir légitimement lésé parce qu'il ne peut pas couvrir les coûts ordinaires de sa profession (le raisonnement est appliqué de manière similaire au travail et à la terre) (1995, p.770). Dans ce raisonnement tout prix différent du prix naturel apparaît comme injuste, et désapprouvé par le spectateur impartial. Nous pensons au contraire que tout prix autre que le prix naturel n'est pas nécessairement injuste pour Smith. Pour reprendre notre dichotomie du chapitre II, un prix de marché supérieur ou inférieur au prix naturel est un prix de moralité inférieure ou prix de convenance, parce qu'il résulte tout de même d'un accord, donc d'une approbation mutuelle entre individus libres, et que les déséquilibres entre offre et demande sont généralement temporaires grâce à la libre concurrence. En revanche, nous soutenons que le prix de monopole, lorsqu'il est issu d'un règlement de police, est injuste et que le consommateur peut légitimement se sentir lésé. Salter (1998) a montré par ailleurs que le concept smithien d'« injury », à la base de sa théorie de la justice, est de nature juridique et morale, et ne peut être appliqué à une analyse en termes de coûts économiques. L'injustice provient d'un ressentiment face au comportement inconvenant et (volontairement) préjudiciable d'un ou plusieurs individus. Il faudrait donc pouvoir identifier les responsables de la baisse du taux de profit en dessous du taux naturel. Celle-ci se produit généralement lorsque les capitalistes sont en concurrence ou produisent trop par rapport à la demande effective. Ils sont donc à la fois les coupables et les victimes du niveau trop faible du taux de profit. Si seul un producteur isolé n'a pas su vendre au prix naturel et obtenir ainsi le profit naturel, il le doit, de même, à lui-même : en l'occurrence à son ignorance des prix généralement pratiqués.

déceler un sens différent, normatif<sup>486</sup> cette fois, du terme naturel dans l'expression de ce prix vers lequel tendent spontanément les interactions sociales. Le prix naturel est aussi un prix idéal. Le processus de gravitation ne fonctionne pleinement que dans les conditions de « liberté parfaite » et de « libre concurrence » du système de la liberté naturelle (*WN*, *I.vii.6*, trad p.64 ; *I.vii.27*, trad p.71). C'est pourquoi Smith choisit de l'opposer au prix de monopole, émanation du système mercantile. Comme l'a montré le chapitre V, le système de la liberté naturelle constitue un discours didactique d'économie politique, juste et impartial, émanation du philosophe, économiste et conseiller du Prince pour promouvoir l'intérêt général. *A contrario*, son double, le système mercantile, objet incessant des attaques de Smith, représente un discours rhétorique, partiel et partial sur l'économie, dont les architectes sont les capitalistes avec pour unique but de favoriser leurs intérêts. Le prix naturel, issu de la libre concurrence, est défini comme un coût d'opportunité, il est « le plus bas » qui puisse durablement s'imposer aux producteurs, c'est-à-dire le prix minimum pour les inciter à produire (*WN*, *I.vii.27*, trad p.71). Tandis que le prix de monopole est « le plus élevé » qui puisse être obtenu (*ibid*), c'est un prix de demande. Il est à noter que Smith identifie trois causes de déviation durable du prix de marché vis-à-vis du prix naturel. En effet, s'il ne peut sur un laps de temps considérable rester inférieur au prix naturel (*WN*, *I.vii.30*, trad p.71), le prix de marché peut en revanche continuer longtemps à le surpasser, soit pour des causes naturelles<sup>487</sup>, soit en raison d'« accidents particuliers » comme les secrets de fabrication sagement gardés par leurs inventeurs (*WN*, *I.vii.21-2*, trad p.69), mais surtout par le fait de règlements de police qui diminuent voir annihilent toute mobilité des facteurs de production, indispensable au processus de gravitation (*WN*, *I.vii.31*, trad p.71). L'auto-équilibre du marché n'est possible que dans les conditions justes et impartiales du système de la liberté naturelle. Le prix naturel assure en outre la maximisation de la richesse nationale<sup>488</sup>, celle-ci étant explicitement associée à l'abondance et au bas prix des marchandises (*LJ(A)*, *vi.84*, p.362 ; (*A*), *vi.127*,

<sup>486</sup> Comme Biziou (2003, p.207) nous pensons que le terme « naturel » est synonyme d'idéal lorsque Smith parle de « jurisprudence naturelle » et de « système de la liberté naturelle ». Nous ajoutons qu'il l'est aussi dans l'analyse smithienne du prix. Griswold (1999, pp.314-6) a recensé sept sens différents donnés par Smith au terme « naturel » dans ses œuvres. Enfin, en faisant du prix naturel un prix normatif nous nous opposons, entre autres, à Fleishacker (2004, p.123) et Aspromourgos (2007, p.31).

<sup>487</sup> Smith prend comme exemple de marché incomplet la production de vignobles français de qualité exceptionnelle dont l'offre est absolument inélastique. Il en résulte un prix très élevé et largement supérieur au prix naturel nécessaire à la production du vin et à son acheminement sur le marché, dont profite principalement le propriétaire foncier (*WN*, *I.vii.24*, trad p.70 ; *I.xi.b.29-31*, trad p.183).

<sup>488</sup> « Comme ce qui augmente le prix de marché au-dessus du prix naturel diminue l'opulence publique, ce qui le fait descendre en dessous a le même effet. » (*LJ(B)*, 232, p.498)

p.378 ; (A),ii.33, p83 ; (A),vi.33, p.343). A l'inverse, « comme tous les monopoles augmentent le prix des marchandises, ils doivent être nuisibles à l'opulence de la nation » (*LJ(A),vi.87*, p.363)<sup>489</sup>. La concurrence libre, en imposant des prix bas, rétablit la véritable destinée de la production : répondre aux besoins des consommateurs. L'offre s'adapte à la demande effective, et non l'inverse comme dans la situation du monopole.

### c) Prix naturel et justice distributive

Pour résumer, nous avons montré que le prix naturel est celui qui s'impose par le libre jeu des passions et des intérêts individuels dans les conditions justes et impartiales de parfaite liberté et de parfaite justice du système de la liberté naturelle. En ce sens le prix naturel est juste en termes de justice commutative<sup>490</sup>. Mais il l'est aussi, d'après nous, eu égard à la justice distributive. Chaque classe de la société commerciale obtient légitimement une portion du produit du travail. Le travailleur doit en céder une partie au capitaliste parce que celui-ci lui avance son salaire et met à sa disposition des machines sur lesquelles il s'exerce. Le capitaliste déduit un profit parce qu'il prend des risques. Le propriétaire foncier fait payer une rente au fermier parce que celui-ci tire un revenu de la fertilité naturelle du sol dont il est propriétaire. Mais cela ne nous dit rien quant au niveau comparé des taux naturels de salaire, de profit et de rente, ni sur la répartition nationale des revenus. Smith suggère que les taux naturels de salaires et de rente ont tendance à augmenter avec les progrès de la société, la terre et les travailleurs étant relativement rares, tandis que le taux naturel de profit connaît l'évolution inverse par la concurrence des capitaux. Le revenu national constitue la somme des salaires, des profits et des rentes. Or, comme nous l'avons expliqué précédemment, le système de la liberté naturelle ou « l'établissement d'une justice parfaite, d'une liberté parfaite, et d'une égalité parfaite, est le secret très simple qui assure le plus efficacement le plus haut degré de prospérité aux trois classes » (*WN,IV.ix.17*, trad p.763). Le prix naturel, issu du système de la liberté naturelle, est non seulement favorable à la maximisation de la richesse nationale, mais il conduit en outre au plus haut revenu pour chaque classe. Il assure ainsi une forme de

---

<sup>489</sup> Voir aussi (*LJ(A),vi.85*, p.362 ; (*B*),230, p.497).

<sup>490</sup> Cette caractérisation du prix naturel tend à rapprocher fortement Smith des théories scolastiques du juste prix, et en particulier de sa formulation par Thomas d'Aquin pour qui le prix juste était le prix de marché en l'absence de monopole, de fraude ou de coercition (Noell, 2006, p.155).



justice distributive. Le prix de monopole, au contraire, crée une allocation sous optimale des ressources productives de la nation en déviant des facteurs de leur emploi naturel, attirés par la perspective de surprofits. Il est clairement défavorable aux revenus des trois classes, y compris aux capitalistes eux-mêmes (*WN,IV.vii.57-60*, trad pp.702-4). Toute augmentation artificielle du prix de marché au-dessus du prix naturel, c'est-à-dire résultant de l'action volontaire des individus, en l'occurrence des législateurs, est jugée comme nécessairement néfaste car elle perturbe l'équilibre naturel et optimal des fonds (*LJ(A),vi.92*, p.365). Notre interprétation du prix naturel comme un prix assurant la justice distributive se confirme à la lecture des termes employés par Smith pour désigner les taux naturels de profit et de salaires. Il parle de « juste niveau », de « juste proportion » (*WN,V.ii.i.7*, trad p.980), de « récompense due » (*LJ(A),vi.77*, p.360) ou encore de « récompense naturelle » (*WN,I.viii.1*, trad p.75). Par opposition toujours, les taux de profit de monopole supérieurs au taux naturel, hérités d'avantages concédés par les législateurs, sont caractérisés comme étant « un impôt aberrant » levé par les capitalistes sur le dos de leurs concitoyens, donc clairement injustes (*WN,I.xi.p.10*, trad p.298). Le prix « naturel et convenable<sup>491</sup> » (*WN,IV.viii.25*, trad p.746 corrigée) d'une marchandise se présente, à l'instar de la vertu chez Aristote (*TMS,VII.ii.1.12*, trad p.372), sous la forme d'un juste milieu entre deux excès, ou vices, correspondant peu ou prou à un prix égal au prix de réservation soit des offreurs, soit des demandeurs : un prix trop faible d'une part, empêchant le capitaliste d'être rémunéré pour l'usage de ses fonds et qui se retrouve « perdant » (*WN,I.vii.5*, trad p.63), un prix trop élevé d'autre part, le prix de monopole, qui lèse et opprime les consommateurs<sup>492</sup>. Il s'impose dans les conditions justes et économiquement optimales du système de la liberté naturelle. Il traite de manière égale travailleurs, propriétaires fonciers et capitalistes, mais aussi offreurs et demandeurs. Le prix de monopole, à l'inverse, prospère dans les conditions injustes et économiquement inefficaces du système mercantile et n'augmente généralement les revenus que des propriétaires fonciers, dans le cas d'un monopole naturel, ou des capitalistes, quand il

---

<sup>491</sup> Smith emploie ici le terme « proper », que l'on retrouve à maintes reprises dans la *TMS*, ce qui tend à accréditer notre interprétation morale du prix naturel. Il caractérise également, de manière fort intéressante dans notre perspective, un taux d'intérêt convenable (« proper ») comme étant le taux courant du marché (donc naturel) et représentant la moitié du profit (*WN,I.ix.22*, trad p.113). Or le partage en deux parts égales est une norme de justice, comme nous l'avons rappelé.

<sup>492</sup> Si l'on reprend notre analyse du chapitre II, le 1<sup>er</sup> cas est une situation dans laquelle le prix est fixé au niveau du prix de réservation de l'acheteur, soit le prix maximum qu'il est prêt à payer, et le 2<sup>nd</sup> cas à la situation inverse, où l'entière du surplus de l'échange revient à l'acheteur.

s'agit d'un monopole artificiel. Le prix naturel est le vrai prix de la marchandise, c'est à dire « *précisément* ce qu'elle *vaut* », au sens fort du terme (*WN, I.vii.5*, trad p.63). Le prix naturel, juste et idéal, n'est rien d'autre au final que le prix courant et ordinaire révélé par le marché, spectateur impartial des échanges libres d'opinions sur les productions humaines, dans le cadre du système de la liberté naturelle. Il est la norme économique d'un lieu et d'un temps donnés. La poursuite par chacun de son intérêt personnel dans un cadre de liberté et de justice parfaite conduit naturellement les hommes de l'adoption de prix rhétoriques (de marché), issus de la persuasion et de la négociation, à celle des vrais prix, didactiques ou naturels<sup>493</sup>.

### III : Marché, concurrence et éthique des agents économiques

#### a) Retour sur la discipline morale du marché

Lors du chapitre II, nous avons évoqué la discipline morale imposée par la concurrence aux producteurs. Nous aimerions ici en prolonger l'analyse en nous focalisant sur les conséquences morales de la fixation du prix à son niveau naturel. En effet le marché, dans les conditions de la concurrence libre et universelle prônée par Smith dans le cadre du système de la liberté naturelle, recèle bien des vertus. Parce qu'il est un espace d'interactions sociales, il contraint les agents économiques à modérer l'intensité de leurs passions égoïstes, à tempérer leur amour de soi en diminuant le prix pour le vendeur, en l'augmentant pour l'acheteur afin d'être approuvés quant à leur évaluation des biens et de persuader les autres d'échanger à un prix communément accepté. La prise en compte de l'autre, de ses désirs et de ses sentiments, est inévitable. Cet échange de points de vue, ce partage de sentiments et d'opinions sur les marchandises n'est possible que grâce à la faculté de sympathie. Les acheteurs doivent se mettre à la place des vendeurs, et inversement, pour s'imaginer quel(s) prix ils sont prêts à accepter. La rencontre sur le marché permet une mise en regard des perspectives et l'adoption d'un point de vue impartial par acceptation de concessions mutuelles jusqu'à l'obtention d'un accord réciproque. Le croisement des regards sur les biens par les acteurs du marché fait émerger

---

<sup>493</sup> Par conséquent, l'intuition proposée lors du chapitre II est confirmée en soulignant la condition essentielle du passage naturel du prix rhétorique (de marché) au prix didactique (naturel) : la mise en place du système de la liberté naturelle.

de manière naturelle, par libre communication, la norme (économique) générale : le prix de marché. Le marché, dans le cadre de la concurrence libre, est un lieu d'éducation à l'impartialité et à la maîtrise de soi par la modération de l'intérêt personnel qu'il nécessite<sup>494</sup>. Personne ne peut durablement y imposer sa volonté (son prix), à moins d'être bénéficiaire d'un avantage concédé par l'Etat. Le prix naturel est synonyme pour Smith de « bonne gestion » car la concurrence libre et universelle « force chacun à y recourir » (*WN, l.xi.b.5*, trad p.173)<sup>495</sup>. Parce qu'elle impose un profit « bon », « modéré » et « raisonnable<sup>496</sup> » (*WN, l.ix.22*, trad p.113), la concurrence libre contraint les capitalistes, désireux de s'enrichir, à être frugaux et parcimonieux, c'est-à-dire à épargner une part très importante de leur revenu pour accumuler toujours plus de capital et ainsi enrichir la nation en employant plus de travailleurs productifs, en améliorant l'organisation du travail, et en fournissant aux salariés de meilleures machines. Car un capital important rendant de faibles profits augmentera toujours plus vite qu'un faible capital donnant des profits très élevés (*WN, l.ix.11*, trad p.108). La faiblesse des profits les oblige, en outre, à être persévérants<sup>497</sup>, industriels<sup>498</sup> et surtout innovants<sup>499</sup> afin de pouvoir baisser les prix et s'assurer une position dominante sur le marché, source de surprofits généralement momentanés mais parfois durables<sup>500</sup>. Dans le même ordre d'idées elle les pousse à créer

---

<sup>494</sup> Ces idées sont plus largement développées au chapitre II.

<sup>495</sup> Winch (1996) et Rosenberg (1974) ont également souligné l'impact positif de la concurrence sur la moralité des capitalistes.

<sup>496</sup> Ce sont une nouvelle fois des termes que l'on retrouve fréquemment dans la *TSM* pour qualifier la moralité des comportements.

<sup>497</sup> Il se peut qu'ils doivent parfois accepter d'obtenir pendant un laps de temps limité un taux de profit très faible, inférieur au taux naturel, lorsque la quantité de denrées mise sur le marché dépasse fortement la demande effective.

<sup>498</sup> « Parmi des gens d'affaires, quelqu'un d'oisif paraît aussi lourdaud, et risque d'être aussi dédaigné, qu'un civil parmi des militaires. » (*WN, l.ix.20*, trad p.113)

<sup>499</sup> « En outre, l'accroissement de la demande, quoique au début elle puisse parfois faire monter le prix des marchandises, ne manque jamais de le faire baisser à la longue. Elle encourage la production, et par là accroît la concurrence des producteurs, qui, pour aller au rabais les uns par rapport aux autres, ont recours à de nouvelles divisions du travail et de nouvelles améliorations des arts, qu'on n'aurait jamais pu imaginer sans cela. » (*WN, V.i.e.26*, trad p.847)

<sup>500</sup> « Quand par un accroissement de la demande effective, le prix de marché de quelque denrée particulière s'élève bien au dessus du prix naturel, ceux qui emploient leurs fonds à fournir ce marché sont en général soucieux de cacher ce changement. Si le bruit s'en répandait, leur grand profit inciterait un si grand nombre de nouveaux rivaux à employer leurs fonds de la même manière que, la demande effective étant pleinement fournie, le prix de marché serait bientôt ramené au prix naturel, et même pour quelque temps abaissé au dessous de celui-ci. Si le marché est à une grande distance du lieu où résident ceux qui le fournissent, il arrive que ces derniers gardent le secret pendant plusieurs années d'affilée, et jouissent pendant cette période de leurs profits extraordinaires sans avoir de nouveaux rivaux. On doit cependant reconnaître que les secrets de ce genre peuvent rarement se garder longtemps, et le profit extraordinaire durer guère plus. Les secrets de manufacture peuvent se garder plus longtemps que les secrets de commerce. Un teinturier qui a trouvé le moyen de produire une couleur particulière avec des matières ne

de nouveaux marchés répondant à des besoins non satisfaits des consommateurs<sup>501</sup>. Enfin, désireux de préserver leur réputation auprès de leurs clients potentiels ou réels, ceux-ci se doivent d'agir de manière juste et équitable. S'ils cherchent à tromper les consommateurs en magnifiant la qualité de leurs produits, en vantant la modicité de leurs prix, ou en ne respectant pas leurs engagements, soit ceux-ci les sanctionneront en diminuant leurs achats et en les reportant sur un concurrent, soit le gouvernement lui-même interviendra, comme lorsqu'il impose des labels de qualité<sup>502</sup>. Il ressort que la tendance du prix de marché à se conformer au prix naturel entraîne des comportements vertueux : les agents économiques sont poussés à être justes, frugaux, industrieux et innovants dans le cadre du système de la liberté naturelle<sup>503</sup>. Bien que motivés par leur intérêt propre, les capitalistes satisfont sans le vouloir l'intérêt général en stimulant le progrès technique et l'innovation et en vendant moins cher. D'autre part, la concurrence libre entre travailleurs crée une émulation, une course à l'excellence, qui les amène à porter leurs talents à la perfection<sup>504</sup> et à faire avancer ainsi, sans qu'ils le veuillent, les fins de la nature et de la société. Au contraire, le monopole « est le grand ennemi de la bonne gestion » (*WN, I.xi.b.5*, trad p.173),

---

coutant que la moitié du prix de celles communément utilisées, peut, avec une bonne gestion, jouir de l'avantage de sa découverte tant qu'il vivra, et même léguer cette découverte à ses descendants. » (*WN, I.vii.21-2*, trad p.69)

<sup>501</sup> « L'acquisition d'un nouveau territoire ou de nouvelles branches de commerce peut parfois faire hausser les profits des fonds, et avec eux l'intérêt de l'argent, même dans un pays qui progresse rapidement dans l'acquisition des richesses. » (*WN, I.ix.12*, trad p.109)

« L'établissement d'une manufacture, d'une branche de commerce, ou d'une pratique nouvelles en agriculture, est toujours une spéculation, dont le faiseur de projets se promet des profits extraordinaires. Ces profits sont tantôt très grands, et tantôt, plus souvent, peut-être, tout à fait autrement ; mais en général ils n'ont pas de proportion régulière avec ceux des autres anciennes activités dans le voisinage. Si le projet réussit, les profits sont couramment d'abord très élevés. Quand le commerce ou la pratique est tout à fait établi et bien connu, la concurrence ramène les profits au niveau des autres branches d'activité. » (*WN, I.x.b.43*, trad p.134). Nous renvoyons au chapitre III dans lequel nous avons montré les conséquences économiques de l'amour de la distinction.

<sup>502</sup> Voir chapitre V.

<sup>503</sup> Une nouvelle fois l'analyse du chapitre II est confirmée et renforcée par la précision du cadre institutionnel indispensable au déploiement des comportements éthiques et économiquement bénéfiques.

<sup>504</sup> « Dans chaque profession l'effort que font la plupart de ceux qui l'exercent est toujours en proportion de la nécessité où ils sont d'en faire. Cette nécessité pèse le plus fortement sur ceux qui ne peuvent attendre leur fortune, ou même leur revenu ou leur subsistance ordinaires que des émoluments de leur profession. Pour acquérir cette fortune, ou pour obtenir cette subsistance, ils doivent exécuter, pendant l'année, une certaine quantité de travail d'une valeur connue ; et, quand la concurrence est libre, la rivalité des concurrents, qui tâchent tous de se priver mutuellement d'emploi, oblige chaque homme à exécuter son travail avec un certain degré de rigueur. La grandeur des objets qui doivent être couronnés de succès dans certaines professions particulières peut, sans doute, stimuler parfois l'effort de quelques hommes d'un entrain et d'une ambition extraordinaires. Il est évident cependant que les plus grands efforts ne sont pas toujours tributaires de grands objets. La rivalité et l'émulation font, même dans les professions humbles, de l'excellence un objet d'ambition, et souvent donne lieu aux plus grands efforts. » (*WN, V.i.f.4*, trad p.855)

il corrompt explicitement les mœurs des propriétaires du capital<sup>505</sup> qui cessent d'épargner et se perdent en dépenses inconsidérées<sup>506</sup> et ruineuses aussi bien pour eux que pour la société, par effet d'imitation. Ainsi, « le taux de profit élevé détruit partout cette parcimonie qui en d'autres circonstances est naturelle au caractère du marchand » (*WN,IV.vii.c.61*, trad p.704). Et leur exemple a malheureusement beaucoup d'influence sur les mœurs des travailleurs, qui deviennent eux-mêmes dépensiers<sup>507</sup>. Des profits exorbitants entraînent la ruine du pays car l'épargne de ceux qui sont à l'origine de l'accumulation du capital décroît petit à petit (*ibid*).

## b) Quelques exemples illustratifs

La modération des comportements des offreurs et la qualité de leurs prestations sont les conséquences inévitables du développement de la concurrence. Cette règle est valable, d'après Smith, sur des marchés, semblent-ils, très hétérogènes. Par exemple, il suffit d'un second épicier dans une ville pour que tous deux baissent leurs prix (*WN,II.v.7*, p.415). Et plus ils seront nombreux, plus faible est la possibilité qu'ils s'allient pour faire hausser les prix et plus grande sera la modération de leurs profits, car « le nombre et la dispersion des différents commerçants leur rend impossible de former une coalition générale, et leur concurrence suffit à les empêcher de faire des profits très exorbitants<sup>508</sup> » (*WN,IV.vii.b.24*, trad p.660)<sup>509</sup>. Ils sont obligés de vendre à un prix « raisonnable » (*ibid*).

---

<sup>505</sup> Dans un registre différent, Smith se lamente également de la concurrence déloyale qui règne sur le marché de l'enseignement entre maîtres publics et maîtres privés et de la corruption des premiers par leur subventionnement étatique, qui les rend presque indifférents à leur réputation et à leur succès dans la profession parce qu'ils ne sont pas payés par ceux qui reçoivent le service (*WN,V.i.f.45*, trad p.875).

<sup>506</sup> « Quand les profits sont élevés, il semble que cette sobre vertu [la parcimonie] soit superflue et que le luxe dispendieux convienne mieux à son aisance. » (*WN,IV.vii.c.61*, trad p.704)

<sup>507</sup> « Mais les propriétaires des grands capitaux mercantiles sont nécessairement les dirigeants et les chefs de toute l'industrie de la nation, et leur exemple a beaucoup d'influence sur les mœurs de toute la partie industrielle de la nation que celui d'aucun autre ordre d'hommes. Si l'employeur est méticuleux et parcimonieux, il y a de fortes chances pour que l'ouvrier le soit aussi ; mais si le maître est dissolu et désordonné, le serviteur qui façonne son ouvrage suivant le modèle que lui prescrit son maître, façonnera aussi sa vie suivant l'exemple que celui-ci donne. » (*WN,IV.vii.c.61*, trad p.704)

<sup>508</sup> Ce raisonnement est appliqué par Smith aux revendeurs intérieurs de blé, « nécessairement plus nombreux que les revendeurs de n'importe quelle autre denrée » parce qu'il s'agit de la denrée dont la consommation annuelle est la plus grande, et dont la « dispersion rend toute coalition absolument impossible » (*WN,IV.v.b.4*, trad p.593).

<sup>509</sup> « Aussi, le capital, qui peut être employé dans le commerce d'épicerie, ne peut pas dépasser ce qui suffit pour acheter cette quantité. Si ce capital est divisé entre deux épiciers différents, leur concurrence tendra à faire que tous les deux vendent meilleur marché que s'il était concentré entre les mains d'un seul ; et s'il était divisé entre vingt épiciers, leur concurrence sera d'autant plus grande, et la possibilité qu'ils se coalisent pour élever le prix, d'autant moindre. » (*WN,II.v.7*, trad p.415)

C'est le marché bancaire qui exhibe avec le plus de clarté les bienfaits économiques et moraux de la concurrence, cette tendance à la modération du comportement des agents économiques<sup>510</sup>. La multiplication des compagnies de banque nous dit-il « les oblige toutes à avoir une conduite plus circonspecte » et à se montrer « plus libérales dans leurs affaires avec leurs clients », de peur de les perdre (*WN, II.ii.106*, trad p.377). En permettant la multiplication du nombre de compagnies, elle rend le risque systémique inhérent à la défaillance de l'une d'entre elles d'autant plus faible<sup>511</sup>. Et lorsque, pour terminer, Smith recommande un marché libre de la religion<sup>512</sup> c'est parce qu'il considère que le développement du nombre de sectes religieuses pour lutter contre la désocialisation des travailleurs urbains (*WN, V.i.g.12*, trad pp.893-4) et la compétition entre celles-ci permettra de diminuer le pouvoir de chacune sur les individus et sur l'Etat, les obligera à modérer leurs pratiques, et produira une religion meilleure, dénuée de fanatisme et de superstition<sup>513</sup>.

---

<sup>510</sup> Précisons d'entrée que Smith ne recommande pas l'absence de règle(s) pour la profession bancaire. Bien au contraire, puisque la concurrence libre n'est avantageuse que « si les banquiers sont empêchés des billets de banque circulants, ou des billets payables au porteur, inférieurs à une certaine somme, et s'ils sont assujettis à l'obligation de payer immédiatement et inconditionnellement ces billets de banque dès présentation... » (*WN, II.ii.106*, trad p.377)

<sup>511</sup> « [La multiplication des compagnies de banque] contient la circulation de chaque compagnie particulière dans un cercle plus étroit, et réduit leurs billets circulants à un plus petit nombre. En divisant la circulation totale en un plus grand nombre de parties, la faillite d'une compagnie, accident qui doit, dans le cours des choses, arriver quelquefois, devient de moindre conséquence pour le public. » (*WN, II.ii.106*, trad p.377)

<sup>512</sup> Sur le marché de la religion chez Smith on recommandera la lecture de Griswold (1999, pp.267-79), Leathers & Raines (1992 ; 2008), Ekelund, Hébert & Tollison (2005).

<sup>513</sup> « Mais si la politique n'avait jamais appelé la religion à son secours, si le parti victorieux n'avait jamais adopté, après sa victoire, les principes d'une secte plutôt que d'une autre, il aurait probablement traité avec toutes également et impartialement et aurait laissé chacun choisir son prêtre et sa religion comme il lui semblait. En ce cas il y aurait sans doute eu une grande multitude de sectes religieuses. Presque chaque congrégation différente aurait pu faire par elle-même une petite secte, ou avoir en propre quelques principes singuliers. Chaque maître se serait sans doute senti dans la nécessité de faire tous les efforts, et d'utiliser tout art préservant et à la fois accroissant le nombre de ses disciples. Mais comme tout autre maître se serait senti dans la même nécessité, le succès d'aucun maître, ou d'aucune secte de maîtres, n'aurait pu être très grand. Le zèle intéressé et actif des maîtres religieux ne peut être dangereux et fâcheux que là où il n'y a qu'une seule secte de tolérée dans la société, ou là où l'ensemble d'une grande société est partagé en deux ou trois grandes sectes, les maîtres de chaque secte agissant de concert, et dans une discipline et une subordination constante. Mais ce zèle sera tout à fait inoffensif là où la société est partagée en deux ou trois cents, ou peut-être en mille petites sectes, dont aucune ne pourrait être assez grande pour troubler la tranquillité publique. Les maîtres de chaque secte, se voyant entourés de tous côtés par plus d'ennemis que d'amis, seraient obligés d'apprendre cette sincérité et cette modération que l'on trouve si rarement parmi les maîtres de ces grandes sectes dont les principes, soutenus par le magistrat civil, sont tenus en vénération par presque tous les habitants de vastes royaumes et empires... » (*WN, V.i.g.8*, trad p.890)

## IV : Le marché du crédit, ou les apories de la concurrence libre

### a) L'exception qui confirme la règle

Jusqu'ici nous avons essayé de démontrer que le marché, *dans le cadre idéal du système de la liberté naturelle*, est favorable à un progrès économique et moral des individus et de la nation en assurant à la fois une allocation optimale des ressources et en imposant une discipline morale aux agents économiques. Mais la règle souffre une exception notable : le marché du crédit. Parce que Smith y recommande une intervention gouvernementale, plus précisément la fixation d'un taux maximal d'intérêt, sa position a suscité beaucoup de commentaires réprobateurs, à l'époque et encore aujourd'hui, pour dénoncer un flagrant délit de contradiction ou d'incohérence analytique. Que l'on en juge par la critique de Bentham ou, plus proche de nous, par les réactions indignées des économistes de l'école de Chicago, si prompts à voir en Smith un ardent et dogmatique défenseur du libéralisme économique (Hollander, 1999, p.525). Force est tout de même de constater que l'analyse smithienne du marché du crédit trouve un écho dans les théories économiques contemporaines en ce qu'elle ressemble à s'y méprendre à une préfiguration de l'asymétrie d'informations et du phénomène de sélection adverse (Diatkine, 1995 ; Hollander, 1999 ; Paganelli, 2003) mis à jour par Stiglitz et Weiss (1981), le premier reconnaissant d'ailleurs explicitement sa dette envers Smith dans un article postérieur (Stiglitz, 1992), et bien que leurs conclusions diffèrent très sensiblement puisque Stiglitz n'en appelle pas à la main visible de l'Etat<sup>514</sup>. Pour le comprendre, il est bon de rappeler à nouveau que Smith ne cherche pas à définir un agent économique type et universel mais plutôt qu'il décrit différents caractères<sup>515</sup>, qui sont autant d'agents économiques singuliers. Sur le marché du crédit, il distingue deux types de demandeurs de capital : des marchands « sobres », « frugaux » et prudents (WN,II.ii.77, trad p.362), et des marchands

---

<sup>514</sup> La demande par Smith de la fixation d'un taux d'intérêt maximum dans le but de favoriser un financement des investissements peu risqués et donc de favoriser la croissance à long terme permet aussi d'entrevoir une filiation avec Keynes, comme n'a pas manqué de le souligner Paganelli (2003).

<sup>515</sup> L'importance de la notion de caractère pour la compréhension de l'analyse économique de Smith a été mise en lumière par Witztum (1998), Biziou (2001) et Leloup (2002).

spéculateurs<sup>516</sup>, souvent qualifiés péjorativement de « projectors »<sup>517</sup> et d' « aventuriers »<sup>518</sup> (*WN, I.x.b.33*, trad p.129). Pour les discriminer le regard doit se tourner vers leur attitude face au risque<sup>519</sup>. Alors que les hommes prudents ne recherchent qu'un enrichissement modéré et n'investissent que dans des projets savamment étudiés et aux risques limités<sup>520</sup> assurant un profit « raisonnable », la « sécurité » étant leur priorité absolue, les « projectors » et autres « aventuriers » se perdent dans des entreprises « hasardeuses », dangereuses et donc extrêmement « incertaines » quant aux revenus qu'ils pourront en tirer (*WN, I.x.b.32-3*, trad pp.128-9)<sup>521</sup>. Or, que dit Smith du taux d'intérêt ? Qu'il est une fraction du profit, et donc du produit du travail, en tant que prix à payer pour l'usage du capital dont l'individu n'est pas propriétaire mais dont il tire un revenu : précisément le profit, dont l'autre partie est constituée de la prime de risque (*WN, I.vi.18*, trad p.60). Par

<sup>516</sup> Par souci d'exhaustivité il serait bon de mentionner également une autre catégorie d'emprunteurs, qualifiés de « prodigues » qui, comme les spéculateurs, empruntent à des taux d'intérêt très élevés mais uniquement dans le but de consommer, détruisant ainsi le capital national (*WN, II.iv.15*, trad p.411). Ceux-ci sont victimes du vice, la passion pour la jouissance présente, dont la frugalité est la vertu : soit la capacité à reporter une consommation présente pour une consommation future plus importante. Nous les laissons volontairement de côté car ils n'y a, par définition, pas lieu d'étudier la nature de leur comportement d'investissement productif. Mais lorsque Smith recommande la fixation d'un taux d'usure légèrement supérieur au taux d'intérêt courant du marché il ne fait point de doute qu'il y voit un moyen de diminuer le nombre de spéculateurs et de prodigues à qui il est prêté du capital.

<sup>517</sup> Toutefois, la qualification de « projector » ne doit pas être exclusivement attachée à l'imprudence de certains capitalistes. Comme nous l'expliquons lors du premier chapitre, elle dénomme plus généralement un trait de caractère propre aux propriétaires du capital, car il est dans la nature de leur activité d'élaborer des projets (d'investissement) sur le long terme, d'avoir une vision étendue des choses et d'exploiter toute opportunité de profit. En conséquence, les projectors ne sont pas nécessairement des dangers publics pour Smith, contrairement à ce que prétend Evensky (2005, p.146). Nous rejoignons Pesciarelli (1989, p.525) sur ce point.

<sup>518</sup> Plus généralement, pour une étude approfondie des différents types d'entrepreneurs chez Smith on consultera Pesciarelli (1989, pp.522-5).

<sup>519</sup> L'analyse de Breban (2007) est tout à fait éclairante sur ce point.

<sup>520</sup> « La sécurité est donc le premier et le principal objet de la prudence. Celle-ci répugne à exposer... notre fortune, notre rang ou notre réputation au hasard. Elle est davantage circonspecte qu'entrepreneuse, et plus soucieuse de préserver les avantages que nous possédons déjà que de nous pousser à l'acquisition d'avantages nouveaux et toujours plus grands. Les moyens d'accroître notre fortune qu'elle nous recommande principalement sont ceux qui n'exposent à aucune perte, ni aucun hasard... » (*TMS, VI.i.6*, trad p.296)

L'homme qui vit dans la limite de son revenu se contente naturellement de sa situation qui, par de continuelles quoique maigres ajouts, ne cesse de s'améliorer chaque jour. Cela lui permet graduellement de se relâcher, dans la rigueur de sa parcimonie comme dans la sévérité de son application ; il sent alors avec une satisfaction redoublée cet accroissement graduel du bien être et du plaisir, pour avoir senti auparavant la souffrance qui accompagnait leur manque. Il n'est pas soucieux de changer une situation si confortable, et ne se met pas en quête de nouvelles entreprises ou aventures qui pourraient menacer, sans beaucoup l'améliorer, la sûre tranquillité dont il jouit actuellement. S'il se lance dans de nouveaux projets ou de nouvelles entreprises, c'est certainement qu'ils seront bien réfléchis et bien préparés. Il ne peut jamais être pressé ou forcé par aucune nécessité, mais il a toujours le temps et le loisir de délibérer posément et froidement de leurs conséquences probables. » (*TMS, VI.i.12*, trad pp.298-9)

<sup>521</sup> Quoiqu'elles soient « moins grandes et moins merveilleuses » que les « entreprises extravagantes » des « faiseurs de projets chimériques », les « entreprises sobres » des emprunteurs « sobres et frugaux » sont, au final, « plus solides et plus lucratives » (*WN, II.ii.77*, trad p.362).



voie de conséquence, il redoute que l'absence totale de régulation du taux d'intérêt provoque une éviction des marchands prudents, dont les projets sont plus sûrs mais moins rentables, au profit des marchands spéculateurs dont les projets s'avèrent plus risqués mais plus profitables, ce qui leur permet d'accepter de payer des taux d'intérêt plus élevés<sup>522</sup> :

« On doit observer que le taux légal, quoiqu'il devrait être quelque peu supérieur au taux courant le plus bas, ne devrait pas l'être trop. Si, par exemple, l'intérêt légal en Grande Bretagne était fixé à un taux aussi élevé que huit ou dix pour cent, la plus grande partie de l'argent à prêter le serait à des prodigues et à des faiseurs de projets, qui seraient les seuls disposés à donner un intérêt aussi élevé. Les gens mesurés, qui ne donneront pour l'usage de l'argent qu'une partie de ce qu'il peut leur faire gagner, ne s'aventureraient pas dans la concurrence. Une grande partie du capital de la nation serait retirée des mains les plus susceptibles d'en faire un usage lucratif et avantageux, et jetée dans celles qui risqueraient le plus de le gaspiller et de le détruire. Au contraire, là où le taux d'intérêt légal n'est fixé que très peu au-dessus du taux courant le plus bas, on préférera universellement les gens mesurés comme emprunteurs aux prodigues et aux faiseurs de projets. La personne qui prête de l'argent obtient presque autant d'intérêt des premiers qu'elle ose en prendre aux seconds, et son argent est beaucoup plus en sécurité dans les mains de la première catégorie de personnes que dans celles de la seconde. Une grande partie du capital du pays est ainsi jetée entre les mains les plus susceptibles de l'employer avec avantage. » (*WN, II.iv.15*, trad p.411)

Remettre le capital de la nation entre les mains des « projectors » et autres « aventuriers » s'avère être pour Smith un véritable danger public, ce que contestera vigoureusement Bentham, arguant du fait que les « projectors » ont un rôle économique bénéfique pour la société car ce sont les principaux promoteurs de l'innovation, de la croissance et du progrès (*Corresp*, p.388)<sup>523</sup>. Sans compter que la fixation d'un taux maximum d'intérêt peut entraîner des effets pervers comme le développement d'un marché noir, la baisse du revenu des banques et la diminution du nombre de prêteurs. Bien que Smith en ait eu connaissance (et contrairement à ce qu'affirma Bentham), cela ne

---

<sup>522</sup> Smith précise cependant que le profit augmente avec le risque mais non en proportion de celui-ci, si bien que des investissements deux fois plus risqués ne rapporteront généralement pas un profit double (*WN, I.x.b.33*, trad p.129).

<sup>523</sup> Pour Leloup (2002, p.921), et Pesciarelli (1989, p.535) ce sont véritablement deux visions du développement économique qui s'affrontent.

l'amena pas à revoir sa position. Pour Hollander les raisons de leur désaccord relèvent de l'histoire économique, car la période à laquelle écrivait Smith le capital était relativement peu abondant, l'autofinancement régnait, les innovations étaient faibles et il existait beaucoup de spéculateurs irresponsables (1999, pp.537-40). C'est certainement aussi et surtout, comme l'a défendu Muller (1993), du côté de leurs philosophies morales respectives qu'il faut chercher la source première de leur divergence.

## b) Vers une explication éthique des apories du marché du crédit (1) : mépris du risque et désir de reconnaissance

Sans nous avancer au sujet de Bentham, nous pensons, dans la lignée de Leloup (2002), Paganelli (2003) et Breban (2007), que la position de Smith se justifie en s'attardant sur la TSM. Dans la RN il défend l'idée selon laquelle les hommes ont une tendance générale à surestimer leurs capacités et leurs chances de réussite et à sous-estimer leurs chances d'échec, phénomènes constatés par l'économie expérimentale depuis lors<sup>524</sup>. Ils croient plus que de raison en leurs capacités et en leur bonne fortune<sup>525</sup>, ce qui les amène à des prises de risque excessives. Et Smith d'énoncer les nombreux exemples qui illustrent ce phénomène que les économistes auraient tôt fait de qualifier d'irrationnel : des domaines aussi diverses que les jeux de hasard, la recherche de mines d'or, les assurances ou le choix des professions sont mentionnés. Tous appellent des choix en situation de risque ou d'incertitude et exhibent les calculs *a priori* erronés des hommes, enfermés dans un biais systématique. Arrêtons-nous quelques instants sur ces exemples pour en dévoiler toute la richesse. De prime abord, la croyance inconsidérée que les hommes ont de leur bonne fortune explique selon Smith le relatif insuccès des compagnies d'assurance, car les individus sous-estiment la probabilité qu'il leur arrive un incident<sup>526</sup> (WN, I.x.b.28, trad

---

<sup>524</sup> Voir Dellavigna (2009, pp.341-3).

<sup>525</sup> « L'opinion exagérément bonne que la plupart des hommes ont de leurs propres capacités, est un mal ancien qu'ont remarqué les philosophes et les moralistes de tous les temps. On a moins remarqué la présomption absurde qu'ils ont dans leur propre étoile. Elle est, cependant, encore plus universelle, s'il est encore possible. Il n'y a pas d'être vivant qui, lorsqu'il est en assez bonne condition physique et morale, ne la partage peu ou prou. Tous les hommes surestiment plus ou moins les chances qu'ils ont de gagner, la plupart sous-estiment celles qu'ils ont de perdre, et presque personne en assez bonne condition physique et morale n'estime les chances qu'il a de perdre plus qu'elles ne valent. » (WN, I.x.b.26, trad pp.124-5)

<sup>526</sup> « Cependant, aussi modérée que soit couramment la prime d'assurance, beaucoup de gens méprisent trop le risque pour se soucier de la payer...dans la plupart des cas, négliger d'assurer les bateaux, comme les

p.125), et leur passion pour les jeux de hasard, parce qu'ils surestiment leurs chances de gain (*WN,I.x.b.27*, trad p.125). Si l'on poursuit sur ce dernier point, Smith déploie deux types d'arguments pour justifier le fait qu'il est, semble-t-il, déraisonnable de jouer à la loterie. D'une part, les gains du (ou des) vainqueur(s) sont nécessairement inférieurs aux pertes de l'ensemble des joueurs, auquel cas l'entrepreneur (ou l'Etat) ne ferait pas de profit (*ibid*). Les loteries sont de ce fait qualifiées d'inéquitables (*ibid*). D'autre part, il déploie un argument qui nous est familier en tant qu'économistes aujourd'hui. Le gain monétaire espéré par un joueur de la participation à la loterie est inférieur à son coût, si bien que l'individu n'a, semble-t-il, pas intérêt à jouer<sup>527</sup>. Et pourtant, nombreux sont ceux qui jouent. Nous proposons d'expliquer le comportement du joueur de la manière suivante. Lors du premier chapitre, nous avons souligné le fait que lorsque Smith définit la vertu de prudence, il prend soin de dissocier la faculté de calcul (liée à des capacités supérieures d'entendement permettant de prédire les conséquences éloignées de nos choix) de la faculté de choix (le rôle séminal de la maîtrise de soi pour contrôler l'intensité de nos passions et agir conformément aux prescriptions de l'entendement) (*TMS,IV.2.6*, trad p.263). Le passage que nous venons de citer en note (*WN,I.x.b.27*, trad p.125) semble indiquer que ce n'est pas nécessairement le calcul économique des joueurs qui est erroné. Le problème doit par conséquent être transféré du côté de la faculté de choix<sup>528</sup>. Pourquoi le choix ne se conforme-t-il pas à l'intérêt économique de l'agent ? En quoi la maîtrise de soi a-t-elle pu faillir ? Quelle passion, non suffisamment réprimée, est en cause ?

La réponse la plus simple serait d'invoquer le désir de richesse. Le raisonnement est néanmoins plus complexe que cela car ce désir n'est peut-être pas la fin ultime du joueur. Plus précisément, si le joueur gagne et, partant, devient riche, il espère obtenir la sympathie, l'amour et l'admiration des autres<sup>529</sup> et son imagination a tôt fait de lui faire entrevoir la situation prétendument heureuse qui en résultera pour lui <sup>530</sup> . L'enrichissement n'est qu'un moyen et non une fin. La prise de risque excessive des

---

maisons, n'est pas l'effet d'un calcul aussi subtil, mais de l'inconscience et du mépris présomptueux du risque. » (*WN,I.x.b.28*, trad p.126)

<sup>527</sup> « Les gens les plus sages ne considèrent guère comme une folie le fait de payer d'une petite somme la chance de gagner dix ou vingt mille livres, quoiqu'ils sachent que même cette petite somme dépasse peut être de vingt ou trente pour cent ce que vaut la chance. » (*WN,I.x.b.27*, trad p.125)

<sup>528</sup> Contrairement au problème du surtravail, lié quant à lui à une défaillance de la faculté de calcul des individus, comme nous l'avons montré lors du chapitre précédent.

<sup>529</sup> Lévy (1999) a toutefois omis de mentionner le fait que ce désir de reconnaissance ne pourra être comblé par le gain d'une loterie car Smith soutient que les parvenus et ceux qui ont fait fortune rapidement sont généralement regardés de manière plus condescendante qu'admiration.

<sup>530</sup> Voir chapitre III.

individus ne se résume pas à une analyse en termes de biais cognitif. Nous rejoignons Levy (1999, p.82) pour affirmer qu'elle peut être fondée sur le désir de reconnaissance et d'admiration sociale qui prend le pas sur l'intérêt purement économique de l'individu. Le jeu de hasard est un moyen improbable d'obtenir la source la plus probable de reconnaissance : la richesse.

Ce raisonnement s'applique d'ailleurs fort bien au choix des professions tel qu'il est présenté par Smith au chapitre dix du livre I. Celui-ci est consacré à l'étude de cinq causes de différenciation des salaires entre professions : le coût d'éducation, la constance du revenu, la pénibilité, la probabilité de succès et la confiance qui doit être accordée à ceux qui les exercent (*WN, I.x.b.1*, trad p.116). L'exemple le plus probant est celui des professions libérales, surpeuplées d'après Smith car les individus surestiment leurs capacités (*WN, I.x.b.23*, trad p.123). Nous retrouvons le raisonnement bicéphale précédent. Premièrement, la « loterie du droit » est hautement injuste parce que les gains des personnes obtenant un emploi sont très nettement inférieurs aux pertes des participants à la sélection, ce qui amène Smith à dire que les professions juridiques sont « comme de nombreuses autres professions libérales et honorables...du point de vue du gain pécuniaire, à l'évidence insuffisamment récompensées » (*WN, I.x.b.22*, trad p.123). Secondement, l'utilité monétaire espérée d'un avocat est comparativement plus faible que celle d'un artisan. Alors que la probabilité de réussite du premier est vingt fois inférieure à celle du second, l'avocat ne touchera pas un revenu vingt fois supérieur à celui de l'artisan (*ibid*). Ici encore la rationalité individuelle va au-delà de la simple prise en compte du gain économique en intégrant l'honneur, la réputation et l'admiration publique comme sources de gain moral, et donc de rémunération complémentaire (*WN, I.x.b.23*, trad p.123). La faiblesse relative du revenu monétaire est compensée par un rang social, une réputation et un honneur supérieurs<sup>531</sup>. Poussés à leur paroxysme, le mépris du risque et le désir de reconnaissance entraînent les hommes vers les professions militaires<sup>532</sup>, dans lesquels l'honneur et la distinction sont les principales, pour ne pas dire les seules, formes de rémunération<sup>533</sup>. Pour les mines d'or enfin, de semblables arguments peuvent être évoqués.

---

<sup>531</sup> N'oublions pas que pour Smith les atteintes à la réputation sont plus graves que les atteintes à la propriété privée. Ajoutons enfin que le cas inverse se présente avec les professions artistiques, hautement rémunérées pour compenser la faible approbation sociale dont elles font l'objet (*WN, I.x.b.25*, trad p.124).

<sup>532</sup> La vie des soldats est « irrégulière, incertaine et aventureuse », tout comme celle des projectors (*WN, V.i.f.50*, trad p.878).

<sup>533</sup> « Ce qu'un soldat ordinaire peut perdre est assez évident. Cependant, insoucieux du péril, les jeunes volontaires ne s'enrôlent jamais aussi facilement qu'au début d'une nouvelle guerre ; et, quoiqu'ils n'aient

Les profits, bien que conséquents, n'y sont pas en proportion des risques, immenses (*WN,IV.vii.a.18*, trad p.643). Le jugement de Smith est sans appel. Qualifiés de « projets dispendieux et incertains qui valent la faillite à la plupart de ceux qui s'y engagent », les entreprises de recherche de nouvelles mines d'or et d'argent sont aussi « la loterie la plus désavantageuse du monde » car « les gains de ceux qui tirent les bons numéros sont dans la proportion la plus faible avec les pertes de ceux qui tirent les mauvais » (*ibid*). La « raison mesurée » et l'« expérience » ont toujours jugé « très défavorablement » ces projets mais les passions de l'homme sont bien souvent plus fortes que sa raison, et en particulier « l'avidité humaine », véritable responsable de ces comportements spéculatifs et inconsidérés, et fondement du mythe de l'Elodorado (*WN,IV.vii.a.19*, trad p.643). Si les hommes s'y aventurent c'est certainement parce qu'ils ont effectué des calculs erronés (en surestimant leurs chances de réussite) mais aussi, et peut être surtout, parce qu'ils sont aveuglés par un désir de reconnaissance et d'admiration sociale dont la richesse et la réussite dans ces « projets extravagants » (*TMS,III.iii.33*, trad p.215) sont les vecteurs. Partir à la recherche de mines d'or, ce n'est pas seulement être un capitaliste, c'est être un aventurier.

### c) Vers une explication éthique des apories du marché du crédit (2) : self-deceit et estime de soi excessive

Cette présomption de notre bonne fortune trouve son pendant dans la *TSM* sous les traits de l'estime de soi excessive<sup>534</sup> et du « self-deceit » (*TMS,III.iv.2-6*, trad pp.223-5). Si nombre d'individus ont tendance à surestimer leurs capacités et leurs talents c'est, d'une part, parce qu'il est désagréable de peu s'estimer et agréable de s'estimer beaucoup (*TMS,III.iv.4*, trad p.224 ; *VI.iii.22*, trad p.341) et, d'autre part, parce lorsqu'ils jugent leur conduite ils se réfèrent au tribunal inférieur de la simple convenance, ce degré de vertu communément atteint dans la société (*TMS,VI.iii.27*, trad p.343). Etre victime du « self-deceit », c'est être incapable de porter un regard objectif et impartial sur soi. L'absence ou inaudibilité de la voix intérieure du spectateur impartial explique ce phénomène du

---

guère de chances d'avancement, ils s'imaginent dans leurs jeunes chimères mille occasions d'acquérir honneurs et distinctions qui n'arrivent jamais. Ces espoirs romantiques forment tout le prix de leur sang. Leur paye est moindre que celle des travailleurs courants, et dans le service effectif leurs fatigues sont beaucoup plus grandes. » (*WN,I.x.b.30*, trad p.127)

<sup>534</sup> Voir chapitre III.

mensonge à soi-même, cette partialité exagérée envers nous-mêmes, cette « faiblesse fatale du genre humain » responsable, si l'on en croit Smith, de la moitié des désordres de la société humaine (*TMS, III.iv.6*, trad p.225). Il est bien difficile nous explique-t-il de porter un regard impartial sur soi en tout instant et d'identifier par conséquent notre intérêt réel, en particulier lorsque nous sommes sur le point d'agir (mais aussi juste après) car la passion y est à son intensité maximum, car l'émotion atteint son paroxysme (*TMS, III.iv.3-4*, trad p.224). L'œil de l'esprit est trompé<sup>535</sup> et surpondère les événements proches ce qui aboutit à la mise à l'écart de l'intérêt réel (la prudence), de long terme, de l'individu<sup>536</sup>. Pour utiliser l'analogie smithienne de la vision, on peut donc dire que les hommes (imprudents) souffrent de myopie. Et quand bien même sont-ils capables d'identifier leurs échecs perceptifs (*a posteriori*), ils ne seront pas (nécessairement) préservés de semblables erreurs à l'avenir (*TMS, III.iv.4*, trad p.224). Comme si ils étaient enfermés dans un biais systématique (*TMS, III.iv.12*, trad p.228). L'absence de modération des intensités passionnelles, en l'occurrence l'appât du gain ici, est source de comportements déraisonnables, comme des prises de risques excessives, et ceux-ci ne peuvent être vaincus que par la conformation à des règles générales (*TMS, III.iv.7*, trad p.225) ou l'adoption du point de vue du spectateur impartial qui restaurent le calme et la tranquillité de l'esprit (*TMS, III.iv.4*, trad p.224).

---

<sup>535</sup> « Les objets paraissent grands ou petits, aux yeux du corps, non pas tant selon leurs dimensions réelles que selon leur proximité ou leur éloignement ; il en va de même pour ce que l'on peut nommer l'œil naturel de l'esprit. Et nous remédions aux défauts de ces organes de manière assez semblable. Dans ma situation présente, un paysage immense de prairies, de bois et de montagnes lointaines semble n'occuper que l'espace de la petite fenêtre devant laquelle j'écris, et semble sans proportion avec la chambre dans laquelle je me trouve. Je ne peux faire une juste comparaison entre ces grands objets et les petits objets qui m'entourent qu'en me transportant, du moins par fantaisie, dans une situation différente, d'où je peux les examiner à distance presque égale, et juger ainsi de leurs proportions réelles....

De la même manière, pour les passions égoïstes et originelles de la nature humaine, la perte ou le gain d'un très petit avantage semblent beaucoup plus importants, excitent en nous un chagrin ou une joie beaucoup plus passionnés et une aversion ou un désir beaucoup plus ardents, que le plus grand souci d'une personne avec qui nous n'avons pas de rapport particulier. Ses intérêts, tant que nous les examinons à partir de cette situation, ne peuvent jamais balancer les nôtres, ne peuvent jamais nous retenir de faire ce qui servir nos intérêts, si ruineux ces derniers soient-ils pour les siens. Avant de pouvoir faire une comparaison convenable entre ces intérêts opposés, nous devons changer notre position. Nous ne devons considérer ses intérêts pas plus de notre situation que de la sienne, pas plus avec nos yeux qu'avec les siens, mais de la position et avec les yeux d'une troisième personne qui n'a aucun rapport avec nous et nous juge avec impartialité » (*TMS, III.3.2*, trad pp.197-8).

<sup>536</sup> Sur les conséquences du self-deceit sur la représentation des choix intertemporels chez Smith, voir Khalil (2008), Palacios-Huerta (2003), Meardon & Ortmann (1996) et Breban (2007). Pour les liens avec la théorie économique contemporaine, voir Ashraf, Camerer & Loewenstein (2005). Nous avons vu précédemment que l'homme prudent, au contraire, accorde la même importance au bien être présent et au bien être futur.

## CONCLUSION : Le rôle séminal du politique

Pour résumer, nous avons sur le marché du crédit, du côté de la demande de capital, des individus au caractère non vertueux, imprudent (ou prodigue) pour être précis, qui monopolisent le capital national et se lancent dans des investissements très risqués, voir « hasardeux » et dilapident le capital national plutôt que de l'accroître<sup>537</sup>. Du côté de l'offre de capital nous avons les banquiers, dont on peut s'attendre à ce qu'ils soient eux-mêmes victimes de passions immodérées, donc destructrices. Smith souligne la spécificité de la relation de crédit : son caractère privé, non anonyme. Or il dénonce le laxisme et l'imprudence des banquiers, insuffisamment proches de leurs clients (trop nombreux pour faire l'objet d'un véritable suivi personnel) et aveuglés par leur désir de profit (*WN, II.ii.77*, trad pp.361-2). Par ailleurs, Smith insiste dans la *TSM* sur le fait que les hommes sont naturellement portés à croire leurs semblables (*TMS, VII.iv.23*, trad p.447). Si l'on ajoute à cela l'appât du gain, naturel à l'homme, il appert que les banquiers, souvent incapables de comprendre leur intérêt réel (*WN, II.ii.53*, trad p.344 ; *II.ii.56*, trad p.346), risquent de financer des entreprises excessivement risquées parce qu'ils auront accordé leur confiance à des marchands qui se surestiment et les trompent (sans le vouloir) comme ils se trompent eux mêmes<sup>538</sup>. Mais comme le dysfonctionnement du marché du crédit fait peser un risque systémique sur l'économie nationale, il est du devoir du gouvernement d'intervenir en restreignant la liberté (individuelle) naturelle de chacun (*WN, II.ii.94*, trad p.371). Dans ce cas précis, il imposera un taux d'usure légèrement supérieur au taux d'intérêt courant du marché afin de diminuer le risque des investissements financés. En d'autres termes, il s'agit de rendre dominants les comportements moralement acceptables, c'est à dire raisonnables et prudents, soit ceux qui sont le plus favorables à l'enrichissement des individus et surtout de la nation<sup>539</sup> (*WN, II.iv.15*, trad p.411). D'un

---

<sup>537</sup> Pour Smith la « méconduite » et la « prodigalité » ont les mêmes effets destructeurs sur la prospérité économique de la nation (*WN, II.iii.26*, trad p.391).

<sup>538</sup> Ce que nous qualifierons ici « d'esprit d'aventure » pour caractériser le comportement des marchands imprudents est donc moins pernicieux que ne l'est l'esprit de monopole. En effet, dans le premier cas les marchands trompent involontairement les banquiers parce qu'ils sont victimes de leurs « rêves dorés » (*WN, II.ii.69*, trad p.354), tandis que dans le second, les capitalistes s'octroient des rentes en trompant en connaissance de cause les hommes politiques. Pour reprendre la distinction du chapitre II, les emprunteurs imprudents sont approuvés sans être dignes d'approbation et de confiance.

<sup>539</sup> Jadow (1977, p.1197) parle à juste titre de la proposition smithienne d'un taux d'usure comme étant fondée sur un argument en termes d'externalités (positives). L'idée de Smith est qu'en imposant ce taux maximum d'intérêt à un niveau légèrement supérieur au taux courant du marché le capital national sera

point de vue purement économique, on peut interpréter cette intervention comme une réponse à une défaillance d'un marché inefficent et imparfait. Cependant, Smith assigne pour tâche principale au gouvernement, dans la *RN* (*WN, V.i.f.49*, trad p.877) comme dans la *TSM* (*TMS, IV.2.1*, trad p.261), de pallier le caractère insuffisamment vertueux des citoyens. Sur le marché du crédit, contrairement au cas général développé en première partie de ce chapitre, les agents économiques vertueux et économiquement bénéfiques pour la société à long terme, les marchands sobres et prudents, sont (partiellement) évincés du marché. Le gouvernement vient alors, par son intervention, créer des conditions plus propices au comportement éthique des emprunteurs (et des prêteurs)<sup>540</sup> et ainsi favoriser l'enrichissement national.

## CONCLUSION:

### I) Économie, Morale et Politique chez Adam Smith

Arrivés au terme de notre étude nous aimerions en souligner les principales conclusions. La première partie s'est focalisée sur les conséquences éthiques et morales du

---

principalement entre les mains de ceux qui vont concourir le plus à l'enrichissement de la société (sans qu'ils en aient l'intention).

<sup>540</sup> Nous sommes sur ce point en accord avec Levy (1987, p.400 ; 1995, p.310) pour qui les lois d'usure s'apparentent chez Smith à des contraintes d'ordre moral.



développement économique. De prime abord, le chapitre I a permis de mettre en exergue le principal défi éthique et moral auquel sont confrontées les sociétés commerciales, à savoir la corruption des travailleurs. La critique par Smith des effets déshumanisants de la division du travail au livre V de la *RN*, lorsqu'elle est située dans la lignée des débats chers aux humanistes civiques et complétée par un regard attentif à la *TSM*, permet de restituer toute la richesse d'une analyse qui, plus qu'une simple préfiguration de l'aliénation marxienne, en constitue peut-être une alternative. La corruption des travailleurs s'entend dès lors comme une perte des parties les plus nobles du caractère humain, à savoir une impossibilité de pratiquer les vertus cardinales et peut être plus encore une diminution significative de la capacité à sympathiser, fondement de la vie humaine. La division du travail, principale source du progrès économique des nations, est dans le même temps la première cause de leur dégradation morale. Touchés dans leur rapport à eux-mêmes et aux autres, les travailleurs s'isolent ou se perdent dans des communautés aux mœurs rigoristes, créant par là une menace pour l'ordre et la stabilité de la société. Il serait réducteur, toutefois, de n'appréhender les conséquences éthiques et morales du développement économique qu'à travers la division du travail et la corruption qu'elle entraîne.

En effet, la croissance de la production de richesses s'accompagne, de manière concomitante à l'approfondissement de la division du travail, d'une intensification des échanges entre individus. Intuitivement il n'est pas déraisonnable de penser que le développement du commerce entre les hommes pourrait susciter une source supplémentaire de corruption en créant un champ libre et ouvert de déchainement des égoïsmes. Or, nous avons essayé de démontrer que telle n'est pas l'opinion que défend Smith dans son œuvre. Si expression des passions « égoïstes » il y a bien, c'est généralement à travers des manifestations mesurées, modérées, tempérées. Le croisement des textes smithiens permet de faire apparaître un modèle explicatif unique des échanges de biens, d'opinions et de sentiments moraux basé sur les analyses du processus de sympathie mutuelle développé au début de la *TSM*. Le commerce des hommes, pluriel mais unidimensionnel, répond aux désirs naturels d'approbation et de persuasion. Parce qu'ils ne peuvent plus satisfaire leurs besoins par eux-mêmes, ils sont dans la nécessité de répondre aux désirs et aux besoins des autres s'ils veulent satisfaire les leurs. L'échange

n'est pas repli sur soi, il est bien au contraire ouverture sur l'autre. Chacun doit prendre en compte et respecter l'intérêt et les préférences de l'autre. En raison des contraintes sociale (le désir d'approbation des autres) et éthique (la volonté d'obtenir l'approbation du spectateur impartial), le marché, véritable agora des sociétés modernes, devient un lieu de pratique des vertus cardinales de prudence, justice et maîtrise de soi, tout en encourageant un regard impartial sur soi. Ce faisant, il faut en conclure que Smith ne définit pas dans ses œuvres une relation univoque et inverse entre croissance économique et progrès moral. Bien au contraire.

Puisque l'extension du commerce n'est pas le seul élément relatif à la croissance économique qui soit à même de susciter des bienfaits de nature morale. La question que nous avons posée en ouverture du chapitre III reflétait cette interrogation: comment est-il possible qu'un philosophe moraliste ait décidé de rédiger un plaidoyer pour la croissance économique comme la *RN*? N'est-ce pas parce qu'il a découvert les bienfaits moraux de l'augmentation de la richesse des nations? Nos investigations nous ont porté à déterminer l'existence possible d'une problématique morale de la *RN*. Le point de vue que nous défendons est le suivant: Smith a rédigé son ouvrage d'économie car la croissance économique permet d'offrir au plus grand nombre les conditions de possibilité d'une vie décente et digne. La pauvreté ne doit pas être pensée dans une optique purement individuelle, absolue et matérielle. Il s'agit d'un problème de nature sociale, relative et morale. Les pauvres ne sont pas regardés, ils vivent dans le mépris et l'obscurité, honteux du sort qui les accable. Si l'état progressif de la société est apparemment pour Smith le plus heureux de tous, c'est parce qu'il va de pair avec une hausse des salaires réels des travailleurs, et donc du niveau de vie des plus humbles. En d'autres termes, et puisque le travail est une peine, les travailleurs pourront acquérir pour un sacrifice moindre de leur temps et de leur liberté les biens de nécessité et de convenance, c'est à dire l'ensemble des biens indispensables à une vie digne, décente et heureuse dans les sociétés commerciales. Enfin, Smith démontre que la quête de l'enrichissement individuel ne détourne pas nécessairement les hommes du chemin du bonheur, en particulier lorsqu'ils suivent les voies de la prudence. Les routes de la vertu et de la sagesse d'une part, de la richesse et de la grandeur d'autre part, peuvent se rejoindre et former les caractères les plus nobles et le plus admirables.

Mais qu'il conduise ou non à la félicité, le désir d'enrichissement personnel a aussi et peut être surtout pour Smith des conséquences sociales inattendues et bien souvent bénéfiques. Motivés en dernière instance par leur désir de reconnaissance, d'amour et d'admiration de leurs semblables, les hommes sont amenés à promouvoir, bien qu'ils n'en aient pas l'intention, le progrès de la société. L'illustre métaphore de la Main Invisible, à laquelle le nom de Smith est irrémédiablement associé, évoque dans la *TSM* comme dans la *RN* l'idée selon laquelle les hommes remplissent souvent sans le savoir et sans le savoir les fins de la Nature, à savoir la préservation, la propagation et le bonheur de l'espèce humaine. Il nous a paru opportun tout d'abord de prendre à rebours la surévaluation générale de cette métaphore pour la compréhension de l'œuvre de Smith en soulignant sa dimension principalement littéraire et esthétique. La Main Invisible n'est ni plus ni moins qu'une métaphore, c'est à dire une figure de style à visée illustrative et non démonstrative, si bien qu'elle pourrait aisément être supprimée des passages de la *RN* et de la *TSM* sans en altérer profondément la signification. Elle a pour fin de satisfaire l'esprit de système du lecteur auquel les secrets de l'économie de la nature sont révélés. Celui-ci dès lors tombe en admiration devant la beauté de l'ordre et de l'harmonie de la nature. Comme illustration de ce phénomène, dans la *TSM* les dépenses somptuaires du riche propriétaire foncier assurent leur subsistance aux pauvres qui travaillent directement ou indirectement pour satisfaire son extravagance et ses caprices. Ou comment l'économie de la grandeur s'intègre à l'économie de la nature. Nous avons voulu par ailleurs émettre quelques précisions quant à l'occurrence de la *RN* qui illustre comment la sagesse providentielle de la nature a implanté en l'homme les inclinations naturelles qui les portent à employer leur capital de la façon la plus avantageuse pour la société, réalisant ce faisant et sans qu'ils en aient conscience les fins de la nature. Car le désir naturel de gain maximum et la préférence pour la sécurité conduisent les hommes à favoriser l'ordre naturel des progrès de l'opulence, c'est à dire celui qui favorise un accroissement maximum de la population, des richesses, et du bien-être de la société. Mais surtout, nous avons voulu montrer qu'il existe une éthique de la main invisible, dans le sens où il ne saurait y avoir d'harmonie entre la poursuite par les capitalistes de leur intérêt personnel d'une part, et l'intérêt général d'autre part, qu'à condition que ceux-ci manifestent prudence et justice et que les législateurs soient eux-mêmes des hommes justes et impartiaux en favorisant une

concurrence libre et équitable. En d'autres termes, l'absence de corruption des hommes d'Etat et des entrepreneurs est une condition *sinequanon* de la réalisation de la main invisible. Pour ce faire il faut tendre vers le système de la liberté naturelle.

C'est plus généralement, comme tente de le montrer la seconde partie de notre thèse, l'ensemble des liens entre progrès économique et développement moral qui appelle une étude du politique chez Smith<sup>541</sup>. En premier lieu, nous étudions lors du chapitre V les discours d'économie politique et leur impact sur la réalité économique des nations en insistant tout particulièrement sur la méthode de composition et la moralité des ces discours. Ainsi, système mercantile et système de la liberté naturelle doivent être appréhendés sous le prisme de la distinction entre rhétorique et didactique. Ceci permet de faire apparaître la nature partielle, partiale et injuste du système mercantile, qui n'est en réalité que l'expression pseudo philosophique d'un discours élaboré par les capitalistes dans l'unique but de défendre leurs intérêts. La collusion corruptrice entre législateurs et propriétaires du capital qu'elle entraîne nuit à l'augmentation des richesses et au bien être social. Si l'on veut rendre maximale la croissance et assurer à tous une vie décente et digne il faut tendre vers le système idéal de la liberté naturelle dans lequel les hommes d'Etat servent l'intérêt général, les capitalistes sont prudents et justes, et les travailleurs moins corrompus grâce à l'éducation publique. Ce système, global et impartial, émanation du philosophe et conseiller du Prince, est un ensemble institutionnel comprenant des marchés libres et équitables mais aussi un cadre juridique et législatif traitant chaque classe et chaque individu de manière impartiale et égalitaire, ainsi que des infrastructures nécessaires au développement économique. Mais croire que la politique est au service de l'économie pour Smith est réducteur et trompeur. Ce sur quoi il nous a paru essentiel d'insister est le rôle d'agent moral du gouvernement dont la raison d'être est la réalisation d'une société ordonnée, stable et harmonieuse dans laquelle chacun puisse mener une vie décente et digne et poursuivre son intérêt sans compromettre l'intérêt général. Les lois et les institutions publiques, éducatives en particulier, servent à garantir que les individus agiront de manière prudente, juste et dans le respect de leurs concitoyens, allant jusqu'à imposer parfois des devoirs de bienfaisance. En d'autres termes, il s'agit de faire en sorte que tous possèdent un niveau minimum et raisonnable de moralité.

---

<sup>541</sup>Nous nous inscrivons de ce fait dans la lignée des ouvrages de Winch (1978) et Biziou (2001) qui ont démontré l'importance, trop souvent négligée, du politique chez Smith.

Afin d'illustrer la dichotomie entre le système rhétorique mercantile et le système didactique de la liberté naturelle nous avons proposé au chapitre VI d'étudier la relation salariale. Il apparaît alors que l'approche rhétorique du système mercantile amène à considérer la relation salariale comme une lutte ouverte entre deux classes sociales aux intérêts *a priori* antagoniques. L'échange entre capitaliste et travailleur est inégal et injuste. Au-delà des conditions objectives de la domination des premiers sur les seconds, nous avons souhaité mettre l'accent sur les déterminants subjectifs, psychologiques et moraux de la subordination salariale. Si les négociations salariales tournent presque toujours à l'avantage des propriétaires du capital c'est principalement en raison de leur position sociale supérieure, source de déférence, et de leur grande habileté rhétorique qui leur permet de persuader les hommes d'Etat de légiférer en leur faveur, bien que cela soit souvent au détriment de l'intérêt général. Mais la force de l'argumentaire smithien sur la relation salariale est de montrer que les capitalistes sont victimes d'une illusion lorsqu'ils croient qu'il est de leur intérêt d'octroyer des salaires aussi faibles que possible. L'amour de la domination, vice des maîtres de tous temps, les empêche de voir leur intérêt réel. En effet, une approche didactique, globale et impartiale de la relation salariale laisse entrevoir la possibilité d'une réconciliation des intérêts des deux classes. Dans le système de la liberté naturelle, là où la loi est juste et impartiale, se dessine un cercle vertueux de croissance. Ainsi, Smith établit une corrélation positive entre le niveau des salaires et la productivité des travailleurs, permettant par voie de conséquence une harmonie des intérêts du capitaliste et du travailleur. Là où la croissance est maximum, le revenu des trois classes l'est aussi, et la justice distributive est assurée. D'où l'absence de plaidoyer pour des politiques redistributives chez Smith. Enfin, une société en croissance donne la possibilité au plus grand nombre de s'enrichir par son travail et de pouvoir peut être, à terme, regagner son indépendance et devenir son propre maître.

Le septième et ultime chapitre visait à démontrer que la corrélation entre comportements individuels et moraux d'une part, et bienfaits économiques pour la société d'autre part, est bel et bien dépendante du cadre institutionnel ou politique de déploiement des activités économiques. Dans un premier temps nous avons repris l'analogie entre échange de sentiments moraux et échange de biens entre deux individus

élaborée au chapitre II en la généralisant à une multitude d'offreurs et de demandeurs afin de faire apparaître le parallèle entre l'émergence et l'évolution des normes morales et économiques sur les marchés. L'échange libre par les individus de leurs passions et de leurs opinions sur la valeur des biens aboutit de manière spontanée et inintentionnelle à la formation de normes, les coutumes et les prix, qui assurent une forme d'harmonie et d'équilibre des désirs et des affects dans la société toute entière. Nous avons essayé de montrer ensuite que les prix naturels, vers lesquels convergent spontanément les prix de marché dans le système de la liberté naturelle, ne relèvent pas uniquement du domaine économique de l'efficacité productive mais aussi du domaine moral. Nous soutenons en effet que les prix naturels sont pour Smith des prix justes, aussi bien en termes de justice commutative que de justice distributive. On en conclut que le système de la liberté naturelle favorise des comportements moraux sur les marchés qui amènent les hommes à s'accorder sur des prix justes. Et pourtant, il existe un marché où la discipline morale de la concurrence libre et équitable du système de la liberté naturelle ne produit pas ses effets. En d'autres termes, un marché où les comportements moralement condamnables sont légion, et où de ce fait l'intérêt général est menacé. Ce marché est le marché du crédit. La perspective qui est la nôtre nous a conduit à privilégier une interprétation morale des dysfonctionnements du marché du crédit en soulignant la problématique du désir de reconnaissance et l'impasse du « self-deceit », tous deux responsables de comportements économiques déraisonnables. Pour y remédier et rendre dominants les comportements moralement acceptables, il faut faire appel au politique et créer, entre autres, une règle fixant un taux d'intérêt maximum. Politique, morale et économie sont indissociables.

## II) La civilisation commerciale

Ces trois sphères essentielles de la vie des hommes dans les sociétés commerciales apparaissent d'autant plus liées lorsque le regard est porté sur leur caractère historique. On pense ici en premier lieu à la théorie smithienne d'évolution des sociétés en quatre stades dont le schéma général se retrouve chez nombre de ses compatriotes écossais, de Steuart et Kames (Skinner, 1996, p.98) à Ferguson, Millar et Roberston, mais dont l'origine première serait peut-être à trouver plutôt du côté de Turgot (Meek, 1971). A rebours de l'interprétation générale selon laquelle Smith aurait formulé avec sa théorie des quatre

stades une philosophie matérialiste de l'histoire<sup>542</sup>, nous soutenons, à l'instar de Biziou (2003, p.151) et Skinner (1996, pp.82-7), qu'elle n'est pas fondée sur un déterminisme économique mais qu'elle exhibe plutôt une co-détermination des institutions économiques, politiques, sociales et morales. Celles-ci forment, et c'est là toute la richesse et l'originalité de la pensée de Smith sur le sujet, un tout organique. Prenons tout d'abord les relations complexes entre économie et politique. Dans le premier stade, celui de la chasse et de la pêche, la division du travail n'a pas encore fait son apparition car le marché ne s'étend pas au-delà du village et de la tribu et qu'il n'y a pas d'accumulation du capital<sup>543</sup>, si bien que la misère est générale et le gouvernement est quasi inexistant<sup>544</sup>, car inutile (ED, p.583). Celui-ci fait son apparition lors du second stade. En effet, le temps des bergers est marqué par les prémices de l'accumulation du capital et de la division du travail grâce à l'extension du marché consécutive à l'augmentation de la population et l'appropriation des terres. Dès lors, les inégalités de richesse et la dépendance font leur apparition, les différends sur la propriété privée se multiplient et la distinction entre riches et pauvres s'établit, si bien que l'autorité doit être institutionnalisée par la création du gouvernement (*LJ(A)*,iv.21, p.208). Même s'il est, au départ, principalement concerné par les affaires publiques (*LJ(A)*,iv.25, p.209), le gouvernement crée un premier cadre commun de règlement des différends portant sur les propriétés privées des individus. Surtout, bien que de forme démocratique (*LJ(A)*,iv.24,p.209), il n'est en réalité « qu'une alliance des riches pour opprimer les pauvres, et préserver l'inégalité des biens qui sans cela serait bientôt détruite par les attaques des pauvres, qui, s'ils n'en étaient empêchés par le gouvernement, réduiraient bientôt les riches à une égalité avec eux-mêmes par la violence » (*LJ(A)*,iv.21, p.208). Parce que dans cet état de la société, « l'affluence de quelques-uns suppose l'indigence de beaucoup », celle-ci suscite « l'indignation des pauvres » que la « misère » et « l'envie » poussent à envahir les possessions des nantis (*WN*,*V.i.b.2*, trad p.810). Ce n'est par conséquent que sous la protection du magistrat civil que le riche peut « dormir tranquille ne serait-ce qu'une nuit » (*ibid*). En résumé, les

---

<sup>542</sup>Ce point de vue est partagé par Meek (1969), Hont (1987), Cropsey (1957, p.151), Roy Pascal (dans Skinner 1996, p.78), Heilbroner (1975), Prevost (2002).

<sup>543</sup>« Dans les nations de chasseurs, de même qu'il n'y a guère de propriété, ou du moins qu'il n'y en a pas qui excède la valeur de deux ou trois jours de travail, de même il y a rarement un magistrat établi ou une administration de la justice ». (*WN*,*V.i.b.2*, trad p.809)

<sup>544</sup>Smith souligne toutefois que l'on peut y rencontrer une forme minimale de gouvernement afin de régler les quelques différends qui opposent les membres de la société et ainsi restaurer la tranquillité publique (*LJ(A)*, iv.4-5,p.201)

prémices de l'activité et du développement économique (propriété privée, accumulation, division du travail) appellent la création du gouvernement<sup>545</sup>. Mais en retour, Smith n'a de cesse de défendre l'idée qu'il n'est pas de croissance économique soutenue et durable sans tendre vers une administration de la justice impartiale. Le progrès économique est dépendant du progrès juridique et législatif. Le désir d'améliorer sa condition ne s'épanouit que là où les hommes sont assurés de savoir leur personne, leur réputation et leurs biens protégés par le magistrat civil. Sans peut être pouvoir l'anéantir totalement, tant le désir de reconnaissance est inscrit dans la nature humaine<sup>546</sup>, l'imperfection et la partialité de la loi tendent à décourager le désir d'améliorer son sort et donc à rendre le progrès de la société vers l'opulence moins prompt<sup>547</sup>. La réussite économique de la Grande Bretagne ne tient pas, selon Smith, à la liberté de son commerce, nécessairement imparfaite. Elle est fondée sur « cette garantie que donnent les lois...à tout homme qu'il jouira des fruits de son propre travail », garantie qui « suffit à elle seule à faire prospérer un pays » (*WN,IV.v.b.43*, trad p.612). Plus précisément c'est l'« administration égale et impartiale de la justice qui rend les droits du plus humble sujet britannique respectable au plus grand, et qui, en assurant à tout homme les fruits de sa propre industrie, donne l'encouragement le plus grand et le plus efficace à toute sorte d'industrie » et assure la prospérité de la Grande Bretagne (*WN,IV.vii.c.54*, trad p.701). Alors que la Chine s'enfonce dans le déclin en raison de lois et d'institutions déficientes (*WN,I.ix.15*, trad p.111), les colonies d'Amérique du Nord, a contrario, doivent leur forte croissance économique à l'importation du système politique britannique<sup>548</sup>. Les évolutions de l'économie et du politique vont de pair (Biziou, 2003, p.154).

Or, l'évolution de la morale elle-même va de pair avec le changement des conditions de vie matérielles et politiques. Plus précisément, les coutumes des peuples

---

<sup>545</sup> Comme l'écrit Smith « la nécessité du gouvernement civil augmente peu à peu avec l'acquisition des biens de valeur » (*WN,V.i.b.3*, trad p.810) et celui-ci ne tire pas son origine, « comme certains l'imaginent, d'un consentement ou d'un accord d'un certain nombre de personnes qui se soumettent eux-mêmes à telles ou telles réglementations, mais du progrès naturel que font les hommes en société » (*LJ(A),iv.19*, p.207).

<sup>546</sup> « L'effort uniforme, constant et ininterrompu que fait chaque homme pour améliorer sa condition, principe d'où vient initialement l'opulence publique et nationale, est souvent assez puissant pour maintenir le progrès naturel des choses vers l'amélioration, en dépit tant de l'extravagance du gouvernement que des erreurs les plus grandes de l'administration » (*WN,II.iii.31*, trad p.394).

Voir aussi (*WN,IV.v.b.43*, trad p.612).

<sup>547</sup> « Un autre élément qui a grandement retardé le commerce était l'imperfection des lois sur les contrats » (*LJ(B),303*, p.528).

<sup>548</sup> « C'est cependant dans le progrès des colonies d'Amérique du Nord que la supériorité de la politique britannique apparaît principalement » (*WN,IV.vii.b.53*, trad p.672)



sont dépendantes de leur niveau de développement. Pour l'illustrer, Smith oppose les mœurs des nations avancées, dites « civilisées », à celles des nations primitives, ou « grossières et barbares » (*TMS*, V.2.8, trad p.285). Le contraste est alors saisissant. Dans les premières sont cultivées les vertus fondées sur « l'humanité », que nous comprenons, à l'instar de Skinner (1996, p.57), comme une attention très forte portée aux sentiments des autres, soit une capacité de sympathie exacerbée. Dans les secondes, au contraire, sont cultivées les vertus fondées sur « l'abnégation et la maîtrise des passions » (*ibid*). En d'autres termes le caractère des barbares et des sauvages est fait de maîtrise de soi, de courage, d'esprit martial, de magnanimité, d'esprit civique et de fermeté. Celui des hommes civilisés est fait d'humanité, de prudence, de probité, de justice et de politesse. Certains concepts de la philosophie morale smithienne permettent d'en éclairer le sens. Ainsi, il apparaît que le caractère des sauvages est principalement fait de vertus admirables et respectables, tandis que celui des hommes civilisés repose généralement sur les vertus aimables (*LRBL*, ii.104, p.131; *TMS*, I.i.5.1, trad p.48). Il s'agit ni plus ni moins que du passage d'une société d'acteurs, où les individus restreignent l'intensité de leurs passions, à une société de spectateurs où, à l'inverse, ils prennent part plus aisément au sort des autres et peuvent ainsi augmenter l'intensité de leurs passions. En d'autres termes, Smith fait état, dans la lignée de Montesquieu, d'un adoucissement des mœurs qui correspond <sup>549</sup> à un effacement de la « virilité » du caractère au profit d'un « efféminement » et d'une « sensibilité » plus librement exprimée (*TMS*, V.2.9, trad p.286)<sup>550</sup>. Deux questions se posent alors. En premier lieu, peut-on identifier les causes de cet adoucissement des mœurs? La réponse de Smith est très claire: ce sont les conditions de vie économiques et politiques qui déterminent en grande partie le caractère des peuples. La « magnanimité », la « maîtrise de soi » (*ibid*), et la fermeté héroïque et indomptable » (*TMS*, V.2.10, trad p.287) dont fait preuve le sauvage tient à la « discipline spartiate » à laquelle il est soumis continuellement (*TMS*, V.2.9, trad p.285). Il vit dans un « danger permanent » et s'expose sans cesse « aux plus graves excès de la faim », si bien qu'« il meurt souvent de simple dénuement » (*ibid*). Parce qu'il n'est pas en paix avec lui-même, il

<sup>549</sup>Smith associe explicitement dans les *LRBL* le raffinement des mœurs au développement du luxe (*LRBL*, ii.64, p.112).

<sup>550</sup>La féminisation de la société trouve confirmation dans l'affirmation de Smith selon laquelle l'humanité est la vertu de la femme (*TMS*, IV.2.10, trad p.265). Par ailleurs, dans les *LJ* il associe, comme nombre d'humanistes civiques, l'efféminement du caractère au développement du luxe (*LJ(A)*, iii.121, p.189; (*A*), iv.8, p.202).

ne peut s'intéresser et prendre part au sort des autres<sup>551</sup>. Au contraire, la « civilité », l'« humanité », la « frugalité » et la « politesse » de l'homme civilisé sont dues à la « sécurité générale » et au « bonheur » dont il peut jouir dans les sociétés commerciales où il vit libre et indépendant, sociétés où « la pauvreté peut facilement être évitée » et « l'abstinence du plaisir devient moins nécessaire » (*TMS, V.2.8*, trad p.285). Sa situation ne l'expose guère au danger, à la faim et à la douleur (*ibid*), d'où son relatif manque de maîtrise de soi et de courage. La seconde question qui se pose est celle de savoir si, pour Smith, le processus d'adoucissement des mœurs doit être vu comme une forme de déclin et de corruption, comme l'affirme Hirschmann (1977, p.97). Puisque les vertus respectables sont plus nobles que les vertus aimables, il semblerait que les nations sauvages sont éthiquement supérieures aux nations civilisées, donnant ainsi raison à la thèse d'Hirschmann. Il semblerait normal, dès lors, que Smith manifeste des regrets et condamne cette évolution. Or, tel n'est pas le cas. Nous avons vu, d'une part, que le gouvernement moderne est suffisamment fort pour pouvoir, par l'éducation et l'instruction, lutter efficacement contre la corruption des individus des sociétés commerciales. D'autre part, le processus d'adoucissement est plus bénéfique qu'il n'y paraît. Les barbares sont enfermés dans le dialogue intérieur et s'avèrent totalement indifférents aux autres car, comme le soutient Harkin (2005, p.441), leur espace social est totalement « anti-théâtral ». Vivant dans le danger et l'insécurité, ils cachent leurs sentiments (*TMS, V.2.9*, trad pp.287-8) et « acquièrent nécessairement l'habitude du mensonge et de la dissimulation » (*TMS, V.2.11*, trad p.288). A l'opposé, dans les nations civilisées les hommes peuvent s'ouvrir aux autres et laisser libre cours à leurs passions et aux échanges sympathiques, profitant par là même des plaisirs de la vie sociale. La société commerciale permet et facilite un commerce libre, « franc, ouvert et sincère » des passions comme des biens (*ibid*). En d'autres termes, le progrès de la société s'accompagne d'une tendance de l'homme vers sa propre nature d'être social. « Accoutumé à céder, dans une certaine mesure, aux mouvements de la nature » (*ibid*) et à laisser s'exprimer ses « penchants naturels » (*TMS, V.2.8*, trad p.285), l'homme s'humanise. Si Smith en conclut, enfin, qu'il n'est pas lieu « de se plaindre que les sentiments moraux des hommes soient

---

<sup>551</sup> « Avant que nous puissions compatir beaucoup avec les autres, nous devons, dans une certaine mesure, être à l'aise avec nous-mêmes. Si notre propre misère nous frappe très gravement, nous n'avons pas le loisir de nous consacrer à celle de notre prochain. Et tous les sauvages sont bien trop occupés par leurs besoins et leurs nécessités pour prêter beaucoup d'attention à ceux d'une autre personne. » (*TMS, V.2.9*, trad p.285)

grossièrement pervertis » dans les nations policées, c'est tout simplement parce que la nature est bien faite, à savoir que « le style de manières adopté dans une quelconque nation est le plus adéquat à sa situation » (*TMS*, V.2.13, trad p.290).

Pour conclure, prenons comme point de départ l'idée de Pocock selon laquelle le terme d'économie politique prend deux sens à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Selon lui, il désigne généralement « la science naissante de la 'richesse des nations » (1985, p.242), idée que l'on associe volontiers à Smith. Mais il arrive qu'il renvoie parfois aussi à « une entreprise plus complexe et plus idéologique visant à établir les conditions de vie morales, politiques, culturelles et économiques des sociétés commerciales en pleine croissance », c'est à dire un « humanisme commercial » capable de répondre au « défi lancé par l'humanisme civique...à la qualité de vie dans de telles sociétés » (*ibid*). Nous soutenons que pour Smith l'économie politique doit être entendue au second sens défini par Pocock et qu'il est de ce fait, comme nous le supposons au chapitre I, un humaniste commercial. L'objet d'étude de Smith n'est pas strictement la société commerciale, c'est bien plutôt la civilisation commerciale<sup>552</sup>. Il souhaite démontrer que la qualité de vie des hommes s'améliore avec les progrès de la société qui sont aussi bien de nature économique que politique et morale, comme nous venons de le voir. Le développement du commerce engendre pour Smith la civilisation (Cropsey, 1957, p.95; Prasch, 1991, p.342; Prevost, 2002, p.68). Les sociétés commerciales sont des sociétés « civilisées » où règnent la politesse et la civilité, où la loi est respectée et les crimes peu nombreux (*LJ(A)*,vi.4-7,pp.332-3) car les hommes sont libres, indépendants et protégés dans leur personne, leurs biens et leur réputation par le magistrat civil. L'accroissement de la production de biens de luxe, source de l'effondrement du pouvoir de la noblesse et du clergé et par conséquent de la chute du féodalisme, permet de remplacer la domination par l'ostentation et la vanité (*WN*,III.iv.10, trad pp.471-2). Les progrès de l'opulence, libérant les hommes des nécessités vitales, leur permettent de s'adonner à la science (*HA*,III.3,p.50), aux arts, et de perfectionner la prose (*LRBL*,ii.115,p.137). Le développement du commerce s'accompagne d'un raffinement des mœurs (*LRBL*,ii.115,p.137). Il crée des liens « d'union et d'amitié » entre les individus et entre les nations<sup>553</sup> (*WN*,IV.iii.c.9, trad p.558). Aisément pourvus en biens de nécessité

---

<sup>552</sup>A l'instar de Muller (1995), nous pensons que Smith avait un projet de civilisation: ce que nous avons défini au chapitre V comme étant la société de la liberté naturelle.

<sup>553</sup> Des études économétriques récentes sur la théorie du doux commerce aboutissent aux conclusions

vitale et sociale dans l'état progressif, jouissant de la liberté d'élire leurs représentants, de vendre leur travail à qui ils souhaitent, d'affecter leur capital comme bon leur semble, ou d'exprimer leurs opinions et leurs sentiments, et protégés des injustices des autres par une administration impartiale de la justice, les hommes des sociétés commerciales et civilisées possèdent les biens économiques, politiques et moraux nécessaires et suffisants à la réalisation d'une vie digne et décente.

## BIBLIOGRAPHIE:

-AHIAKPOR, J. (2008), "On Aspromourgos' mistaken reading of Adam Smith", *History of*

---

suivantes : la globalisation des échanges commerciaux diminue la probabilité de conflits globaux mais augmente celle de conflits bilatéraux (Martin & Mayer, 2008).

*Economic Ideas*, vol XVI, n° 3.

-AHMAD, S. (1990), "Adam Smith's four invisible hands", *History of Political Economy*, 22:1.

-AKERLOF, G. (1982), "Labor contracts as partial gift exchange", *Quarterly Journal of Economics*, vol xcvi, n°4.

-ALVEY, J. (1998), "Adam Smith's higher vision of capitalism", *Journal of Economic Issues*, vol xxxii, n°2.

— (2003), *Adam Smith, optimist or pessimist? A new problem concerning the teleological basis of commercial society*, Aldershot, Ashgate.

-ANDERSON, G. (1989), "The butcher, the baker and the policy maker: Adam Smith on public choice, with a reply by Stigler", *History of Political Economy*, 21:4.

-ANDRIOPOULOS, S. (1999), "The Invisible Hand: supernatural agency in political economy and the gothic novel", *ELH*, vol 66, n°3.

-ANSPACH, R. (2008), « Le plaisir de la sympathie. Adam Smith anti utilitariste », *Revue du Mauss*, n°31.

-ARCHIBALD, G. (1992), "Three classical economists on trouble, strife and the alienation of labour", *The Canadian Journal of Economics*, vol 25, n°1.

-ARISTOTE [2005], *La politique*, Paris, Jean Vrin.

-ARROW, K. & HAHN, J. (1971), *General Competitive Analysis*, San Francisco, Holden Day.

-ASHRAF, N., CAMERER, E. & LOEWENSTEIN, G. (2005), "Adam Smith behavioral economist", *Journal of Economic Perspectives*, vol 19, n°3.

-ASPROMOURGOS, T. (2007), "Adam Smith's Treatment of Market Prices and Their Relation to «Supply» and «Demand»", *History of Economic Ideas*, vol XV, n°3.

-AXELROD, R. (1984), *The evolution of cooperation*, New York, Basic Books.

-BARON, H. (1966), *The Crisis of the Early Renaissance*, Princeton, Princeton University Press.

-BECKER, G. (1981), "Altruism in the family and selfishness in the market place", *Economica*, vol 48, n°189.

-BENETTI, C. (1981), « La question de la gravitation des prix de marché dans la Richesse des Nations », *Cahiers d'économie politique*, n° 6.

-BERAUD, A. (1993), « La contribution fondatrice. Origine et développement de la pensée économique d'Adam Smith », dans *Nouvelle Histoire de la Pensée Economique*, tome 1, Paris, La Découverte.

- (2005), « De l'analyse des échanges à la théorie classique du marché », dans *Histoire des représentations du marché*, Paris, Michel Houdiard.
- BERLIN, I. (1988), *Eloge de la liberté*, Paris, Calmann Lévy.
- BESSONNE, M. & BIZIOU, M. dir (2009), *Adam Smith philosophe, de la morale à l'économie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BEVILAQUA, C. (1968), "Adam Smith and some philosophical origins of eighteenth century rhetorical theory", *The Modern Language Review*, vol 63, n°3.
- BIZIOU, M. (2000), « Kant et Smith, critiques de la philosophie de Hume », *Revue philosophique*, 4.
- (2001), « Commerce et caractère chez Smith et La Bruyère », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°5.
- (2003), *Adam Smith et l'origine du libéralisme*, Paris, PUF.
- (2009), « Libéralisme économique, pauvreté et inégalités sociales selon Adam Smith », dans *Adam Smith Philosophe : de la morale à l'économie ou philosophie du libéralisme*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BLACK, R. (2006), "What did Adam Smith say about self love?", *Journal of Markets and Morality*, vol 9, n°1.
- BLAUG, M. (1962), *Economic Theory in retrospect*, Homewood, Richard D. Irwin.
- BLOOMFIELD, A. (1975), "Adam Smith and the theory of international trade", dans *Essays on Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- BOWLES, S. & GINTIS, H. (2002), "Homo Reciprocans", *Nature*, vol 415, n° 6868.
- BOWMAN, R. (1990), "Smith, Mill, and Marshall on human capital formation", *History of Political Economy*, 22:2.
- BRADLEY, M. (2010), "Adam Smith's system of natural liberty: competition, contestability and market process", *Journal of the History of Economic Thought*, vol 32, n°2.
- BRAHAMI, F. (2000), « Le processus de subjectivation chez Adam Smith; vertus aimables et vertus respectables », *Revue Philosophique*, 4.
- BREBAN, L. (2007), *Délibérations et décisions économiques dans l'œuvre d'Adam Smith*, mémoire de Master 2, mention THEME, spécialité Histoire de la pensée économique, université Paris I Panthéon Sorbonne.
- BREWER, A. (1998), "Luxury and economic development: David Hume and Adam Smith", *Scottish Journal of Political Economy*, vol 45, n°1.

- (1999), "Adam Ferguson, Adam Smith and the concept of economic growth", *History of Political Economy*, 31:2.
- (2009), "On the other (invisible) Hand", *History of Political Economy*, 41:3.
- BROWN, V. (1994a), «Higgling: the language of markets in economic discourse», in *Higgling: transactors and their markets in the history of economics*, *History of Political Economy*, ed. by Neil de Marchi and Mary S. Morgan, Duke, Duke University Press.  
(*Annual Supplement*, 26).
- (1994b), *Adam Smith's Discourse: Canonicity, Commerce and Conscience*, London, Routledge.
- BRUNI, L. & SUDGEN, R. (2000), "Moral canals: trust and social capital in the work of Hume, Smith and Genovesi", *Economics and Philosophy*, 16.
- (2008), "Fraternity: why the market need not be a morally free zone", *Economics and Philosophy*, 24.
- CALKINS & WERHANE, P. 1998, «Adam Smith, Aristotle, and the virtues of commerce», *The Journal of Value Inquiry*, 32, 43-60.
- CAMPBELL, T. (1971), *Adam Smith's science of morals*, London, Allen and Unwin
- CAMPBELL, W. (1967), "Adam Smith's theory of justice, prudence and beneficence", *American Economic Review*, vol 57, n°2.
- CARRASCO, M. (2004), "Adam Smith's reconstruction of practical reason", *The Review of Metaphysics*, vol 58, n°1.
- CHANDRA, R. (2004), "Adam Smith and competitive equilibrium", *Evolutionary and Institutional Economics Review*, vol 1.
- (2004), "Adam Smith, Allyn Young and the division of labour", *Journal of Economic Issues*, sept.
- CLARY, B. (2005), "Smith and living wages. Arguments in support of a mandated living wage", *American Journal of Economics and Sociology*, vol 68, n°5.
- COASE, R. (1976), "Adam Smith's view of man", *Journal of law and economics*, vol 19, n°3.
- COATS, A.W (1958), "Changing attitudes to labour in the mid-eighteenth century", *The Economic History Review*, vol 11, n°1.
- COHEN, E. (1989), "Justice and Political Economy in Commercial Society : Adam Smith's « Science of a Legislator »", *The Journal of Politics*, vol 51, n°1.
- CONDORCET, J.A.C. (1988), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit*

humain, Paris, Flammarion.

-CROPSEY, J. (1957), *Polity and Economy : An interpretation of the principles of Adam Smith* : Martinus Nijhoff, The Hague.

-DANNER, P. L (1976), «Sympathy and exchangeable value: keys to Adam Smith's social philosophy», *Review of social economy*, xxxiv, 3, 317-331.

-DAVIS, J. (1990), "Adam Smith on the providential reconciliation of individual and social interests: is man led by an invisible hand or misled by a sleight of hand?", *History of Political Economy*, 22:2.

-DELLAVIGNA, S. (2009), "Psychology and Economics : evidence from the field", *Journal of Economic Literature*, vol 49, june.

-DELLEMOTTE, J. (2002), « Gravitation et sympathie. L'essai smithien d'application du modèle newtonien à la sphère sociale », *Cahiers d'économie politique*, n° 42.

\_\_\_ (2005), « Sympathie, désir d'améliorer sa condition et penchant à l'échange », *Cahiers d'Économie Politique*, 48, 51-78.

\_\_\_ (2009), « La cohérence d'Adam Smith, problèmes et solutions : une synthèse critique de la littérature récente », document de travail.

-DENIS, A. (1999), "Was Adam Smith an individualist?", *History of the Human Sciences*, vol 12, n°3.

-DIATKINE, D. (2000), « L'utilité et l'amour du système dans la Théorie des Sentiments Moraux », *Revue philosophique*, 4.

\_\_\_(2010), "Vanity and the love of system in Theory of Moral Sentiments", *European Journal of the History of Economic Thought* 17:3.

-DIATKINE, S. (1995), *Théories et Politiques Monétaires*, Paris, Armand Colin.

-DICKY, L. (1986), «Historicizing the "Adam Smith Problem": conceptual, historiographical and textual issues», *The Journal of Modern History*, 58, 3, 579-609.

-DOCKES, P. (2000), "Pouvoir, autorité et convention d'obéissance", *Journal of World Systems Research*, vi, 3.

-DROSOS, D. (1996), "Adam Smith and Karl Marx: Alienation in Market Society", *History of Economic Ideas* IV (1-2).

-DUBOEUF, F. (1985), « Adam Smith, mesure et socialité », *Economies et Sociétés*, série PE, n°3.

-DUBOEUF, F. (2004), «Prix réels, prix naturels dans la Richesse des Nations : de la



- réflexion éthique à l'analyse économique», *Economies et Sociétés*, série PE, n° 35.
- DUESENBERY, J.S. (1949), *Income, Saving and the Theory of Consumer Behavior*, Cambridge, Harvard University Press.
- DUPUY, J. P. (1992), *Le sacrifice et l'envie. Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*, Paris, Calmann-Lévy.
- (2008), "Invidious sympathy in the Theory of Moral Sentiments", *Revue du Mauss*, n°31.
- EIFF, F (2010), "Amartya Sen reading Adam Smith", *History of Economics Review* n° 51.
- EKELUND, R. , HEBERT, R. & TOLLISON, R. (2005), "Adam Smith on religion and market structure", *History of Political Economy*, vol 37, n° 4.
- ELMSLIE, B. (1996), "The rôle of joint products in Adam Smith's explanation of the 'vent for surplus' doctrine", *History of Political Economy*, 28:3.
- (2004), "Adam Smith's analysis of bounties as an early example of the concept of noneconomic objectives", *American Journal of Economics and Sociology*, vol 63, n°4.
- ELMSLIE, B. & JAMES, A. (1993), "The renaissance of Adam Smith's in modern theories of international trade", dans *Perspectives in the History of Economic Thought*, vol IX.
- ENDRES, A. (1991), "Adam Smith's rhetoric of economics: an illustration using 'smithian' compositional rules", *Scottish Journal of Political Economy*, vol 38, n°1.
- EUVRARD, J-L. (2000), « La justice entre morale et économie ou les avatars de la justice distributive », *Revue Philosophique*, 4.
- EVENSKY, J. (1993), "Adam Smith on the human foundation of a successful liberal society", *History of Political Economy*, 25:3.
- (2001), "Adam Smith's lost legacy", *Southern Economic Journal*, 67(3).
- (2005), *Adam Smith's Moral Philosophy: A Historical and Contemporary Perspective on Markets, Law, Ethics, and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (2005), "« Chicago Smith » versus « Kirkaldy Smith »", *History of Political Economy*, 37:2.
- FACCERELLO, G. (2005), "A tale of two traditions: Pierre Force's *Self Interest before Adam Smith*", *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol 12, n°4.
- FEHR, E., KIRCHSTEIGER, G. & RIEDL, A. (1993), "Does Fairness prevent market clearing? An experimental investigation", *The Quarterly Journal of Economics*, vol 108, n°2.
- FIORI, S. (2001), "Visible and invisible order. The theoretical duality of Smith's political economy", *The European Journal of the History of Economic Thought*, 8:4.
- (2005), "Individual and self interest in Adam Smith's *Wealth of Nations*", *Cahiers*

*d'économie politique*, n°49.

-FIORI, S. & PESCIARELLI, E. (1999), Adam Smith on relations of subordination, personal incentives and the division of labour, *Scottish Journal of Political Economy*, vol 46, n°1.

-FITZGIBBONS, A. (1995), *Adam Smith's System of Liberty, Wealth and Virtue*, Oxford, Clarendon Press.

-FLEISCHACKER, S. (1999), *A Third Concept of Liberty: Judgment and Freedom in Kant and Smith*, Princeton, Princeton University Press.

— (2004), *On Adam Smith's Wealth of Nations, a philosophical companion*, Princeton, Princeton University Press.

-FONTAINE, P. (1997), "Identification and economic behaviour. Sympathy and empathy in historical perspective", *Economics and Philosophy*, 13.

-FORBES, D (1975), "Sceptical Whiggism, Commerce and Liberty", dans Skinner & Wilson's *Essays on Adam Smith*, Clarendon Press, Oxford.

-FORCE, P. (1997), "Self-love, identification, and the origin of political economy", *Yale French Studies*, n°92.

— (2003), *Self-Interest Before Adam Smith. A Genealogy of Economic Science*, Cambridge, Cambridge University Press.

-FORMAN-BARZILAI, F. (2005), "Sympathy in Space: Adam Smith on proximity", *Political Theory*, vol 33, n°2.

-FOUCAULT, M. (2004), *Naissance de la biopolitique, cours au collège de France 1978-79*, Paris, Gallimard.

-GERSCHLAGER, C. (2005), "Beyond economic man: Adam Smith's concept of the agent and the rôle of deception", *Cahiers d'économie politique*, 49.

-GLASSFORD, J. (2004), "Adam Smith: reforming merchant power. The case for an open public sphere", *Politics*, vol 24(2).

-GRISWOLD, C. (1999), *Adam Smith and the Virtues of the Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press.

-HAAKONSEN, K. (1981), *The Science of a Legislator: the natural jurisprudence of David Hume and Adam Smith*, Cambridge, Cambridge University Press.

— éd (2006), *The Cambridge Companion to Adam Smith*, Cambridge, Cambridge University Press.

— (2009), « Adam Smith et la société civile », dans *Adam Smith Philosophe*, Rennes, Presses

Universitaires de Rennes.

-HALTEMAN, J. (2003), "Is Adam Smith's moral philosophy an adequate foundation for the market economy?", *Journal of Markets and Morality*, vol 6, n°2.

.HAMOWY, R. (1968), "Adam Smith, Adam Ferguson, and the division of labour", *Economica New Series* vol 35 n° 139.

.HANLEY, R. (2006), "Adam Smith, Aristotle and virtue ethics", dans *New voices on Adam Smith*, Londres, Routledge.

\_\_(2009), *Adam Smith and the Character of Virtue*, Cambridge, Cambridge University Press.

-HARKIN, M. (2005), "Adam Smith's missing history: primitives, progress and the problem of genre", *ELH* vol 72 n° 2.

-HARPAM, E. (1984), "Liberalism, Civic Humanism and the Case of Adam Smith", *The American Political Science Review*, vol 78 n° 3.

-HEILBRONNER, R. (1973), "The Paradox of Progress: Decline and Decay in the Wealth of Nations", *Journal of the History of Ideas*, vol 34 n° 2.

-HENRY, J. (2000), "Adam Smith and the theory of value: chapter six considered", *History of Economics Review*, 31.

-HERVIER, A. (1997), « Juste prix et valeur chez Turgot », *Economies et Sociétés*, série PE, n°25,1.

-HETHERINGTON, N. (1983), "Isaac Newton's influence on Adam Smith's natural laws in economics", *Journal of the History of Ideas*, vol 44, n°3.

-HILL, L. (2006), "Adam Smith on the Theme of Corruption", *Review of social politics*, 68.

-HILL, L. (2007), "Adam Smith, Adam Ferguson and Karl Marx on the division of labour", *Journal of Classical Sociology*, 7.

\_\_(2010), "Adam Smith on thumos and irrational economic man", *European Journal of the History of Economic Thought* (pré-publication en ligne).

-HILL, L. & MCCARTHY, P. (2004), "On friendship and necessitudo in Adam Smith", *History of the Human Sciences*, vol 17, n°4.

-HIRSCHMANN, A. (1977[2005]), *Les Passions et les Intérêts*, Paris, PUF Quadrige.

-HOLLANDER, S. (1977), "Adam Smith and the self interest axiom", *Journal of Law and Economics*, vol 20, n°1.

\_\_(1980), "On Professor Samuelson's canonical classical model of political economy", *Journal of Economic Literature*, vol 18, n°2.

- (1987), *Classical Economics*, Oxford, Blackwell.
- (1999), “Jeremy Bentham and Adam Smith on the usury laws : a Smithian reply to Bentham and a new problem”, *European Journal of the History of Economic Thought*, vol 6, n°4.
- HONT, I. (2005), *Jealousy of Trade: international competition and the nation-state in historical perspective*, Cambridge, Harvard University Press.
- HONT, I. & IGNATIEFF, M. (1983), “Needs And Justice in the Wealth of Nations : an introductory essay”, dans *Wealth and Virtue, The Shaping of Political Economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOWELL, S. (1975), «Adam Smith’s Lectures on Rhetoric: an Historical Assessment», dans *Essays in honour of Adam Smith*: édité par A.Skinner et T.Wilson, Oxford, Oxford Clarendon Press.
- HUECKEL, G. (2009), “In the heat of writing: polemics and the 'error of Adam Smith'in the matter of the corn bounty”, dans *Elgar Companion to Adam Smith*, Cheltenham, Edward Elgar.
- HURTADO, J. (2005), “Pity, sympathy and self interest: review of Pierre Force's *Self Interest before Adam Smith*”, *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol 12, n°4.
- HYARD, A. (2003), « Adam Smith et le Républicanisme », *E-Rea*, 1.2.
- JADLOW, J. (1977), “Adam Smith on usury laws”, *The Journal of Finance*, vol 32, n° 4.
- JAULIN, A. (2002), « Le spectateur impartial: un stoïcien moderne? », *Kairos*, n°20.
- (2002), « Utilité et frivolité », *Kairos*, n°20.
- (2007), « L'économie politique et l'autorité des anciens », dans *Les Autorités*, Grenoble, Millon.
- JONES, H. (2010), “Marcus Aurelius, the Stoic Ethic, and Adam Smith”, *Journal of Business Ethics*, 95.
- KALYVAS, S. N. & KATZNELSON, I. (2001), «The rhetoric of the market: Adam Smith on Recognition, Speech, and Exchange», *The Review of Politics*, 63, 3, 549-579.
- KASHDAN, A. & KLEIN, D. (2006), “Assume the positional: comment on Robert Frank”, *Econ Journal Watch*, vol 3, n°3.
- KENNEDY, G. 2008, «Adam Smith on bargaining», article présenté à la 35e conference annuelle de l’ History of Economics Society à Toronto.

- KEPPLER, J. (2008), *L'économie des passions selon Adam Smith*, Paris, Kime.
- KHALIL, E. (2000), "Making Sense of Adam Smith's invisible hand: beyond Pareto optimality and unintended consequences", *Journal of the History of Economic Thought*, vol 22, n°1.
- (2001), "Adam Smith and three theories of altruism", *Recherches économiques de Louvain*, 67(4).
- (2005), « An anatomy of authority: Adam Smith as political theorist », *Cambridge Journal of Economics*, 29:1, 57-71.
- (2009), "Self Deceit and self-serving bias: Adam Smith on 'general rules'", *Journal of Institutional Economics* 5:2.
- (2010), "Adam Smith concept of self-command as a solution to dynamic inconsistency and the commitment problem", *Economic Inquiry*, vol 48, n°1.
- KURZ, H. (1992), "Adam Smith on foreign trade: a note on the 'vent for surplus' argument", *Economica New Series*, vol 59, n°236.
- LAMB, R. (1973), "Adam Smith's concept of alienation", *Oxford Economic Papers New Series* vol 25 n° 2.
- (1974), "Adam Smith's system: sympathy not self-interest", *Journal of the History of Ideas* vol 35, n°4.
- LAPIDUS, A. (1986), *Le détour de valeur*, Paris, Economica.
- (2002), « Le profit ou la domination: la figure de l'esclave dans l'économie d'Adam Smith », dans *L'économie de l'esclavage colonial*, Paris, CNRS éditions.
- LEATHERS, C. & RAINES, J. (1992), "Adam Smith on Competitive Religious Markets", *History of Political Economy*, vol 24, n°2.
- (2008), "Adam Smith on Religion and Market Structure: The Search for Consistency", *History of Political Economy*, vol 40.
- LEIBENSTEIN, H. (1950), "Bandwagon, Snob and Veblen effect in the theory of consumer's demand", *The Quarterly Journal of Economics*, vol 64, n°2.
- LELOUP, S. (2000), « Pour en finir avec l'usure. L'enjeu de la controverse entre Adam Smith et Jeremy Bentham », *Revue Economique m*, vol 51, n° 4.
- (2002), « Les entrepreneurs smithiens : le fils de l'homme pauvre, l'homme prudent et le faiseur de projets », *Cahiers d'économie politique*, n°42.
- LEVY, D. (1987), "Adam Smith's case for usury laws", *History of Political Economy*, 19:3.

- (1995), “The partial spectator in the Wealth of Nations: a robust utilitarianism”, *European Journal of the History of Economic Thought* 2:2.
- (1999a), “Adam Smith’s katallactic model of gambling : approbation from the spectator”, *Journal of the History of Economic Thought*, vol 21, n°1.
- (1999b), “Katallactic rationality: exploring the links between cooperation and language”, *American Journal of Economics and Sociology*, vol 58, n°4.
- LEWIS, T. (1977), “The labour market as the basis of natural right”, *Journal of Economic Issues*, vol 11, n°1.
- (2000), “Persuasion, domination and exchange: Adam Smith on the practical consequences of markets”, *Canadian Journal of Political Science*, vol 33, n°2.
- MACFIE, A. (1959), “Adam Smith's moral sentiments as foundation for his Wealth of Nations”, *Oxford Economic Papers*, vol 11, n°3.
- (1971), “The Invisible Hand of Jupiter”, *Journal of the History of Ideas*, vol 32, n°4.
- MAITRE, P. (2000), « L'hypothèse de sympathie: une perspective historique », *Economies et Sociétés*, série PE, n°30.
- MALHERBE, M. (2000), « Adam Smith et l'idée d'une science morale », *Revue Philosophique*, 4.
- MANDEVILLE, B. (1729 [1991]), *La Fable des Abeilles*, 2e partie, Paris, Vrin.
- MAROUBY, C. (2004), *L'économie de la nature. Essai sur Adam Smith et l'anthropologie de la croissance*, Paris, Seuil.
- MARSHALL, D. (1984), “Adam Smith and the theatricality of Moral Sentiments”, *Critical Inquiry*, vol 10, n°4.
- MARSHALL, M. (1998), “Scottish Economic Thought and the high wage economy: Hume, Smith and McCulloch on wages and work motivation”, *Scottish Journal of Political Economy*, vol 45, n°3.
- MARTIN, P. & MAYER, T. (2008), “Make Trade Not War”, *Review of Economic Studies*, 75.
- MATHIOT, J. (1990), *Adam Smith, philosophie et économie*, Paris, PUF.
- McCLOSKEY, D. (2008), “Adam Smith, the last of the former virtue ethicists”, *History of Political Economy*, 40:1.
- McKENNA, S. (2005), *Adam Smith: the Rethoric of Propriety*, New York, State University of New York Press.
- McNULTY, P. (1967), “A note on the history of perfect competition”, *The Journal of*

*Political Economy*, vol 75, n°4.

— (1968), "Economic Theory and the Meaning of Competition", *The Quarterly Journal of Economics*, vol 82, n°4.

-MEARDON, S. & ORTMANN, A. (1996), "Self-command in Adam Smith's Theory of Moral Sentiments : a game theoretic reinterpretation", *Rationality and Society*, vol 8, n°1.

—(1973), "Adam Smith's concept of labour", *Journal of the History of Ideas*, vol 34, n°3.

-MINOWITZ, P. (2004), "Adam Smith's invisible hands", *Econ Journal Watch*, vol 1, n°3.

-MITCHELL, H. (1987), "« The mysterious veil of self-delusion » in Adam Smith's Theory of Moral Sentiments", *Eighteenth Century Studies*, vol 20, n°4.

-MONTES, L. (2003), «Das Adam Smith Problem: its origins, the stages of the current debate and one implication for our understanding of sympathy», *Journal of the History of Economic Thought*, 25, 1, 63-90.

—(2004), *Adam Smith in context : a critical reassessment of some central components of his thought*, London, McMillan.

-MORROW, G. (1923), "The significance of the doctrine of sympathy in Hume and Adam Smith", *The Philosophical Review*, vol 32, n°1.

-MULLER, J. (1993), *Adam Smith in his time and ours*, Princeton, Princeton University Press.

-MUTHU, S. (2008), "Adam Smith's critique of international trading companies: theorizing « globalization » in the age of enlightenment", *Political Theory*, 36.

-MYINT, H. (1977), "Adam Smith's theory of international trade in the perspective of economic development", *Economica New Series*, vol 44, n°175.

-NEGISHI, T. (1988), "The role of demand in Adam Smith's theory of natural price", *Seoul Journal of Economics*, vol 1, n°4.

-NIELI, R. (1986), « Spheres of Intimacy and the Adam Smith Problem », *Journal of the History of Ideas*, 47, 4, 611-624.

-NOELL, E. (2006), "Smith and a living wage : competition, economic compulsion, and the scholastic legacy", *History of Political Economy*, vol 38, n° 1.

-NORD, W. (1973), "Adam Smith and contemporary social exchange theory", *American Journal of Economics and Sociology*, vol 32, n°4.

-ORTMANN, A. (1999), "The nature and causes of corporate negligence, sham lectures and ecclesiastical indolence: Adam Smith on joint stock companies, teachers and preachers", *History of Political Economy* 31:2.

- ORTMANN, A. & BARANOVSKI, D. (2001), "Schumpeter's Assessment of Adam Smith and *The Wealth of Nations*: Why He Got It Wrong", working paper.
- OTTESON, J. (2002 a), *Adam Smith's marketplace of life*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (2002 b), «Adam Smith's First Market: the Development of Language», *History of Philosophy Quarterly*, 19, 1, 65-86.
- PACK, S. J. (1991), *Capitalism as a Moral System. Adam Smith's Critique of the Free Market economy*, Gower House, Edward Elgar Publishing Ltd.
- (1991), «Règlementation, intervention et impôt régressif dans la Richesse des Nations », *Cahiers d'économie politique*, 19.
- (2000), "The Rousseau-Smith connection: towards an understanding of Professor West's "Splenic Smith"", *History of Economic Ideas* VIII, 2000, 2.
- PAGANELLI, M. (2003), "In Medio Stat Virtus: An Alternative View of Usury in Adam Smith's Thinking", *History of Political Economy*, vol 35, n°1.
- (2008), «The Adam Smith Problem in Reverse: Self Interest in the Wealth of Nations and The Theory of Moral Sentiments», *History of Political Economy*, 40, 2, 365-382..
- (2009), "Smithian answers to some puzzling results of experimental literature", dans *Elgar Companion to Adam Smith*, Cheltenham, Edward Elgar.
- (2009), "Approbation and the desire to better one's condition in Adam Smith", *Journal of the History of Economic Thought*, vol 31, n°1.
- PALACIOS-HUERTA, I. (2005), "Time Inconsistent Discounting in Adam Smith and David Hume", *History of Political Economy*, vol 35, n° 2.
- PEAUCELLE, J-L. (2006), "Adam Smith's use of multiple references for his pin making example", *European Journal of The History of Economic thought*, 13:4.
- PERELMAN, M.(1989), "Adam Smith on dependent social relations", *History of Political Economy*, 21:3.
- PESCIARELLI, E. (1989), "Smith, Bentham and the role of contrasting ideas on entrepreneurship", *History of Political Economy*, vol 21, n°3.
- PHELPS BROWN, E. (1975), "The labour market", dans *The Market and the State: essays in honour of Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- PHILLIPSON, N. (1983), "Adam Smith as Civic Moralist", dans *Wealth and Virtue, The Shaping of Political Economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University



Press.

-PLATON, *Gorgias*, Paris, GF Flammarion.

-POCOCK, J. (1975 [1997]), *Le Moment Machiavélien*, Paris, PUF.

— (1985 [1999]), *Vertu, Commerce et Histoire*, Paris, PUF.

-PRASCH, R. (1991), "The Ethics of Growth in Adam Smith's *Wealth of Nations*", *History of Political Economy*, 23:2.

-PREVOST, B. (2001), « Adam Smith, vers la fin d'un malentendu? », *L'économie politique*, n°9.

— (2002), « Adam Smith, précurseur des philosophies de l'histoire », *Revue de Philosophie Economique*, n°2.

-RAPHAEL, D.D. (1975), "The Impartial Spectator", dans *Essays on Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.

— (2007), *The Impartial Spectator. Adam Smith's moral philosophy*, Oxford, Oxford University Press.

-RAPHAEL D. D, MACFIE A. L 1982 [1974], « Introduction to the TMS », Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith, Indianapolis, Liberty Fund.

-RASHID, S. (1992), *The Myth of Adam Smith*, Cheltenham, Edward Elgar.

-RASSEKH, F. (2009), "In the shadow of the invisible hand", *History of Economic Ideas*, xvii, 3.

-REDMAN, D. (1993), "Adam Smith and Isaac Newton", *Scottish Journal of Political Economy*, vol 40, n° 2.

-REID, G. (1989), *Classical economic growth, an analysis in the tradition of Adam Smith*, Oxford, Blackwell.

-RICK, J. (2007), "Hume's and Smith's partial sympathies and impartial stances", *The Journal of Scottish Philosophy*, 5 (2).

-ROBBINS, L. (1935), *An essay on the nature and significance of economic science*, London, Mc Millan.

.ROBERTSON, J. (1983), "The Scottish Enlightenment and the limits of the civic tradition", dans *Wealth and Virtue, The shaping of political economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press.

-RON, A. (2008), "When natural law meets the market: the case of Adam Smith", *European Journal of Political Theory*, 7(2).

- ROSEN, F. (2000), "The idea of utility in Adam Smith's *The Theory of Moral Sentiments*", *History of European Ideas*, 26.
- ROSENBERG, N. (1965), "Adam Smith on the division of labour: two views or one?", *Economica* 33, May.
- (1974), "Adam Smith on profits. Paradox lost and regained", *Journal of Political Economy*, vol 82, n°6.
- (1976), "Another advantage of the division of labour", *The Journal of Political Economy*, vol 84, n°4.
- (1990), "Adam Smith and the stock of moral capital", *History of Political Economy*, 22:1.
- ROSIER, M. (1992), « Déviations temporaires et permanentes des prix de marché dans la *Richesse des Nations* », *Cahiers d'économie politique*, n° 20-21.
- ROTHSCHILD, E. (1994), "Adam Smith and the invisible hand", *The American Economic Review*, vol 84, n°2.
- (1995), "Social Security and laissez-faire in eighteenth century political economy", *Population and development review*, vol 21, n°4.
- (2001), *Economic Sentiments. Adam Smith, Condorcet and the Enlightenment*, Harvard, Harvard University Press.
- ROTHSCHILD, E. & SEN, A. (2006), "Adam Smith's Economics", dans *The Cambridge Companion to Adam Smith*, édité par K. Haakonssen, Cambridge, Cambridge University Press.
- SALBER PHILLIPS, M. (2006), "Adam Smith, Belletrist", dans *The Cambridge Companion to Adam Smith*, édité par K. Haakonssen, Cambridge, Cambridge University Press.
- SALTER, J. (1994), "Adam Smith on justice and distribution in commercial societies", *Scottish Journal of Political Economy*, vol 41, n°3.
- SAMUELS, W. & MEDEMA, S. (2005), "Freeing Adam Smith from the « Free Market »: on the misperception of Adam Smith on the economic role of government", *History of Political Economy*, 37:2.
- (1998), *Justice and Price : comment on J. Young*, *History of Political Economy*, vol 29, n°4.
- SAMUELSON, P. (1977), "A modern theorist's vindication of Adam Smith", *American Economic Review*, vol 67, n°1.
- (1978), *The canonical classical model of political economy*, *Journal of Economic Literature*, vol 16, n°4.

- SCAZZIERI, R. (2006), "A smithian theory of choice", *Adam Smith Review*, 2.
- SCHNEIDER, M. (2007), "The nature, history and significance of the concept of positional goods", *History of Economics Review* 45.
- SCHUMPETER, J. (1983 [1954]), *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard.
- SERIS, J.P (1994), *Qu'est-ce que la division du travail ? Ferguson*, Paris, Jean Vrin.
- SHAVER, R. (2006), "Virtues, Utility and Rules", dans *The Cambridge Companion to Adam Smith*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SHEARMER, J. & KLEIN, D. (1997), "Good conduct in a great society: Adam Smith and the role of reputation", dans *Reputation: studies in the voluntary elicitation of good conduct*, University of Michigan Press.
- SHER, R. (1989), "Adam Ferguson, Adam Smith and the problem of national defence", *The Journal of Modern History*, vol 61, n°2.
- SILVER, A. (1990), "Friendship in commercial societies: eighteenth century social theory and modern sociology", *American Journal of Sociology*, vol 95, n°6.
- SKINNER & al (1975), *Essays on Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- (1979 [1996]), *A System of Social Science, Papers Relating to Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- SMITH, A. (1759-1790), *The Theory of Moral Sentiments*, Oxford, Oxford University Press, 1976.
- (1776), *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*, Oxford, Oxford University Press, 1976.
- (1795), *Essays on philosophical subjects (EPS)*, Oxford, Oxford University Press, 1980.
- (1778), *Lectures on jurisprudence (LJ)*, Oxford, Oxford University Press, 1978.
- (1783), *Lectures on rhetoric and belles lettres*, Oxford, Oxford University Press.
- (1987), *Correspondence of Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- (1995), *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, PUF.
- (2003), *Théorie des Sentiments Moraux*, Paris, PUF Quadrige.
- SONG, H. (1995), "Adam Smith as an early pioneer of institutional individualism", *History of Political Economy*, 27:3.
- SPECTOR, C. (1998), *L'Esprit des Lois de Montesquieu. Entre libéralisme et humanisme civique*, *Revue Montesquieu*, n°2.
- (2003), « Le concept de mercantilisme », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°39.

- .SPITZ, J-F. (1997), « Préface » à la traduction française de l'ouvrage de J.Pocock: *Le Moment Machiavélien*, Paris, PUF.
- STIGLITZ, J. & WEISS, A . (1981), "Credit rationing in markets with imperfect information", *American Economic Review*, vol 71, n°3.
- (1992), "Asymmetric Information in Credit Markets and Its Implications for Macroeconomics", *Oxford Economic Papers*, New series, vol 44 n°4.
- STREISSLER, E. (2003), "Adam Smith's ultimate invisible hand: content and rhetoric", ESHET presidential adress.
- SUGDEN, R. (2002), "Beyond sympathy and empathy: Adam Smith's concept of fellow feeling", *Economics and Philosophy*, 18.
- TEICHGRABER, R. (1986), *Free trade and moral philosophy: rethinking the sources of Adam Smith's Wealth of Nations*, Duke, Duke University Press.
- TIROLE, J. (2009), "Motivation intrinsèque, incitations et normes sociales", *Revue économique*, vol 60, n°3.
- THOMSON, H. (1965), "Adam Smith's philosophy of science", *The Quarterly Journal of Economics*, vol 79, n°2.
- TRIBE, K. (2006), "Reading trade in the Wealth of Nations", *History of European Ideas*, 32.
- (2008), « Das Adam Smith Problem » and the origins of modern Smith scholarship », *History of European Ideas*, 34.
- TURGOT, A.R.J. (1997), *Formation et distribution des richesses*, Paris, Flammarion.
- URQUHART, R. (1994), "Reciprocating monads: individuals, the Wealth of Nations, and the dream of economic science", *Scottish Journal of Political Economy*, vol 41, n°4.
- VERBURG, R. (2000), "Adam Smith's growing concern on the issue of distributive justice", *European Journal of the History of Economic Thought*, 7:1.
- VINER, J. (1927), "Adam Smith and Laissez-faire", *Journal of Political Economy*, vol 35, april.
- Vivenza G. 2001, *Adam Smith and the Classics. The Classical Heritage in Adam Smith's Thought*, Oxford, Oxford University Press.
- (2005), "The agent, the actor, and the spectator. Adam Smith's metaphors in recent Literature", *History of Economic Ideas*, xiii, 1, 37-56.
- WALSH, A. (2004), *The Morality of the Market and the Medieval Schoolmen*, Politics, Philosophy and Economics, 3(2).

- WALSH, V. (2000), "Smith after Sen", *Review of Political Economy*, vol 12 n°1.
- WASZEK, N. (1984), "Two concepts of Morality: A distinction of Adam Smith's Ethics and its Stoic Origin", *Journal of the History of Ideas* vol 45 n° 4.
- (2003), *L'Ecosse des Lumières: Hume, Smith, Ferguson*, Paris, PUF.
- WATERMAN, A. (2009), "Adam Smith's macrodynamic conception of the natural wage", *History of Economics Review*, 49, winter.
- WERHANE, P. (1989), "The role of Self Interest in Adam Smith's *Wealth of Nations*", *The Journal of Philosophy*, 86, 11, 669-680.
- WEST, E.G. (1964), "Adam Smith's two views on the division of labour", *Economica New Series* vol 31 n° 121.
- (1969), "The political economy of alienation, Karl Marx and Adam Smith", *Oxford Economic Papers*, vol 21 n° 1.
- (1975), "Adam Smith and Alienation: a rejoinder", *Oxford Economic Papers*, vol 27 n°2.
- (1996), "Adam Smith on the Cultural Effects of Specialization: Splenetic versus Economics", *History of Political Economy* 28:1, 1996.
- (1997), "Adam Smith's support for money and banking regulation: a case of inconsistency", *Journal of Money, Credit and Banking*, vol 29, n°1.
- WILSON, T. (1976), "Sympathy and self-interest", dans *The Market and the State: essays in honour of Adam Smith*, Oxford, Oxford University Press.
- WINCH, D. (1978), *Adam Smith's politics. An essay in historiographic revision*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (1983), "Science and the Legislator: Adam Smith and after", *The Economic Journal*, vol 93.
- (1992), "Adam Smith: Scottish Moral Philosopher as Political Economist", *The Historical Journal*, vol 35, n°1.
- (1996), *Riches and Poverty: An Intellectual History of Political Economy in Britain, 1750-1834*, Princeton, Princeton University Press.
- (1997), "Adam Smith's problems and ours", *Scottish Journal of Political Economy*, vol 44, n°4
- (2009), *Société civile et Etat chez Adam Smith*, dans *Adam Smith Philosophe*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- WITZTUM, A. (1997), "Distributive considerations in Smith's conception of economic justice", *Economics and Philosophy*, 13.

- \_\_\_(1998), "A study into Smith's conception of the human character", *History of Political Economy*, vol 30, n°3.
- \_\_\_(2005), "Social circumstances and rationality: some lessons from Adam Smith why we may not all be equally sovereign", *American Journal of Economics and Sociology*, vol 64, n°4.
- \_\_\_(2008), "Smith's theory of actions and the moral significance of unintended consequences", *European Journal of the History of Economic Thought*, 15:3.
- \_\_\_ (2010), "Interdependence, the Invisible Hand and equilibrium in Adam Smith", *History of Political Economy*, vol 42, n°1.
- YOUNG, J. (1986), «The impartial spectator and natural jurisprudence: an interpretation of Adam Smith's theory of the natural price», *History of Political Economy*, 18:3, 365-382.
- \_\_\_ (1995), "Natural Jurisprudence and the Theory of Value in Adam Smith", *History of Political Economy*, vol 27, n°4.
- \_\_\_(1997), *Economics as a moral science, the political economy of Adam Smith*, Cheltenham, Edwar Elgar.
- YOUNG, J. & GORDON, B.(1996), "Distributive justice as a normative criterion in Adam Smith's political economy", *History of Political Economy*, 28:1.
- ZOUBOULAKIS, M. (2005), "On the social nature of rationality in Adam Smith and John Stuart Mill", *Cahiers d'économie politique*, 49.